

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Capitaine du Génie, ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME PREMIER.

DEUXIÈME ÉDITION.

Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.

CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut....
Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

DE LA MENNAIS.

PARIS,

AU BUREAU DE LA PHALANGE, RUE JACOB, 22,

ET CHEZ LES

LIBRAIRES DU PALAIS ROYAL.

M D CCC XXXVII.



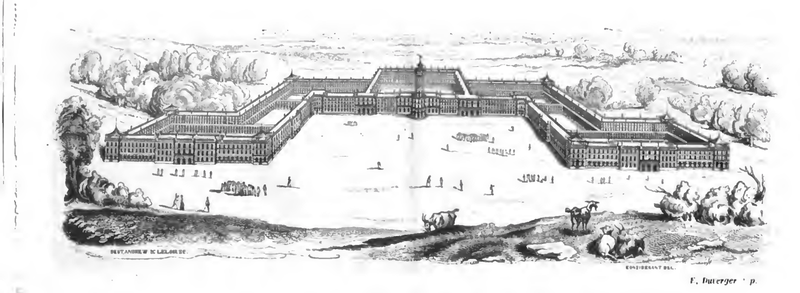
DESTINÉE SOCIALE.

I

Cet ouvrage, ainsi que la plupart des autres écrits de l'École sociétaire, dont le dépôt central est au bureau de la *Phalange,* rue Jacob, 54, à Paris, se trouve encore :

A PARIS,	Chez DELAUNAY, Palais-Royal. JOUBERT, rue des Grès, 14. BLOSSE, Cour du Commerce.
BESANÇON,	Au bureau de l'*Impartial,* rue Neuve, n°. 8.
ORLÉANS,	GARNIER, libraire, Grande-Rue.
LYON,	M^{r}. BEUQUE, rue de Bourbon, n°. 4.
BORDEAUX,	DULAC, allées de Tourny.
STRASBOURG,	CARNARY, place d'Armes, n°. 7, et Librairie LEVRAULT.
METZ,	MICHELAN, au Palais-Français.

Et chez les principaux Libraires des départemens et de l'étranger.



IDÉE D'UN PHALANSTÈRE.

IV

DESTINÉE

SOCIALE.

PAR

VICTOR CONSIDERANT,

Capitaine du Génie, ancien Élève de l'École Polytechnique.

TOME PREMIER.

Les Destinées sont les résultats présens, passés et futurs des plans établis par Dieu, conformément aux lois mathématiques.

CH. FOURIER.

Jeune soldat, où vas-tu ?
Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en-haut.....
Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

DE LA MENNAIS.

PARIS,

AU BUREAU DE LA PHALANGE, RUE JACOB, 54,

ET CHEZ LES

LIBRAIRES DU PALAIS-ROYAL.

M D CCC XXXVII.



Comme étant, à titre de chef du gouvernement et de premier propriétaire de France, le plus intéressé à l'ordre, à la prospérité publique et particulière, au bonheur des individus et des nations.

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LE Ier. VOLUME.

PRÉLUDE.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ORGANIQUES.

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF MATÉRIEL DES PHALANGES.

FIN DE LA TABLE.

PRÉLUDE.

> Sont-ils donc privés de ce sens intellectuel qui sait reconnaître la valeur d'une science sociale, comme ils savent reconnaître la valeur de l'or ?
>
> CLARISSE VIGOUREUX.

I

Déclaration.

Simon Pierre leur dit : Je vais pêcher.
JEAN. XXI. 3.

Un problème convenablement posé est bien près d'être résolu.
AMPÈRE.

La raison finira par avoir raison.
VOLTAIRE.

Voilà : c'est à prendre ou à laisser.
SHAKSPEARE.

Crains le chien qui entre en léchant.
Proverbe espagnol.

but est de donner une explication peu neuse, claire et suffisamment complète, théorie qui, depuis quelque temps, com- à se faire jour en France, et qui ne peut d'occuper les hommes d'intelligence et

de bonne volonté. A Paris déjà, et dans un grand nombre de villes de province, à Lyon, Bordeaux, Nantes, Metz, Orléans, Besançon, Dijon, etc., la science dont le génie de Fourier a posé les bases et déduit les plus vastes conséquences, a été comprise, et s'est acquis des partisans éclairés et pleins de dévouement. Puisse ce livre concourir à la propagation de cette grande conception, dont je cherche à être l'interprète, et que quantité de bons esprits regardent maintenant comme la véritable ancre de salut de l'humanité!

Nous sommes dans un siècle où les guerres, les commotions politiques, les réactions insensées et cruelles des partis, les misères et les grandes souffrances qui ont été jusqu'ici le lot de l'humanité à toutes les époques de son développement, se sont résumées dans un temps bien court, et avec une effrayante énergie. Aussi le sentiment des misères sociales est plus développé peut-être aujourd'hui qu'il ne le fut jamais : la douleur est mieux sentie, le mal parle plus haut, et l'on comprend partout l'urgente nécessité d'un remède.

L'innombrable quantité de combattans dont l'arène politique est encombrée, les clameurs, les haines, ces myriades d'opinions incohérentes

et contradictoires qui se choquent et se battent; les troubles, les commotions politiques ou industrielles, les perturbations de tous les genres, toutes ces choses attestent bien nettement l'état de grand malaise où se trouve la société. Pour les intelligences qui s'élèvent au-dessus de la sphère où le vulgaire s'agite, les mille voix qui se plaignent, ou parlent avec colère, ne forment qu'une seule voix grave et puissante, avec laquelle l'homme qui souffre porte accusation contre l'organisation de la société dans laquelle il est placé: car, certes, toutes ces voix de plaintes et de colère ne s'élèveraient pas, si les hommes vivaient libres et heureux, sous l'empire d'une forme sociale calculée pour les besoins et les exigences de leur nature.

Aujourd'hui les investigations sur l'avenir de l'humanité ne paraissent plus chose interdite à l'intelligence; on permet les spéculations de cet ordre, et c'est même un genre pour tout écrivain, depuis celui qui fait de la philosophie transcendante, jusqu'à celui qui écrit des contes pour les enfans, *d'apporter sa pierre à l'édifice nouveau,*— formule de toutes les préfaces. — Mais si chacun veut apporter sa pierre à l'édifice, encore faudrait-il savoir ce que sera cet édifice; encore faudrait-il en avoir déterminé le plan et

les dimensions, et cela sous peine de n'amasser qu'un ridicule monceau de matériaux inutiles.

Pour ces raisons, le moment semble arrivé de présenter au public un plan régulier, susceptible de servir de base au grand travail de réorganisation. Et puisque c'est un *plan nouveau*, une *invention*, une DÉCOUVERTE SOCIALE, qu'il faut actuellement aux hommes qui songent à l'avenir, on peut attendre d'eux quelqu'attention pour une conception établie en dehors de toutes les élucubrations philosophiques et littéraires qui ne concluent rien. Il est temps d'examiner et de juger enfin une théorie mûrie aux longues veilles du puissant génie dont elle a blanchi la tête, et qui, n'eût-elle pas pour elle l'observation des faits et la rigueur des déductions scientifiques, n'en serait pas moins digne encore de fixer les regards, par la nouveauté et la hardiesse de ses combinaisons, l'admirable liaison de toutes ses parties, la poésie de ses résultats et de ses formes.

Il faut le dire pourtant : les esprits sont encore peu préparés à saisir une théorie complétement nouvelle. Il s'en faut de beaucoup que l'atmosphère intellectuelle soit diaphane et pure de tous nuages. L'homme qui apporte et ceux qui sou-

tiennent une théorie nouvelle, rencontrent d'innombrables obstacles; et il faut, en vérité, avoir fait provision de force, de persévérance et de courage, il faut surtout une conviction profonde et sainte, pour marcher sans cesse et pousser toujours en avant sur pareille route.

Ceux-ci mettent en doute votre croyance, et, sans s'inquiéter des gages que vous pouvez en avoir donné, ils vous confondent avec ces charlatans sans foi ni loi, qui grouillent et foisonnent dans les hauts et bas lieux de la littérature et de la politique ; — et leur erreur se peut comprendre, car nous vivons dans un temps où l'on a fait marchandise de tout, opinion, religion, conscience.

Ceux-là disent que vous êtes des insensés, des utopistes, des *têtes sans cervelle*, c'est leur mot. Et ils passent en vous appliquant au front ce nom de fou ; nom ignoble, s'il n'eût été porté et purifié par tous les grands génies qui ont devancé leur siècle et ouvert à l'humanité quelque carrière large et belle. Le gibet de la croix aussi était infâme ; Jésus l'a fait saint.

D'autres ont l'esprit rempli de préventions déraisonnables ; ils sont en garde contre vous,

comme contre un ennemi, et vous ne pouvez rien semer dans ce terrain d'hostilité et de défiance. Ces dispositions malveillantes, qui vont chez plusieurs jusqu'à vous supposer des intentions perfides, ces préventions mauvaises dont on s'arme comme d'une cuirasse et d'une épée contre ceux qui professent une foi sociale et s'y dévouent, on les légitime par ces mots : « Il faut bien qu'ils aient leurs vues secrètes et particulières; sans cela ils ne s'occuperaient pas tant du bonheur de l'humanité ! »

Voilà la moisson que récoltent, de notre temps, les hommes à sentimens généraux. C'est un triste symptôme de l'égoïsme qui ronge au cœur notre société : il faut que le froid soit allé bien avant pour qu'on ne puisse plus comprendre un dévouement, un amour pour une œuvre sociale ; il faut que le froid soit allé bien avant pour que ceux qui travaillent au bonheur des hommes soient accueillis par la malveillance du monde ! Acceptons ce sentiment comme une manifeste révélation du mal. Car il a fallu un long temps de douleurs, de grandes illusions détruites, et bien des espérances déçues pour que la société ait ainsi dépravé le cœur de l'homme.

Mais la plus commune des prédispositions que

l'on rencontre dans les esprits, celle qui, sans contredit oppose le plus d'obstacles croisés et recroisés à la propagation d'une idée sociale nouvelle, c'est cette manie qu'on a de mettre ses propres idées, des idées quelconques, à la place de celles qui forment véritablement la théorie donnée : la juger avant d'en avoir vu le développement, introduire à travers elle des idées erronnées et fausses, ployer, briser, déplacer celles de l'auteur, tirer de cet amalgame absurde et ridicule, des conséquences plus ridicules et plus absurdes encore ; voilà ce que l'immense partie des personnes que l'on appelle les *gens éclairés*, exécutent très-fidèlement et à la lettre dans l'occurrence. Et quand ils ont fait grimacer votre conception, quand ils l'ont gaupée avec leurs idées, quand ils l'ont défigurée et faite à leur image, à je ne sais quelle image niaise et grotesque, ils vous disent avec un air de satisfaction : « Votre théorie est une utopie bizarre et vulnérable ! » Oh ! certes oui, votre conception passée à leur filière, votre conception telle qu'ils l'ont digérée et rendue, est quelque chose de vulnérable et de bizarre ! — C'est là pourtant ce que rencontrent à chaque pas, à chaque parole, les apôtres d'une idée nouvelle, et c'est ce qui les fait damner, ce qui les rend outrecuidans, et les habitue à mépriser les hommes d'aujourd'hui,

qui n'ont pas l'esprit assez large pour qu'on puisse y faire entrer de front quelques idées neuves, liées entre elles, et qui ne peuvent ni se débander, ni s'éparpiller.

Puis on voudrait connaître une théorie nouvelle *ex abrupto*, on voudrait l'avaler d'un seul coup comme une huître ; il la faudrait, que sais-je, en papillottes, en feuilletons, ou tout au moins en romans. Il faudrait qu'un homme de génie qui propose un mécanisme social nouveau, une combinaison qu'il a découverte, présentât ses plans lavés en rose, avec des explications en deux langues, en classique pour les uns, en romantique pour les autres.

Ensuite, on lui fait un crime de tout : — comment lire un livre dans lequel on rencontre dix mots nouveaux !—Eh, on en trouve par centaines dans un traité de chimie, de physique, d'histoire naturelle, de médecine, etc. etc. — Oui, mais ce sont des sciences, tandis qu'une théorie sociale....... — Holà ! vous ne voulez pas qu'une théorie sociale soit une science, la première des sciences, la plus importante de toutes, la science pivotale, la science de l'homme !.... En vérité, ce simple aveu suffit pour faire comprendre combien tout ce que l'on a fait jusqu'ici sur les re-

lations sociales est faux et pitoyable; et si la théorie nouvelle n'est pas une science, si elle n'est pas revêtue de tous les caractères de certitude de la science, eh bien! c'est que ce sera encore une rêverie qu'il faudra ajouter à toutes les rêveries philosophiques et morales dont les bibliothèques se remplissent depuis trois mille ans.

Aujourd'hui on permet le néologisme ou l'archéologisme, non-seulement dans les sciences, mais encore dans les romans et dans les contes. Pas un littérateur qui soit content de lui, et dorme tranquille sur l'impression de son livre, s'il n'a enrichi la langue de quelques expressions nouvelles ou restaurées: et l'on voudrait interdire ce droit à celui qui a besoin de mots neufs, lui bien véritablement, parce qu'il apporte des idées neuves: c'est singulier!

Puis on ne peut pas réduire une théorie sociale aux dimensions d'une nouvelle ou d'un article de journal. On ne peut apprendre non plus à personne la chimie, la physique ou l'algèbre en dix pages in-octavo: il faut qu'on sache qu'une science sociale, — et c'est de celle qu'a découverte Fourier que je parle, car je n'en connais pas d'autre, — ne se lit pas, mais qu'elle s'étudie.

Donc il est bien entendu que je n'ai pas la prétention de l'enseigner complète aux lecteurs de ce livre, que je n'en peux donner qu'une connaissance générale dans un simple traité élémentaire, où je ne m'astreindrai pas à suivre les méthodes scientifiques de démonstration; et où je me permettrai l'emploi de tout moyen qui pourra me conduire à dessiner le croquis de la théorie : les ouvrages de l'inventeur devront être étudiés ensuite par ceux qui auront à cœur de la savoir dans tous ses détails.

Ce livre est pour ceux qui ont envie d'examiner consciencieusement, par un premier coup-d'œil d'ensemble, la découverte de Fourier. Il n'est pas pour ceux qui sont décidés à juger sans savoir, à trancher toute question *ex cathedra;* ni pour ceux qui croient avoir écrasé une idée par les mots *utopie*, *impossible*, *rêve* ou *chimère!* — Il n'est pas pour les gens sans cœur et sans intelligence; pour ceux qui jugent tout avec les idées reçues, l'autorité des noms et les préjugés, quel que soit leur âge : ceux-là, et tous ceux qui ne veulent pas entendre un appel pur et simple à la raison, y répondre avec netteté, fermeté et sans couardise, peuvent fermer ce livre et s'arrêter ici.

Un mot encore.

Les hommes qui sont aujourd'hui le mieux disposés pour accepter des innovations sociales, ceux qui souffrent du mal général et appellent le bien, les *hommes de désir*, pour leur donner leur nom, sont pour la plupart enlacés dans une croyance fausse et trompeuse. Il faut marcher en avant, disent-ils; il faut que l'humanité s'affranchisse du passé; il faut qu'elle laisse là, comme l'enfant devenu homme, les langes de son berceau, et qu'elle secoue sans crainte ni vains remords l'héritage de douleurs et de misères que lui ont légué les siècles précédens. Tout cela est bien; mais ils ajoutent, et c'est ainsi qu'ils résument leurs pensées d'avenir : il faut améliorer et perfectionner la société actuelle. Puis ils développent la théorie de la perfectibilité, mise en lumière par Condorcet, et reproduite de nos jours avec des additions et des variantes sous le nom de *progrès continu*.

Or, c'est ici qu'il faut s'entendre : veut-on dire que la condition de l'homme doit être rendue meilleure sur cette terre, et l'état social être porté vers la perfection que notre nature permet? En ce sens, on ne fait qu'indiquer vaguement un but, exprimer un désir.

Veut-on dire que le moyen d'arriver à mieux est d'améliorer la société actuelle, de *perfectionner les formes existantes?* — Il y a alors erreur, et grave erreur : car si elle est mauvaise, cette société, si elle repose sur des bases fausses et décevantes, il faut cesser de songer à améliorer et perfectionner ce qui est mauvais en soi. Ce n'est plus de perfectionnement qu'il faut parler, mais bien de transformation radicale et complète. Il faut s'affranchir du joug des formes connues, et poser le problème, indépendamment des combinaisons particulières dans lesquelles l'homme se trouve placé sur la terre en l'année 1834. — La seule condition que l'on ait à s'imposer, et je prie qu'on note cette restriction, la seule condition nécessaire pour que l'*avenir* soit rattaché au *passé*, c'est que tous les intérêts acquis soient respectés, tous les droits reconnus.

Cette observation sur la fausseté de la théorie de la perfectibilité, telle qu'elle a cours depuis long-temps, est très-importante, car les plus grands efforts de l'esprit humain échouent devant une question mal posée. Quand on cherchait à lier entre elles les observations astronomiques, en partant de cette supposition que la terre était le centre de notre système planétaire, des hommes de génie entassaient infructueusement

dans leurs explications ingénieuses et compliquées, courbes sur courbes, épicycloïdes sur épicycloïdes : le problème astronomique était mal posé, et les savans eussent persisté dix mille ans dans cette voie, que pendant dix mille ans ils eussent fait une tâche vaine comme celle des Danaïdes. — Celui-là, au contraire, qui vint dire simplement : « Au lieu d'admettre en principe que la terre est un astre immobile et central, avisons à examiner s'il ne se pourrait pas faire qu'elle marchât elle-même comme nous voyons marcher les autres planètes : » celui-là, par un simple déplacement dans les termes du problème astronomique, rendit facile une solution sur laquelle la sagacité des philosophes s'était et se serait encore inutilement exercée pendant des siècles. Celui-là fonda la science qui jusque-là n'avait pas existé.

Cet exemple et mille autres du même genre que l'on pourrait extraire des annales des sciences, prouvent que l'esprit humain a toujours été arrêté et acculé entre des absurdités et des impossibilités, toutes et quantes fois qu'il a voulu résoudre des questions mal posées. Il prouve aussi que sitôt que les questions sont posées comme elles doivent l'être, les solutions deviennent faciles. C'est là une vérité reconnue par tous

les hommes qui cultivent le domaine des sciences exactes; elle est évidente à leurs yeux comme un axiome. Malheureusement, ceux qui ont la prétention de faire de la science sociale et politique, n'ont pas même l'air de s'en douter.

Aussi, grâce à une aberration primitive, nous voyons en morale et en politique une effroyable contradiction de toutes choses. Les ouvriers de la philosophie sont comme les ouvriers de Babel, frappés de confusion : confusion des langues, des idées et des mots; et cela dure depuis trois mille ans ! — C'est assez ! Il est temps que l'on cesse de vouloir faire tourner le soleil autour de la terre; il est temps de passer du chaos où les erreurs et les contradictions philosophiques se choquent et se dévorent, à un ordre scientifique où tout pourra s'expliquer, se classer et se comprendre.

Or, pour arriver là, il faut agir en affaires de relations sociales, comme on a fait quand on a constitué les sciences positives; il faut déplacer les termes du problème, et prendre la contremarche pour arriver à la solution. Il faut aujourd'hui faire comparaître au tribunal de la raison cette foule d'opinions philosophiques, politiques et morales, qui ont trouvé créance dans le monde, et qui ont reçu frauduleusement

le droit de cité. La science sociale doit être constituée de toutes pièces, avec des observations et des faits, sans plus tenir compte de tous les systèmes de la philosophie, que les Copernic, les Galilée, les Képler, les Newton et autres, n'ont fait compte des croyances accréditées jusqu'à eux chez les astrologues et les alchimistes.

Nous verrons si cette philosophie capricieuse et hautaine, qui a tout brisé, est bien solide, elle, sur les débris qu'elle a faits! nous verrons si son piédestal est si bien maçonné que la pince n'y puisse faire aigre, ni le pic y mordre : nous verrons bien, car l'affaire ne peut désormais tarder à s'engager, et l'on ne pourra pas toujours refuser la bataille !

En attendant, qu'il me soit permis ici d'établir en fait : *que tous les procédés sociaux sortis de l'arsenal philosophique, lois et systèmes, reposent sur des bases essentiellement fausses, puisqu'ils sont contradictoires entre eux, variables et flottans.*

Il ne s'agira donc point, pour constituer la science sociale, de se trouver d'accord avec telle autorité, telle croyance, telle idée reçue : il s'agira seulement de se trouver d'accord avec le bon sens; ce sera même un bon augure que de

partir de principes opposés à ceux qui ont eu cours jusqu'ici, car on pourra espérer d'arriver par une voie nouvelle à des résultats nouveaux.

J'annonce ainsi dès le début, la rupture de la science que nous promulguons, avec tout le passé philosophique, en déclarant qu'on ne trouvera point dans la théorie sociétaire les moyens de *perfectionner* la société actuelle, qui est *mauvaise en soi*, et qu'aucun procédé de législation de morale ou de religion ne pourrait jamais rendre bonne, quand encore Dieu et ses saints viendraient travailler avec nos hommes d'état.

Il est donc entendu que nous allons tailler en plein drap, construire de toutes pièces une organisation nouvelle, quitte à voir ensuite si elle est réalisable, et si son application n'offre pas les plus grandes facilités, par cela même qu'elle favorise chacun dans sa cupidité comme dans son cœur.

II

Détermination d'un but social. Idéal d'une société parfaite.

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ?

Catechisme du diocèse de Besançon.

Et Dieu les bénit et leur dit. Croissez et multipliez-vous, peuplez la terre, assujétissez-la, et commandez aux poissons de la mer et aux oiseaux du ciel et à tous les animaux qui se meuvent sur la terre.

Genèse 1, 28.

L'ordre des choses idéales est comme un monde nouveau qui n'est point réalisé, mais qui n'est point impossible.

Obermann.

Un monde privé de chef unitaire, de gouvernement central, ne ressemble-t-il pas à un univers qui n'aurait point de Dieu pour le diriger, où les astres graviteraient sans ordre fixe, et s'entrechoqueraient à perpétuité; comme nos nations diverses, qui ne présentent aux yeux du sage qu'une arène de bêtes féroces acharnées à se déchirer, à détruire mutuellement leur ouvrage.

Ch. Fourier.

Quand on veut faire un voyage, il est bon, avant de partir, de savoir où l'on doit aller; quand on entreprend une opération industrielle ou militaire, il est bon encore d'avoir fait un plan: en toutes choses, enfin, il convient d'avoir un but.

Mais si, dans les affaires grandes et importantes surtout, c'est folie de marcher au hasard et d'aller toujours sans s'être proposé un but, n'y a-t-il pas folie aussi à se diriger vers un but qui n'est pas exactement précisé et déterminé, vers un but incertain, imaginaire et flottant, vers un but qui n'est qu'un mot vague et non défini?

N'est-ce pas folie, par conséquent, de s'entremettre aux affaires politiques et sociales, d'y souffler froid ou chaud, de vouloir placer son opinion comme un poids dans la balance, lorsqu'on ne peut pas dire exactement, nettement et complétement : voici ce que je veux, voici ce que je propose ?

J'imagine que bien des gens qui ont la parole haute aujourd'hui, seraient réduits à se taire si le public s'avisait d'exiger d'eux la définition de ce qu'ils veulent : j'entends une définition véritable, et non pas une de ces escobarderies politiques, une de ces farces idéologiques, où l'on déclame des principes vagues, nuageux et contradictoires; où l'on prédit les grands biens qui en résulteront, mais sans expliquer *comment* et par quels *moyens* pratiques.

Et au fait, je demande pourquoi les partis, au

lieu de n'avoir les uns pour les autres que de grossières injures qui ne profitent guère au pays, en attendant qu'ils en viennent aux coups qui lui profitent moins encore, ne concluent pas entre eux une trève pour un temps.

Pendant cette trève, les talens et les lumières des combattans seraient employés à rédiger dans chaque opinion une exposition de *ce que feraient les hommes de cette opinion, s'ils avaient le pouvoir*. Alors nous saurions exactement ce que c'est que la république, quels remèdes le juste-milieu prétend appliquer à nos plaies, quelles institutions établirait le gouvernement d'Henri V; nous connaîtrions aussi les *garanties* par lesquelles ces différens systèmes *assureraient* à la nation la jouissance de leurs promesses respectives.

Je ne sais pas au juste combien nous aurions à examiner de systèmes différens : il s'en présenterait sans contredit beaucoup, car il y aurait de nombreuses combinaisons distinctes, tranchées et hostiles même, dans chacune de ces trois catégories; mais quand encore il y en aurait trente ou quarante principaux, cela vaudrait mieux que l'inextricable chaos dans lequel nous sommes plongés maintenant. On pourrait chercher à s'entendre, discuter sur quelque chose de

réel; puis, si l'on ne s'arrangeait pas, — ce qui est très-probable, — quand on reprendrait l'injure, la haine et le combat, on saurait au moins pourquoi l'on se bat, pourquoi l'on s'injurie. Ce serait alors plus logique et moins indécent qu'aujourd'hui.

Mais il y a de bonnes raisons pour que les meneurs des partis ne se mettent pas ainsi à nous dire chacun leur but et leurs moyens. Ce seraient des théories si vides, si vaines, quand on les verrait à nu, que l'arène politique ne tarderait pas à être évacuée par ceux qui l'encombrent aujourd'hui; et les chefs n'y trouveraient pas leur compte. En attendant, tenez pour sûr que s'il y avait par-là quelque chose de réellement capable de faire le bonheur du pays, on s'empresserait de nous le dire. Ces messieurs ne consacreraient pas tout leur temps à s'attaquer et se mordre les uns les autres comme les chiens et les ours de la Barrière-du-Combat; nous aurions des *expositions* et des *livres*, et non pas seulement de vains articles de journaux.

Quant à nous, membres d'une *École sociale* qui s'accroît tous les jours, nous ne serons confondus avec aucun *parti politique*, car nous présentons une théorie où tout est décrit et donné,

but et moyens. Nous savons ce que nous voulons; nous expliquons nos procédés de réalisation ; nous démontrons la valeur des garanties que nous présentons; nous demandons l'examen; et, ce qui est un bien meilleur caractère encore, le système que nous enseignons et que Fourier a découvert, peut être établi ici ou ailleurs, partout et par qui voudra. Ce n'est point un monopole; c'est la vérité sociale qui, comme la vérité géométrique ou physique, est indépendante des personnes et des coteries : elle appartient à tous; elle est de bon aloi partout où il y a des hommes. Elle n'est pas comme cette vérité politique qui diffère à Paris, à Vienne, à Constantinople, qui varie tous les ans et tous les mois, qui flotte au gré des hommes et des choses, et qui ne sait engendrer que des illusions ridicules, odieuses ou sanglantes.

La théorie à laquelle nous avons fermement résolu de conquérir d'ici à peu de temps, une grande publicité, facile à comprendre dans son ensemble et dans ses détails, nette et complète, n'est hostile à aucun intérêt; elle ne renverse pas, elle ne brise pas, mais elle transforme : elle se prête, sans danger pour l'état social, à l'expérience et à l'essai. C'est même d'un essai sur une très-petite échelle, sur un territoire d'une demi-

lieue carrée de terrain, que doit lui venir sa puissance d'envahissement; c'est à l'expérience que nous en appelons en premier et dernier ressort.

Mais, pour arriver à en faire l'essai, il est sensible qu'il faut lui avoir conquis d'abord des convictions; il faut la faire connaître, et montrer ses avantages sur la forme sociale dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Il y a là une première œuvre de vulgarisation à faire, et telle est la tâche à laquelle nous nous sommes voués, têtes et cœurs. Les succès déjà obtenus en garantissent le prochain accomplissement.

L'exposition élémentaire qu'on va lire se présente naturellement sous deux faces: la critique de la société actuelle et le développement du procédé nouveau. Nous commencerons par la partie critique, car il convient d'apprécier le mal, pour juger de la valeur du remède. Toutefois, comme un jugement quelconque exige toujours une comparaison, nous allons esquisser d'abord en peu de lignes un *idéal* de société, un ordre de choses *où tout serait pour le mieux, humainement parlant.* Notre hypothèse, en admettant si l'on veut qu'elle ne pourrait se réaliser que dans un temps très-reculé, nous servira du moins à reconnaître par comparaison les défauts des organisations sociales

qui en diffèrent, et à rechercher les dispositions par le moyen desquelles on s'en rapprocherait le plus vîte et le plus sûrement. — Cette méthode, qui consiste à faire d'abord le roman du bien-être universel, pour découvrir ensuite les conditions de ce bien-être, peut paraître à quelques gens un procédé bizarre et plus voisin des domaines de l'imagination que de ceux de la science; je les préviens toutefois que c'est là le procédé général de solution pour tous les problèmes en mathématiques, où l'on suppose toujours de prime-abord le problème résolu, pour en trouver les conditions et la clef. Construisons donc par la pensée, sur un globe quelconque, une société dans laquelle les causes sociales du mal n'existeraient pas, et où l'humanité n'emploierait son activité et sa puissance qu'au développement des élémens utiles au bonheur de ses membres.

Il régnerait sur ce globe un ordre comparable à celui qui règne dans le système sidéral. Là, les mondes de différens ordres sont hiérarchisés entre eux; les satellites tournent autour de leurs planètes, et celles-ci autour du soleil central sur lequel se concentrent toutes les attractions du tourbillon, et qui rend en échange à chacun de ces mondes équilibrés par lui dans l'espace, la chaleur et la lumière.

Là, point de perturbations, de chocs ni de mouvemens irréguliers et désordonnés; tous ces astres, dont chacun a sa vie propre, son atmosphère proportionnelle, ses mers et ses continens peuplés par des êtres particuliers, se balancent dans des mouvemens calculés pour que les jours, les nuits et les saisons se succèdent harmonieusement dans leurs méridiens et leurs zones; ils exécutent leurs révolutions diverses et parcourent dans des temps précis leurs orbites, anneaux immenses qu'ils tracent autour du soleil, et qui s'entrelacent et se croisent comme les figures d'une danse artistement cadencée. Là, enfin, il y a ordre, harmonie, mesure.

L'humanité se serait donc organisée sur l'un de ces mondes, à l'imitation des grandes lois sidérales. On y aurait compris que l'homme étant l'être intelligent et puissant par excellence au milieu des autres êtres dont il est environné, il est par le fait, sur son globe, la créature pivotale et rectrice; que c'est à lui de présider au développement de la vie à la surface de la terre, de cultiver, d'embellir la planète qui lui a été confiée; qu'il a reçu la force et l'intelligence pour parer son noble domaine, pour tirer du sein fécond de la nature toutes les richesses qu'elle recèle et que le génie humain est appelé

à faire éclore; enfin et en un mot, on aurait reconnu que la DESTINÉE TERRESTRE *de l'homme est la* GESTION *de son globe*. Donc, pour me servir de la belle pensée et des expressions du poète, la paix descendue sur la terre y sèmerait de l'or, des fleurs et des épis; les peuples s'y donneraient la main, et travailleraient de concert à l'exploitation et à l'embellissement de leur globe.

Sur ce monde, un gouvernement unitaire serait le centre des grandes opérations industrielles exercées par les nations des différens continens; il serait le point culminant de la hiérarchie administrative établie comme un réseau sur le globe entier; il dirigerait les armées industrielles, dont les immenses travaux auraient pour but d'opérer à la surface du globe de profondes modifications, comme les reboisemens des chaînes de montagnes effritées, la conquête agricole des vastes déserts, l'établissement des routes de premier ordre, irradiant de la capitale du globe aux capitales continentales et reliant celles-ci entre elles. Ce gouvernement central, par son administration unitaire, équilibrerait la production et la consommation des continens, et présiderait aux échanges commerciaux de leurs denrées et produits respectifs. En un mot, il dirigerait toutes

les affaires générales du globe, toutes les opérations d'ensemble; il en serait le haut régulateur industriel.

Puis vous verriez groupés autour du gouvernement central, des gouvernemens du second ordre, qui, d'après le même mode, présideraient à l'administration des différens continens, régulariseraient par des statistiques faciles à faire, les rapports industriels de leurs grandes circonscriptions territoriales, et opéreraient les échanges de leurs produits.

Puis des gouvernemens du troisième ordre à la tête de ces nouvelles circonscriptions; puis dans ceux-ci les gouvernemens des empires; et au-dessous, les administrations provinciales, départementales et communales, dont les fonctions seraient analogues.

Il faut remarquer que, dans le roman que nous traçons, tous ces centres progressifs d'administration, dont l'ensemble formerait sur le globe la grande *Hiérarchie sphérique*, ne seraient tous que des congrès de différens ordres, nommés par les populations dont ils auraient à traiter les affaires; et comme ces affaires seraient purement industrielles ou commerciales, la direction en

serait confiée à des hommes spéciaux et capables de remplir leurs mandats.

Les délibérations de ces congrès ne seraient d'ailleurs pas obligatoires; mais, comme elles proviendraient du concours des hommes reconnus les plus éclairés sur les matières des délibérations, il arriverait bien rarement qu'elles ne fussent pas sanctionnées par l'acceptation des intéressés.

Ces gouvernemens réglant, dans les différens degrés hiérarchiques, les mouvemens commerciaux et financiers, présidant aux relations industrielles extérieures des divers centres de population, ne seraient autre chose que des *gérances* nommées par des Associations plus ou moins nombreuses, et investies de la confiance de ceux qui les auraient choisies.

Il n'y aurait plus de pouvoir ayant à ses ordres une armée, une gendarmerie, une police; il n'y aurait plus de despotisme ni d'usurpation possibles, — ce qui toujours est à craindre pour les nations, tant qu'elles sont obligées de fabriquer des sabres; car c'est un destin inévitable pour les moutons d'être tondus, aussi long-temps qu'il leur faudra des bergers ayant chiens, houlettes

et ciseaux, ces bergers s'appelassent-ils rois, présidens ou consuls.

Voilà donc, dans notre utopie d'un monde *unitairement* organisé, l'idée très-générale du système administratif ou gouvernemental. C'est d'après ce mode que seraient régularisés les rapports extérieurs des nations, des provinces et des communes.

Quelles autres fonctions maintenant l'humanité aurait-elle à accomplir, et comment ces fonctions seraient-elles exécutées?

Il n'y aurait plus de guerres ni de discordes intestines dans ce monde-modèle : ainsi, en dehors des relations administratives dont j'ai parlé, il ne resterait plus que les opérations productives des richesses, les travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, artistiques.

Or, ces travaux, où s'opèrent-ils? où se produisent et se consomment les richesses? où vit l'agriculteur, le manufacturier, le savant, l'artiste? — Dans la Commune. — La Commune est donc l'atelier social, l'élément alvéolique de la province, de la nation, de la société générale. Si donc, à l'organisation du gouvernement unitaire,

réglant et régularisant les rapports commerciaux et industriels des Communes, des Communes groupées en provinces et en nations, on joignait une bonne organisation intérieure de la Commune, il est palpable que l'utopie d'un monde harmoniquement ordonné serait complétement esquissée.

Or, bien que nous soyons partis d'une hypothèse purement *idéale* aujourd'hui, celle d'un gouvernement unitaire enveloppant tout un monde, nous pouvons pourtant déduire de cette spéculation une observation assez importante, et dont les conséquences très-*réelles* ne sont pas sans valeur dès maintenant :

C'est que l'organisation de la Commune est la pierre angulaire de l'édifice social, quelque vaste et quelque parfait qu'il soit.

Ne sent-on pas, en effet, pour peu que l'on ait lu avec attention ce qui précède, que les congrès administratifs de différens ordres départementaux, provinciaux, nationaux, etc., dont les membres se recrutent dans les Communes et sont nommés par ces Communes, ne seront bons et bien choisis qu'à la condition que les Communes seront, elles, en position de les bien connaître et de les bien choisir.

Car, s'il y a des intérêts opposés, des discordes, des *partis* dans la Commune, les centres divers de la hiérarchie administrative reproduiront inévitablement l'opposition, la discorde et les luttes d'intérêt existant au sein des Communes dont ils seront emanés : dans les différens congrès, par conséquent, il y aura opposition, discordance et lutte.

Puis, si vous réfléchissez que les Communes étant dans l'état où nous les voyons, en France par exemple, leurs populations courbées sous le poids de la misère et de la plus triste ignorance, sont complétement incapables de choisir leurs mandataires avec connaissance de cause, vous conclurez de cette seconde raison que l'hypothèse d'une organisation gouvernementale bonne, et investie de la confiance de ses administrés, est irréalisable avant la bonne organisation des Communes.

Réfléchissez enfin que les fonctions administratives, même dans le meilleur des gouvernemens possibles, ne sont que des fonctions d'arrangement, d'ordre, de prévoyance générale, et nullement des opérations agricoles, manufacturières, scientifiques, des fonctions directement productives des richesses, et vous admettrez que

l'installation du meilleur gouvernement possible serait, à elle seule, encore peu de chose pour l'humanité; vous sentirez que le bonheur social dépend surtout de l'ordonnance des travaux qui s'exécutent dans la Commune, de la régularisation des fonctions domestiques, agricoles, manufacturières, des fonctions de la science, de l'éducation et des arts; car ce sont ces fonctions là qui *créent* la richesse des individus et des nations, et tous les moyens du bien-être matériel et intellectuel de l'homme.

Les Communes sont les pierres de l'édifice; l'administration, c'est le ciment qui les relie; or, si vos pierres sont gelisses, friables, brutes et informes, il vous faudra beaucoup de ciment pour n'avoir qu'un édifice mal-propre et fragile; tandis que si les pierres sont bonnes et bien taillées, votre construction sera facilement belle et solide. Il faut donc, avant tout, choisir, tailler et façonner les pierres. Il est inconcevable que nos politiques n'aient pas encore su faire ce raisonnement, qui est à la portée d'un maçon et d'un gâcheur! Il est incroyable que depuis si long-temps on se batte les flancs pour avoir un bon gouvernement, quand il est avéré qu'un bon système gouvernemental seul est fort peu de chose pour l'amélioration du sort des hommes; et quand ensuite il est mathé-

matiquement *impossible* d'avoir un bon gouvernement, un gouvernement administrant dans *l'intérêt de tous,* quand tous les intérêts sont divisés et opposés dans la Commune, et par conséquent dans la nation ! Ainsi, parce que la question du bien-être, de l'amélioration, du bonheur, a été mal posée primitivement, parce qu'on s'est aheurté à une impossibilité, parce qu'on a voulu résoudre la question sociale par la question gouvernementale, sans apercevoir que celle-ci ne peut être résolue qu'après celle de la Commune; par suite de cette erreur primitive acceptée en principe et prise pour point de départ, il est arrivé que l'humanité s'est sans cesse agitée dans de vaines révolutions, et que les plus grands génies ont gaspillé leur puissance dans des spéculations radicalement stériles. Comment a-t-on pu si long-temps méconnaître que la société étant un composé de Communes comme la ruche est un composé d'alvéoles, comme l'armée est un composé de compagnies, comme l'édifice est un composé de pierres, le premier problème à résoudre pour avoir une bonne organisation sociale, ne peut être autre que de déterminer d'abord une bonne organisation de l'élément social, de la Commune?

Ne vous semble-t-il pas clair que la politique s'est

engouffrée dans une impasse; que les plus beaux talens se perdent dans des subtilités inutiles ou dangereuses; que la logique aurait beau être serrée et vigoureuse, et les déductions intermédiaires excellentes, les conclusions n'en seraient pas moins nécessairement fausses et absurdes, puisque le principe dont on part est, lui, faux et absurde?

D'ailleurs, voyez les résultats: on se débat, on se bat, on s'écrase, puis on recommence; et les peuples y gagnent-ils? Non, assurément non! Si leur position s'améliore, c'est au développement des arts, des sciences, aux perfectionnemens des méthodes agricoles et industrielles qu'ils le doivent; c'est en raison des richesses qu'ils acquièrent, des développemens d'intelligence et de puissance qui en découlent. Si nous sommes affranchis du joug féodal, ce n'est pas aux constitutions que nous le devons, car les constitutions n'ont rien fait autre chose que de constater l'émancipation opérée du Tiers-État et des Communes, émancipation due à cela seul que le Tiers-État, les Communes, les hommes taillables et corvéables, avaient conquis peu-à-peu, par les sciences et l'industrie, une puissance sociale supérieure à l'ancienne puissance féodale de leurs seigneurs.

Les constitutions écrivent les faits accomplis, et voilà tout.

Cette question est trop importante pour que je ne me réserve pas d'y revenir. Pour le moment, il me suffit de remarquer que l'hypothèse d'une société parfaitement organisée nous a servi déjà à démontrer que ceux qui poursuivent le bonheur social par la route de la politique et des transformations constitutionnelles, poursuivent une chimère et rêvent une utopie; qu'il n'y aura pour l'avenir, tant qu'on restera dans cette voie, que des luttes, des révolutions et des convulsions analogues à celles du passé: pour le moment, enfin, il me suffit d'avoir établi rigoureusement que la question sociale a été jusqu'ici aussi mal posée par nos philosophes et nos politiques, que les questions astronomiques l'étaient lorsqu'on voulait tout expliquer en supposant la terre immobile; aussi mal que l'étaient les questions de la physique et de la chimie, au temps des astrologues et des sorciers. Revenons à notre sujet.

Nous avons démontré que les congrès, ou conseils d'administration du département, de la province, de la nation, et le gouvernement central, ne pourraient être compacts, harmoniques

et bien composés qu'à la condition d'émaner de nations, de provinces, de Communes dans le sein desquelles aussi, les intérêts seraient compacts, harmoniques et convergens : si bien que, dans notre monde-modèle, la composition de l'administration du département n'eût été possible qu'à la suite de la bonne organisation des Communes de ce département ; et l'administration de la province, de la nation, du globe, qu'à la suite de la bonne organisation de toutes les Communes du globe.

Or, quel spectacle présenterait la Commune dans ce monde parfait?

C'est dans la Commune, avons-nous dit, que se produisent et se consomment les richesses. Les administrations émanées de son sein établiraient seulement les modes de ses rapports extérieurs, opéreraient les échanges de denrées, les transactions commerciales, etc. Donc, ainsi que je tiens à l'établir clairement, il n'y aurait plus à exécuter dans le sein de la Commune que des travaux agricoles, domestiques, manufacturiers, des travaux d'art, de science, d'éducation, de comptabilité intérieure : il y aurait, en un mot, à confectionner des produits à l'usage de la Commune et pour la vente, puis à régler la

répartition de ces richesses entre les membres de l'Association.

Il est sensible que ces travaux devraient être disposés de manière à donner les *plus grands produits possibles*, c'est-à-dire que, loin de se faire aveuglément et sans ordre, il faudrait qu'ils fussent soumis à une organisation.

Maintenant, quelle est la signification de ce mot *organisation?* définissons-le par des exemples. — Dans nos sociétés civilisées, l'industrie ne nous offre généralement pas d'exemples d'organisation, car il est évident que les travaux agricoles, manufacturiers d'une Commune sont exécutés par des *ménages* qui n'ont pas de liens entre eux; rien n'est classé, hiérarchisé, ordonné dans notre Commune; l'exploitation et les travaux y sont séparés, morcelés; ils se font suivant le caprice, les volontés particulières, les besoins, les lumières plus ou moins bornées des individus, sans ordre ni ensemble.

Nos sociétés ne nous offrent d'exemples *d'organisation* que dans les fonctions gouvernementales, dans les départemens de la guerre, de la magistrature, de la poste, etc.

La défense du pays n'est pas confiée au caprice,

à la bonne ou mauvaise volonté, aux lumières et au zèle des familles. Nous avons une armée composée de différens corps classés en divisions, en brigades, en régimens; et ces régimens se subdivisent en bataillons, en compagnies : tout cet ensemble est relié par une hiérarchie, et, grâce à cette distribution, les grandes opérations d'attaque et de défense se font avec une précision et un ensemble qui se retrouvent dans les manœuvres du régiment, du bataillon, du peloton. Chacun sent la nécessité de cette disposition pour la sûreté du pays.

Chacun apprécie aussi la nécessité d'une organisation judiciaire pour la répression des crimes, des délits, et l'arrangement des litiges qui surviennent entre particuliers. Enfin on conçoit que si le transport et la distribution des dépêches, des lettres, des envois, n'étaient pas organisés, si nous n'avions pas une administration générale des postes, ces fonctions laissées en France à deux ou trois cent mille entreprises particulières sans lien entre elles, offriraient le spectacle d'un désordre dont chaque citoyen aurait à se plaindre.

Ainsi, une fonction quelconque, militaire, judiciaire, commerciale ou industrielle est organisée dans l'État ou dans la Commune, quand

dans la Commune ou l'Etat elle est exécutée avec ensemble, quand tous les services sont classés, distribués hiérarchiquement, ordonnés et combinés entre eux.

Bien qu'on puisse trouver des exemples d'organisations mal faites, on ne peut nier cependant que l'organisation des fonctions ne soit bonne en elle-même, et qu'en toute chose il ne soit convenable de substituer une organisation rationnelle à l'action aveugle, incertaine, partielle, morcelée des individus ou des familles. Et s'il est bon d'organiser la guerre, la magistrature, la poste, l'administration, ne doit-on pas organiser aussi l'industrie, le travail productif, qui sont chargés de nourrir l'humanité, de créer tous les moyens de vie et de bien-être des individus et des nations? N'est-ce pas le comble de la folie que de laisser le désordre et l'anarchie dans ces opérations de première importance?

Que dirait-on d'un manufacturier ou d'un grand fermier qui laisserait le désordre dans son atelier ou dans sa ferme? Que dire donc d'une société qui laisse le désordre et le morcellement industriel dans toutes les Communes, qui sont ses grands ateliers de production et de consommation?

Ainsi la Commune de notre société idéale présenterait une organisation de toutes les fonctions qui y seraient exécutées. Son territoire tout entier, avec ses cultures, ses ateliers et ses fabriques, serait considéré *comme domaine d'un seul homme :* tous les services y seraient réglés, et marcheraient sous la direction d'une administration intérieure centrale, composée des plus capables nommés par les ayant-droit, pour présider à la manœuvre. La régence, nantie de la confiance de la population, aurait d'ailleurs intérêt d'honneur et intérêt pécuniaire à tenir savamment le gouvernail, car les produits du canton seraient rétribués à chaque individu *proportionnellement à son concours à la production :* dans ce système-modèle, en effet, on aurait trouvé un moyen de répartir les bénéfices entre tous les sociétaires, non pas également, ce qui serait absurde, mais au *prorata* de la mise particulière de chacun, en *Capital*, en *Travail*, et en *Talent*, estimée d'après un mode régulier, fixe et mathématique.

Il y aurait donc pour chacun, dans cette Association communale, emploi lucratif pour lui et utile à la masse, de ses capitaux, de son travail et de son talent : il y aurait pour chacun une foule de carrières ouvertes dans l'agriculture, l'indus-

trie, la science, les arts; et dans toutes ces branches, récompenses honorifiques et émolumens proportionnels à son utilité reconnue, à son vrai mérite, constatés par le vote de ses pairs, de ses co-travailleurs.

Les émolumens de chacun augmentant proportionnellement aux bénéfices généraux de toutes les industries, chacun, à titre de propriétaire d'actions dans la Commune industrielle, ou à titre de travailleur, serait intéressé au bien général, puisque la Commune doublant son revenu, les lots de chaque individu se trouveraient aussi doublés.

Les intérêts de toutes les classes seraient donc unis et *convergens*, et une éducation générale, donnée par la Commune, aurait achevé dans la nation et partout, la fusion de ces différentes classes.

Il faut ajouter encore comme condition de première importance, que le mode d'organisation du travail aurait puissance de le rendre ATTRAYANT, afin que chacun, riche ou non, y fût entraîné par plaisir. Dès-lors, on ne verrait plus ni despotisme, ni oppression, ni exploitation de l'homme, ni misère, et les humains nageant dans l'abondance de tous les biens, s'aime-

raient, parce qu'ils ont plaisir à s'aimer quand leurs intérêts sont d'accord et bien liés, quand leurs relations réciproques n'engendrent pas entre eux des causes de haine.

Par le fait de cette organisation des travaux, et du procédé de répartition proportionnelle, chaque individu serait socialement émancipé, indépendant et libre ; ainsi :

Paix générale, bonnes relations entre les nations;

Organisation de tous les travaux utiles;

Harmonie des intérêts individuel et collectif;

Développement de toutes les facultés;

Fusion de toutes les classes;

Liberté parfaite de l'individu au sein de l'ordre général, et à cause de l'ordre général;

ATTRACTION INDUSTRIELLE et UNITÉ D'ACTION.

Tel serait le tableau qu'offrirait cette société normale, bien différente de la nôtre.

Sans entrer dans des détails plus particuliers et plus régulièrement classés, nous concevons bien que c'est-là l'idéal d'un monde harmoniquement ordonné; que si pareille société existait sur

une planète, on pourrait dire que l'homme collectivement envisagé, y serait réellement l'administrateur et le gérant de son globe ; qu'il y jouirait, au milieu de ses nobles travaux, de toutes les richesses de sa création et de la création de Dieu ; que ses facultés physiques, animiques et intellectuelles atteindraient, dans un pareil milieu, leur plus grand développement ; qu'il serait heureux dans ses sens, dans son intelligence et dans son cœur ; qu'il mettrait en pratique naturellement et par plaisir toutes les vertus réelles ; en un mot, qu'il aurait acquis la plus belle destinée qu'il est possible de lui concevoir dans sa carrière terrestre.

Or, si tout cela est vrai, il est rigoureusement vrai aussi de dire que les efforts de l'homme sur cette terre sublunaire, notre terre à nous, pour le moment la troisième planète à partir du soleil, doivent concourir à rapprocher, autant que possible, notre organisation sociale de cette organisation typique, dût-on même ne l'atteindre jamais. Il est vrai de dire encore que l'on peut juger de la valeur relative de différentes organisations sociales passées, présentes ou à venir, par un parallèle avec ce type pris pour terme commun de comparaison, ce type fût-il lui-même complétement irréalisable.

Avant de passer au chapitre suivant, où nous entrerons dans l'examen critique de la société particulière dans laquelle nous vivons, qu'il me soit permis de prendre acte d'un fait établi et d'en établir un nouveau : ces deux faits sont capitaux ; il sera bon de les avoir sans cesse présens à l'esprit pendant la lecture de cet exposé.

Le premier, c'est que si notre idéal de société existait sur quelque planète bienheureuse, on n'aurait pas pu débuter, pour le réaliser, par une autre voie que par l'invention d'une bonne organisation communale, et que l'harmonie générale n'aurait pu s'y établir qu'au fur et à mesure de l'application de ce régime communal aux différentes régions du globe. — D'où il appert que si l'on veut aujourd'hui faire subir à la société en France, en Europe, et par suite dans le monde entier, une heureuse transformation, quelle qu'elle soit, *il faut s'astreindre à découvrir les lois et le mécanisme d'une bonne organisation industrielle de la* COMMUNE.

Le second fait, c'est la réponse à cette question : — les membres de cette société idéale auraient-ils des passions comme les nôtres ? — Apparemment ils auraient les affections de *famille* et *l'amour* qui président à la perpétuation de l'espèce ; et

l'amitié qui réunit les individus de même sexe, comme l'amour ceux de sexe différent. Apparemment ils auraient *l'ambition* sans laquelle il n'y a pas d'hiérarchie, ni d'organisation possibles; apparemment encore, ils se montreraient sensibles aux plaisirs des *sens*, ils seraient désireux des richesses qui les procurent; car à quoi serviraient ces développemens immenses des arts, des sciences et de l'industrie, à quoi serviraient ces travaux et ce luxe, ces produits en toutes choses infinis et variés, si ces hommes étaient des brutes ou des philosophes qui ne pussent ou ne voulussent pas en jouir? Puis, une noble *émulation*, de grandes et actives *rivalités* les soutiendraient dans l'accomplissement de leurs travaux: il faudrait aussi que *l'enthousiasme* leur prêtât son secours et sa puissance; il ne se pourrait pas faire qu'ils n'eussent pas encore la passion du *changement;* car, sans cela, chaque être occupé à une seule fonction pendant toute sa vie, serait peu propre à la combinaison avec ses semblables; sa nature ne serait développée que sous une face: celui qui se livrerait sans cesse à un travail d'esprit sans faire usage de son corps, perdrait force et santé; celui-là qui, toute sa vie, serait absorbé par le même travail de corps, resterait brut et grossier, et ne jouerait pas dans le monde un rôle d'homme, puisqu'il aurait pu y être remplacé par

un animal, un piston de machine à vapeur, une roue hydraulique.

Donc Amitié, Amour, Ambition, affections de Famille, besoins et plaisirs des Sens, amour du Luxe et des richesses, aptitude à la Rivalité, à l'Enthousiasme, et amour du Changement, toutes ces passions-là se retrouveraient chez les habitans du meilleur des mondes possible. Or, si nous démontrons plus tard que ces passions énumérées ici, sont *primitives* et *mères de toutes les autres*, — comme on peut le concevoir déjà avec un peu de réflexion, — il faudra bien conclure que ces habitans du meilleur des mondes possible, les hommes de notre société idéale et typique, pourraient bien être organisés *absolument comme nous le sommes nous-mêmes* sur cette terre, qui est, pour le moment du moins, ainsi qu'on l'a dit avec raison, *les petites maisons de l'univers.*

¶

Définitions.

> Une science nouvelle n'a-t-elle pas la faculté d'employer quelques mots nouveaux et de se créer au besoin une nomenclature complète ?
>
> CH. FOURIER.

DÉJA nous avons tiré des déductions rationnelles bien réelles et bien positives de l'hypothèse établie au chapitre précédent; j'achèverai de légitimer cette marche inaccoutumée, en montrant qu'elle nous aura servi à préciser la valeur de certaines expressions dont nous aurons à nous servir, et qu'elle nous permettra de donner une base à la critique que nous aurons à faire. Commençons par définir quelques-unes de ces expressions.

Et d'abord observons, que si l'humanité entrait dans une société organisée et ordonnée à la manière de celle que nous venons de décrire, ce serait pour elle une transformation heureuse, une ère brillante et nouvelle qui trancherait avec tout son passé. Toutes les sociétés connues, en effet, depuis celle du sauvage qui chasse dans les forêts et habite des huttes étroites et enfumées, jusqu'à la nôtre où les arts et l'industrie sont sortis du néant au souffle du génie de l'homme,

où le petit nombre vit dans des palais, et les masses dans de misérables chaumières et dans des ateliers infects; toutes ces sociétés, dis-je, ont pour caractères fondamentaux, l'*incohérence*, le *morcellement* et la *lutte de tous les intérêts*. La société décrite, au contraire, a pour base l'*Association*, l'*unité d'action*, et pour résultats la *richesse*, le *bonheur* et l'*harmonie*.

Donc, — ici combinaison des élémens sociaux; — là désordre et anarchie des élémens sociaux. La société nouvelle contrasterait avec les précédens de l'humanité, comme la lumière et les ténèbres, l'ordre et le désordre, la pauvreté et la richesse, le bruit et la musique, le chaos et la création : elle différerait plus de notre société actuelle nommée *Civilisation*, que cette Civilisation ne diffère de la *Sauvagerie* ou de la *Barbarie*.

Jusqu'à nous, l'humanité a parcouru des formes ou périodes sociales incohérentes: la Sauvagerie, le Patriarcat, la Barbarie et la Civilisation au sein de laquelle nous vivons.

Le principe d'Association lui ouvrirait des formes et périodes nouvelles et successives, aussi lumineuses que les précédentes sont obscures; aussi bienfaisantes et divines que les autres se sont montrées malfaisantes et infernales.

Le mot *Civilisation* sera employé ici comme caractéristique de la période sociale dans laquelle l'humanité est entrée au sortir de la Barbarie : c'est l'état dans lequel nous sommes, nous et la plus grande partie de l'Europe.

La Civilisation est un progrès par rapport à la Sauvagerie et à la Barbarie ; mais c'est encore une société incohérente pleine de maux et de misères. Nous donnerons aux sociétés *combinées* de l'avenir, fécondes en biens et en richesses, le nom générique d'*Harmonie*. La Civilisation et toutes les périodes historiques connues, ont pour base étroite le *ménage familial ;* la société harmonique aura pour large base la *Phalange industrielle*, ou la Commune *sociétaire*, dont nous déterminerons les lois.

— Nous entendrons par *duplicité d'action*, l'opposition, l'incohérence, produisant funeste ou pauvre résultat, de plusieurs forces qui, réunies dans *l'unité d'action*, donneraient au contraire un résultat heureux et puissant.

— Le mot *dualité* exprimera la diversité d'essor ou de destinée. Le même torrent peut ravager le pays s'il est jeté sur les champs et les prairies ; il peut enrichir le pays si on lui a ménagé un

lit calculé pour qu'il arrose et rafraîchisse des pentes, fasse marcher des usines, etc. De même l'Amour, l'Ambition, toutes les passions peuvent dans telles circonstances prendre un essor *subversif* et malfaisant, et dans d'autres circonstances suivre un essor bienfaisant et *harmonique*. Le jeu des passions est donc *dualisé*. — L'homme peut être heureux dans une société bien combinée, il est nécessairement malheureux dans une société incohérente : sa destinée est *dualisée*.

— *Abyssus abyssum invocat.* — Le mal attire le mal. — La pierre va au tas : le malheur se *compose* de plusieurs malheurs qui s'entraînent; le bonheur de plusieurs bonheurs qui se lient et se font éclore les uns les autres : — la question sociale est formée de plusieurs questions qui doivent être résolues simultanément. Dans ce sens et pour rendre ces idées nous dirons : le mal est *composé ;* le bien est *composé ;* la question sociale est *composée*. Par opposition on fait œuvre de *simplisme*, quand on n'envisage qu'un côté d'une chose, qu'une face d'une question. Le *simplisme*, la vue courte et bornée, est la grande cause des disputes auxquelles le monde est depuis si long-temps livré.

— Dans une classification quelconque, le terme

qui joue le rôle principal, par rapport auquel les autres se coordonnent, sera dit terme *pivotal*. Le colonel est l'individu *pivotal* du régiment; le général l'est de l'armée. Le soleil, centre astronomique de notre système sidéral en est l'astre *pivotal* : l'homme est la créature *pivotale* parmi les êtres qui peuplent son globe, etc.

— Souvent nous emploierons le mot *industrie* dans sa belle et générale acception qui comprend tout travail utile à l'humanité. L'industrie, c'est le nom sous lequel sont réunis tous les travaux scientifiques et artistiques, aussi bien que les travaux agricoles et manufacturiers, dont l'ensemble concourt à l'exploitation intégrale du globe. L'industrie, ou plutôt l'industrie-attrayante est la destinée active de l'homme.

— « *L'attraction passionnelle* est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion et persistante, malgré l'opposition de la raison, du devoir et du préjugé. » Nous comprendrons donc, sous cette désignation, l'ensemble des attraits naturels qui agissent sur l'homme, des penchans, des passions primitives qui sont un résultat de son organisation même.

— Dans le monde on donne souvent au mot

passion une acception mauvaise, parce que la Civilisation a pour effet d'ouvrir à la passion bien plus d'essors subversifs que d'essors harmoniques. Ici le mot de *passion* sera pris dans une acception tout-à-fait scientifique et indépendante de la moralité des actes qu'elle provoque. La *passion*, c'est la conséquence immédiate de l'état de l'être qui l'éprouve. L'acte ne vient qu'après la passion ; il est volontaire, la passion ne l'est pas. La passion est une force, c'est la force motrice de la nature humaine; c'est elle qui stimule et met en mouvement nos forces intellectuelles et musculaires; c'est d'elle que proviennent, bons ou mauvais, tous nos actes en première source. La théorie de la destinée sociale consiste surtout à produire la loi naturelle de l'utile emploi des forces passionnelles.

— *L'exception* est toujours pour quelque chose dans la règle. Voilà un principe d'une vérité générale, dont je préviens le lecteur une bonne fois, pour éviter de le rappeler à chaque instant. L'exception est variable en théorie du mouvement : le plus ordinairement elle est du huitième ou du neuvième. Par exemple, dit Fourier, si j'énonce en thèse générale : *les civilisés sont très-malheureux*, il faudra entendre que les sept huitièmes ou neuvièmes d'entre eux sont réduits à

l'état d'infortune et de privation. — Et ainsi du reste.

Il est nécessaire de définir ces mots et quelques autres encore que nous pourrons rencontrer sur notre chemin, pour ôter tout prétexte à la mauvaise foi de certaines gens, qui affectent de trouver obscures des expressions neuves, dont le sens s'explique cependant avec facilité dans les phrases où elles sont employées. Pour éviter une déviation et une confusion de mots que la calomnie philosophique a déjà exploitée, nous ajouterons que la *Morale* n'est, dans le style de notre école comme dans la réalité, qu'une science mensongère et pédante qui affiche depuis trois mille ans la prétention de conduire les hommes à la vertu et aux bonnes mœurs, avec ses dogmes absurdes de modération et de répression des passions, qu'il faut, — au lieu de vouloir les *comprimer*, — trouver les moyens d'*utiliser* et de *satisfaire*. Nous attaquons la Morale, précisément parce qu'elle est impuissante à conduire les hommes au bien, aux bonnes mœurs, à introduire la vérité et la justice en toutes relations.

Passons à l'examen général de l'ordre social actuel.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

Le monde enfin qui est une vaste caverne de voleurs.

BYRON.

Peut-on voir un désordre plus affreux que celui qui règne sur ce globe? La moitié de la terre est envahie par les bêtes féroces ou sauvages, ce qui est la même chose : quant à l'autre moitié qui est mise en culture, on en voit les trois quarts occupés par les coupe-têtes ou Barbares, qui asservissent les cultivateurs et les femmes, et qui sont en tous sens l'opposé de la raison. Il reste donc un huitième du globe aux fripons ou Civilisés, qui se vantent de perfectionnement en élevant l'indigence et la corruption au plus haut degré.

CH. FOURIER.

PREMIÈRE PARTIE.

CRITIQUE.

SECTION PREMIÈRE.

VICES GÉNÉRAUX DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Vices de nos procédés industriels.

> Le vice de nos soi-disant *régénérateurs* est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la Civilisation qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties. Il faut sortir de cet abîme.
>
> CH. FOURIER.

> Dans une société tout ce qui ne sert pas, nuit; tout ce qui ne vivifie pas, tue.
>
> DE LAMARTINE.

> Dans le parallèle des travaux de Civilisation et d'Harmonie on reconnaîtra que nous avons en fonctionnaires *nuls* ou *négatifs*, les DEUX TIERS de la population.
>
> CH. FOURIER.

La critique de la Civilisation exigerait de grands développemens, régulièrement classés et portant sur chacune des parties constitutives de la machine, qui est certainement très-vaste et très-compliquée. Nous nous bornerons à jeter sur

elle un regard d'ensemble; cela nous suffira à montrer que la critique de ceux qui sont placés aujourd'hui exclusivement au point de vue politique, est petite, mesquine et misérable; que leurs moyens sociaux sont tout au moins impuissans et nuls, que leur œil sans portée embrasse à peine l'horizon d'un puits; cela suffira encore pour mettre en lumière et faire apprécier nettement les avantages du procédé d'Association que nous aurons à décrire. Entrons en matière.

§. I.

La pauvre Civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens.
CH. FOURIER.

Nous avons reconnu au chapitre précédent, que la première des nombreuses conditions que doit remplir une bonne organisation sociale, c'est de produire la plus grande somme possible de richesses, afin que ces richesses refluant sur toutes les têtes, donnent à tous les individus du corps social les moyens de satisfaire aux besoins et aux exigences variées de leur nature; afin que la vie soit pour tous un banquet splendide et bien servi, et non comme aujourd'hui, une table pauvre et misérable où les convives affamés s'arrachent entre eux les morceaux.

Ainsi, la première critique que nous ferons de la Civilisation actuelle, consistera à prouver que son organisation emploie une grande quantité de travail et de puissance humaine à ne RIEN PRODUIRE OU À DÉTRUIRE.

Démontrons-le généralement en prenant la société en Europe, telle qu'elle est aujourd'hui. Il faut examiner les faits, analyser les résultats pour remonter ensuite aux causes. Or, voici les faits.

⁂ La constitution de nos sociétés nécessite, et nous avons effectivement dans toutes les nations, des travaux relatifs à la *sûreté de l'Etat;* travaux *complètement improductifs.* Ces travaux sont de deux natures; ils ont rapport à la défense extérieure et à la défense intérieure : ainsi nous avons d'abord l'ARMÉE qui prélève en France et dans tous les autres Etats l'élite de la population en force et en santé, une grande quantité d'hommes de talent et d'intelligence, et une part considérable des revenus du pays : — le tout employé à ne *rien faire de productif,* en attendant que cela soit employé à *détruire.*

Mais la GUERRE est un mal nécessaire, dira-t-on?.... Nécessaire ou non, en est-elle moins

un mal ? Et si elle est un mal, qu'on nous la laisse donc mettre dans la liste des maux. N'avons-nous pas dit que nous allions la dresser, cette liste ? Nous ne sommes pas ici pour faire l'apologie d'une société qui tue. Si tromper, opprimer, voler, tuer par le sabre et le canon, tuer par la guillotine, tuer par la misère, et mille autres fléaux encore, sont des maux *nécessaires* de la Civilisation, des résultats qu'elle enfante tous les jours avec une odieuse fécondité ; si cela est ainsi, moi je vous dis que cette société-là n'est pas la destinée ultérieure de l'homme sur cette terre ; qu'elle n'est pas le dernier terme où l'humanité puisse parvenir ; que cela serait contraire à toute idée naturelle d'ordre et d'harmonie, et que Dieu n'a pas fait l'homme pour qu'il reste indéfiniment dans cet égoût de boue, d'ordures et de sang. Et je défie ensuite qui que ce soit au monde, d'affirmer et de prouver par une raison péremptoire et précise, qu'une combinaison sociale aussi bonne que la nôtre est mauvaise, soit une chose impossible. — A toutes les époques, les hommes ont toujours eu la vaniteuse et sotte manie de se croire à l'apogée du développement humain. Eh ! qui donc peut dire que dans mille ans, que dans cinq cents ans, que dans cent ans seulement et moins encore, la société en Europe ressemblera à ce qu'elle

est aujourd'hui? — Oui, comme celle d'aujourd'hui ressemble à celle du temps des Gaulois; comme le royaume de France en 1834, ressemble au royaume de Pharamond.

Disons donc que la société actuelle a besoin de ses *armées improductives* qu'il faut que les nations fournissent et nourrissent pour leur défense; qu'elle perd par conséquent pour la production des richesses, de grandes forces intellectuelles et physiques qui sont dans l'inaction quand elles ne sont pas employées à détruire. — Notre budget de la guerre est de quatre cent millions; quatre à six cent millions que produirait l'industrie de nos quatre cent mille soldats: voilà pour la France une perte annuelle d'un milliard environ, et cela encore — en temps de paix.

⁂ Disons encore que la société actuelle fait éclore à son souffle impur une innombrable quantité de SCISSIONNAIRES, êtres improductifs ou destructeurs : les loteries, les maisons de jeu, les chevaliers d'industrie, prostituées, gens sans aveu, mendians; les prisonniers, les filoux, les brigands et autres scissionnaires, dont le nombre tend moins que jamais à décroître : et nous en accusons encore la société, car qui osera affirmer que

toutes ces malheureuses créatures humaines seraient ce qu'elles sont, si elles eussent été placées dans des circonstances heureuses, si la société eût été pour elles dès l'enfance et toujours une mère tendre et non une marâtre; si elles eussent rencontré éducation, aisance et travail attrayant? Est-ce donc que tous ces êtres-là sont prédestinés? Sont-ils nés brigands, sont-ils filoux, mendians, prostituées de race et de nécessité? Si cela est, qu'on ne les accuse pas; et si cela n'est pas, il est donc vrai qu'une bonne combinaison sociale aurait eu puissance d'en tirer parti, d'en faire des hommes utiles et honorables.

Il ne s'agit pas de crier contre le vice, le crime, le mal : voilà tantôt trois mille ans qu'on le fait en vain, et la morale devrait être enrouée. Il faut aller aux causes sociales des vices, des crimes, du mal et enlever ces causes. S'en prendre aux effets sans remonter aux causes, c'est œuvre de folie, c'est vouloir arrêter la meule d'un moulin avec la main, au lieu d'arrêter en baissant la vanne, l'eau qui la fait mouvoir. Mais continuons.

⁂ Au tableau des opérations improductives que nécessite notre société, il faut ranger celles de la MAGISTRATURE et du parquet, des cours et tribunaux, gendarmes, police, geoliers, bour-

reaux, etc., toutes choses indispensables aujourd'hui pour la sûreté de la société.

⁂ Sont improductifs encore les OISIFS, gens dits *comme il faut*, passant leur vie à ne rien faire.

⁂ Sont improductifs les travaux des légions de RÉGIE, de douane, de droits réunis, l'armée fiscale, etc....

⁂ Sont improductifs les travaux des SOPHISTES, philosophes, métaphysiciens, politiques, engagés dans des voies fausses, qui ne font pas avancer la science et ne produisent que des débats stériles ou des commotions; les travaux des avocats, plaideurs, témoins, etc.

⁂ Sont improductives les opérations du COMMERCE, depuis celles des banquiers à la bourse, jusqu'à celles de l'épicier derrière son comptoir. Mais ici nous entrons dans une autre question qui demande à être examinée d'un peu plus près.

§. II.

> C'est la guerre !
> ROUGET DE L'ISLE.

Toutes les catégories que nous venons de passer en revue, jusques à la dernière qui aura son chapitre à part, et bien d'autres que nous n'avons pas énumérées, sont franchement improductives ou destructives des richesses; *elles disparaîtraient radicalement dans une organisation sociale, normale et harmonique.* Toute cette puissance humaine, toutes ces forces physiques et intellectuelles qui sont absorbées là, reviendraient à la production. Ainsi le premier caractère vicieux de la Civilisation est de produire cette immense déperdition, qui serait remplacée dans une société harmonique par une immense création de richesses et de bien-être, *au grand bénéfice des improductifs actuels*, comme à celui des producteurs qui les nourrissent.

Mais si notre Civilisation péche par cela qu'elle enfante et même organise des légions essentiellement improductives ou destructives, elle est entachée d'un vice bien plus capital encore, car elle ne sait tirer des forces qu'elle emploie à la production, qu'une quantité de richesse très-

petite par rapport à ce que les mêmes forces donneraient dans un ordre de choses où l'industrie et les relations commerciales seraient organisées.

Ce que j'annonce ici, sera démontré sans réplique dans le cours de cet ouvrage; mais qui déjà, avec un peu de bonne volonté et de réflexion, ne peut sentir combien l'incohérence, le désordre, la non-combinaison, le défaut d'association, le morcellement de l'industrie, livrée aujourd'hui à l'action individuelle et dépourvue de toute organisation, dépourvue d'ensemble, sont des causes qui rétrécissent la puissance de la production, perdent et gaspillent nos moyens d'action ? Le désordre n'enfante-t-il pas la pauvreté, comme l'ordre et la bonne gestion enfantent la richesse? L'incohérence n'est-elle pas une cause de faiblesse, comme la combinaison est une cause de force? Or, qui peut dire que l'industrie agricole, domestique, manufacturière, scientifique, artistique et les opérations commerciales, sont organisées aujourd'hui dans la Commune et dans l'Etat? Qui peut dire que tous les travaux qui s'exécutent dans ces domaines sont subordonnés à des vues d'ensemble et de prévoyance; qu'ils sont faits avec économie, ordre et entente? Qui peut dire encore que notre société a puissance de développer, par

une bonne éducation, toutes les facultés que la nature a données à chacun de ses membres; d'employer chacun d'eux aux fonctions qu'il aimerait, qu'il saurait le mieux faire, qu'il ferait, par conséquent, avec le plus d'avantage pour lui et pour les autres? A-t-on seulement pensé à poser le problème des caractères, de l'emploi social et régulier des aptitudes naturelles et des vocations? Hélas, l'utopie des plus ardens philantropes, c'est d'apprendre à lire et à écrire à vingt-cinq millions de Français qui ne le savent pas! Encore peut-on dans les circonstances actuelles les mettre au défi de réussir. (1)

(1) Le nombre des enfans de l'un et l'autre sexe qui apprennent à lire, s'élève à près de deux millions. Mais, en revanche, le nombre est grand des communes qui ont refusé de prendre part à ce mouvement du progrès. C'est avec peine qu'on voit près de la moitié des communes de France ne pas vouloir s'imposer elles-mêmes pour aider le gouvernement à répandre le bienfait de l'instruction primaire.

Nombre d'écoles primaires élémentaires.	35,007
Primaires supérieures.	373
Privées.	9,092
Total des écoles.	44,472
Nombre d'élèves qui fréquentent ces écoles :	
Garçons.	1,175,248
Filles.	731,773
Total des élèves.	1,907,021
Dépense totale de l'instruction primaire. . .	10,162,706 f. 19 c.

Ces chiffres sont empruntés au journal *L'Instituteur*.

(*L'Impartial.*)

N'est-ce pas une étrange chose aussi, et qui accuse bien haut, que ce spectacle d'une société où la terre n'est pas ou est mal cultivée, où l'homme est mal logé, mal vêtu; où mille travaux urgens sont *à faire*, et où des masses d'individus *manquent* à chaque instant de travail, et s'étiolent dans la misère, ne pouvant en trouver. En vérité, en vérité, il faut bien reconnaître qu'il y a là désordre complet, funeste anarchie, et que si les nations sont pauvres et faméliques, ce n'est pas que la nature et l'art ne leur fournissent les moyens de créer d'immenses richesses, mais c'est qu'il y a anarchie et désordre dans l'emploi que nous faisons de ces moyens : autrement dit, c'est que la société est piteusement faite, et l'industrie non organisée.

Mais ce n'est pas tout, et vous n'aurez qu'une faible idée du mal, si vous ne réfléchissez pas qu'à tous ces vices qui tarissent la source des richesses et du bien-être, il faut ajouter encore la lutte, la discorde, la guerre sous mille noms et mille formes, que notre société fomente et entretient entre tous les individus qui la composent. Et toutes ces luttes, et toutes ces guerres correspondent à des oppositions radicales, à de profondes antinomies de tous les intérêts. Autant vous pourrez établir de classemens et de caté-

gories différentes dans la nation, autant vous aurez d'opposition d'intérêts, de guerres patentes ou latentes, même à n'envisager que les industriels.

En effet, les industriels se divisent en industriels qui ont des fonds, des capitaux, des instrumens de travail, et en industriels qui n'ont que leurs forces ou leur intelligence, leurs bras ou leur tête. Or, dites-le, sont-ils liés et associés, les intérêts du Capital et du Travail, des propriétaires et des prolétaires? Y a-t-il solidarité entre les gains et les pertes des uns et des autres? Le manufacturier, l'entrepreneur, le propriétaire, le *maître*, pour me servir d'un mot qui est très-français, ne peut-il pas s'enrichir ou se ruiner, sans que l'ouvrier ou le salarié s'enrichisse, lui, ou se soucie de la ruine du maître? Les salariés et les prolétaires en masse, ne forment-ils pas une population flottante dont les intérêts sont hostiles à ceux des possesseurs des richesses et des instrumens de travail, qui les emploient? Et cette hostilité, comprimée par la force publique, n'éclate-t-elle pas assez fort pour qu'il n'y ait pas stupidité à la nier? — A-t-on oublié Liverpool, Manchester, Birmingham, Londres, Paris, Anzin, Lyon, Lyon enfin! et tant d'autres villes des trois pays, où l'industrialisme a fait les

plus grands progrès, l'Angleterre, la Belgique et la France? Et ne faut-il pas admirer la niaiserie de ces hommes qui vont déclamant partout, même à la tribune publique, contre ceux qui constatent des catégories dans la nation; braves gens, qui s'imaginent que quelques mots sortis de leur bouche fermeront les yeux et les oreilles de ceux qui les écoutent, et empêcheront les ventres prolétaires de sentir la faim, les bouches prolétaires de crier misère! en vérité nous sommes dans un temps où l'on ne connaît plus rien au monde: on nie le jour, on nie le soleil, on nie ce qui crève les yeux. Les chicanes et l'esprit de parti, les erreurs et les contradictions morales et politiques, ont rempli l'atmosphère d'épaisses ténèbres et d'insigne mauvaise foi. La division et la guerre sont là, allez! et la bourgeoisie l'a bien reconnu, quand elle s'est écriée de toute la force de ses poumons, *les barbares sont à nos portes!*

Est-ce tout encore; n'y a-t-il que deux camps dans la nation: est-on d'accord dans ces deux camps? — Il y a plus de deux camps dans la nation, et l'on n'est d'accord dans aucun de ces camps!....

D'abord les capitalistes possesseurs des richesses se font entre eux une guerre à mort par

la *concurrence*. L'industrie et le commerce présentent le spectacle d'une véritable naumachie; chacun cherche à y faire son trou en ruinant et écrasant tous les autres. Cette concurrence tant chantée par nos économistes, n'est autre chose qu'une guerre qui se fait avec fureur, et qui entraîne chaque jour des banqueroutes, des commotions de fortune, des désastres de toute espèce : les économistes vous répondent par le *monopole*, qui est un vice opposé à leur anarchie nommé *liberté du commerce et de l'industrie*, et là-dessus ils inscrivent sur leur drapeau leur *laissez faire, laissez passer*. Oui! laissez faire le vol, l'agiotage, la banqueroute; laissez piller, laissez détruire, laissez ruiner, laissez spolier le corps social tout entier; laissez falsifier les produits, laissez le désordre et la guerre dans toutes nos relations industrielles et commerciales; laissez faire, laissez passer! Eh, si le monopole est odieux, votre concurrence en est-elle moins odieuse, elle! Vous ne savez donc combattre un mal que par un autre mal, le monopole que par l'anarchie? Et pour cacher votre ignorance, la pauvreté de vos moyens, votre incapacité complète, vous vantez ce vice social par comparaison à un vice opposé qui en est la contre-partie! il est plus facile, en effet, de crier contre le monopole et de dire *laissez faire*, que d'INVENTER

un mécanisme industriel qui ne soit entaché ni de l'immoralité scandaleuse du monopole, ni de l'immoralité scandaleuse de la concurrence anarchique : il est plus facile aussi d'être l'âne qui brait et qui broute, que le savant qui découvre.

Puis cette concurrence, bien mieux nommée *divergence industrielle*, et dont il faudrait des volumes pour analyser tous les désastreux résultats dans les rangs de la haute et de la basse industrie et du commerce, cette concurrence se retrouve encore dans les rangs prolétaires ; elle divise les ouvriers, elle baisse le prix de la journée de travail, en augmentant sa longueur ; elle diminue le morceau de pain de ces malheureux. Toutes les fois que le nombre des travailleurs sur un point n'est pas inférieur aux besoins, la nécessité d'échapper à la dent de la misère, développe chez eux cette *concurrence dépréciative du salaire;* ce cas-là n'est pas rare, et alors la classe inférieure considérée en masse, est rançonnée par les classes supérieures, c'est le mot. Cette dépréciation du salaire augmente avec l'accroissement de la population et l'emploi des machines qui font encore concurrence au travail du prolétaire.

Et que leur a-t-on conseillé dernièrement, pour échapper à ce guet-à-pens que la société

leur tend par le fait? on leur a conseillé, vous le savez, de s'associer entre eux, de se *coaliser* contre les entrepreneurs et les maîtres : c'est-à-dire d'organiser et de rendre plus tranchée, plus palpable, la division d'intérêts, l'énergie de la lutte entre le capitaliste et le prolétaire ; car ce n'est pas autre chose. (*a*)—Vous voulez que les ouvriers s'associent entre eux ?—Et les fonds et les instrumens de travail, et le crédit et les capitaux, les ont-ils? Et puis leur indiquerez-vous un *moyen* d'association ? Leur direz-vous *comment* ils tiendront compte des talens, de l'expérience, du travail, élémens différens de l'association ? Comment toutes les prétentions variées, fondées ou non, seront appréciées et satisfaites ; comment les coalitions et l'association ne se briseront pas ?.... Dérision ! Voilà pourtant où nous en sommes, et si cet avis des uns est absurde, l'avis des autres est odieux, car ils conseillent un intolérable *statu quo*, ils n'ont pour remède que la prison, les baïonnettes, et l'épée du sergent de ville. — Certes oui, c'est l'Association qui doit terminer ces querelles; mais il faut bien savoir que pour que la querelle du *capital* et du *travail* soit terminée, il faut associer *le capital et le travail ensemble*, et non pas les travailleurs entre eux seulement ; et puis il faut bien que l'on sache encore qu'il ne suffit pas de dire : il faut associer les intérêts, il faut associer

les intérêts ! car associer les intérêts n'en dit pas plus qu'unir les intérêts, et tant qu'on se bornera à dire il faut *associer*, il faut *unir*, sans CHERCHER, DÉCOUVRIR, APPLIQUER UN PROCÉDÉ d'Association, d'union, on n'aura produit qu'un vain bruit, sans avancer d'un pas la question. Et c'est pourtant là ce qu'on fait aujourd'hui : lisez nos journaux et nos livres, et vous verrez avec quelle impudence on y donne aux benins lecteurs des mots pour les choses.

Voilà déjà bien des divisions, des oppositions et des guerres d'intérêts, dans notre organisation sociale ; formons une autre classification.

Tous les individus se rangent dans une ou plusieurs des trois catégories de Producteur, Consommateur et Commerçant. — Or, il est évident que l'intérêt du commerçant est en lutte avec celui du consommateur et du producteur. Le même objet qu'il a intérêt à vous vendre cher, qu'il vous vend cher en effet, et dont il vante outre-mesure la qualité, n'a-t-il pas eu intérêt à l'acheter à bon marché au producteur qui l'a créé? ne l'a-t-il pas déprécié dans leurs transactions? — Ainsi l'intérêt du corps commercial, collectivement et individuellement envisagé, est en opposition avec l'intérêt du producteur et du

consommateur, c'est-à-dire du corps social tout entier.

Et puisque nous en sommes à la critique de la Civilisation, et que nous voici arrivés à l'organisation commerciale arrêtons-nous-y un instant; regardons d'un peu près ce sublime commerce pour lequel on n'a pas assez d'épithètes fleuries et reconnaissantes. Rappelons-nous toujours l'organisation-modèle décrite au commencement de ce livre, et les dispositions administratives et commerciales de cette société bien·ordonnée: car c'est par comparaison seulement avec cette organisation sociale supérieure que nous pouvons instruire le procès de la Civilisation.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Vices généraux de nos procédés commerciaux. Concurrence anarchique.

Le commerce, c'est l'art d'acheter trois francs ce qui en vaut six, et de vendre six francs ce qui en vaut trois. — Ch. Fourier.

La sangsue a deux filles qui disent toujours : Apporte, apporte. — *Proverbes*, xxx. 15.

Les Hollandais, au Japon, foulent aux pieds le Crucifix, pour y être admis à vendre leurs calicots. — Ch. Fourier.

J'ai entendu un marchand, ou plutôt fabricant de vin, dire en plaisantant : « J'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an. » — Ch. Fourier

Et Jésus entra dans le Temple, et il chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le Temple; et il renversa les tables des changeurs et les chaises des vendeurs de colombes :
Et il leur dit : Il est écrit : ma maison sera appelée la maison de la prière ; et vous, vous en faites une caverne de voleurs. — Mathieu, xxi. 12. 13.

§. I.

Une machine est d'autant meilleure, qu'elle dépense moins de force en frottemens et en perte de force vive, ou, en d'autres termes, qu'elle donne le plus grand *effet utile* avec la plus petite *force motrice*. — *Traité de mécanique.*

Posons d'abord que la *Production* est faite pour la *Consommation*. L'homme ne peut satisfaire ses besoins, goûter des jouissances et vivre dans le bien-être, qu'à la condition d'avoir à sa disposition et en quantité suffisante, les moyens

qui opèrent ces résultats. La Consommation est donc le but important, c'est ce qu'il faut augmenter et généraliser pour tous les membres de la société. Bien. — Maintenant la Consommation ne peut croître qu'avec la Production, car on ne peut pas consommer ce qui n'est pas produit: on doit donc tendre à élever la Production dans le but d'augmenter et généraliser la Consommation, le bien-être.

Mais il arrive que tous les produits ne sont pas créés là où ils doivent se consommer, de sorte qu'il faut un certain système de *Distribution* pour faire circuler les richesses, et mettre ce qui sort des mains du producteur à la portée du consommateur; c'est ce qu'on appelle du nom générique de *Commerce*.

Ainsi, vous le voyez, le commerce n'est utile que pour servir les besoins de la production et de la consommation; il doit être le valet des deux autres branches, et non le maître qui leur fait la loi, comme il arrive aujourd'hui. Vous voyez qu'il doit avoir pour seule tâche de faciliter la consommation et faire écouler les produits; que son rôle doit être subordonné: vous voyez qu'étant improductif de sa nature, n'ajoutant rien par lui-même, en quantité ni en qualité,

aux objets qui passent par ses mains, il est convenable que les opérations commerciales soient exécutées avec *le plus petit nombre d'agens possible.* Or ceci n'est réalisable qu'au moyen d'une organisation pareille à celle que nous avons décrite précédemment, au moyen de la Commune-sociétaire : car alors, notez bien ceci, le producteur est DIRECTEMENT en rapport avec le consommateur. Ce rapport est établi par une administration que délègue la production et la consommation, par une administration qui les sert, ainsi qu'il est juste et rationnel.

§. II.

Il faut juger l'arbre à ses fruits.
Maxime évangélique

Aujourd'hui le commerce est-il organisé de manière à mettre directement en rapport le producteur et le consommateur? — Oh! certes non: le commerce n'est pas une agence subordonnée à la production et à la consommation, ouvrant à l'une les voies les plus larges pour aller à l'autre; oh! non. (1)

(1) On ferait erreur, si l'on croyait que ce chapitre, destiné à examiner les effets déplorables de notre organisation commerciale,

Le commerçant est un entremetteur qui met à profit l'anarchie générale, et la non-organisation de l'industrie. Le commerçant achète les produits, il achète tout, il est propriétaire et détenteur de tout, de telle sorte que :

1°. Il tient *sous le joug* la production et la consommation : puisque toutes deux sont obligées de

est dirigé contre les individus qui vivent aujourd'hui de négoce. Ils sont parfaitement en leurs droits, dans la société actuelle dont nous critiquons les formes. L'individu n'a rien à faire ici : si l'organisation est mauvaise, ce n'est nullement à lui qu'on doit l'imputer. — Sans confondre les professions du soldat, du marchand, et du bourreau, je puis dire que si la société a besoin d'eux, ce n'est pas à eux que les effets de leurs métiers sont imputables : présentez-leur un meilleur sort dans une meilleure organisation sociale, et ils ne demanderont pas mieux que de changer.

La critique du commerce, telle que la produit l'école sociétaire, est acceptée comme très-juste et très-exacte par nombre de commerçans que je pourrais citer ; et si Fourier a traité avec tant de détails cette critique merveilleuse et inouie, qu'il a lancée en 1808 au milieu de l'engouement général, c'est surtout parce que la Civilisation l'avait forcé à vivre lui-même dans le cloaque mercantile. Si la société actuelle est douée d'une puissance assez funeste pour imposer la fonction de *commis-marchand* à un homme pareil, les marchands, eux, peuvent bien se regarder comme absous. Du reste voici, sur ce sujet, les propres paroles de l'auteur de la *Théorie des quatre mouvemens :*

« Dans le cours de la discussion qui va suivre, j'aurai lieu d'exprimer des opinions peu flatteuses pour le commerce en général : mais j'ai observé déjà qu'en critiquant une profession, je ne critique pas les individus qui l'exercent. Quiconque déclame contre les manœuvres des agioteurs, des procureurs ou autres, les surpasserait peut-être en avidité, s'il était à leur place ; on ne doit jamais blâmer les passions des individus, mais blâmer la Civilisation qui, n'ouvrant aux passions que les routes du vice pour se satisfaire, force

lui demander, soit les produits à consommer en dernier terme, soit les produits bruts qui doivent être encore travaillés, les matières premières ; le commerce, avec ses menées d'accaparement, de hausse et de baisse, ses opérations sans nombre et la *propriété* intermédiaire des objets, rançonne à droite et à gauche, il fait durement la loi à la production et à la consommation, dont il devrait n'être que le commis subalterne dans une bonne organisation des choses.

l'homme à pratiquer le vice pour arriver à la fortune, sans laquelle il n'est point de bonheur. »

Plus loin :

« L'analyse de ces brigandages démontrera que le corps des négocians (il faut se garder de les confondre avec les manufacturiers), n'est dans l'ordre social qu'une troupe de pirates coalisés, qu'une nuée de vautours qui dévorent l'industrie agricole et manufacturière, et asservissent en tout sens le corps social. — Soit dit sans les critiquer individuellement : ils ignorent eux-mêmes la malfaisance de leur profession ; et quand ils la connaîtraient, peut-on blâmer aucun spoliateur en Civilisation, puisque cette société est le jeu des dupes et des fripons. »

Et plus loin encore :

« J'ai observé que les vices politiques d'une profession ne sont pas vices individuels ; qu'un procureur en grugeant ses cliens, un agioteur en spoliant le corps social, n'encourent aucun blâme, que la faute retombe uniquement sur la Civilisation qui engendre tant de branches d'industrie malfaisante, et sur la philosophie qui nous persuade que cette infâme Civilisation est la destinée sociale de l'homme, et que Dieu n'a rien inventé de mieux pour organiser les relations humaines. »

J'ajoute que moi qui appartiens à l'armée, je n'en dis pas moins que la guerre est un odieux fléau. J'ajoute encore que le commerçant qui ne s'est laissé jamais aller aux séductions corruptrices, aux influences démoralisatrices, aux occasions si nombreuses dont il est environné, le petit commerçant surtout qui s'est conservé franc et loyal, peut se dire tête haute, plus honnête, plus probe et plus éprouvé que n'importe quel saint du paradis. C'est un homme éprouvé par le fer et par le feu.

2°. Il spolie le corps social par ses *immenses bénéfices* prélevés sur le consommateur et le producteur, bénéfices tout-à-fait hors de proportion avec ses services, que le vingtième des agens qu'il emploie suffirait pour rendre. Ces agens superflus étant enlevés à la production, sont encore une autre spolation du corps social par le commerce. Ainsi il spolie en prenant des richesses à très-grandes doses, et en détournant des fonctions productives la très-grande majorité de ses agens, qui y reviendront sitôt qu'une organisation commerciale rationelle sera substituée à l'inextricable état de choses actuel.

3°. Il spolie le corps social par la *falsification* des produits, falsification qui se fait de nos jours avec une fureur poussée au-delà de toutes bornes. En effet, quand cent épiciers, par exemple, se sont établis dans une ville où il n'y en avait que vingt antérieurement, on ne consomme pas dans cette ville plus de denrées épicières qu'auparavant. Tous ces épiciers s'arrachent entre eux le profit, et l'effet de la concurrence les force à se rattrapper aux dépens de la consommation, soit par une élévation générale des prix, ce qui arrive souvent; soit par la falsification des produits, ce qui a lieu presque toujours. Dans un pareil état de choses il n'y plus ni foi ni loi : les denrées

inférieures ou frelatées sont vendues comme denrées de bonne qualité toutes les fois que le benin consommateur n'a pas les lumières nécessaires pour ne pas se laisser *attraper*. Puis la conscience mercantile s'endort tranquille en se disant : — « Je fais mon prix dans mon magasin, je » ne force personne à acheter. » — Les pertes que la consommation supporte en France par la falsification et la mauvaise qualité des produits sont incalculables.

4°. Il spolie le corps social par des *engorgemens* factices ou non, à la suite desquels d'immenses quantités de marchandises encombrées sur un point s'avarient et se détruisent faute d'écoulement. Écoutons Fourier : (1)

« Le principe fondamental des systèmes commerciaux, le principe *laissez une entière liberté aux marchands*, leur accorde la propriété absolue des denrées sur lesquelles ils trafiquent ; ils ont le droit de les enlever à la circulation, les cacher et même les brûler, comme a fait plus d'une fois la compagnie orientale d'Amsterdam, qui brûlait publiquement des magasins de canelle pour faire enchérir cette denrée : ce qu'elle faisait sur la canelle, elle l'aurait fait sur le blé, si elle n'eût craint d'être lapidée par le peuple ; elle aurait brûlé une partie des blés pour vendre l'autre au quadruple de sa valeur. Eh ! ne voit-on pas tous les jours, dans les ports, jeter à la mer des provisions de grains que le négociant a laissé pourrir pour avoir attendu

(1) *Théorie des quatre mouvemens*, page 334.

trop long-temps une hausse ; moi-même j'ai présidé en qualité de commis, à ces infâmes opérations, et j'ai fait, un jour, jeter à la mer vingt-mille quintaux de riz, qu'on aurait pu vendre avec un honnête bénéfice, si le détenteur eût été moins avide de gain. C'est le corps social qui supporte la perte de ces déperditions qu'on voit se renouveler chaque jour, à l'abri du principe philosophique : *laissez faire les marchands.* »

Le commerce spolie encore par les *pertes* qui proviennent de l'extrême dissémination des produits et denrées dans des milliers de magasins de détail, et par la multiplicité des transports partiels en système de morcellement.

5°. Il spolie le corps social par une *usure* sans limite et sans vergogne, une usure effrayante. En effet, le commerçant opère toujours avec un capital fictif, très-supérieur à son capital réel. Tel commerçant, avec un fonds de 30 mille francs, agit en émettant des billets, et par l'opération des revirements et des paiemens successifs, sur un fonds de 50, 100, 200 mille francs : il tire donc de ce capital *qu'il n'a pas* (1), des intérêts usuraires sans proportion avec ce qu'il possède véritablement.

(1) On a établi, sur des documens statistiques, il y a quatre ans, que la valeur des billets en circulation en France, est supérieure de quatorze fois à l'ensemble de la richesse réelle totale ! Il faut ajouter que cette immense valeur factice n'est hypothéquée encore que sur une fraction de la valeur totale réelle. Les lettres de M. Michel Chevalier, publiées dans le *Journal des Débats*,

6°. Il spolie le corps social par des *banqueroutes* sans nombre : car les accidens journaliers de nos relations industrielles, les commotions politiques, les perturbations de toute espèce, amènent le jour ou le négociant qui a émis des billets au-delà de ses moyens, comme il vient d'être dit, ne peut plus faire face à ses affaires; et sa débâcle, — que la banqueroute soit faite à dessein, frauduleuse ou non, — entraîne la ruine de ses nombreux créanciers. La banqueroute de l'un amène celle de l'autre ; c'est un feu de file de banqueroutes qui ruinent et dévastent ; et c'est toujours le producteur et le consommateur qui en pâtissent, puisque le commerce considéré en masse, ne crée pas de valeurs et n'engage que des valeurs très-faibles par rapport à la richesse sociale qui passe tout entière entre ses mains. Aussi combien de fabriques sont écrasées sous ces contre-coups! combien de sources de

sur l'état financier de l'Amérique, ont constaté que cette superémission de valeurs fictives a atteint, aux États-Unis, une proportion bien plus effrayante. — Plus de deux cents banques émettaient, émettaient indéfiniment des billets sans contrôle ni garantie. La *liberté du commerce* y régnait à ce point, que les commis de la plupart de ces banques se faisaient pour eux-mêmes et pour leurs amis des sommes immenses en papier-monnaie. — Aussi le système des banques de l'Union est en pleine débâcle, et il est très-probable que cette crise financière ne se terminera pas sans révolution.

richesse sont taries par ces menées et ces désastres!

Le producteur fournit des denrées, le consommateur de l'argent; le commerce, lui, fournit des billets non hypothéqués ou hypothéqués sur de faibles valeurs, sur un crédit imaginaire; et les membres du corps commercial, ne sont pas *solidaires* le uns pour les autres. — Voilà en peu de mots, toute la théorie de la chose.

7°. Il spolie le corps social, par la faculté qu'il a de n'acheter qu'aux époques où les denrées sortent des mains des producteurs, et où ceux-ci se font concurrence, par obligation d'avoir des fonds pour payer leurs loyers de logement ou terres, les frais et les avances de la production, etc. Quand les marchés sont ainsi très-pourvus et les produits à vil prix, le commerce achète; puis après il opère la hausse, et par cette manœuvre bien simple il dépouille le producteur et le consommateur.

8°. Il spolie le corps social par une considérable *soustraction de capitaux*, qui reviendront à l'industrie productive, quand le commerce jouera son rôle subordonné, et ne sera plus qu'une *agence* opérant des transactions directes entre

un grand centre de consommation, une Commune sociétaire, et des producteurs plus ou moins éloignés. Ainsi les capitaux engagés dans le commerce, — quelque faibles qu'ils soient comparativement à l'immensité des richesses qui passent entre ses mains,—n'en composent pas moins des sommes considérables qui seraient employées à *produire* si la propriété intermédiaire des objets était enlevée au commerce, si la circulation était autrement organisée. *L'agiotage* est la plus haute expression de ce vice.

« L'agiotage spolie le corps social, en détournaut les capitaux pour les faire entrechoquer dans les tripotages de hausse et de baisse, qui fournissent d'énormes bénéfices aux joueurs les plus habiles. Dès-lors les cultures et les fabriques n'obtiennent qu'à un prix exorbitant les capitaux nécessaires à leur exploitation ; et les entreprises utiles qui ne donnent qu'un bénéfice lent et pénible, sont dédaignées pour les jeux d'agiotage qui absorbent la majeure partie du numéraire. »

Théorie des quatre mouvemens, page 359.

9°. Il spolie le corps social par *l'accaparement :*

« Car l'enchérissement d'une matière accaparée, est supporté ultérieurement par les consommateurs, et auparavant par les manufacturiers, qui obligés de soutenir un atelier font des sacrifices pécuniaires, fabriquent à petits bénéfices, soutiennent, dans l'espoir d'un meilleur avenir, l'établissement sur lequel se fonde leur existence habituelle, et ne réussissent que bien tard à établir cette hausse que l'accapareur leur a fait si promptement supporter. »

Ibid.

« L'accaparement est le plus odieux des crimes commerciaux, en ce qu'il attaque toujours la partie souffrante de l'industrie : s'il survient une pénurie de subsistances ou denrées quelconques, les accapareurs sont aux aguets pour aggraver le mal, s'emparer des approvisionnemens existans, arrher ceux qui sont attendus, les distraire de la circulation, en doubler, tripler le prix par des menées qui exagèrent la rareté et répandent des craintes qu'on reconnaît trop tard pour illusoires. Il font dans le corps industriel l'effet d'une bande de bourreaux qui irait sur le champ de bataille déchirer et agrandir les plaies des blessés. »

Théorie des quatre mouvemens, page 334.

Enfin, tous ces vices, et bien d'autres que je n'ai pas cités, se multiplient les uns par les autres dans l'extrême complication des filets mercantiles : car les produits ne passent pas rien qu'une fois dans les mains avides du commerce ; il en est qui passent par vingt et trente filières avant d'aboutir au consommateur. D'abord la matière première passe par la griffe commerciale avant d'arriver au fabricant qui lui donne une première façon ; puis elle retombe au commerce, et, après plusieurs passes souvent, revient à une fabrication qui lui donne une autre forme ; et ainsi de suite, jusqu'à sa confection dernière. Alors elle entre dans les grands comptoirs, qui vendent aux magasins en gros, qui vendent aux détaillans des villes, qui vendent aux bas détaillans et détaillans de village. Or, à chaque passage, le produit a laissé quelque chose dans les mains

mercantiles : jugez maintenant si ce commerce anarchique auquel nos économistes ont voué tout l'amour de leur cœur, est une si grande source de prospérité ! s'il sert bien les intérêts de la production et de la consommation ! (1)

Comparez donc cette anarchie mercantile avec une organisation telle que je l'ai décrite précédemment, et dans laquellc le commerce aurait uniquement pour fonction d'opérer la circulation et la distribution des produits, en les apportant au consommateur au prix de fabrication, augmenté d'un prime raisonnable : ou plutôt, — lorsque les agenccs commerciales déléguées par les Communcs sociétaires et les provinces feraient arriver les produits dans les entrepôts et les magasins communaux, sans rien prélever sur ces produits; — ces agens du commerce étant seulement rétribués comme fonctionnaires et sociétairement

(1) Un de mes amis qui parcourait dernièrement les montagnes du Jura où il se fait, comme on sait, une quantité considérable de travaux sur métaux, eut occasion d'entrer chez un paysan qui fabriquait des pelles ; il lui demanda le prix de ses pelles : — « Entendons-nous, » répondit le pauvre paysan, pas économiste du tout, mais homme de bon sens ; « moi je les vends 16 sous au commerce, qui vous les fait payer 40 dans vos villes. Si vous trouviez moyen de mettre le fabricant en rapport direct avec le consommateur, vous les auriez à 28 sous, et nous y gagnerions 12 sous tous les deux. »

intéressés. — Quand bien même on ne comprendrait pas nettement encore le procédé dont je parle, c'est chose qui sera éclaircie plus tard: *rappellons-nous* que maintenant nous faisons de la critique pure, et constatons que le commerce véridique et direct, débarrassant les voies de la circulation, et augmentant les bénéfices du producteur, tout en diminuant le prix des objets pour le consommateur, favoriserait immensément et la production et la consommation. Le commerce alors contribuerait à augmenter le bien-être social, au lieu de tarir la richesse et de l'absorber comme il fait aujourd'hui.

§. III.

Non, le gain les excite et l'argent les enfièvre :
L'argent leur clot les yeux et leur noircit la lèvre ;
L'argent, l'argent fatal, dernier Dieu des humains,
Les prend par les cheveux, les secoue à deux mains,
Les pousse dans le mal, et, pour un vil salaire,
Leur mettrait les deux pieds sur le corps de leur père.

AUGUSTE BARBIER.

Un épicier !

EUGÈNE SUE.

Il est donc avéré que le corps commercial peut être considéré dans son état actuel, et comparativement au rôle qu'il doit jouer, comme un parasite que les travailleurs productifs, propriétaires, fabricans, et les consommateurs, sont forcés de

nourrir de leurs plus clairs revenus; comme un vampire qui suce les richesses et le sang du corps social, sous prétexte de faire circuler ce sang et ces richesses. Il est avéré qu'il est à l'égard du producteur, comme un corsaire qui croise et qui rançonne : à l'égard du consommateur, comme l'araignée qui tend sa toile et saigne la mouche imprudente : cette analogie est bien juste, car ainsi que l'araignée dans nos maisons et nos campagnes déploie ses tissus croisés; ainsi dans nos rues et nos places publiques, le commerçant fait montre de ses marchandises; il étale ses filets dorés, et quand la mouche est là, quand le benin chaland est entré, il apparaît au comptoir pour le saigner : vous voyez même dans l'air, attachées à leurs toiles qui font voile au vent, des araignées ambulantes et voyageuses, comme nous avons des marchands ambulans et des colporteurs.

L'emploi de la fraude dans le commerce est passé en proverbe. L'usage de cette fraude est si effréné, si général, si vulgaire, que l'on n'ose pas envoyer un enfant acheter dans une boutique. Mais cela est dégoûtant, hideux! Voilà pourtant la société que nous avons, voilà le commerce que nous avons, et voilà aussi les savans que nous avons, les gens qui mènent et font

l'opinion ! Quels savans et quels gens ! que ceux qui s'extasient devant le commerce, brûlent de l'encens sur l'autel du commerce, adorent le commerce, et le saluent père et mère nourriciers des nations ! pitié sur eux, pitié et dérision !

Il faut admirer vraiment que l'on n'ait de critique que pour l'administration et le gouvernement ! il semble que le gouvernement seul suce la richesse des nations, qu'il soit la grande et unique pompe aspirante et foulante qui absorbe la substance des peuples. — Mettre de l'économie dans les finances de l'état, diminuer l'impôt, diminuer la solde des légions improductives qu'emploie le gouvernement, avoir un gouvernement à bon marché, voilà où nous en sommes depuis quarante ans et plus ; voilà le grand pivot des révolutions et de la prétendue science politique !... Oui, l'administration, l'armée, les légions de régie, de douane, de police, plusieurs corps du gouvernement sont improductifs et chers à nourrir ; — oui, une partie de ces fonctions doivent disparaître, et les autres se faire à meilleur marché ; mais vous n'atteindrez pas ce but avec les réformes politiques, qui amènent toujours après elles des accroissemens dans l'armée et la police. Les agitations qui ouvrent et bouleversent le sol politique, font inévitablement pousser

de nouvelles branches à l'arbre gouvernemental ; elles doublent, triplent, quadruplent l'impôt : l'expérience et la logique le prouvent cumulativement. — Quand vous demandez un grand dégrèvement du contribuable, vous rêvez une utopie qui n'est possible que dans le régime sociétaire ; et vous en restez à l'utopie d'un bon gouvernement, quand il s'agit d'une réforme industrielle, commerciale et sociale. Vous poursuivez par la voie de la discorde, de la lutte et de la guerre, un bien qui n'est pas sur cette route ; vous vous éprenez pour des chimères, vous courez après des illusions, vous entraînez après vous les nations crédules et folles, et vous êtes des insensés !

C'est bien un autre impôt que l'impôt gouvernemental, celui que prélève le commerce sur les peuples ; c'est bien une autre armée que l'armée de guerre, cette innombrable armée mercantile, toujours en campagne pour rançonner et cosaquer, acheter et vendre ! et quelle différence ? — Ici, on paie de sa personne et de son sang, ici on gagne des blessures, de rares et sobres récompenses ? ici gloire, noblesse, ambition, dévouement et patrie ! — Là, argent, fraude, argent, argent et argent !

L'esprit mercantile souffle dans toutes les veines

du corps social la corruption et l'égoïsme; il ronge, corrode et détruit l'esprit national; il fomente tous les sentimens bas, égoïstes et pervers; il détrône tout ce qui est noble et grand; il mesure à l'aune et pèse à la balance de son comptoir l'art et la poésie; il ne comprend que les livres en *parties-doubles;* il ne comprend l'homme que comme une machine qui compte, suppute, additionne et retranche. Sa littérature, c'est la lettre de change et le billet à ordre; sa stratégie, c'est la hausse et la baisse; ses coups d'état sont des coups de commerce; son épée, c'est l'aune; ses prisonniers de guerre sont à Ste.-Pélagie; sa victoire, c'est l'absorption de la fortune des peuples; sa déroute, c'est la banqueroute; son honneur, c'est l'argent; sa gloire, c'est l'argent!

Par le canal impur du commerce anarchique et mensonger, la fraude s'introduit à plein lit dans la production. Il la rançonne, baisse les prix et lui demande mille drogues pour en infester la société. Puis les produits passent entre mille mains avant d'arriver au consommateur: leur source se perd, leur *titre d'origine* s'efface et s'oublie; et la production, qui, dans un bon système, dans une organisation du commerce véridique et direct, n'aurait intérêt qu'à livrer des produits de bonne valeur, la production qui gagnerait à la loyauté,

se trouve entraînée, forcée même à la falsification et à la fraude : nouvelle cause de déperdition pour la société et qu'elle doit encore au commerce.

Vous vouliez savoir pourquoi, avec une terre qui ne demande qu'à produire, avec des hommes qui demandent du travail, avec la puissance énorme des arts, des sciences, de l'industrie, la force des animaux, des machines, de l'eau, des vents, de la vapeur; pourquoi, avec toutes les immenses conquêtes du génie humain dans les temps modernes, les masses sont encore si peu vêtues, si mal logées, si pauvres, si grossières, si affamées? Vous commencez à le savoir, le pourquoi ; vous sentez que la cause de la paralysie est dans le manque absolu d'organisation des travaux qui créent la richesse, dans le désordre de l'industrie, et manifestement dans notre système mercantile : car c'est lui qui est la grande plaie scrofuleuse de la civilisation ; c'est à lui qu'aboutissent et de lui que partent tous les vices sociaux ; c'est lui surtout qui démoralise et corrompt les individus et les nations, qui atrophie tous les sentimens humains, en développant monstrueusement la cupidité égoïste.

Nous avons pu juger dernièrement jusqu'à quel

point l'esprit mercantile étouffe tout sentiment, dégrade l'homme, et le fait infâme. Lorsque le fléau était sur Paris, lorsque le choléra semait par jour quinze cents morts, et récoltait par nuit quinze cents cadavres, — et surtout des cadavres de pauvres! comme on sait, — eh bien! les substances réputées préservatrices de la peste, le camphre, le chlorure de chaux et autres drogues, dont le commerce prévoyant avait empli ses magasins, s'élevèrent, s'élevèrent de prix en proportion de l'intensité du mal et de la terreur de la population. Il en est qui furent vendues à plus du centuple de leur valeur réelle : et beaucoup de boutiquiers, les pharmaciens entr'autres, *savaient* que ces drogues qui leur servaient à rançonner riches et pauvres, à commercer de peur, de mort et de choléra, ils savaient qu'elles étaient sans nulle vertu contre le mal. Le pauvre, le pauvre! vendait son pain, et ouvrait ainsi la porte au fléau; et le prix de ce pain tombait dans la banque avide, dans le barathre mercantile!

Oui, humanité, patrie, esprit social, sentiment de justice.... l'esprit de commerce bannit tout du cœur de l'homme, tout, jusqu'aux affections de famille, qui semblent la seule jouissance de la mercantile bourgeoisie, et qui ne tiennent pourtant pas pied devant les affaires d'intérêt. Grandisse

encore le mercantilisme, et l'on vendra père et mère! et il est en train de grandir, vraiment! car il marche à grands pas, et chaque jour envahit. Il est dans la littérature, dans l'art, dans la politique, dans le journalisme : il est partout. Ce sont des agioteurs et des marchands qui décident maintenant du sort des gouvernemens, les soutiennent ou les minent et les font tomber; ce sont les décrets sortis de la bourse, la hausse et la baisse des fonds qui sont le grand régulateur politique des temps modernes. C'est à rougir de honte.

Au moyen-âge, on a vu des compagnies franches qui dévastaient villes et campagnes. C'étaient d'abord les Tondeurs, puis après les Tondeurs les Retondeurs, et après les Retondeurs, les Escorcheurs. Eh bien, aujourd'hui le commerce, lui, tond et retond le producteur, tond et retond le consommateur, et écorche tout le monde, et tout cela est très-légal encore, et il n'y a pas le mot à dire. — Le commerce, c'est le voleur volant, le pirate piratant, l'araignée suceuse, le cancer dévorant : le commerce, et ceci est plus vrai qu'une comparaison, c'est le chancre qui couronne et ronge l'organe de la production, et distille dans les veines et les artères du corps social un virus syphilitique.

C'est par un sentiment plus ou moins net de toutes ces choses que l'antiquité méprisait le commerce, que le moyen-âge le méprisait, que parmi les peuples, ceux qui ont le plus développé le mercantilisme, comme les Chinois, les Arméniens, les Tyriens, les Carthaginois, les Juifs, les Juifs! ont été les plus mal famés. Le mercantilisme a faussé les brillantes qualités de la race grecque, qu'il ne faut pas voir à travers le prisme du *Constitutionnel*,—si l'on peut employer cette métaphore limpide et lumineuse en parlant de ce vieux saint-patron de la boutique. Il a faussé en Angleterre l'antique noblesse de la race bretonne; enfin, il a rendu méconnaissable l'esprit français, et démoralisé notre nation. Ce n'est pas pour rien que Jésus-Christ chassait du Temple, avec un fouet de cordes, les banquiers et les marchands, *numularios et vendentes*, en leur disant : « Prenez-vous la maison de mon père pour une caverne de voleurs? *Fecistis illam speluncam latronum.* »

De nos jours, après les verbiages de l'économie politique et ses adorations insensées du commerce anarchique et mensonger qui est le fils de son amour; après des erreurs, des illusions singulières et l'incroyable engouement qui en a été la suite, l'esprit public revient au sentiment général des nations, à l'instinct de réprobation

que mérite ce gérant infidèle des richesses sociales.

La littérature, au nom de l'art et de la dignité humaine, s'insurge contre lui. L'art et le commerce! que voulez-vous qu'il y ait de commun entre ces choses? Le commerce naguère déifié, est aujourd'hui moulé et baffoué dans la personne de *l'Epicier;* l'Epicier, type et prototype, personnification vulgaire et courant les rues de l'esprit mercantile, comme *Mayeux* est la personnification de l'esprit philosophico-bourgeois-libéral : l'Epicier, enfin, qui, tant cet esprit a fait des ravages chez nous, est peut-être aussi à l'heure qu'il est, le type et la personnification de la France!

Allons, boutiquier, calme toi! ne t'agite pas ainsi derrière ton comptoir; ne tourmente pas dans tes mains ton aune qui n'a pas la longueur voulue, ne brise pas ton poing dans ta balance boiteuse : las! calme toi.... ce n'est pas à toi qu'on en veut des vices du vaste système dont tu es un membre bénin; ce n'est pas toi qui a organisé la société, boutiquier! Il serait aussi déraisonnable de s'en prendre à toi de tous ces maux, que de la guerre au soldat. Le soldat désire la guerre, tu désires la vente, et vous avez raison tous les deux dans votre sphère. Vends, et tiens-toi en repos : dans

cette société-ci, ta conscience peut être tranquille. Si tu spolies, il n'est pas non plus que tu ne sois spolié, toi, et comme consommateur, et de mille autres manières. Car nous vivons dans un monde où les hommes se spolient à peu près par tous les points où ils se touchent; le salarié spolie le maître en faisant mal, et gâchant le travail convenu; le maître spolie le salarié en payant au salarié un prix qui ne vaut pas sa peine et ses sueurs; le gouvernant spolie le gouverné en prélevant sur trente-deux millions d'hommes des impôts qui ne sont consentis que par la petite armée des électeurs; le gouverné spolie le gouvernant par la contrebande et la fraude; les propriétaires voisins se spolient par de fausses délimitations des propriétés; les fabricans se spolient par des menées de concurrence et des écrasemens; les plaideurs se spolient entre eux, et la justice les spolie en masse; le père spolie le fils, le fils spolie le père; les frères et les sœurs se spolient en se disputant des lambeaux d'héritage quand le cadavre paternel est encore chaud; les nations se spolient par la guerre et la diplomatie. Oui, nous vivons dans un monde où les hommes se spolient par tous les points où ils se touchent : spolation, spolation!

Spolation et guerre! car l'une entraîne l'autre.

et nous avons vu que l'une et l'autre ont leur source dans l'opposition des intérêts et la mauvaise ou la non-organisation des choses. Nous avons vu qu'il y a autant d'intérêts opposés dans la nation, qu'on peut déterminer dans la nation de grandes catégories distinctes.

Nous aurions pu faire figurer encore dans ce tableau, l'opposition d'intérêt entre les gouvernans et les gouvernés; opposition qui a aussi sa racine dans la chose sociale, car le gouvernement ne pouvant servir à la fois des intérêts opposés, a nécessairement des ennemis dans la nation. Pour se tenir debout et subsister, il est obligé de se faire des créatures et des partisans, en conviant tout ce qui peut le servir au festin de l'impôt : et d'ailleurs, plus il a d'ennemis, plus ses ennemis sont actifs, taquins, acharnés, plus la résistance lui devient coûteuse, plus le gouvernement est onéreux à la nation.

Si, après avoir observé ces antinomies entre les catégories de producteurs, consommateurs et marchands, propriétaires et prolétaires, capitalistes entre eux, prolétaires entre eux, gouvernans et gouvernés; si après cette première analyse, vous descendez de ces grandes divisions aux détails de l'organisation, vous retrouvez les mêmes ca-

ractères d'incohérence, de lutte, d'hostilité, d'opposition des choses et des intérêts.

Si, par exemple, les producteurs de vins et autres denrées demandent l'abolition des douanes, (1) et la liberté d'importation et d'exportation, cette liberté ruine les producteurs de blé, les fabricans de fer, de draps, de coton, et, il faut le dire encore puisque cela est, les contrebandiers et les

(1) Cette lutte d'intérêts se dessine chaque jour davantage: la voilà devenue si énergique qu'elle a amené le fameux manifeste des vignicoles de Bordeaux, dans lequel on a proposé de *couper la France par une ligne de douanes* séparant le Nord et le Midi. Le *Journal des Débats*, en répondant aux vignicoles, a, bien mieux encore que leur proposition, mis en évidence la divergence et l'hostilité radicales des intérêts industriels: car les vignicoles appuyaient leur demande sur une profonde antinomie du *Midi* et du *Nord:* et le *Journal des Débats* a fait voir que dans le Midi et dans le Nord, comme dans la France entière, il y a aussi une foule d'intérêts divergens: que dans le Nord et dans le Midi, comme dans la France entière, il y a aux prises aussi des intérêts agricoles contre des intérêts manufacturiers, des intérêts agricoles entre eux, et des intérêts manufacturiers entre eux: — si bien que si l'on voulait séparer par des lignes de douane les intérêts opposés, il faudrait en couvrir la France, il faudrait établir, non pas une ligne, mais un réseau tel que toute la population ne suffirait pas pour le garder. Cet état des choses, ce vice monstrueux de notre société industrielle, M. Thiers est venu le reconnaître catégoriquement à la tribune en ces mots:

« On a parlé d'une loi sur les douanes, j'y ai pensé, beaucoup » pensé. J'ai fait des efforts pour voir si là était ce bien-être inconnu » et si recherché: *mais en voulant faire le bien du Hâvre, je faisais » le malheur d'Elbeuf; et le malheur de Bordeaux, en voulant » faire le bien de Lyon.* » (*Chambre des Députés*, 12 mai 1834).

douaniers. S'il est de l'intérêt des consommateurs que des machines soient inventées et employées qui produisent à moins de frais et baissent le prix des objets, ces machines cassent subitement les bras à des milliers d'ouvriers qui ne savent, ni ne peuvent s'employer aussitôt à d'autres travaux. C'est encore là un des mille cercles vicieux de la Civilisation, qui demanderait un chapitre d'observations, d'analyse et de critique: car il y a mille faits qui prouvent cumulativement, que dans l'organisation sociale actuelle, la production d'un bien entraîne toujours la production d'un mal avec elle.

Enfin, si vous descendez encore plus bas, si vous en venez aux détails vulgaires, vous trouvez que le tailleur, le cordonnier, le chapelier, ont intérêt à ce que les vêtemens, les chaussures et les chapeaux soient promptement usés; que le vitrier a intérêt à la grêle et aux orages qui brisent les vitres; que le maçon et l'architecte ont intérêt aux incendies; que l'avocat s'enrichit aux procès, le médecin aux maladies, le marchand de vin à l'ivrognerie, la fille de joie à la débauche.

§. IV.

> L'exercice de l'industrie, qui fait les délices des animaux libres, castors, abeilles, guêpes, fourmis, est pour l'homme un supplice dont il s'affranchit dès qu'il jouit de la liberté. Le peuple civilisé n'aspire qu'à l'inertie, et le Sauvage dit à son ennemi pour imprécation suprême : *Puisses-tu être réduit à labourer un champ !*
>
> Ch. Fourier.

Ajoutez à tout cela que la Civilisation, qui sème de tout côté la division, la zizanie et la guerre, qui emploie une grande partie de ses forces à détruire, ou à faire de grands travaux improductifs, qui diminue considérablement encore la richesse générale par les frottemens sans nombre et le désordre de son industrie ; ajoutez à tout cela, dis-je, que cette forme sociale a pour caractère de produire la *répugnance industrielle*, le dégoût de l'industrie.

Partout vous entendrez le travailleur, ouvrier ou fonctionnaire, maudire son sort et son travail, soupirer après la retraite qui le délivrera enfin du supplice que sa position lui impose. C'est le grand, le fatal caractère de l'industrie civilisée, d'être répugnante, de n'avoir pour mobile pivotal que *la peur de mourir de faim.* Le travailleur civilisé est un véritable forçat : tant que le travail productif ne sera pas organisé de manière à se

conjuguer sur *plaisir* au lieu d'être accolé à *peine*, *ennui* et *répugnance*, il arrivera toujours que ceux qui pourront s'y soustraire l'éviteront : ceux-là seuls s'y livreront qui y seront CONTRAINTS par le dénuement et la misère, sauf rares exceptions. Dès-lors les classes les plus nombreuses, les artisans de la richesse sociale, les créateurs actifs et directs du bien-être et du luxe seront toujours condamnés à côtoyer la misère et la faim ; ils seront toujours inféodés à l'ignorance et à l'abrutissement ; ils seront toujours ce vaste troupeau d'*hommes de somme* que nous voyons déformés, décimés par les maladies, et courbés dans le grand atelier social, sur le sillon ou sur l'établi, pour préparer la nourriture raffinée et les somptueuses jouissances des classes supérieures.

Tant qu'on n'aura pas réalisé un procédé d'INDUSTRIE ATTRAYANTE, il sera vrai « *qu'il faut* » *beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques* » *riches ;* » aphorisme hideux, infernal, que vous entendez chaque jour donner comme un axiome d'éternelle nécessité, par des bouches qui se disent chrétiennes ou philantropiques. Il est très-facile de comprendre que l'oppression, la fourberie, l'indigence surtout, seront l'apanage permanent et fatal de toute société caractérisée par la répugnance industrielle, puisque alors c'est l'in-

digence seule qui peut condamner et forcer l'homme au travail; — et la preuve péremptoire, c'est que si tous les ouvriers, si tout le monde devenait riche subitement, demain personne ne voudrait plus travailler. — Il n'y a rien à répondre à cela.

Pour que l'industrie générale ait son cours et que l'humanité vive, il faut :

⁂ Ou des esclaves que l'on fait travailler *par la vertu du fouet du contre-maître,* ainsi que cela se pratique dans nos colonies et chez les Barbares; — ainsi que cela se pratiquait chez les nations anciennes, dans les vertueuses républiques de la Grèce et de l'Italie.

⁂ Ou des malheureux décorés du nom d'hommes libres, ayant le bonheur de vivre sous une charte constitutionnelle, mais forcés de travailler *par la vertu de la famine et de la misère;* ainsi que cela se pratique dans les nations modernes, civilisées, chrétiennes et philantropes.

⁂ Ou des hommes libres attirés par goût à l'industrie, et travaillant *par la vertu du plaisir.* Il n'y a de véritable liberté possible que dans ce dernier cas, puisque c'est la contrainte pure qui

est le mobile du travail dans les deux premiers. Ceux donc qui veulent l'émancipation et l'affranchissement de l'humanité doivent, avant tout, rechercher les lois d'un mécanisme qui aurait puissance de rendre l'industrie attrayante; cela sera plus efficace que toutes les républiques et toutes les monarchies constitutionnelles du monde. Voilà long-temps que l'on fait un fier tapage en *faveur de la liberté et du peuple français*, — comme disent les crieurs publics, — et l'on n'a pas seulement déterminé la première des conditions sans lesquelles la liberté ne *peut pas* exister! on croit qu'il n'y a qu'à faire des révolutions pour avoir la liberté, que la liberté est quelque chose qui se conquiert avec le fer et le canon; et toutes ces agitations insensées perpétuent le mal social et l'enracinent plus profondément.

Et les amis de l'ordre, eux aussi, devraient bien y songer; car il ne faut pas prendre les baïonnettes et les canons pour des moyens d'ordre efficaces. A ce jeu de la force brutale, si vous avez aujourd'hui le dessus vous pouvez avoir le dessous demain; l'histoire de toutes les révolutions fait foi de ce principe d'une manière tout-à-fait indéniable. D'ailleurs, avec des baïonnettes et des canons on peut vaincre l'émeute; mais le véritable principe d'ordre ce n'est pas de *vaincre*

l'émeute, c'est bien de la *prévenir*. Si vous étiez roi et que votre règne fût marqué à chaque mois de sa durée par d'éclatantes victoires remportées sur des émeutiers, nous n'en serions pas moins en droit de regarder votre règne comme une époque malheureuse et néfaste.

Or, tant que vous aurez, amoncelées dans de grands centres de population, des légions d'ouvriers vivant au jour le jour, d'un salaire flottant qui peut leur manquer tout-à-fait d'un moment à l'autre, et contraints par la dureté de leur position à un *travail répugnant*, ces masses ne seront jamais plus satisfaites de leur sort, que vous et moi ne le serions à leur place; elles ne seront jamais plus intéressées à l'ordre que vous et moi ne le serions à leur place, et, comme vous et moi encore si nous étions à leur place, elles seront toujours prêtes à se révolter d'elles-mêmes ou au moins à écouter les promesses dorées et la voix passionnée des agitateurs.

Ce ne sont pas les propriétaires, les marchands, les chefs industriels qui font de l'émeute: ILS ONT INTÉRÊT A L'ORDRE, ceux-là. Les émeutiers ne se recrutent pas parmi les riches, les bourgeois, les gens ayant pain et moyens. La nature aurait-elle fait ces derniers d'une pâte plus morale et plus

honnête que les autres? mettrait-elle, à dessein, des *bosses* heureuses aux crânes des enfans qui naissent des classes aisées, et de mauvaises bosses à ceux que font les classes inférieures? — Ce sont bien certainement les mêmes hommes, voyez-vous : mais les circonstances sociales sont différentes pour les uns et pour les autres. — Si le hasard avait voulu que les bourgeois qui fulminent aujourd'hui tant d'indignation contre ces *canailles* d'émeutiers fussent, eux, les prolétaires et les ouvriers; et que ceux-là qui sont aujourd'hui ouvriers et prolétaires, eussent au contraire été les riches et les bourgeois; hé bien! ce seraient nos bourgeois d'aujourd'hui qui s'enrôleraient sous le drapeau de l'émeute. — Donc si vous voulez qu'ouvriers, prolétaires et peuple ne fassent pas d'émeutes, sachez leur créer, *à eux aussi*, des intérêts sociaux, des intérêts à l'ordre.

Et comme la combinaison sociale dans laquelle nous vivons *ne le peut pas faire*, il est nécessaire de conclure qu'elle est impuissante pour *l'ordre* comme pour la *liberté*. — Tout cela est caractéristique, tranché, net, pérémptoire et clair comme le jour.

Or, à tout cela savez-vous ce que l'on répond? — On répond qu'il est IMPOSSIBLE d'organiser

une autre combinaison sociale. — Si cela est impossible, taisez-vous! prenez votre parti sur les révolutions et les troubles, ne déclamez pas tant et si vainement contre des maux nécessaires... oui monsieur, nécessaires, puisque c'est vous qui dites que faire disparaître les causes radicales du mal est chose IMPOSSIBLE! — Puis, en vertu de quelle infaillibilité prétendez-vous que la solution du problème social est impossible; qu'en savez-vous? qui vous l'a dit? prouvez-le donc? — C'est impossible!!!... Il y a quatre-vingt-dix-neuf êtres sur cent qui croient avoir tout dit quand ils ont dit: impossible!!! et quand on a démontré à ces êtres-là que leur dire est une niaiserie, qu'il est souverainement absurde d'affirmer qu'une chose ne sera jamais inventée et connue parce qu'elle n'est encore ni connue, ni inventée, quand on leur a paraphrasé ces deux beaux vers:

Croire tout découvert est une erreur profonde;
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Ils vous répondent: — « Oh du moins c'est bien difficile! » — Eh! difficile ou non! est-ce une raison pour ne pas chercher ou pour refuser d'écouter et de comprendre ceux qui ont cherché et trouvé?

CHAPITRE TROISIÈME.

Conclusion sur les Civilisations européennes.

> Dites-nous, en effet, vous qui n'avez pas vécu au fond d'une retraite ou dans la poudre des livres, si une corruption qui semble incurable, une gangrène profonde, ne se cachent pas sous l'enveloppe brillante de nos mœurs. Voyez Paris en observateur, et mesurez ce qu'il y a de boue dans cet égoût du monde; d'épuisement dans cette débauche; de raffinemens impudiques dans ces efforts de l'art dramatique; de cœurs gâtés et flétris sous la soie et la bure; de races sauvages parmi cette population si active, si spirituelle, si parée, si polie. Contemplez tout cela, non pas à la surface, mais au fond; non pas pour reproduire en des tableaux de boudoirs quelques attitudes de salon, mais en philosophe, en ami du vrai et de l'honnête. L'épouvante vous saisira.
>
> *Préface des Œuvres d'Aug. Barbier.*

Le tableau sommaire et raccourci que je viens d'offrir n'a rien d'exagéré, il est fidèle et vrai dans son ensemble et dans ses détails. Je ne veux, pour prouver la gravité du mal, que les aveux continuels de détresse dont, toute la durée de la

session, les députés de toutes les nuances d'opinion ont fait retentir la tribune publique et la France. L'Opposition, la Majorité et les membres du ministère eux-mêmes, ont tous été d'accord pour reconnaître l'étendue du mal et gémir sur sa profondeur; les journaux du gouvernement n'ont pas tû le danger, et chaque matin le *Journal des Débats* surtout, signale avec une vigoureuse éloquence le désordre matériel et moral qui règne au sein de la société. Quant aux organes de la *légitimité et de la république*, Dieu sait s'ils se font faute de le constater aussi, ce désordre !

On a mis long-temps un véritable acharnement à méconnaître les symptômes visibles du mal social; on se bouchait les yeux pour ne pas voir: c'étaient d'insignes vanteries de prospérité publique, et de solennels mensonges. Aujourd'hui, les hommes politiques, les gouvernans eux-mêmes conviennent du mal : il a fallu pour cela qu'un choc violent ouvrît les abîmes de douleurs et de misères que notre société recèle en ses couches souterraines; il a fallu que les hautes-terres fussent inondées et que ces hommes eussent à voguer au milieu du cataclysme comme les habitans de l'arche diluvienne. Eh bien! vous croiriez qu'ils cherchent à se rendre compte des

phénomènes, à remonter aux causes, à suspecter et mettre en jugement la forme sociale elle-même, la constitution intime de la société? — Point! C'est avec la plus incroyable (1) légèreté ou la niaiserie la plus franche qu'ils traitent le *pourquoi* des choses. — « Pourquoi l'eau monte-» t-elle dans les pompes? » — « Parce que la » nature a horreur du vide. » — « Pourquoi l'eau » ne monte-t-elle dans les pompes que jusqu'à » trente-deux pieds? » — « Parce que la nature » n'a horreur du vide que jusqu'à trente-deux

(1) Que dire, quand on entend M. Thiers faire à la Tribune un tableau si énergique et si vrai du mal qui nous ronge, qu'il se croit obligé de le terminer par ces mots: « Je suis désolé, Messieurs, » d'être forcé de faire ce triste inventaire de nos maux depuis quatre » ans »; et qui, — le même M. Thiers, dans le même discours, — nous papillotte la phrase suivante: « Notre société a été si admira-» blement faite par la Providence, qu'aucune classe n'en peut op-» primer une autre. » — (*Chambre des Députés*, 12 *mai* 1834.)

Ah! monsieur Thiers, monsieur Thiers, vous êtes ministre, monsieur Thiers! et vous ne faisiez pas comme cela vos grâces à la Providence, quand vous dîniez dans les petits restaurans à *vingt-deux sous*, autour du Palais-Royal; alors que vous disiez à vos amis, vous vous rappelez: « Je voudrais être de l'Institut; » véritablement, j'ai besoin, pour vivre, du traitement de onze » cents francs qu'en touchent les membres. » Vous étiez bien et durement opprimé alors par l'aristocratie financière et l'aristocratie de la bonne *république des lettres*, qui pesaient de tout leur poids sur votre grand talent, monsieur Thiers. Depuis, il est vrai, la Providence vous a conduit à l'Institut; elle vous y a conduit par des voies détournées, par le ministère: et elle a bien fait de prendre cette voie détournée; car, voyez-vous, malgré vos droits, il est sûr

» pieds. » — Ces raisonnemens de l'ancienne physique donnent la mesure de ceux de nos hommes politiques en fait de science sociale : encore ne prennent-ils pas toujours la peine d'en faire même de cette force ; d'ordinaire, leurs élucubrations sur les désordres et les misères, ne sont pour eux qu'un texte d'accusation contre leurs voisins. Entre tous ces partis politiques, c'est à qui rejetera toute la faute sur les autres : comme s'il était à la puissance d'aucun parti de porter remède à pareille maladie ! Eh dites-nous donc, dites donc, partis, dites donc ce que vous avez par-devers

qu'elle n'aurait pas encore pu vous en ouvrir directement la porte. — Oui, oui, notre société a été admirablement faite par la Providence ; vous êtes ministre, vous êtes riche, vous êtes de l'Institut, et vous pouvez maintenant vous asseoir à un dîner diplomatique à côté de lord Grey, et lui taper malicieusement sur le ventre, en lui disant : *Farceur !* oh notre société a été merveilleusement faite par la Providence. Après tout, vous en pouvez dire bien d'autres encore à la Chambre. Cette bonne Chambre !

P. S. — M. Thiers a donc endoctriné tout le ministère. Voici qu'au moment de corriger mon épreuve, je lis dans le *Journal des Débats* du 20 juin, une circulaire de M. *Duchatel*, ministre du commerce, où il nous est affirmé que : « dans l'*admirable* » *harmonie de la société*, agriculture, manufactures, commerce, » tous les genres de travail se prêtent un secours mutuel, et pour- » suivent, de concert, quoique par diverses voies, le même but. — En vérité, M. le Ministre du commerce aurait bon besoin de savoir un peu ce que c'est que le commerce. Napoléon disait : « On ne connaît rien au commerce. » — En concience, M. Duchatel pourrait bien nous en dire autant.

vous pour la guérir? — Ils ne s'expliqueront pas là-dessus, je vous le jure.

Ce n'est pas une plaie politique, c'est une plaie sociale! Ecoutez là-bas, par-delà le détroit; n'entendez-vous pas retentir aussi à la tribune d'Angleterre, ce grand cri : DÉTRESSE! — Et plus loin encore, aux États-Unis, dans cette république modèle, dans cet Eldorado de nos candides républicains, c'est encore le même mot : DÉTRESSE! Le crédit public y est bouleversé : voilà les banques en pleine débâcle; voilà aux prises le commerce et le peuple, Nick et Jakson. La voilà déjà dans sa décadence, la voilà vieille cette nation d'un siècle! Elle est riche pourtant en terres vierges et fécondes sur lesquelles elle peut s'étendre; elle jouit de ces formes républicaines qu'on nous veut donner pour une merveilleuse panacée. Ce sont des présidens qui la gouvernent et non pas des rois, ces grands croque-mitaines de la philosophie! Mais elle a comme la France, comme l'Angleterre, une industrie anarchique, un commerce anarchique. Elle est comme la France et comme l'Angleterre en pleine Civilisation, c'est-à-dire dans une société où tout est morcellement et désordre.

Ce n'est pas le tableau de l'état de la France

que jai tracé tout-à-l'heure, c'est le tableau de la société civilisée arrivée à un certain point de maturité. Ce tableau, je le répète, est exact et fidèle, et quand encore toutes les bouches ne s'ouvriraient pas pour l'affirmer, le bruit des révolutions qui éclatent partout où la Civilisation a atteint cette époque de sa vie, suffirait bien pour pour nous en convaincre : car elles parlent assez haut!.... A l'heure qu'il est, j'apprends et vous apprenez aussi que pour la troisième fois depuis moins de trois ans, le sort de la seconde ville du royaume est remis en question. On continue peut-être encore à s'égorger à Lyon aujourd'hui 18 avril 1834! (β)

Chaque jour cette Civilisation prend soin d'écrire avec du sang frais, sur les murs de nos cités, son caractère malfaisant et odieux.—Est-ce-là une société? Est-ce-là un état normal pour l'humanité? et les peuples s'insurgeraient-ils d'eux-mêmes, ou se montreraient-ils si faciles aux impostures séductrices des agitateurs, s'ils n'étaient pas en souffrance, s'ils vivaient dans une société où leurs intérêts seraient bien servis? —Non, certes! Et c'est bien l'état social lui-même qui recèle les causes de la fièvre, des convulsions et du délire ; —et d'impuissantes formes constitutionnelles n'y porteront pas remède.

Voilà en quoi notre opinion, à nous, diffère de la politique vulgaire ; voilà le terrain sur lequel nous appelons les hommes sincères de tous les partis, les hommes de conscience et de bonne volonté : et, sans doute, la chose vaut la peine qu'on y prenne garde, qu'on examine ; car il y va du bien-être et du salut du riche et du pauvre, des grands et du peuple, de vous et de moi, de tous.

La critique sociale que nous présentons, d'accord pour les faits avec la voix publique, l'œil public et l'évidence, a cela de particulier, qu'elle est nette et précisée. Je ne peux la produire que très-sommairement ici, et c'est dans les livres de Fourier qu'il faut l'étudier pour la trouver à la fois large et serrée, incisive et vigoureuse. Il ne s'est pas livré lui, ainsi que toujours on l'a fait, à de vaines et stériles déclamations sur le mal des choses et la perversité des hommes : il a analysé, classé et décrit par familles, par genres et par espèces les maux de la Civilisation ; il a fait, on peut le dire, l'histoire naturelle des vices de notre ordre social. Il est allé à la racine du mal, il l'a mise à nu : les plus faibles yeux peuvent y voir.

Quelque incomplète que soit la critique géné-

rale que l'on vient de lire, elle suffira pour faire comprendre que les effets généraux du Morcellement civilisé, sont et doivent être nécessairement les neufs fléaux suivans, auxquels Fourier a donné le nom de *fléaux lymbiques*, parce qu'ils constituent l'apanage de plusieurs périodes successives, dont l'ensemble, — ainsi que nous le montrerons bientôt, — constitue bien véritablement les LYMBES SOCIALES ou époques d'initiations et de douleurs.

Tableau des Fléaux Lymbiques.

INDIGENCE.	INTEMPÉRIES OUTRÉES.
FOURBERIE.	MALADIES PROVOQUÉES.
OPPRESSION.	CERCLE VICIEUX.
CARNAGE.	

Et en pivot. { ÉGOÏSME GÉNÉRAL.
DUPLICITÉ D'ACTION.

Il conviendrait d'affecter un chapitre à chacun de ces caractères génériques; mais nous nous bornerons à faire le résumé spécial de ce que nous avons vu jusqu'ici. D'ailleurs, dans la suite de cet ouvrage, nous aurons occasion d'expliquer la nature de chacun de ces caractères, et d'en préciser le sens d'une manière intime, rationnelle et scientifique.

Pour le moment, nous nous contenterons de poser, comme suffisamment démontré par les griefs ci-dessus établis, le théorème dont voici l'énoncé :

La forme sociale actuelle est contraire aux intérêts généraux des individus et des nations; elle appauvrit et affame le corps social :

1°. En engendrant et nécessitant de nombreuses corporations et catégories franchement IMPRODUCTIVES, ou franchement adonnées à la DESTRUCTION des richesses : *les armées;* les *scissionnaires* de tout genre; les corps respectifs de *magistrature*, *justice*, *police*, *gendarmerie*, etc.; les légions de la *douane*, et du *fisc;* les *philosophes*, *sophistes* et *controversistes politiques;* les *oisifs*, et bien d'autres;

2°. En engendrant et nécessitant des corporations PARASITES, ruineuses et démoralisatrices, comme sont toutes les bandes de l'immense *armée mercantile;*

3°. En rétrécissant dans une proportion incalculable la source des richesses sociales, par le dé-

faut absolu d'organisation des industries productives agricoles, manufacturières, de science, d'éducation générale, etc., défaut qui porte au plus haut degré le Morcellement, la complication, l'incohérence dans toutes ces industries, ainsi que dans l'emploi social des hommes et des facultés, et diminue considérablement leurs produits;

4°. En établissant dans toutes les relations industrielles sous le nom de *libre concurrence*, et dans toutes les relations sociales sous mille noms différens, une DIVERGENCE DES INTÉRÊTS qui met en état de guerre flagrante, les unes contre les autres, toutes les catégories qu'on peut former dans la nation; qui fait jaillir entre les individus des hostilités sans nombre, et ouvre aux passions une multiplicité d'essors subversifs;

5°. En manquant d'un procédé D'INDUSTRIE ATTRAYANTE dont l'absence change pour l'homme le travail en supplice, et perpétue fatalement l'indigence, l'oppression, la fourberie, l'esclavage, les maladies, l'abrutissement, les troubles, les révolutions, et tous les fléaux civilisés. — L'absence d'un procédé *d'industrie attrayante* diminue encore considérablement la production, en éloignant du travail tous ceux qui peuvent s'en affranchir, en multipliant les chômages, les pertes

de temps, et plongeant l'ouvrier dans l'ennui et le dégoût.

Ainsi, ces forces humaines qui, bien ordonnées, produiraient du bien-être à en inonder tous les membres de la société, n'aboutissent qu'à l'appauvrissement et à la misère des masses, à l'ÉTISIE du corps social.

Et ce ne sont pas les moyens d'action qui manquent : la terre, les capitaux, l'industrie, la puissance des machines, des arts, des sciences, les bras, l'intelligence sont là. Toute la question gît dans l'organisation de l'industrie ; c'est une combinaison qu'il faut proposer et essayer : c'est la grande question de destinée, question de bonheur ou de malheur, de richesse ou de misère, et peut-être à l'heure qu'il est, de vie ou de mort pour les sociétés modernes.

Car les sociétés modernes ont atteint dans le mouvement qui les entraîne un point de maturité tel, qu'il n'est plus possible de se faire illusion sur la valeur de la forme sociale dans laquelle elles vivent ; il n'est plus possible de méconnaître l'avenir fatal réservé aux Civilisations européennes *si quelque changement heureux ne vient pas s'opérer dans leur constitution intime.*

Nous ne sommes plus au temps où ceux-là seuls dont le génie était élevé et le regard perçant, entrevoyaient les dangers qui menacent les nations européennes ; à ces temps où Montesquieu disait : « *Les sociétés civilisées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché.* »

Alors les masses et le monde pensant étaient tout à l'espérance : l'aurore de la révolution semblait l'aurore du bonheur, il semblait que tout le mal venait du poids féodal sous lequel la nation courbait son dos depuis des siècles, et qu'elle n'avait qu'à jeter ce fardeau pour marcher debout, forte et vigoureuse : il semblait, en vérité, qu'il suffisait de renverser le vieil édifice social pour que les peuples fussent bien logés !

Il y avait un gouvernement qui s'appuyait sur une antique autorité sans sanction populaire ; on fit une constitution : il y avait une noblesse apanagée de vieux priviléges, on l'abattit : il y avait un clergé doté d'immenses richesses, on abattit le clergé et l'on partagea ses richesses : il y avait des nations étrangères qui se dressèrent contre ce mouvement, on répondit à leurs manifestes insolens par le canon, et on écrasa leurs armées : il y avait un roi, on lui coupa la tête :

il y avait une religion qui depuis long-temps était entre les mains de ses prêtres un instrument d'exploitation, une raison de commerce; on tua au bout de ces prêtres, on déclara la religion un mensonge et on chassa Dieu!!!

Puis, après toutes ces œuvres de destruction, comme l'âge d'or n'était pas réalisé sur la terre, comme les peuples ne jouissaient pas encore d'un grand bonheur, on imagina de fouiller les arsenaux des temps passés; on demanda aux républiques de Rome et d'Athènes leurs souvenirs, leurs traditions et leurs mœurs; on essaya leurs poses et leurs allures; on essaya jusqu'à leurs habits, on porta leur tunique, et l'on chaussa leur cothurne. — Tout cela, parce que les législateurs des peuples avaient étudié le latin dans Tite-Live, le grec dans Thucydide, parce qu'ils avaient appris par cœur, au collége, la prosopopée de Fabricius. — Si on les y eût nourris des Pastorales de Florian et de Gessner sans leur monter la tête avec ces rengaines grecques et romaines, ils eussent peut-être alors essayé de réaliser des bucoliques. — Et tout cela n'étant encore que vanité, mensonge ou monstruosité, tout cela n'eut qu'un instant; instant bien court mais terrible, et que l'humanité doit regarder comme un grand enseignement. Le passé ne se refait pas au gré de

l'homme, en effet, et si la volonté de l'homme égaré et faisant fausse route, croit pouvoir appliquer de vive force au mal des remèdes empiriques, elle se brise bientôt contre la force des choses.

La philosophie, qui avait enrégimenté les peuples et préparé la bataille, imprévoyante, simpliste et passionnée, n'avait su forger dans ses arsenaux que des armes de guerre, et elle n'en sortit que des batteries de brèche et de campagne, de la poudre et des boulets. Elle devait pourtant savoir, puisqu'elle voulait la guerre, qu'il fallait préparer la paix; qu'il fallait après l'anarchie et le combat, des moyens d'ordre, de richesse et de liberté : car le sang qui coule et fume sous la hache révolutionnaire et sous la gueule du canon, ne fait pas pousser double moisson à la terre. Mais elle n'y a pas songé; elle n'a pas su inventer la charrue avec laquelle on doit labourer le champ de l'avenir et le rendre fécond.

Honte et pitié sur elle, car elle a été ignorante et folle! Honte, car elle a poussé l'humanité, au nom de la raison, dans un mouvement dont elle n'avait calculé ni les chances ni les suites; car elle a brisé comme brisent les enfans, et ravagé comme ravagent les barbares. Mais honte surtout sur elle

pour ce que, au lieu de se retirer dans quelque coin obscur et de cacher sa face au monde, elle vient encore se pavaner avec impudeur, se proclamer bienfaitrice de l'humanité, et parader publiquement, drapée de ses vieux oripeaux grecs et romains, qui ont traîné dans la fange du bas-empire, dans la théologie du moyen-âge, dans le matérialisme et l'idéologie puérile et honnête du dix-huitième siècle, dans le sang de 93, dans les subtilités verbeuses, constitutionnelles et éclectiques de la Restauration.

Philosophes et Politiques! les peuples ont besoin d'une nourriture plus substantielle et moins délétère que ne leur sont vos drogues, vos ramassis d'erreurs, d'abstractions et de contradictions. Tant que vous avez cru leur fournir du lait, c'était bien : mais aujourd'hui, après trois mille ans de malheur des peuples gouvernés par vos préceptes et vos théories, il faut reconnaître que vous n'êtes que d'officieux ou de méchans empoisonneurs. — Ceci est vrai, ou l'expérience en a menti; c'est l'expérience qui stigmatise vos systèmes.

Vos derniers essais ont achevé de mettre le sceau à votre ignorance profonde des choses sociales : c'est vous qui avez provoqué les redou-

blemens du mal, élargi les plaies : et les progrès qui ont pu s'accomplir, ce n'est pas à vous qu'on les doit, c'est à la marche des sciences, des arts et de l'industrie, — non à votre idéologie retentissante.

Vos œuvres, à vous, les voici : trois millions de jeunes gens égorgés sur les champs de bataille, douze milliards pris à la noblesse et au clergé, et grugés par la Révolution, trente-cinq mille têtes coupées, l'Europe bouleversée de fond en comble, la France encore privée de ses limites naturelles, le pouvoir social sapé dans sa base, la misère toujours dominante, la guerre toujours imminente, et des mensonges constitutionnels en place de liberté !

Et maintenant, à la suite de ces catastrophes sanglantes, à la suite de ces actions et de ces réactions terribles, après tous ces mouvemens révolutionnaires, après toutes ces marches militaires à travers l'Europe, après avoir fait en trente ans ce que Rome fit en dix siècles et usé comme elle rois, tribuns, sénateurs, guerres civiles et proscriptions, consuls et empereurs ; — où en sommes-nous ?

Nous en sommes où Rome en fut lorsque, dé-

pouillée du sceptre du monde, elle commença son ère de Bas-Empire, et ouvrit à deux battans les portes de ses villes à l'invasion de la Barbarie. Et la position est plus terrible encore, car la Barbarie nous menace du dedans et du dehors, car aujourd'hui la destruction de la Civilisation française peut entraîner la destruction de toutes les sociétés européennes, et plonger le monde dans un avenir mystérieux et inconnu.

Tout ceci n'est pas dit dans le but de produire des paroles, et d'ajouter aux vaines déclamations qui courent une vaine déclamation de plus. Est-ce donc chose impossible que notre Civilisation actuelle périsse? La Civilisation a fleuri dans l'Inde, elle y a péri; dans l'Asie occidentale, elle y a péri; dans l'Égypte, elle y a péri; dans la Grèce elle y a péri; sur les côtes d'Afrique, elle y a péri; et la Civilisation romaine, enfin, a encombré pendant plusieurs siècles l'Europe de ses débris. Certes, les ruines de Babylone, de Palmyre, de Thèbes, de Carthage, et de tant d'autres villes illustres et jadis puissantes; et tant de régions autrefois cultivées et florissantes, qui sont maintenant converties en vastes déserts, au milieu desquels l'Arabe dresse sa tente, ne sont-elles pas là pour nous dire qu'une société peut finir comme un homme, comme une plante, comme



un monde, comme tout ce qui a vie, mouvement, existence? Les habitans de ces contrées,— pas plus que nos bourgeois et nos philosophes de Paris, — ne croyaient à la destruction qui menaçait et qui a frappé leurs sociétés.

Que si l'on doit juger d'après les enseignemens du passé, et penser que les mêmes causes amèneront les mêmes effets, on ne peut nier que les nations modernes les plus avancées, comme l'Angleterre et la France, n'aient atteint l'époque de leur décadence.

Les signes généraux qui ont marqué la chute de l'Empire romain, se reproduisent chez nous avec une frappante ressemblance. La dissolution s'est mise dans toutes les parties du corps social; les lois n'ont plus de puissance, on les décrie et on les méprise, comme on méprise et comme on décrie ceux qui les font. Les révolutions se succèdent avec une effrayante rapidité, sans qu'il soit au pouvoir d'aucune main d'en clore l'abîme; les nations s'obèrent et courbent de plus en plus le dos sous le fardeau des dettes publiques. Les constitutions, les chartres, les gouvernemens n'ont pas, l'un dans l'autre, dix années de durée moyenne; les peuples sont frappés de l'esprit de vertige et d'erreur qui leur fait prendre pour moyens de sou-

lagement, des moyens qui ne peuvent que perpétuer de vaines et cruelles agitations et accroître leurs tourmens. Il n'y a plus de respect pour aucun pouvoir social; toute croyance est abolie; toute majesté est vilipendée, celle des nations comme celle des rois. Et les besoins vont se multipliant avec le luxe des riches et la misère des classes pauvres : puis, riches et pauvres, âpres au gain, se ruent et se culbutent sur les routes étroites qui mènent à la fortune; et de ces routes, les plus courtes sont réputées les meilleures.

Il n'y a plus d'affections larges et de pensées sociales; l'amour de la patrie n'est plus qu'un nom qui sert à décorer des intrigues de parti, à étiqueter des cabales ambitieuses. La Révolution et l'Empire ont absorbé presque tout l'esprit national; la lutte de la Restauration et 1830 ont usé le reste. Il n'y a plus de faculté, d'activité, de puissance que pour conquérir de l'argent. De l'argent!! de l'argent!!... Tout se vend; les hommes et les consciences comme denrées de halle, et moins cher que le reste : car un homme qui s'est vendu sept fois peut se revendre encore; et vous en voyez qui travaillent à se faire une réputation de talent et de vertu, qui font au public étalage et montre de probité et de conscience,

dans le but industriel de hausser leur titre de commerce, d'augmenter leur valeur vénale : c'est véritablement la traite des blancs, c'est la conversion des peuples au culte du Veau-d'Or !

Le mariage, dont la loi est la base de tout l'édifice civilisé, le mariage qui n'a jamais été, je le sais, respecté *de fait* par les hommes, est aujourd'hui attaqué non plus seulement par l'adultère ; il est attaqué comme loi et comme institution. Notre littérature et nos mœurs le battent en brèche à pleines volées, le démolissent à grands coups, — et c'est justice : car il n'est, comme le reste, aussi qu'une supputation mercantile, une opération de vente et d'achat, un trafic dans lequel on spécule sur des dots, des espérances d'héritage et des chances de mort.

Des agioteurs, des joueurs de bourse, sont devenus les arbitres de la destinée des nations ; ils accumulent des fortunes monstrueuses, prélevées sur les sueurs et le sang des peuples en moins de temps qu'il n'en fallait aux pro-consuls romains pour dépouiller leurs provinces : et leurs concussions sont réputées honnêtes et légales ! Dans la capitale du monde civilisé, vous ne trouverez plus de temple où loge Dieu, ni de palais que protége un pouvoir respecté : il n'y a plus que

des casernes, une bourse, et la sentine de la rue de Jérusalem, l'hôtel de Police !

Tout est devenu vénal. L'esprit mercantile, qui a tout envahi, a succédé à l'esprit libéral, comme celui-ci avait succédé à l'esprit chevaleresque : il leur a succédé et les a vaincus. Il a soufflé partout l'égoïsme. Jamais l'égoïsme sous toutes ses faces, individuel et national, n'a été aussi général qu'il ne l'est aujourd'hui. Et qui l'ignore ? puisque loin de rougir de son égoïsme, chacun s'en honore, s'en glorifie ; on le porte au grand jour, on l'étale sur sa poitrine comme une décoration. C'est dans l'égoïsme que l'on fait consister toute vertu, toute sagesse : « Ne vous » occupez pas des autres, casez-vous, faites » fortune. » Voilà le conseil que reçoit le jeune homme, il est jugé d'après cette maxime, et si, emporté par une générosité naturelle à son âge, il néglige ce que l'on appelle sa *carrière* pour des spéculations d'une nature large, élevée et sociale, il se voit accusé de folie et mis au ban de la raison et du siècle !

Et des Philosophes imposteurs, de faux savans, pour donner débit et vogue à leurs drogues, flattent les nations, encensent et adorent les peuples : ils ont dans leurs cours publics, leurs livres

et leurs journaux, d'intarissables chants de gloire en faveur de la Civilisation pourrie, et ils se font suivre par la grande cohue des badauds qu'ils attroupent autour d'eux sur la place publique. La gangrène s'est pourtant mise aux nations : on la voit, on la sent, et il n'y a plus pour l'arrêter ni foi, ni loi, ni sentiment social, ni religion, et tout est guerre et division ! Guerre des gouvernans et des gouvernés, guerre des partis entre eux, guerre des propriétaires et des prolétaires ; guerre de l'argent contre l'argent, du travail contre le travail, du talent contre le talent : guerre de l'individu contre la masse et de la masse contre l'individu ; guerre dans l'état, guerre dans la famille, guerre partout. « *Omne* » *regnum in se divisum peribit :* Tout royaume » divisé périra. »

Qui donc fera face à cette décomposition ? Qui nous sauvera ?

Certes, ce ne sera pas la *Métaphysique*, si vaine, si creuse avec ses ballons pleins de vent, ses dissertations sur les idées innées ou non, cognition de la perception de la sensation d'odeur de rose ! avec sa conscience, son moi humain, ses triplicités phénoménales ; avec ses systèmes sensualistes ou spiritualistes, ses théories anglaises,

écossaises, allemandes, indoues, chinoises, et que sais-je encore !

Ce ne sera pas la *Politique*, avec ses sabres, ses canons, ses révolutions, ses échafauds, ses émeutes et ses victoires sanglantes remportées sur ses émeutes, ses constitutions qui ne constituent rien, ses légitimités, ses quasi-légitimités, ses budgets, ses emprunts et ses dettes à milliards, ses lois et ses protocoles, ses disputes sans fin !

Ce ne sera pas la *Morale*, avec ses prédications surannées et ridicules comme celles du pédant sermonnant l'enfant qui se noie; la Morale qui ne sait plus sur quelle base se poser, et qui, après trois mille ans de prétentions à établir le règne de la vertu, n'est arrivée qu'à faire ridiculiser et persécuter la vertu même !

Ce ne sera pas *l'Économie politique*, ce dernier enfant de la Philosophie; enfant bâtard, caduc à peine éclos, et menteur comme sa mère : l'Économie politique, cette science de la richesse des nations.... qui meurent de faim ! Cette *science* enfin, déjà réduite à confesser elle-même (1) publiquement son *ignorance* et son *impuissance !*

(1) Lorsque la chaire d'Économie politique du Collége de France devint vacante par la mort de M. J.-B. Say, M. Guizot s'enquit

Ce ne sera rien de tout cela : ce ne sera rien de ce qui rêve, de ce qui ment, de ce qui bouleverse, de ce qui agonise ou de ce qui est enterré.

CE NE SERA RIEN DU PASSÉ !

Ce sera un moyen NOUVEAU, car tout ce qui a été est mauvais et sans pouvoir ; ce sera un moyen nouveau qu'il faut *chercher* sur des routes non battues, — s'il n'est pas découvert, — ou *mettre à l'épreuve*, s'il l'est.

partout d'un professeur nouveau. Ce fut M. Rossi qui fut choisi, et qu'on manda pour cela de Genève. M. Rossi est donc le plus savant représentant de la science dite Économie politique. Or, voici ce que, dans sa séance d'ouverture, M. Rossi a dit à son auditoire :

« Aujourd'hui un grand problème préoccupe les esprits : c'est la coexistence de deux faits qui sembleraient devoir s'exclure : d'une part l'accroissement de la richesse sociale, de l'autre la misère et la souffrance d'une grande partie des travailleurs. La solution du problème a été demandée à l'Économie politique, et jusqu'ici aucune des solutions proposées n'a satisfait le public ; car le public ne veut sacrifier ni le progrès, ni les intérêts du grand nombre. *Cette solution, si elle était trouvée, serait le plus grand progrès social qu'on pût faire aujourd'hui.* Nouveau motif pour étudier la science qui donne des lumières sur ces questions difficiles. »

J'en demande bien pardon à M. Rossi, mais l'Économie politique n'a donné et ne donne *aucune lumière sur ces questions difficiles* : c'est, au reste, ce qui résulte positivement de ses propres paroles, et ce dont cette note a pour but de prendre acte.

Disons, toutefois, que l'on doit des éloges à M. Rossi, pour ce qu'il a placé la question sur un terrain moins stérile que ses prédécesseurs ne l'avaient fait, et pour ce que, laissant le charlatanisme des autres, il avoue franchement que sa science ne sert à rien.

Et ceci prouve qu'on ne doit pas s'insurger contre une idée nouvelle, parce qu'elle est nouvelle; car il n'y a qu'une idée nouvelle qui puisse nous sauver.

Ceci prouve encore qu'il est temps d'écouter la voix qui depuis trente ans prêche dans le désert, étouffée qu'elle est sous les mille voix des crieurs publics et des charlatans.

CRITIQUE.

SECTION DEUXIÈME.

DÉVELOPPEMENS SUCCESSIFS DE L'HUMANITÉ DANS SES PREMIÈRES PÉRIODES SOCIALES.

CHAPITRE PREMIER.

Formule générale du mouvement.

> Soyez mes guides, filles du Ciel et de la Terre, divines Harmonies! C'est vous qui assemblez et divisez les élémens; c'est vous qui formez tous les êtres qui végètent, et tous ceux qui respirent. La nature a réuni dans vos mains le double flambeau de l'existence et de la mort...... Tour-à-tour vous donnez la vie et vous la retirez, non pour le plaisir d'abattre, mais pour le plaisir de créer sans cesse. Si vous ne faisiez pas mourir, rien ne pourrait vivre; si vous ne détruisiez pas, rien ne pourrait renaître. Sans vous, tout serait dans un éternel repos; mais partout où vous portez vos doubles flambeaux, vous faites naître les doux contrastes des couleurs, des formes, des mouvemens. Les amours vous précèdent, et les générations vous suivent. Vous agissez sans cesse, au sein de la terre, au fond des mers, au haut des airs.
>
> BERNARDIN DE ST.-PIERRE.

> Plusieurs de ces corps (corps célestes—soleils) ont disparu; d'autres présentent, seulement, des indices non équivoques d'affaiblissement; d'autres, enfin, augmentent d'éclat.
>
> ARAGO.

Nous venons de faire l'analyse critique de la société actuelle prise dans sa généralité; cette analyse, qui n'a été rien autre chose que l'observation, la mise en relief des faits existans, et leur appréciation à la fois expérimentale et

logique, aura servi déjà à dévoiler au lecteur l'incohérence extrême et funeste de cette société, dont les résultats vicieux les plus saillans sont :

De faire éclore de nombreuses classes improductives, ruineuses, parasites ou destructives des richesses ;

De ne tirer des travaux productifs, vu leur manque d'organisation et la répugnance industrielle, qu'une très-faible somme de richesses;

Enfin de fomenter dans toutes les relations humaines, entre toutes les catégories qu'on peut faire dans la nation et entre les membres de ces catégories, des luttes et des hostilités revêtues de mille noms différens, dérivant toutes d'une base primitive, de la divergence des intérêts industriels, et de l'opposition de l'intérêt individuel avec l'intérêt collectif.

Tous ces vices ont leur source, on a pu le comprendre, dans la non-organisation de l'industrie, dans le Morcellement extrême de toutes choses. Les travaux sont exécutés par des *ménages familiaux;* ces ménages ne sont pas reliés entre eux dans la Commune; de telle sorte que la société, l'exploitation générale, qui devrait re-

poser sur le grand *ménage sociétaire* composé de la réunion organique de trois ou quatre cents familles combinées, ne repose que sur la base étroite de la famille.

La famille, *réunion de reproduction de l'espèce*, a été jusqu'ici la *réunion de production industrielle;* or, l'œuvre de la production industrielle doit se faire dans de tout autres conditions que l'œuvre de la reproduction de l'espèce, et c'est-là ce dont on ne s'est pas encore douté jusqu'ici: c'était pourtant bien simple. Il est certain que, dans le cas de l'industrie, l'organisation des travaux, la régularisation des services, l'assortiment des talens, des facultés, des caractères, le grand nombre des coopérateurs enfin, sont des conditions nécessaires pour bien faire. Serait-ce qu'on est en meilleure condition de production, à deux, mari et femme en tête à tête dans l'atelier industriel, dans l'usine, la fabrique, la vigne ou le champ; en conditions plus favorables, dis-je, pour obtenir de puissans résultats, que quand le groupe de travailleurs est fort en nombre, compact et bien ordonné? — Voyez nos manufactures; n'y emploie-t-on au travail qu'un homme et sa *moitié ?*

Le ménage familial, — de quelque puissance

qu'il soit doué pour la reproduction de l'espèce,— ne peut donc pas être l'élément industriel d'une société bien ordonnée ; et l'élément nouveau sera le produit de la combinaison d'une masse suffisante d'individus et de familles. C'est cette combinaison que nous appellerons la *Phalange industrielle*, c'est la Commune sociétaire, l'alvéole des sociétés harmoniques. Nous rechercherons plus tard ses conditions d'existence : pour le moment, avant d'aborder l'avenir, il convient que nous jetions un coup-d'œil sur le passé.

La Civilisation, en effet, n'étant ni la première ni la dernière des périodes sociales, nous devons nous rendre compte de la marche de l'humanité jusqu'à elle, avant de parler des échelons supérieurs, des sociétés de l'avenir. On sent que cette thèse, pour être complétement traitée, exigerait de longs développemens : nous nous bornerons ici à un exposé succinct ; l'intelligence du lecteur suppléera facilement aux lacunes des démonstrations et des faits de détail.

Tout ce qui est, végétal, animal, homme, monde et tourbillon, est soumis à une loi générale de vie et de mort. Il n'est plus possible de douter de cette vérité de raison émise par Fourier comme une loi universelle, il y a plus de

vingt ans, et à laquelle les découvertes astronomiques ne permettent plus de faire exception aujourd'hui en faveur des corps célestes. On a peine à comprendre l'ébahissement que témoigne M. Herschell en rapportant les faits astronomiques qui le forcent à conclure *que les astres sont, comme d'autres êtres, soumis à la naissance et à la mort.* Ce serait, en vérité, bien plus merveilleux qu'il n'en fût pas ainsi, car je ne sais trop comment on comprendrait la création sans la destruction, la naissance sans la mort, et la vie sans l'une et l'autre.

Quelle que soit la nature d'un Être, qu'il soit doué de forces quelconques, végétatives ou animales, sa puissance vitale varie incessamment; elle a un commencement, et, si elle est en train de croître, elle atteindra un terme qu'elle ne pourra dépasser, décroîtra peu à peu, et fera nécessairement une fin.

Puis, si vous considérez l'univers comme un grand TOUT, vous concevrez encore que la somme des accroissemens des êtres qui vont en augmentant de puissance vitale, doit balancer la somme des décroissemens de ceux qui sont en mouvement de diminution. Rien ne sort du néant, rien n'y rentre : le grand Tout, fini ou infini, n'aug-

mente ni ne diminue ; la somme de la force universelle, comme la somme de la matière universelle, reste constante. Cette force, individualisée dans des myriades d'Êtres différens, croît chez les uns, décroît chez les autres. La jeunesse prend, la vieillesse rend ; la naissance balance la mort, la mort permet la naissance ; la naissance et la mort ne sont que les transitions extrêmes d'une existence à une autre existence. Chaque Être vivant change incessamment de forme et d'état : il suit, à partir de la naissance, un mouvement d'ascendance qui se ralentit aux approches de l'apogée ou plénitude ; — là, après un temps d'équilibre qui correspond au *maximum* de facultés de l'Être, commence le déclin opposé symétriquement au mouvement d'ascendance ; il amène la caducité et enfin la mort. Ainsi la plus grande somme de forces se trouve au milieu de la carrière ; elle diminue de chaque côté insensiblement jusqu'à ce qu'elle devienne nulle aux points extrêmes de naissance et de mort.

Or, tout ce qui change et se transforme, tout ce qui a vie et mouvement, c'est-à-dire tout dans la nature, est soumis à cette loi générale. La loi régulière et normale de tous les développemens peut donc se formuler comme on va voir. — Notez que le tableau suivant n'est point disposé

par pur caprice : le renflement symétriquement progressif du blanc intermédiaire figure bien aux yeux la nature du développement régulier que ce tableau a pour but de caractériser. — On fait maintenant dans la mécanique, la physique et la chimie un emploi très-ingénieux et fort élégant des *courbes figuratives*. Il serait à désirer qu'on généralisât l'usage de cette méthode si féconde, en transformant, — pour en faciliter l'intelligence à ceux qui ne connaissent pas le système *des abscisses* et des *ordonnées*, — les *courbes figuratives* en *surfaces figuratives*.

FORMULE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

Transition ascendante	*ou*	*naissance.*
Première phase	*ou*	ENFANCE.
Deuxième phase	*ou*	JEUNESSE.
Apogée et plénitude	*ou*	MATURITÉ.
Troisième phase	*ou*	DÉCLIN.
Quatrième phase	*ou*	DÉCRÉPITUDE.
Transition descendante	*ou*	*mort.*

La généralité de cette loi n'est nullement altérée, on le sent bien, par la maladie, l'accident, l'*exception*, qui causent une mort prématurée.

Si nous appliquons à la carrière sociale de l'humanité ces principes démontrés par la raison absolue et l'expérience universelle, nous voyons que cette carrière n'est pas indéfinie et sans cesse progressive, ainsi que quelques-uns en ont émis l'opinion contrairement aux croyances les plus vulgaires. Puisqu'il est, d'ailleurs, prouvé par le témoignage du télescope que les soleils naissent et meurent, une planète aurait réellement mauvaise grâce à se donner pour immortelle, et l'humanité postée sur cette planète partage nécessairement son sort.

Le globe est confié à l'humanité comme un domaine à la gestion duquel elle est préposée. C'est là sa destinée terrestre.

Or, elle ne peut accomplir cette gestion pendant son enfance, car on conçoit bien qu'elle doit avoir conquis, pour être apte à pareille œuvre, de la sève et de la force : il faut qu'elle se soit créé des instrumens, des moyens de puissance qui ne lui viennent qu'à la suite du développement des arts, des sciences et de l'industrie.

Donc, pendant son enfance, pendant le premier âge de faiblesse, l'humanité n'estpas dans sa vraie destinée; il ne peut dès-lors y avoir *combinaison*

des individus, des nations et des races ; et l'homme *hors de destin* ne peut trouver le bonheur dans l'*incohérence* des premières sociétés : c'est pendant la durée de ces sociétés, désignées par Fourier sous la dénomination de périodes *lymbiques* ou *subversives*, que la terre est réellement « la » vallée de larmes et de douleurs. »

On conçoit que mille circonstances peuvent favoriser ou contrarier le mouvement d'ascendance. Une découverte dans les arts ou les sciences l'accélère, comme une guerre, une catastrophe, qui ruinent la nation la plus avancée, opèrent une rétrogradation. Ceci est d'ordre naturel pour les sociétés humaines, comme il est d'ordre naturel qu'un bon ou un mauvais régime hygiénique développe l'enfant ou le retarde par la maladie.

Mais enfin l'humanité, lorsqu'elle a subi ses initiations successives et traversé les époques douloureuses, atteint les époques harmoniques; elle arrive à son état normal ; elle remplit sa gérance en conquérant à la fois sa destinée et le bonheur. Puis, elle suit régulièrement *alors* la loi de son mouvement, qui est ascensionnel jusqu'à ce que le globe sur lequel elle est placée, après avoir atteint sa plénitude de vie,

vienne à perdre peu à peu sa force végétative et productive. Enfin, la vieillesse du globe et son appauvrissement entraînent un décroissement social, — très-lent, il est vrai, et insensible par rapport à une vie d'homme, — mais qui n'en amène pas moins la caducité, la destruction de l'Harmonie et la chute en incohérence ou subversion postérieure. — Puis la race humaine, perdant peu à peu ses forces et ses traditions, retombe en Sauvagerie, jette une dernière lueur, et s'éteint comme un vieillard accablé sous les ans, chez qui la vie se retire après l'affaissement de toutes les facultés. — Et cette fin est le commencement d'une existence d'un ordre nouveau.

Il est sensible que les phases extrêmes, les âges de faiblesse et de souffrance sont, pour l'humanité comme pour tous les êtres, d'une courte durée comparativement aux époques harmoniques. Ils forment l'exception à la règle et la théorie évalue à un huitième le rapport de ces temps pour une planète lunigère de l'ordre de la nôtre.

Les quatre âges principaux et l'apogée du mouvement social sont différenciés par des caractères successifs.

Cette loi est conforme, en tous points, à l'analogie universelle et à la raison pure ; elle est vérifiée en outre par les données les plus avancées de la zoologie, de l'astronomie et des sciences naturelles, aussi bien que par l'histoire ; par les traditions de la nature, comme par les traditions humaines.

Les quatre grandes phases se divisent chacune en un certain nombre de périodes ou sociétés particulières. La phase d'enfance en comprend sept, dont la Civilisation est la cinquième. En voici le tableau.

TABLEAU DE L'ENFANCE SOCIALE *

DIVISÉE EN

SEPT PÉRIODES.

1re. PHASE du mouvement ou ENFANCE sociale.	1e. ÉDENISME.		—Ombre du bonheur.
	2e. *Sauvagerie.*	Cinq périodes organisées en ménages incohérens.	*Ages de perfidie, injustice, contrainte, indigence, révolutions et faiblesse corporelle.*
	3e. *Patriarcat.*		
	4e. *Barbarie.*		
	5e. *Civilisation.*		
	6e. *Garantisme.*		
	7e. ASSOCIATION SIMPLE.		—Aurore du bonheur.

* La disposition synoptique de ce tableau est aussi facile à comprendre que celle du précédent, et donne l'exemple d'une *courbe figurative*. La position de la lettre initiale de chaque période, dans la courbe rentrante formée par leur ensemble, déter-

Toutes les sociétés qui ont été ou qui sont aujourd'hui sur le globe peuvent se rapporter à l'un quelconque des cinq premiers types plus ou moins purs, plus ou moins altérés et mélangés entre eux. — Car une remarque importante à faire, c'est que l'incohérence qui est le caractère dominant de l'enfance sociale, ne permet pas à la loi du mouvement de s'appliquer, pendant ce temps, d'une manière régulière; de telle sorte qu'il se forme souvent alors des sociétés *mixtes* amalgamant des caractères qui appartiennent réellement à des périodes différentes.

Ces cas exceptionnels à la loi générale se rencontrent évidemment tant que des sociétés différentes existent simultanément sur un globe, tant qu'elles n'ont pas constitué dans une fusion générale la grande unité humanitaire.

Parcourons rapidement les quatre premières périodes d'enfance.

mine comparativement, le *degré de bonheur* que produit cette période; — le bonheur étant évalué par le *rapport de la somme des biens à la somme des maux.* — Notre disposition indique donc, par exemple, que ce rapport est le même dans la Sauvagerie et le Garantisme, placés tous deux à égale hauteur; et que la Barbarie est la plus malheureuse des sept périodes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Examen des quatre Périodes antérieures à la Civilisation.

> Ainsi l'essor passionnel et social est devenu subversif et divergent, d'harmonique et convergent qu'il avait été..... L'égoïsme s'est substitué à la philantropie, la misère à la richesse, le mal au bien, parce que l'homme a substitué l'isolement, l'opposition des intérêts individuels, à leur combinaison sociétaire, et dès-lors nous ne pouvons plus en effet nous nourrir que des fruits produits par l'*arbre de la science du bien et du mal*.
>
> *Virtomnius*, J. Muiron.

§. I.

Première Période.

ÉDENISME.

> Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses.
>
> J.-J. Rousseau.

> Dieu, en créant l'homme, aurait été contradictoire avec lui-même, s'il l'eût voué à la solitude. Le créant avec des besoins sociaux, c'eût été une stupide cruauté de ne point lui donner, par la création même, les moyens de satisfaire ces besoins. Les traditions sacrées attestent qu'au temps de Moïse encore, on avait le souvenir de la société originelle, qui eut le nom d'Éden. Ses harmonies, son bonheur, furent un effet nécessaire des chances qu'offrait l'état primitif de la terre, joint à l'absence des préjugés.
>
> *Virtomnius*, J. Muiron.

L'ÉTAT de la science ne permet plus de douter aujourd'hui que les créations des trois règnes n'aient été faites à des époques successives et plus ou moins éloignées. L'homme n'est arrivé et ne devait arriver en effet sur le globe qu'après les

créations minérales, végétales et animales, qui composèrent le premier mobilier de son domaine.

Les races humaines placées dans les zones tempérées, loin des animaux féroces ou malfaisans, créés, les uns comme les tigres et les serpens sous la zone torride, les autres comme les loups et les ours dans les latitudes froides, trouvèrent en abondance les meilleurs animaux et végétaux de la création. Au milieu de ces richesses que la nature leur fournissait comme un lait nourricier, elles formèrent une société primitive dont le souvenir s'est vaguement conservé chez tous les peuples des latitudes tempérées sous les noms d'*âge d'or*, de *paradis perdu*, d'*Eden*, etc.

Dans cette période, la propriété territoriale individuelle n'existe pas; les amours ne sont pas enchaînés par des conventions sociales et des préjugés; la surabondance des richesses naturelles sur les besoins, prévient les luttes d'intérêt et entretient la plus grande douceur dans les mœurs. L'oppression et la guerre sont inconnues, et tous les membres de la société, hommes, femmes et enfans, vivent dans la plus grande indépendance, sans peine ni souci.

Que la première période jouisse de ces carac-

tères, c'est ce qui serait démontré sans réplique par les découvertes des navigateurs modernes, à défaut des traditions indiennes, hébraïques, grecques, égyptiennes, etc. Tous les peuples, en effet, que nos navigateurs ont trouvé placés dans des circonstances naturelles analogues à celles que je viens de décrire, leur ont offert un spectacle de mœurs et d'usages voisins de ceux qui caractérisent la première période. Ainsi, les Moxes, les Topayers du Brésil, les Guaxéros de Terre-Ferme vivaient, quand les Espagnols abordèrent en Amérique, dans une société *mixte* qui se rapprochait de la première période (1). Il en était de même des habitans de la Californie, des îles Mariannes, des Philippines, lorsque les missionnaires y pénétrèrent. Enfin, lisez les voyages de Cook et des autres navigateurs qui ont parcouru les îles de la mer du Sud, et vous trouverez dans leurs récits les frais et rians tableaux de la vie des Otaïtiens et des autres insulaires de ces parages, chez qui la première période eût été organisée complétement s'ils eussent eu à leur disposition une plus grande variété de produits animaux et végétaux, et des terres plus étendues.

Dans cette période, dont il existe encore des

(1) Voyez l'*Histoire générale des Voyages*, *Valknaer*, etc.

mixtes très-remarquables, l'homme jouit du bonheur; mais c'est un bonheur peu raffiné et obscur. L'humanité, en cet état où la nature la nourrit surabondamment, prend pied sur le sol de son globe. — Ceux qui ont pensé que les premiers hommes avaient vécu errans et isolés dans les bois n'ont pas réfléchi qu'en pareil berceau l'humanité eût infailliblement péri.

La première période a un terme : il faut bien que l'homme se mette en devoir de conquérir force et puissance. — Quand l'allaitement cesse de convenir à l'enfant, quand une nourriture plus substantielle lui devient nécessaire, c'est une crise *douloureuse*, la DENTITION, qui lui fournit des *instrumens* pour broyer et s'assimiler des alimens plus forts. — De même la création de ses instrumens de puissance et de force est une crise douloureuse pour l'humanité; car l'enfantement des sciences, des arts et de l'industrie, s'opère pendant des périodes incohérentes qui ne peuvent produire ni le bonheur ni l'harmonie, puisqu'elles ont pour mission de créer cette industrie et ces sciences qui en sont les moyens et les matériaux. — Les premières périodes forgent donc les matériaux du bonheur, mais ne peuvent pas le donner. — Voilà ce qu'il faut reconnaître et bien comprendre.

Plusieurs causes naturelles amenèrent la rupture de la première société. La principale fut l'accroissement de population qui réduisit peu à peu l'abondance primitive et finit par la changer en disette. Or, sitôt que ce résultat commence à se faire sentir, l'Harmonie se disloque, la mauvaise intelligence se met entre les hommes, l'égoïsme hostile se fait jour, l'Association primitive se dissout.

Voilà le grand fait social que Moïse a gravé dans son *Sépher*. — *Eve*, la faculté volitive de l'homme, corrompue par le *serpent*, emblème de prudence, de cupidité et d'égoïsme, séduit et entraîne *Adam*, l'homme universel. *L'arbre couvert de fruits*, symbole de la richesse matérielle, est la cause déterminante ; et le serpent sorti de l'arbre, ou l'égoïsme suscité à cette occasion, est la cause potentielle de l'*introduction du mal*.

L'arbre, source de la *vie*, sera aussi la source du *bien et du mal*. Ce n'est qu'en mangeant de ses fruits que l'homme perdra son ignorance primitive et qu'il commencera, à travers une vie de douleurs, à apprendre, à savoir, à découvrir.

Après la *chûte*, Adam, l'homme universel, chassé du *Paradis*, est privé des biens de la pre-

mière société dont les élémens se divisent à sa mort. La *mort* d'Adam, l'homme universel, c'est la dissolution de l'unité humanitaire primitive; — et les peuples différens couvrent la terre sous le nom de ses enfans.

L'homme est condamné à *travailler à la sueur de son front* jusqu'au jour de la *rédemption* sociale qui sera caractérisée par *l'écrasement de la tête du serpent*, par l'anéantissement de l'égoïsme. Et c'est une *Eve nouvelle*, la faculté volitive de l'homme remis en vrai destin passionnel, qui *écrasera sous son pied la tête du serpent*. (1)

Quoi qu'il en soit du poème cosmogonique et symbolique de Moïse, il est certain qu'il n'y a pas d'harmonie possible dans la pénurie sociale. Elle ne peut se maintenir qu'au milieu de la surabondance des richesses. — Je sais bien qu'il y a chez beaucoup de personnes un très-fort préjugé en vertu duquel on déclare tranchément — qu'en aucun cas les hommes ne peuvent bien vivre et s'accorder entre eux. — Ceux qui soutiennent ce préjugé radicalement impie et injurieux pour le

(1) Voyez les preuves de cette interprétation dans l'intéressant ouvrage de Just Muiron, qui a pour titre : *Les Transactions religieuses et sociales de Virtomnius*, et dans la *Grammaire hébraïque* et *la Traduction du Sépher* de Fabre d'Olivet.

créateur de l'homme, ne s'aperçoivent pas qu'ils tirent toutes leurs preuves du *jeu des passions observé dans un monde affamé et en subversion.* Or, le jeu des passions dans un monde riche et autrement organisé serait complétement différent. Ceci est un fait qu'on ne peut plus nier depuis que l'on a vu les mœurs de ces insulaires de la mer du Sud si bienveillans, si aimables, si hospitaliers, et que les Civilisés, pour preuve de leur reconnaissance, ont débuté par infecter de virus et d'odieuses maladies. Le meurtre était si inconnu chez les habitans des îles Mariannes, qu'ils affirmaient par ce beau serment : — *Cela est aussi vrai qu'un homme n'en tue pas un autre !*

Ces insulaires sont pourtant des hommes comme nous : seulement la nature fournit amplement à tous leurs besoins. L'harmonie même aurait eu chez eux des *caractères* bien plus remarquables encore s'ils eussent été environnés de toutes les circonstances favorables à l'éclosion complète de la première période.

Quant à nos sociétés, elles engendrent et développent d'immenses besoins sans savoir créer les moyens de les satisfaire; la discordance sociale doit inévitablement résulter d'un pareil état de choses. Vienne une organisation sociale qui

sache tirer parti des grandes puissances industrielles et scientifiques dont l'humanité est aujourd'hui pourvue, qu'elle enfante d'abondantes richesses, — et l'Harmonie sera réalisable. En attendant, toutes les objections que l'on tire des mauvaises dispositions que montrent les hommes dans la Civilisation affamée, égoïste et méchante, sont de nulle valeur. Ce serait, en vérité, un phénomène bien étrange, qu'ils pussent y vivre en bon accord !

Aussi, voyez ce qui se passe quand la pénurie se fait sentir chez les peuples de première période : l'égoïsme surgit ; la société se dissout ; chacun tire à soi ; il n'y a plus que l'affection nécessaire à la perpétuation de l'espèce, l'affection de Famille qui survit seule au naufrage de toutes les autres affections ; elle devient base étroite et exclusive de la société. Voilà l'inauguration du *ménage en couple*, et, dès ce jour, l'humanité entre dans l'incohérence par la Sauvagerie.

§. II.

Seconde Période.

SAUVAGERIE.

> On a vu que la liberté du Sauvage est *composée*, puisqu'elle est corporelle active et sociale active; mais ces deux *activités* sont en divergence avec la destinée, avec le travail productif. Pour élever le Sauvage aux libertés *actives convergentes*, il faudrait lui présenter le travail *productif attrayant*.
>
> Ch. Fourier.

> Les sauvages refusent l'industrie (civilisée ou répugnante): ils restent eux-mêmes et laissent leurs savanes dans l'état de nature brute, au sein du mal-être et de l'abjection. On les voit perpétuellement en guerre entre eux et avec les peuples industrieux.
>
> *Virtomnius.* J. Muiron.

L'invasion des bêtes féroces et la nécessité de chercher des subsistances dans la chasse, ont fait inventer des armes qui, une fois l'Harmonie rompue et les ménages incohérens formés, sont bien vite employées par les hommes à se dépouiller les uns les autres. La guerre commence; les familles se réunissent pour accroître leur force de résistance, et la horde se forme ainsi.

L'industrie est alors bornée à la chasse, à la pêche, à la fabrication des armes. La femme est réduite en servitude : les hommes vivent dans une complète indépendance; tous prennent part au conseil de la horde et délibèrent sur la paix et la guerre. Chacun d'eux jouit pleinement des

sept droits naturels dont est frustré en tout pays le peuple civilisé, et dont voici l'énumération.

Tableau des Droits naturels. *

CUEILLETTE.	LIGUE INTÉRIEURE.
PATURE.	VOL EXTÉRIEUR.
CHASSE.	INSOUCIANCE.
PÊCHE.	

Ce sont-là, évidemment, des droits que la nature concède à toute horde de Sauvages; ces droits appartiennent à tous, et sont une conséquence de ce que le globe est la propriété de l'espèce humaine. Tous les hommes n'ont-ils pas, en effet, en Sauvagerie, le droit de *cueillir* et *chasser* dans les bois, de *pêcher* dans les fleuves et de faire *pâturer* où bon leur semble les animaux qu'il peuvent s'être assujétis? — La *ligue intérieure* ou soutenance réciproque de tous les membres de la horde contre les peuplades voisines, et le *vol extérieur*, sont partout aussi de *droit naturel* chez les Sauvages. — Enfin, il ne faut pas ergoter sur le droit d'*insouciance*, en disant que c'est un *caractère* et non un *droit*, puisque l'homme de

* Ce tableau devrait être pivoté sur la LIBERTÉ et le MINIMUM; mais ce n'est pas encore ici le lieu d'examiner ces deux droits.

la Sauvagerie en jouit complétement, tandis que l'homme du peuple en est privé en Civilisation par la constitution de la propriété, qui lui enlève les droits précédens, par les lois qui proscrivent le vagabondage, et par la morale qui lui défend aussi l'*insouciance*. — Or, la forme sociale, qui enlève ces droits à une partie de ses membres, leur doit en échange un *équivalent consenti*, tel que pourrait être, par exemple,

LE DROIT AU TRAVAIL.

Le prolétaire civilisé dépouillé, sans équivalent, de ses droits naturels, dévoré de besoins, ajoutant aux maux du jour le souci du lendemain, bourrelé d'inquiétudes sur son sort et sur celui de ses enfans, est certainement dans une condition bien pire que celle du Sauvage : aussi le Sauvage répugne-t-il à la Civilisation, dont les jactances de perfectibilité sont réduites à leur juste valeur par cette imprécation de l'homme de la nature qui dit à son ennemi: *Puisse-tu être réduit à labourer un champ !*

Voyez en Afrique : la Civilisation y est, à l'heure qu'il est, aux prises avec les Bédouins ; leur inspire-t-elle de l'attrait ? voit-on ces peuplades, qui aiment le bonheur comme tous les autres hommes, accepter la Civilisation ?— Si pourtant cette

société était bonne et bienfaisante, si elle favorisait l'homme dans ses intérêts, ses passions et ses plaisirs; ces Sauvages, qui sont hommes sous leur Sauvagerie, comme nous sommes hommes sous notre Civilisation, se rangeraient à la loi que l'homme cherche partout sans la rencontrer dans aucune des sociétés existantes, la loi de sa nature, la loi du bonheur.

Quel est le côté gagnant dans cette partie engagée sur la côte africaine entre la Civilisation et la Sauvagerie? — Le côté gagnant, c'est la Sauvagerie. Vous avez vu dernièrement que sur vingt-trois soldats français qui avaient vécu quelque temps prisonniers chez les Arabes, dix-sept ont refusé net de rentrer au bercail civilisé, six seulement ont consenti à revenir. Les journaux qui rapportaient le fait, disaient naïvement : « Sur » vingt-trois il y en a dix-sept qui se sont *faits* » *Bédouins.* » — Et ceux-là ne sont pas les seuls, car les derniers traités conclus avec Abdel-Kader, portaient cette clause révélatrice : « Que le Bey » livrerait au général français les transfuges de la » Civilisation, qu'il promettait l'extradition des » soldats qui désertent à la Sauvagerie... »

Voilà, certes, une pierre de touche ; c'est de l'expérimentalisme cela, j'espère; et si notre phi-

losophie avait des yeux pour voir, elle pourrait bien, là-dessus, suspecter la valeur de sa Civilisation perfectibilisée, en tant qu'instrument de bonheur pour les peuples.

Du reste, on a constaté plus d'une fois que les demi-Edéniens d'Otahiti et de la mer du Sud, et les Sauvages francs comme les Osages et les Charruas, meurent de tristesse et d'ennui quand on les transplante en sol civilisé; tandis que des matelots civilisés se sont souvent sauvés dans les bois des insulaires de la mer Pacifique, pour se rallier, après le départ de leur navire, à la société demi-sauvage de ces insulaires.

Enfin, les hordes de l'Amérique, malgré leurs fréquens rapports commerciaux avec les colons européens et la *tant florissante* Civilisation des Etats-Unis, refusent constamment l'industrie civilisée, et s'enfoncent dans les bois au fur et à mesure que la race blanche gagne du terrain.

En toute vérité, ceci est péremptoire, et prouve que la théorie est bien mathématiquement exacte, quand elle place, *dans la formule des attraits respectifs exercés sur l'homme par différentes périodes*, la Sauvagerie sur un rang moins enfoncé dans le mal que la Civilisation. Sous

le rapport du sort qu'elle fait à l'homme, la Civilisation doit amener pavillon et s'humilier devant la Sauvagerie. — J.-J. Rousseau l'avait bien confessé et prouvé, lui (1). Aussi a-t-il été fort maltraité par les sophistes qui, de son temps, chantaient la perfectibilité. Rousseau n'eut qu'un tort, — et ce fut à l'influence de la philosophie et de la morale qu'il céda, sans l'apercevoir, — quand il proposa une rétrogradation au lieu d'invoquer un progrès; il manqua de foi en Dieu et de croyance à l'avenir de l'humanité.

§. III.

Troisième et Quatrième Périodes.

PATRIARCAT ET BARBARIE.

Parce que le chef de la famille put exercer une autorité absolue dans sa maison, il ne prit pour règle de sa conduite que ses goûts et ses affections : il donna ou ôta ses biens.... sans justice, et le *despotisme paternel* jeta les fondemens du despotisme politique.

VOLNEY.

Malheur aux vaincus!

BRENNUS.

Courbe ta tête, fier Sicambre; adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.

ST. REMI, *Evêque de Rheims.*

Le Patriarcat est la domination la plus exclusive du principe de la Famille auquel tout se coordonne dans cette période, et qui laisse dès-

(1) Voyez le fameux *Discours à l'Académie de Dijon.*

lors de profondes traces, que nous suivrons plus tard dans les transformations successives de la société. Volney, qui a fait des observations si attentives des mœurs des peuples patriarcaux et barbares chez lesquels il a voyagé, s'exprime ainsi sur ce sujet :

« On prouverait sans réplique, que tous les abus des gouvernemens ont été calqués sur ceux du RÉGIME DOMESTIQUE, de ce gouvernement que, sous le nom de *patriarcal*, des esprits superficiels vantent sans l'avoir analysé. Des faits sans nombre démontrent que chez tout peuple naissant, que dans l'état sauvage et barbare, le père, le chef de famille est un despote, et un despote cruel et insolent. La femme est son esclave, les enfans ses serviteurs. Ce roi dort ou fume sa pipe, tandis que sa femme et ses filles font tout le travail du ménage, et même celui de la culture et du labourage, autant que le comporte ce genre de sociétés : à peine les garçons prennent-ils quelque force, qu'ils se permettent de les frapper, et se font servir comme leurs pères. Cet état se retrouve tout entier chez nos paysans non civilisés. »

Les Ruines, page 63.

Toutefois, dans cette période déjà, l'homme fait un pas dans l'industrie ; il a cessé de vivre uniquement de chasse et de pêche au sein des bois. Il a dompté des animaux et conquis de grands troupeaux qui lui fournissent des ressources nouvelles pour sa nourriture et ses vêtemens. Puis l'invention de la charrue suffit pour faire quitter aux hommes la vie nomade, et créer la propriété *territoriale qui n'existait pas* jusque-là,

— quoique la distinction du *tien* et du *mien*, qui est le principe de la PROPRIÉTÉ, soit aussi ancienne que le monde; — seulement ce principe n'avait pas été jusqu'alors appliqué à la terre.

On doit remarquer ici que c'est à une INVENTION, à une pure invention que l'on doit ces faits sociaux complétement nouveaux; et certes, ce n'est pas une modification de forme gouvernementale qui aurait pu avoir pareille puissance.

L'homme s'attache à la terre, les États se forment et s'agrandissent, l'agriculture et l'industrie manufacturière commencent à se constituer, et comme ces progrès s'accomplissent au sein de la guerre, c'est la force brutale qui domine et gouverne: tout relève du sabre dans la période de *Barbarie;* toutes les volontés plient devant celles du *chef militaire*, toutes les têtes s'inclinent devant son panache de guerre.

L'esclavage des faibles, des industrieux et des femmes, est porté à un degré extrême.

Toutes ces sociétés ont leurs caractères spéciaux parmi lesquels on doit distinguer les caractères PIVOTAUX: ce sont ces derniers qui décident du rang occupé par un peuple dans l'échelle, car

on ne sort d'une période qu'en quittant ses caractères pivotaux. Ainsi nous sommes maintenant en pleine Civilisation, parce que nous en avons les caractères pivotaux, quoique nous possédions des caractères empruntés aux périodes de Sauvagerie, de Patriarcat, de Barbarie, et même aussi aux périodes supérieures.

En jetant un regard en arrière, nous voyons que l'humanité accomplit peu-à-peu la tâche qui lui est imposée : elle conquiert à travers les sociétés inférieures ses moyens d'action et de puissance : déjà la Barbarie a fondé l'agriculture et l'industrie; c'est maintenant à la Civilisation à en perfectionner les procédés, et à créer les arts et les sciences qui permettront enfin à l'humanité d'organiser l'Harmonie et de remplir la gérance à laquelle elle est appelée.

Une chose qu'il importe de remarquer, c'est que le *gouvernement théocratique* est caractère de *transition* entre la Barbarie et la Civilisation. Le pouvoir du prêtre, en effet, moins belliqueux par nature que le chef militaire, tend à atténuer déjà la brutalité féroce qui caractérise la Barbarie franche. C'est le prêtre qui recueille les germes des sciences et des arts, qui se livre aux premières recherches sur les phénomènes de la

nature. Les prêtres se vouent d'autant plus ardemment à semblables études que les connaissances qu'elles leur apportent semblent assurer plus exclusivement leur domination sur les peuples. Aussi les temples ont-ils été chez toutes les nations les foyers où se sont primitivement concentrés les élémens générateurs des sciences. La science a eu le sanctuaire pour berceau. Et dans ces âges antérieurs si troublés, dans ces premiers jours si âpres de l'humanité, la science ne pouvait croître, en effet, qu'à l'ombre des sanctuaires, sous la protection mystérieuse et redoutable des lieux sacrés devant lesquels le Barbare armé s'arrêtait, tremblait et courbait la tête. Les prêtres de Dieu pouvaient seuls défendre la science contre les violences des hommes, et l'autel lui faire un bouclier contre le sabre.

Les prêtres, il est vrai, s'efforcèrent de la garder pour eux, de tenir la lampe cachée sous le boisseau : mais c'est la destinée du boisseau d'être brûlé par la lampe. La science taillée et dégrossie par les prêtres qui en voulaient faire un monopole, un instrument de domination, devait échapper plus tard à leur tutelle égoïste et renverser elle-même les dogmes grossiers et menteurs qu'ils jetaient en pâture aux peuples. — La Théocratie n'en a pas moins été, en fait,

germe de la culture des sciences et des arts, et, par conséquent, transition à la Civilisation.

Ajoutons encore, pour achever de mettre à sa véritable place historique dans le développement de l'humanité cette Théocratie, que des hommes, bien ignorans sur la véritable loi du mouvement social, ont voulu, de nos jours (1), ramener comme

(1) Les *St.-Simoniens*, plus avancés pourtant *en critique sociale* que les *libéraux*, n'en ont pas moins émis une conception *théo-cratico-industrielle* très-rétrograde. Cette conception qui voulait résoudre la question sociale au profit de *l'autorité*, contre la *liberté*, et à anéantir l'individualité humaine, était bien étrange dans un siècle dont toutes les tendances sont très-visiblement à l'individualité et à la liberté. — M. *de La Mennais*, qui décore chacune de ses pages du *mot de liberté*, qui se sert des tendances à la liberté pour faire une critique admirablement poétique de ce qui est, n'en arrive pas moins très-contradictoirement à ce principe, à la même conception, à la *théocratie catholique* : c'est ce qui résulte fort clairement des *Paroles d'un Croyant*, — non pour tous ceux qui parlent de ce livre, tant s'en faut, — mais pour ceux qui l'ont compris, — autant du moins que le Croyant s'est compris lui-même.

Ces pitoyables aberrations, dans lesquelles tombent des hommes auxquels on ne peut refuser ni de la bonne volonté ni de grands talens, ces retours ridicules vers un passé qu'il est fort misérable de chercher à refaire, prouvent amplement combien notre société a besoin d'une réorganisation, et combien il est important qu'on se rallie enfin à une science fixe, positive et mathématique, capable d'indiquer nettement ce qui est *progrès* et ce qui est *rétrogradation*.

Le lecteur sera bientôt, je l'espère, à même de déterminer exactement les divers *degrés de rétrogradation* et *du parti républicain*, et *du parti carliste*, ainsi que *des écoles St.-Simonienne* et *Lamennaisienne* : il pourra, avec autant de facilité, apprécier à leur valeur les tendances du *juste-milieu* ou *libéralisme*.

un progrès; ajoutons, dis-je, pour bien démontrer qu'elle est *caractère de transition de Barbarie en Civilisation*, que c'est elle qui fait passer l'autorité gouvernementale du *simple* au *composé*. Dans la Barbarie pleine, en effet, le pouvoir ne s'appuie que sur le ressort simple de la force brutale; quand la Théocratie surgit, elle ajoute à ce ressort gouvernemental qu'elle modifie, le ressort de l'autorité religieuse.

Or, c'est un fait pivotalement caractéristique de la Barbarie, que *l'action s'y exerce en mode simple*, tandis qu'en Civilisation, *l'action s'exerce en mode composé* : — ceci résulte très-nettement du passage suivant que j'emprunte à Fourier, et par lequel je termine ce paragraphe :

« En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la Civilisation, c'est le ***simplisme d'action***. L'action est toujours composée en mouvement civilisé.

» On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. ***Immobilisme.***	5. ***Dignité réelle de l'homme.***
2. ***Fatalisme.***	6. ***Essor franc des passions.***
3. ***Prompte justice.***	7. ***Foi à l'immortalité.***
4. ***Monopole simple.***	8. ***Théocratie amalgamée.***

En transition : DIRECTION PAR INSTINCT.

En pivot : ACTION SIMPLE.

» Cette petite échelle est bien insuffisante, puisqu'elle ne distingue pas même les caractères de phase, les successifs, et qu'elle

ne donne qu'un petit nombre des permanens. Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage. Cette lacune fera sentir la nécessité d'une seconde édition plus étendue.

» Le parallèle des deux périodes civilisée et barbare serait très-curieux ; par exemple, sur le caractère pivotal, sur *l'action simple :* un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîner ; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs ; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

» Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution ; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales, sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce, pour la jouissance de nos droits imprescriptibles. Des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt ; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets, il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentans qui l'ont consenti ; c'est donc le peuple même qui en a voté le paiement et qui désire le payer. Là-dessus, le paysan dit qu'il n'a pas envoyé de députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la Charte, où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer ou à aller en prison.

» Dans cette méthode, l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les Barbares, l'action est simple, reposant sur la seule violence.

» On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le régime barbare ; tous deux vont au même but, mais la Civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux barbares ; quoique fardée de justice elle n'est pas plus juste qu'eux.

» Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement

aux dix caractères que je viens d'énumérer; il faut abréger, supprimer l'examen de ces trois périodes barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la Civilisation, sa profonde perversité, qui, pour être mieux masquée que dans ces trois périodes, n'en est pas moins réelle.

» Du reste, comment se fait-il que nos observateurs de l'homme n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts? Il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un fâcheux affront pour leurs sciences politiques et morales, en prouvant que la Civilisation perfectible ne sait que cumuler, sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés. »

Nouveau Monde, pages 521-523.

Passons à la Civilisation, et posons régulièrement la thèse de son mouvement.

CHAPITRE TROISIÈME.

Analyse des Développemens de la Civilisation.

FORMULE, s. f. (*algèbre*) est un resultat général tire d'un calcul algébrique et renfermant une infinité de cas : en sorte qu'on n'a plus à substituer que des nombres particuliers aux lettres pour trouver le résultat particulier dans quelque cas proposé que ce soit. Une *formule* est donc une méthode facile pour opérer ; et si l'on peut la rendre absolument générale, c'est le plus grand avantage qu'on puisse lui procurer. C'est souvent réduire à une seule ligne toute une science.

D'ALEMBERT, *Encyclopédie*.

Tu sauras, si le Ciel le veut, que la nature,
Semblable en toutes choses, est la même en tous lieux.

Vers dorés. PYTHAGORE.

L'ANALYSE de tous les caractères de la Civilisation exigerait un travail immense. Fourier en a tracé le cadre et rempli avec une étonnante vigueur de pinceau les plans les plus importans. —Voici ce cadre : (♪)

DISTRIBUTION DES CARACTÈRES CIVILISÉS.

(*Nouveau Monde*, page 502.)

Caractères	
De BASE : les	SUCCESSIFS régissant une phase.
	PERMANENS régnant dans les 4 phases.
De LIEN : les	COMMERCIAUX *en genres*.
	COMMERCIAUX *en espèces*.
De FANAL : les	RÉCURRENS *harmoniques*.
	RÉCURRENS *subversifs*.
D'ÉCART : les	RÉTROGRADES *greffés*.
	DÉGÉNÉRANS *accidentels*.

Il faudrait à ces huit sortes en ajouter deux qui en forment le complément :

Les PIVOTAUX, division à extraire des permanens; tels sont les trois suivans :

Effet composé, jamais simple, en bonheur et en malheur.
Alliage de politique astucieuse et violente.
Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

Les AMBIGUS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures; tels sont :

Le *Code militaire*, emprunt sur la Barbarie.
Le *Droit d'aînesse*, — sur le Patriarcat.
L'*Abandon du faible*, — sur la Sauvagerie.

Il est d'ailleurs neuf caractères qui appartiennent à la fois et dans toute leur durée, aux périodes SUBVERSIVES organisées en ménages familiaux : nous les avons déjà désignés précédemment sous les noms de : Indigence, Fourberie,

Oppression, Carnage, Intempéries outrées, Maladies provoquées, Cercle vicieux, Égoïsme général et Duplicité d'action. — Ce sont les caractères *permanens de la phase d'enfance sociale.*

De même que ces neuf fléaux appartiennent à toute la durée des époques lymbiques, de même il est des caractères particuliers à chacune des périodes, à la Civilisation par exemple, qui existent pendant toute la durée de cette période : ce sont ceux-là qu'on doit appeler caractères *permanens de la période.* D'autres, au contraire, sont *successifs*, apparaissant aux divers âges de la période, les uns dans l'enfance, les autres dans la vieillesse de cette période.

En un mot, la loi qui régit l'ensemble des périodes, l'ensemble du mouvement social, régit aussi chacune des périodes, chaque détail du mouvement social. Et c'est-là ce qui établit, — dirai-je, pour généraliser cette proposition et en tirer la démonstration d'une vérité bien importante et vaguement admise, admise seulement jusqu'ici par sentiment ; — c'est-là ce qui établit :

Qu'il y a, dans la création, unité et concert du tout avec chacune des parties, et liaison dans le système de l'univers.



C'est sur la même loi d'ondulation, en effet, que sont calqués les mouvemens des vibrations de tous les ordres (1), dans toutes les branches d'existence dont l'ensemble compose l'univers; et c'est cette similitude, ce rapport de parenté entre toutes ces vibrations modulées sur la même loi mathématique, qui doivent servir de base à la théorie de l'ANALOGIE UNIVERSELLE, et donner à l'homme la clef des destinées générales.

La recherche de cette loi suprême, lien ency-

(1) Cette donnée pourrait se traduire en une formule mathématique, dans laquelle la fonction représentant l'universalité des choses, ne serait autre que la somme des intégrales prises entre les limites extrêmes (finies ou infinies, ce qui ne fait rien à l'affaire), de toutes les fonctions particulières des êtres de différens ordres: — toutes fonctions d'ailleurs analogues entre elles. — L'intégrale totale, finie ou infinie, prise entre les mêmes limites de temps, serait toujours une même *constante*.

Autrement dit, — et pour se débarrasser complétement de l'idée de l'infini, tout en exprimant la même pensée: — si l'on circonscrivait dans l'univers total un espace déterminé sur lequel on opérerait comme on vient de l'expliquer, les intégrales finies de cet univers partiel, prises entre des temps égaux, à mêmes distances du *maximum* de la fonction; — *maximum* qui correspond à une valeur du temps égale à la moitié de la durée totale; — ces intégrales finies, dis-je, seraient égales entre elles: et la différence positive ou négative de deux intégrales consécutives finies de cet univers partiel, correspondrait toujours exactement à une différence de signe inverse, entre les intégrales synchroniques de l'expression représentant la somme de ce qui serait resté en dehors de l'espace circonscrit que l'on aurait considéré.

clopédique de toutes les branches du mouvement et de toutes connaissances, la recherche de cette vérité une et primordiale, c'est la grande idée sous l'incubation de laquelle ont si infatigablement travaillé les cerveaux de Pythagore, de Képler, et ceux de beaucoup d'autres génies illustres antérieurs aux hommes de l'époque scientifique toute matérialiste et fragmentaire que nous avons aujourd'hui. — La découverte de cette loi c'est l'initiation de l'homme à la science de Dieu, initiation qui est dans sa destinée puisqu'il a l'Intelligence, et que l'Intelligence est, par sa nature ontologique même, une, infinie et divine.

Nous allons appliquer à la marche de la Civilisation cette loi de développement établie généralement au premier chapitre de cette section ; nous obtiendrons ainsi la formule normale et régulière de la période : — et cette formule sera la véritable loi historique de la vie de l'humanité à cette époque de son développement. — Rappelons-nous que les petites différences que nous pourrons observer entre la loi et les faits, sont prévues par la théorie, comme nous l'avons déjà démontré. De telle sorte que si la loi ne s'applique pas dans toute sa pureté mathématique à la Civilisation française, par exemple, c'est un résultat nécessaire de ce que cette Civilisation

a grandi dans un milieu troublé et incohérent, en contact avec d'autres sociétés, et surtout de ce qu'elle a été fortement influencée par les traditions des Civilisations qui l'ont précédée.

L'existence simultanée sur le même globe de plusieurs faits sociaux différens, doit nécessairement, — on le sent, — amener dans la marche du mouvement, pour chacune de ces sociétés, des perturbations plus ou moins remarquables; comme le rapprochement de deux planètes détermine toujours une perturbation et une déviation dans l'orbite de chacune d'elles.

Or, il résulte en général, de la nature même de la loi du développement social, que,

Pour une période particulière, la vibration ascendante composée des deux premières phases, doit avoir pour effet de créer les ressources au moyen desquelles la société peut s'élever à une forme supérieure.

Si l'on ne fait pas usage des ressources d'apogée pour opérer cette transformation, la société dépérit. Le dernier terme de sa décadence *naturelle* la conduirait aussi, il est vrai, à la période supérieure; mais la décadence est semée de crises terribles, et les commotions qu'elles engendrent

peuvent faire retomber la société en période inférieure, ainsi qu'il est arrivé à toutes les Civilisations qui ont surgi sur le globe antérieurement à la nôtre. (1)

Nous allons étudier les caractères successifs de la Civilisation à partir de sa naissance, c'est-à-dire depuis le moment où la Barbarie vieillie et altérée, s'éteint et passe à la forme civilisée.

Voici l'admirable tableau des développemens successifs de la Civilisation, tracé par Fourier, dès l'année 1808. Vous pourrez voir qu'il y a dans cette simple page, à la fois historique et

(1) Aujourd'hui que l'on soutient tout et que l'on nie le soleil, il y a des prôneurs du *progrès continu* qui prétendent que le mouvement social a toujours marché progressivement depuis le commencement des choses, sans jamais rétrograder. C'est la Providence qui a mené l'espèce humaine par l'oreille et par la meilleure route possible. Tout ce qui est arrivé a été pour le mieux, tout cela devait arriver ainsi, c'était fatal, c'était d'ordre divin, c'était providentiel, c'était tout ce que vous voudrez, mais c'était pour le progrès. Un crime? C'était la punition d'un autre crime, qui l'était d'un autre, et ainsi de suite en enfilade. Dernièrement le *Journal des Débats* expliquait ainsi tous les événemens de la révolution française; *le doigt de Dieu* était partout, et avait plus à faire que la hache du bourreau et le tribunal révolutionnaire. Je cite le *Journal des Débats*, parce que c'est ce qui m'est venu tout d'abord en mémoire; car on pourrait citer presque tous les écrivains d'aujourd'hui. Le doigt de Dieu est à la mode : d'abord, comme littérature, c'est d'un bon effet, et puis la morale y gagne. L'histoire faite à ce point de vue servira sans doute à *former l'es-*

prophétique, bien autrement de précision, de largeur, de profondeur et de science, que dans tous les radotages de cette littérature qu'on nous donne maintenant pour de l'histoire transcendante, pour de la philosophie de l'histoire.

Ne perdons pas de vue que, conformément à l'ordre des destinées sociales, la destinée particulière de la Civilisation étant de parachever la création des moyens de puissance dont l'humanité doit être pourvue pour entrer en gérance, le PROGRÈS doit se mesurer dans la vibration ascendante, par l'avancement des arts, des sciences et de l'industrie.

prit et le cœur des hommes d'État de l'avenir, concurremment avec *Petit-Poucet* et *Barbe-Bleu*. C'est toujours très-méritoire de la part des auteurs et bonne intention dont on doit leur tenir compte. Cependant je ne sais si la Providence serait bien flattée du rôle qu'on lui fait jouer, et je crois qu'elle trouverait singulièrement ridicule cette assertion : *qu'elle a toujours fait avancer et progresser les nations*, quand on connaît l'histoire des chutes et des décadences de ces mêmes nations.

On répond que la Civilisation actuelle est plus puissante, plus forte, plus morale, plus *spiritualisée* que les Civilisations anciennes. La vérité de tout cela, c'est que les Civilisations anciennes ont péri, que les nations ont rétrogradé en retombant en Barbarie, qu'une Civilisation nouvelle s'est formée, et qu'héritant des débris littéraires, scientifiques et industriels des précédentes, elle s'est trouvée mieux nantie à son apogée. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait eu réellement des chutes, des décadences, des rétrogradations, et deux mille ans de perdus pour le progrès.

FORMULE DU MOUVEMENT DE LA CIVILISATION.

(*Nouveau Monde*, page 438.)

VIBRATION ASCENDANTE.

ENFANCE OU Ire. PHASE.

Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.

PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*

Contrepoids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE OU IIe. PHASE.

Germe simple, Priviléges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts.

PIVOT, *Affranchissemt. des industrieux.*

Contrepoids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisemens, emprunts fiscaux.

VIBRATION DESCENDANTE.

DÉCLIN OU IIIe. PHASE.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*, Compagnies actionnaires.

PIVOT, *Monopole maritime.*

Contrepoids, Commerce anarchique.
Ton, Illusions économiques.

CADUCITÉ OU IVe. PHASE.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrises en nombre fixe.

PIVOT, *Féodalité industrielle.*

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en Association.

§. I.

Première Phase de la Civilisation,
ou
ENFANCE.

ENFANCE OU PREMIÈRE PHASE.
Germe simple, Mariage exclusif ou monogamie.
— *composé*, Féodalité patriarcale et nobiliaire.
PIVOT, *Droits civils de l'épouse.*
Contrepoids, Grands vassaux fédérés.
Ton, Illusions chevaleresques.
CH. FOURIER.

Pensers d'honneur, rêves d'amour,
Abrégez la veille des armes.
AMABLE TASTU.

La *féodalité nobiliaire* existe en plein dans l'enfance de la Civilisation : le servage a remplacé l'esclavage, la femme est sortie du harem ou du gynécée ; elle a conquis les droits civils d'épouse. *L'attribution des droits civils à l'épouse* est l'issue régulière de Barbarie en Civilisation, c'est un caractère *pivotal* qui détermine l'avénement de la période.

« Si les Barbares, » dit Fourier, « adoptaient » le mariage exclusif, ils deviendraient Civilisés » par cette seule innovation : si nous adoptions » la réclusion des femmes, nous deviendrions » Barbares par cette seule innovation. »

Ce changement d'état d'une moitié de l'espèce

humaine, donne aux mœurs une couleur toute nouvelle; il les adoucit et crée la galanterie; il favorise à un haut degré l'éclosion des sciences, des arts, de la musique et de la poésie : il tend à porter le raffinement dans les coutumes aussi bien que dans l'industrie.

C'est à cette époque que troubadours et trouvères vont chantant de château en château la merveilleuse beauté des dames, damoiselles et châtelaines, les vœux d'amour accomplis par de vaillans chevaliers, les prouesses qu'ils parfont pour conquérir des louanges et de gracieux sourires, et les grands coups portés en tournois ou guerres, avec armes courtoises ou fer émoulu. Si la France vous donne les tensons et les lais d'amour, l'Espagne a les romancéros et la Germanie les ballades. Vous retrouverez les mêmes symptômes chez les Chrétiens du Nord et du midi, comme chez les Maures de Grenade et de la côte africaine; à l'entour des moûtiers, des cloîtres et des monastères, comme sous les frais ombrages des longues cours de l'Alhambra.

Lors de leur expulsion d'Espagne, les Maures étaient en belle ascendance de première phase : ils rivalisaient avec les Chrétiens en courtoisie, et les dépassaient dans l'étude des sciences et de

l'astronomie. Déjà ils avaient inventé les caractères arithmétiques qui portent leur nom; et chacun ne sait pas de quelle puissance a été, pour le mouvement des sciences et de l'industrie, ce système de numération et la connaissance de l'algèbre, magnifiques instrumens de progrès dont ces infidèles-là ont pourtant doté l'Europe chrétienne et fort ignorante à cette époque : ses pieux chevaliers faisaient grand mépris des travaux de l'esprit et des choses de la science;

Car chevaliers ont honte d'être clercs, (1)

comme disait alors Eustaches Deschamp, le vieux poète.

A partir de ce point, ce n'est plus seulement la force brutale qui gouverne, et — comme les meilleurs germes doivent toujours produire des maux en Civilisation, — vous verrez dès-lors aussi la ruse, l'astuce, la fraude et l'hypocrisie de mœurs se développer largement. — Dans la période de Barbarie, la domination est absolue; dans la première phase de Civilisation déjà elle est partagée, et la *fédération des grands vassaux* fait *contre-poids* à l'autorité royale qui cesse ainsi d'être toute puissante. Cette disposition favorise l'af-

(1) *Clercs*, instruits. — Voyez *Histoire générale des Femmes; France*, 2e. partie, ch. 1er.

franchissement des industrieux qui étaient esclaves en Barbarie, et passent à l'état de servage dans la première phase de Civilisation.

Les seigneurs se plaisent à accorder protection à leurs vassaux, à soutenir les droits du faible; ils se font redresseurs de torts. La galanterie qui est résultée du premier pas que les femmes viennent de faire dans la liberté, jointe à cette tendance des seigneurs à la protection, fait naître l'esprit chevaleresque qui est le *ton* de cette phase.

On sait assez comment les élémens intimes de la vie sociale se traduisirent dans toute l'Europe, au moyen-âge, par l'institution de la chevalerie, avec ses réglemens, ses lois, ses cours d'amour, et ses courtoises cérémonies; on sait combien le premier pas que fit la femme vers son émancipation eut d'influence pour adoucir les allures de fer de la Barbarie. — *Pour Dieu et ma dame!* cette devise du chevalier marchant au combat n'était déjà plus le féroce cri de guerre des soldats d'Attila, le *urrha* des Huns et des Vandales.

Fouillez maintenant dans vos connaissances historiques, rappelez-vous cette première époque de la Civilisation chez tous les peuples, et dites

si elle n'est pas résumée tout entière, avec une admirable sagacité, par les cinq caractères portés au tableau.

§. II.

Deuxième Phase de la Civilisation,

ou

ADOLESCENCE.

ADOLESCENCE OU DEUXIÈME PHASE

Germe simple, Priviléges communaux.
— *composé*, Culture des sciences et arts
PIVOT, *Affranchissement des industrieux.*
Contrepoids, Système représentatif.
Ton, Illusions en liberté.

CH. FOURIER.

Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes.

MIRABEAU.

Peu-à-peu les vassaux qui travaillent et *cultivent l'industrie, les sciences et les arts*, acquerrent force et vigueur: les *Communes obtiennent des priviléges.* Ce ne sont pas des dispositions de constitutions qui les leur donnent, notez-le bien: les chartes et les édits d'affranchissement des Communes ne sont promulgués que lorsque les Communes ont grandi en puissance et que l'affranchissement existe de fait. S'il arrive que de pareils édits soient promulgués avant cette époque, ces édits sont comme non-avenus, et les redevances féodales subsistent toujours en réa-

lité : — tant il est vrai que les constitutions ne font pas les choses, mais seulement les enregistrent et les constatent.

Le développement de l'intelligence, du travail, des richesses, qui marche chez les anciens vassaux, leur donne une puissance qui va croissant dans leurs mains, tandis que l'élément féodal s'affaiblit par l'effet des mêmes causes.

Les anciens vassaux sont devenus peuple et bourgeois. Bourgeois et peuple se liguent fortement entre eux contre la féodalité, et la victoire leur est assurée, puisqu'ils sont en croissance et qu'ils grandissent sous la lutte continuelle engagée entre l'élément féodal et l'élément monarchique.

A cette époque de la Civilisation, l'on sent qu'il y a chances de révolution.

Une fois *l'affranchissement politique des industrieux* opéré — de gré ou de force, — le *système représentatif* remplace comme *contre-poids* au pouvoir, la fédération des grands vassaux.

Puis, dès l'origine de la lutte, dès que le Tiers a commencé à grandir, il n'a plus accepté la pro-

tection chevaleresque du seigneur, il a même fait don Quichotte pour s'en moquer : il a réclamé des droits et l'égalité devant la loi ; et c'est ainsi qu'aux illusions chevaleresques succèdent les ***illusions en liberté***. Nous disons ***illusion***, car il y a pour réaliser la liberté vraiment bien d'autres conditions à remplir, que d'écrire le mot sur une constitution monarchique ou républicaine.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

APOGÉE OU PLÉNITUDE.

Germes, Art nautique, chimie expérimentale.
Caractères, Déboisemens, emprunts fiscaux.

CH. FOURIER.

Je te dis qu'il faut faire des ponts, des canaux, des routes et des chemins de fer !!!

PARANDIER.

Entretemps, la Civilisation est arrivée à son apogée. Elle a rempli sa tâche, elle a créé *l'art nautique*, l'art des communications générales, et la *chimie expérimentale*. Voilà qui est bien : avec ces ressources, elle peut organiser la période suivante et entrer d'emblée en Garantisme, — période qui ferait une application sociale et complète du système des garanties, dont nous possédons aujourd'hui quelques germes remarquables. Malheureusement, nous n'avons su faire que des emprunts partiels à cette période, sans nous

élever jusqu'à elle par l'adoption de quelque caractère pivotal. (1)

On doit comprendre que les deux premiers caractères d'apogée notés au tableau, résument bien fidèlement toute la tâche sociale réservée à la Civilisation, la création des arts, des sciences,

(1) Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très-peu qui ne soient d'un vif intérêt par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la Civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivans, qui sont autant de larcins, ou, si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, — 6e. période.

1. L'unité scientifique ou accord des sociétés savantes malgré les guerres et rivalités nationales.

2. La guerre mixte, ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.

3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes. (Usage d'Italie, de Toulouse.)

4. Les quarantaines sanitaires.

5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.

6. Les assurances tant individuelles que mutuelles.

7. Les défenseurs d'office.

8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.

9. Les retenues de vétérance.

10. Les caisses d'amortissement.

11. Les prud'hommes et arbitres.

12. Les cautionnemens en garantie industrielle.

X. L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnemens de son cru, et tenant au domaine de la Civilisation perfectible; il n'en est rien, ce sont des enjam-

de la grande industrie. — C'est, en effet, sur la *chimie expérimentale* que repose l'ensemble des procédés des arts et de l'industrie; c'est la chimie qui leur donne une constitution stable, qui les maintient et les perfectionne d'une manière régulière. — Mais ce n'est pas tout d'inventer les procédés des sciences et des arts : la Civilisation a encore pour mission de les communiquer, de les répandre, de les asseoir sur une base suffisamment large, de préparer l'universalisation des fruits qu'ils sont appelés à produire dans une organisation supérieure : aussi l'invention de *l'art nautique*, ou plus généralement encore l'ébauche des *grandes voies de communication*, étaient aussi réservées à la Civilisation.

Mais par suite du vice radical de sa constitution elle n'a pu produire les grands moyens industriels dont nous venons de parler sans émettre en même temps des vices généraux qui sont désignés au tableau sous le nom de *déboisemens* et *emprunts fiscaux*. Ces deux germes de décadence sont la conséquence inévitable des deux phases

bemens, des engrenages en périodes supérieures; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin, et non à la science, qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction, et manqué en plein le système naturel.

Nouveau Monde, page 482.

précédentes : en effet, l'opposition croissante des intérêts individuels avec l'intérêt général livre évidemment le sol, considéré en masse, à une culture anarchique. Le déboisement des hauteurs, qui produit l'effritement des montagnes et la dénudation des pentes est l'expression la plus saillante de ce désordre, parce que ces effets ruinent complétement le régime des eaux en détruisant les agens que la nature emploie pour soutirer d'une manière continue l'humidité de l'atmosphère. Le déboisement poussé jusqu'à l'excès où la Civilisation l'a conduit de nos temps est la plus large manifestation de l'absence d'un plan général de culture, du bouleversement de l'ordre naturel et convenable d'exploitation; il est de plus un germe de détérioration des climatures, — ainsi que nous aurons à le prouver plus tard.

Les emprunts fiscaux qui obèrent les nations sont rigoureusement aussi la suite des troubles et des guerres de deuxième phase. Quand les nations se sont élargies, lorsqu'elles se sont constituées et qu'elles sont arrivées près de l'apogée de la Civilisation, on conçoit que les ressources que leur ont fourni jusque-là les sciences et la grande industrie, sont par elles et à l'envi les unes des autres, employées à la guerre. Dès-lors les guerres s'étendent sur une très-grande échelle,

les armées augmentent incessamment : le pied de guerre et le pied de paix même, deviennent très-onéreux; ces causes, jointes à la propriété du gouvernement représentatif d'être fort dispendieux, et d'autres encore très-importantes, qu'il serait trop long de consigner ici, produisent le régime des emprunts et des grandes dettes nationales.

La période entre en déclin, avons-nous dit, si, avec les ressorts d'apogée, elle ne sait pas opérer sa transformation et s'élever à la période suivante. Aussi peut-on se convaincre que les caractères d'apogée contiennent en germe les causes de décadence, tout comme les moyens de transformation.

Le *déboisement* contient le germe de décadence *matérielle* par la détérioration des climatures qu'il entraîne après lui. Les *emprunts fiscaux* contiennent le germe de la décadence *politique*, en contribuant puissamment à la formation de la féodalité industrielle, ainsi que nous le verrons tout à l'heure.

L'*art des grandes communications*, quand la civilisation se prolonge, conduit au même résultat, ainsi que l'*art nautique*, qui engendre le mo-

nopole maritime, caractère pivotal de la première phase de vibration descendante.

Enfin, la *chimie* fournissant des moyens infinis de falsification en toute denrée et en toute fabrication, devient un grand véhicule de l'esprit mercantile et donne au commerce mensonger un développement qu'il n'atteindrait jamais si la falsification était impossible.

Les quatre caractères d'apogée contiennent donc — en système composé, matériel et politique, — les germes de la décadence, et commencent cette ondulation décroissante, si le génie de l'homme a manqué sa tâche, et n'a pas su organiser avec les ressources d'apogée le régime des grandes garanties.

Dès ce moment, cette nouvelle ondulation décroissante devient voie naturelle de progrès, — voie, il est vrai, remplie de turpitudes et de périls : — et si une Civilisation ne parcourt pas cette ondulation jusqu'à la fin, pour mourir de mort naturelle par transition ou passage à la période supérieure ; si elle n'arrive pas à terme, si elle succombe en route, elle retombe en période inférieure. — Et cette Civilisation-là est encore un essai manqué, un avortement social : l'hu-

manité doit recommencer la guerre pour marcher sur de nouveaux frais à la conquête de sa destinée.

Il serait facile de démontrer par la théorie et par l'expérience historique, que la vibration descendante de Civilisation est l'époque décisive la plus critique et la plus chanceuse de la vie des peuples. Contentons-nous d'observer qu'à cette époque, — et très-heureusement sous ce rapport, — la vie de l'humanité n'étant pas une, mais multiple, puisqu'il existe simultanément sur le globe un grand nombre de nations et de sociétés différentes, il y a toujours de nombreuses chances pour que des nations moins avancées en mouvement que celle qui tombe, recueillent son héritage, ses débris industriels et scientifiques.

Examinons maintenant la seconde partie de la carrière de la Civilisation. — Cette seconde partie étant celle dans laquelle se trouvent aujourd'hui les nations européennes les plus avancées en mouvement, il convient de la traiter avec plus de détails que la première. Aussi consacrerons-nous une subdivision particulière à chacun des cinq caractères de phase.

§. III.

Troisième Phase de la Civilisation, ou DÉCLIN.

DÉCLIN OU TROISIÈME PHASE.

Germe simple,	Esprit mercantile et fiscal.
— *composé*,	Compagnies actionnaires.
PIVOT,	*Monopole maritime.*
Contrepoids,	Commerce anarchique.
Ton,	Illusions économiques.

CH. FOURIER.

Mirabeau, marchand de drap.

Enseigne de M. LE MARQUIS DE MIRABEAU.

Quel est aujourd'hui l'état de l'Europe? L'Angleterre d'un côté; elle possède par elle-même une domination à laquelle jusqu'à présent le monde entier a dû se soumettre; de l'autre, l'empire Français et les puissances continentales, qui, avec toutes les forces réunies de leur union, ne peuvent s'accommoder du genre de suprématie qu'exerce l'Angleterre. Ces puissances avaient aussi des colonies, un commerce maritime; elles possèdent, en étendue de côtes, bien plus que l'Angleterre; elles se sont désunies; l'Angleterre a combattu séparément leur marine; elle a triomphé sur toutes les mers; toutes les marines ont été détruites. La Russie, la Suède, la France, l'Espagne, qui ont tant de moyens d'avoir des vaisseaux et des matelots, n'osent hasarder une escadre hors de leurs rades.

NAPOLÉON.

La première partie de la Civilisation, la vibration ascendante, indépendamment des ressources d'apogée qu'elle était destinée à créer, a eu pour effet, comme nous l'avons vu, de briser le joug nobiliaire, héritage des sociétés inférieures, sorti du système patriarcal ou des conquêtes des Barbares.

La seconde partie de la période, sa vibration descendante, doit être en analogie inverse avec

la première, de même que les deux derniers âges de l'homme nous présentent inversement des phénomènes analogues à ceux des deux premiers. Je dis analogues et non pas identiques, car l'aube du jour et le crépuscule, l'enfance et la caducité de l'homme, le commencement et la fin de tout mouvement, sont en analogie, mais non en conformité exacte. D'après ce principe, déduit de la formule générale du mouvement établie plus haut, nous pouvons nous attendre à voir la Civilisation qui a commencé par une féodalité, finir aussi par une féodalité. Cette vérité théorique est déjà d'ailleurs suffisamment démontrée par les faits européens qui nous entraînent aujourd'hui. Examinons :

1.

Germe simple, Esprit mercantile et fiscal.

L'accroissement de la richesse des industrieux a tué la féodalité nobiliaire : la puissance sociale ne repose plus sur le blason et les parchemins, elle repose sur l'argent. Les moyens d'arriver à la fortune sont l'industrie, le commerce et les places du gouvernement. L'esprit de l'époque va donc être *l'esprit mercantile et fiscal.* Ce caractère est désigné au tableau comme *germe simple* de troisième phase. Et en effet ce nouveau

caractère contient en germe une nouvelle féodalité, la féodalité financière, ou industrielle et mercantile : car vous voyez bien que, puisque l'argent est devenu le nouvel élément réel de la puissance sociale, les choses vont naturellement se coordonner à ce nouveau principe. Les *parias* de la seconde partie de la Civilisation ne seront plus serfs, vassaux et manans taillables et corvéables par droit seigneurial; ce seront les prolétaires et les bas-industriels qui vont former les couches inférieures et subordonnées à celles des possesseurs des richesses. La nécessité de vivre, d'échapper à la faim et à la misère, les mettra, par le fait, à la disposition de ceux qui ont en main la propriété et les instrumens de travail.

Pour qui sont les chances, les chances certaines, toutes les chances, dans cette lutte qui s'engage sur le champ de bataille industriel entre les riches et les pauvres?

Ceux qui possèdent la richesse sont, pour augmenter leur avoir, dans des circonstances éminemment favorables; tandis que ceux qui n'ont pas la richesse sont au contraire, pour y arriver, dans des circonstances très-défavorables. Les moyens d'avénement à la fortune sont, en effet, dans l'époque que nous examinons, l'industrie,

le commerce, le talent, les places; et personne ne niera que les individus bien nantis, ceux qui peuvent se livrer aux spéculations avec des capitaux dont manquent les classes inférieures, avec une intelligence cultivée et des armes que leur a données une éducation dont sont dépourvues ces mêmes classes inférieures; on ne niera pas, dis-je, que ceux-là n'occupent, par rapport aux autres, dans la nouvelle carrière de la Civilisation où l'argent est la puissance sociale, des positions dont la supériorité de force est incontestable. — La fortune est le but; les uns courent dans la carrière avec des chevaux, des voitures; les autres sont à pied, chaussent des semelles de plomb et plient sous le faix qu'ils ont à porter.

Ainsi, à partir du moment où la Civilisation, ayant affranchi politiquement les industrieux du joug nobiliaire, entre en plein dans le développement de l'industrialisme et du mercantilisme, deux catégories tendent à se former avec des caractères plus tranchés de jour en jour : la catégorie de *ceux qui ont*, et la catégorie de *ceux qui n'ont pas*. — Il arrivera bien que des individus sortiront des rangs prolétaires ou bas-industriels, et entreront dans les rangs de la haute propriété et de la haute industrie; comme aussi des individus de cette classe tomberont en se rui-

nant dans la classe inférieure : mais ces exceptions n'infirment nullement la règle générale.

Donc, l'élément industriel — dont l'accroissement a peu-à-peu écrasé l'aristocratie nobiliaire dans la partie antérieure de la Civilisation, — continuant son développement, voit son monde se diviser après la victoire. Maîtres du champ de bataille, les hauts-industriels, hauts-commerçans, hauts-propriétaires bourgeois, qui avaient marché à la tête du mouvement populaire contre la féodalité nobiliaire, constituent alors, avec les familles anciennes qui se rallient à l'industrie et y apportent les débris de leurs immenses propriétés, constituent, dis-je, une nouvelle domination, une nouvelle puissance sociale assise sur l'industrie et la fortune. La grande supériorité des moyens de cette classe comparés aux moyens des classes inférieures, lui assure en marchant en avant dans l'industrialisme civilisé, l'absorption, la concentration des richesses et de la puissance, qui vont se retirant de plus en plus des mains des classes inférieures. Et comme le commerce civilisé est doué, ainsi que nous l'avons démontré, de la plus haute capacité d'absorption, on conçoit que *l'esprit mercantile* doit former le caractère saillant de la troisième phase de Civilisation. Cette phase prépare déjà manifestement l'inva-

sion de la féodalité industrielle, qui sera caractère de la dernière époque, comme la féodalité nobiliaire était caractère de la première.

2.

Germe composé, Compagnies actionnaires.

Nous voyons ensuite au tableau, les *compagnies actionnaires* figurer comme *germe composé* de troisième phase. On conçoit, en effet, que la supériorité industrielle des capitalistes sur les non-capitalistes est puissamment augmentée par la concentration de leurs capitaux, qu'ils opèrent au moyen du régime des compagnies actionnaires. Ce procédé leur permet de se réunir entre eux pour des entreprises et des spéculations beaucoup plus vastes qu'ils ne pourraient les faire avec leurs fortunes séparées. Ce procédé leur donne encore des garanties contre la ruine qui menace celui qui met tous ses fonds dans la même opération : si bien qu'à ce régime, la haute classe industrielle trouve sûreté à la fois et multiplication de puissance.

A mesure que ce régime s'étend et s'élargit, les grandes entreprises industrielles et commerciales deviennent de plus en plus menaçantes pour les petits industriels et les petits produc-

teurs, qu'elles doivent écraser et dépouiller inévitablement ; car la concurrence prolongée est, de toute nécessité, mortelle pour les derniers. Nous verrons même tout à l'heure qu'à l'aide de ce procédé les princes de la finance peuvent, en se tournant vers l'exploitation agricole, envahir promptement les deux-tiers de la propriété territoriale. — Ce serait alors l'entrée franche en quatrième phase.

Quoi qu'il en soit, en troisième phase, la puissance des grandes fortunes, multipliées encore par la concentration actionnaire, par la fabrication en large échelle, l'emploi des machines et les opérations des grandes maisons, écrase déjà une foule de moyens et bas-industriels et commerçans. Le prolétariat et le paupérisme marchent à grands pas : et comme les capitalistes habitent les villes, c'est dans les villes que s'établit d'abord la fabrication en grande échelle ; c'est aussi là que sont le plus vîte sensibles les désastreux effets que je viens de signaler ; c'est là que s'amoncèlent des armées de prolétaires vivant au jour le jour sans qu'il y ait entre eux et leurs maîtres le lien qui existait autrefois entre le seigneur et son vassal. Ces armées-là sont menaçantes pour la civilisation ; car, indépendamment des perturbations industrielles qui arrachent quelquefois

subitement à des populations ouvrières le misérable morceau de pain qui les soutient, la troisième phase, — par le fait des deux mouvemens qui s'accomplissent chez elle en sens contraires, — est pour le moins aussi féconde que la deuxième en luttes intérieures, en guerres civiles. — Seulement les révolutions, au lieu d'éclater au nom des droits politiques, se font pour des droits sociaux : l'émeute quitte le caractère *politique* pour revêtir le caractère *industriel.*

Pivot, *Monopole maritime.*

L'esprit mercantile et le puissant levier de la concentration actionnaire, qui tendent à mettre aux mains des grands capitalistes la direction et le monopole de l'industrie, sont les élémens du *monopole maritime* ou haut monopole commercial, caractère *pivotal* de la troisième phase, qui résume l'époque et ses tendances. Ce monopole influe évidemment sur la politique générale au point d'en changer complétement la couleur : il devient le centre d'action de cette politique, et lui imprime un mouvement tout nouveau qui révèle l'énergie sociale de l'élément mercantile à cette époque et montre à nu sa puissance sur le sort des nations, dont il est réellement l'arbitre normal à ce point de leur développement. L'es-

prit mercantile teint de sa couleur, alors, la diplomatie, les guerres et toutes les transactions internationales; il monte au trône; il force le lord grand-chancelier du royaume à siéger au parlement sur une balle de laine.

Le lecteur trouvera, dans la *Théorie des quatre mouvemens*, une étude très-détaillée du monopole maritime. — On comprendra de reste ici l'importance de ce caractère, désigné comme pivot de troisième phase, si l'on réfléchit à la puissance sociale que le monopole maritime a successivement manifestée dans toutes les nations chez lesquelles il s'est produit. L'histoire des Tyriens et des Carthaginois, dans l'antiquité; celle plus récente des républiques de Gênes, de Venise, de Hollande, et la très-moderne histoire d'Angleterre, suffisent bien pour nous faire apprécier cette puissance.

3.

Contrepoids, Commerce anarchique.

Le principe de libre concurrence, élément générateur de l'aristocratie financière qui se forme et grandit alors, produit en même temps le *commerce anarchique* qui est caractère de *contrepoids* de la troisième phase.

Ce sont, en effet, les hautes opérations commerciales qui sont monopolisées par les grands capitalistes et les compagnies actionnaires, puisqu'eux seuls peuvent les entreprendre et les conduire. Les petits capitalistes n'ont à leur portée que le commerce inférieur et les opérations de détail. Grâce à l'esprit mercantile qui domine, ils s'y jettent avec fureur, ils encombrent d'une grande surabondance d'agens et d'établissemens incohérens les canaux de la circulation. Les hauts-commerçans sont même entraînés, chacun isolément, à favoriser ces établissemens, en ouvrant des crédits et fournissant des marchandises à ceux qui veulent entrer en maison, — et cela, dans le but de se créer de nombreuses clientelles et de s'ouvrir ainsi des débouchés.

La concurrence effrénée que se font entre eux ces agens en sous-ordre, par suite de leur superfétation, ouvre nécessairement les portes aux fraudes et aux falsifications de toute espèce ; et c'est le corps social, le consommateur surtout, qui paient les dommages qu'ils se portent les uns les autres. La déprédation résultant de cet état de choses va croissant avec la complication et l'anarchie. C'est donc grâce à cette anarchie commerciale que le bas-commerce peut se soutenir et faire contrepoids à l'envahissement des

grands capitalistes. Cet effet peut vous devenir très-sensible, si vous remarquez que du jour où les grands capitalistes se mettront à organiser eux-mêmes, au milieu des centres de population, — ce qui commence à se faire déjà, — de larges établissemens pour la vente détaillée ; dès ce jour-là, les moyens et bas-marchands seront écrasés ; les opérations commerciales inférieures seront monopolisées par leurs grands rivaux, comme le sont déjà les opérations supérieures : — en même temps l'anarchie commerciale sera réduite ; la régularisation du commerce deviendra plus facile, les caractères de féodalité industrielle plus tranchés ; ce qui avancerait la caducité de la Civilisation et rapprocherait par conséquent l'avénement en Garantisme, où conduirait l'institution des *solidarités commerciales*.

4.

Ton, Illusions économiques.

Il est palpable que le *ton* de la troisième phase est donné par les *illusions en économisme*, science fausse et décevante, engendrée à la suite des développemens du mercantilisme, comme la poésie chevaleresque donnait sa couleur aux époques de féodalité nobiliaire, et comme l'idéologie philosophique et libérale caractérisait

l'époque d'affranchissement politique des industrieux. L'esprit chevaleresque a été tué par l'esprit libéral qui l'a ridiculisé et nommé *donquichotisme*. Aujourd'hui, l'économisme est en train de tuer l'esprit libéral par la *politique des intérêts*, qui jette déjà sur l'esprit libéral pur une teinte très-marquée de duperie et de niaiserie.

§. IV.

Quatrième Phase de la Civilisation, ou CADUCITÉ.

CADUCITÉ OU QUATRIÈME PHASE.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.
— *composé*, Maîtrise en nombre fixe.
PIVOT, *Féodalité industrielle.*
Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.
Ton, Illusions en Association.

CH. FOURIER.

Retirez-vous tous deux dans quelques cabanes des faubourgs. Travaille pour gagner ta pauvre vie, fais des enfans et meurs de faim. Va-t-en, va, te dis je. OTWAY.

La quatrième phase est la constitution régulière de la féodalité industrielle et le terme du mouvement dont nous venons de suivre les développemens successifs dans la carrière de la Civilisation.

La féodalité industrielle serait constituée de fait, quand les princes de la finance auraient

envahi une grande partie du fonds, quand ils auraient monopolisé, non-seulement le commerce, la fabrication et les capitaux de circulation, mais encore le sol du pays, la source même des richesses, l'agriculture, pivot de l'industrie générale.

1.

Germe composé, Maîtrise en nombre fixe.

Or, l'anarchie commerciale et les innombrables désordres qu'elle engendre, falsifications, déprédations et banqueroutes, ne faisant que croître et embellir par suite de la position de plus en plus critique des bas-industriels et bas-marchands dans la lutte de concurrence, il arriverait que l'envahissement des opérations inférieures par les grands capitalistes, aurait un puissant auxiliaire dans un esprit de réaction contre le principe d'anarchie mercantile, et de répression des désordres croissans du commerce. Dès-lors cet esprit de réaction ne tarderait pas à se traduire politiquement par la création des *maîtrises en nombre fixe* et des corporations privilégiées.

On déduirait la nécessité de cette institution de l'exposé des désastres qu'entraîne après elle la superfétation des agens commerciaux, et de l'urgence d'y porter remède. D'ailleurs, cette insti-



tution serait toute favorable aux puissans du jour. — Une observation attentive des faits généraux qui se produisent aujourd'hui en France et en Angleterre, suffit amplement pour légitimer cette prévision de la théorie. — Or, il est évident que cette institution, souverainement injuste et odieuse, comme la plupart des institutions de la Civilisation, qui est ballottée sans cesse dans des extrêmes vicieux, éclaircirait promptement les rangs du commerce, et on en évincerait tout le menu dont la ligne de bataille serait radicalement enfoncée par cette manœuvre. Aussi ce caractère est-il désigné au tableau comme germe composé de quatrième phase.

2.

Germe simple, Monts-de-Piété ruraux.

L'autre germe est la constitution des *Monts-de-Piété ruraux*, analogues aux Monts-de-Piété des villes. — L'agriculture est dénuée de capitaux, tandis qu'ils affluent dans les banques du commerce; elle est réduite à les demander à l'usure. Or, l'établissement régularisé, par de puissantes compagnies actionnaires, de Monts-de-Piété ruraux prêtant au laboureur sur *hypothèque territoriale*, serait considéré par lui, dans le pitoyable état de choses actuel, comme une bienfaisante

institution. Cette bienfaisante institution n'en finirait pas moins par envahir une grande partie de la propriété territoriale, en se payant avec des lambeaux de sol, de ses prêts hypothéqués. (1) Les Monts-de-Piété ruraux accumulant les propriétés territoriales, deviendraient vite de grands centres d'exploitation conduits avec art, bien pourvus de capitaux, administrés unitairement. La concurrence de ces grands centres avec les exploitations morcelées, favoriserait le mouvement d'invasion, et toutes les menues exploitations seraient promptement absorbées.

Pivot, *Féodalité industrielle.*

La société, pendant le temps que ces faits s'accomplissent, est dans une affreuse position; les crises et les révolutions sont sans cesse imminentes. Enfin, lorsque tous les paysans seraient dépossédés de leurs petites propriétés, ils viendraient travailler comme journaliers dans les grandes fermes, ainsi que vous voyez déjà des populations entières travailler dans les bagnes industriels nommés usines et manufactures. Les classes inférieures courberaient le dos alors sous un véritable servage, et seraient amenées au sort

(1) Voyez, au chapitre suivant, la note (4) sur l'envahissement de la propriété foncière par les prêts hypothécaires.

où sont réduits, à l'heure qu'il est, plusieurs millions d'hommes en France et surtout en Angleterre. Ce ne serait plus l'ancien servage *individuel*, qui livrait en propriété le vassal à son seigneur : ce serait un servage *collectif*, livrant les classes inférieures, en masse, à la disposition des détenteurs de la richesse, aux seigneurs féodaux de la finance, de l'industrie et de la propriété.

Les nouveaux vassaux iraient demander du travail à ces grands centres d'exploitation dont le sol serait hérissé; quelques dispositions économiques et favorables à leur bien-être ne tarderaient pas à être prises à leur égard, une fois la féodalité solidement constituée. On aviserait à les intéresser aux opérations par des primes dans les bénéfices; ils seraient, de la part des chefs, les objets d'une certaine bienveillance intéressée. Le peuple trouverait dans ces fermes un travail assuré et une subsistance économique préparée en grande échelle : ces fermes deviendraient donc recours et *asile* du pauvre, et la société, dès-lors, tendrait fortement au Garantisme.

3.

Contrepoids, Fermiers de monopole féodal.

Il devient palpable qu'à cette époque, le sol du pays, divisé en vastes exploitations, parfaite-

ment mobilisé par des titres de propriété dont la transmission dans les familles s'opérerait sans lacérer aucunement ces grands domaines; que le sol du pays, dis-je, serait inféodé tout entier à la race des possesseurs actionnaires, et que la noblesse mercantile (si toutefois ces deux mots peuvent se conjuguer l'un sur l'autre) serait aussi régulièrement organisée que la noblesse militaire l'était dans la première phase. Or, cette nouvelle féodalité constituerait, dans la nation, une puissance à côté de la puissance du gouvernement; c'est ce fait qui détermine le caractère de *contre-poids* de la quatrième phase, très-analogue, comme on peut voir, avec le caractère correspondant de la première.

Et de même que l'unité nationale, en Civilisation, n'a été fondée qu'au moment où l'élément monarchique fut assez fort pour prendre en main, réduire et diriger l'élément féodal militaire, de même ici la nation n'entrerait franchement en Garantisme, que du jour où le gouvernement saurait prendre en main et diriger unitairement l'élément industriel.

Il est sensible, d'ailleurs, que le gouvernement de quatrième phase, pour peu qu'il eût quelque connaissance des choses, rencontrerait

bien moins d'obstacles à cette opération, que Richelieu et Louis XIV, eux, n'en eurent à surmonter pour mettre le mors dans la bouche de la féodalité; ce qui ne se fit pas sans lui briser quelques dents, comme on sait. — Ici, le gouvernement n'aurait pas de châteaux-forts à raser, ni de seigneurs à décapiter, il aurait seulement à soumettre toute la machine à une impulsion unitaire, à se faire intermédiaire entre les centres de population de différens ordres, à régulariser leurs échanges et leurs procédés commerciaux, à établir partout les unités de poids, de mesure, de langage, etc.; à introduire, enfin, des garanties dans toutes les relations industrielles et commerciales. Il n'y aurait personne à déposséder par la violence, et toutes ces opérations marcheraient rapidement. Nous ne serions déjà plus, alors, en Civilisation.

4.

Ton, Illusions en Association.

Pour achever, d'un mot, l'examen des caractères de quatrième phase, ajoutons que le *ton* de cette époque serait donné par les *illusions en Association*. Nous disons encore illusions, car l'Association simpliste, qui n'associe que les capitalistes pour augmenter leur puissance d'absorp-

tion, et leur faciliter le dépouillement des moyens-propriétaires et des bas-travailleurs, est un odieux travestissement de la véritable Association : et d'un autre côté, les légères primes accordées déjà dans cette phase aux ouvriers, ainsi que les dispositions économiques des grandes fermes, ne seraient encore aussi que des images trompeuses et déformées, de vraies caricatures de l'Association réelle.

RÉSUMÉ,

ET

FIN DE LA CIVILISATION PAR TRANSITION

en Garantisme.

Je transporterai le lecteur à l'epoque où les *fermes fiscales*, *fermes d'asile*, auraient pris consistance, et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire ; à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition, qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chaumière sans pain, de ses légions d'enfans à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain

Ch. Fourier.

Si vous voulez maintenant revenir au grand tableau et y donner un instant de réflexion et d'étude, vous comprendrez sans peine, et mal-

gré l'insuffisance des développemens auxquels je viens de me livrer :

Que les deux vibrations, ascendante et descendante, de la période de la Civilisation sont, comme les deux moitiés de la vie humaine, symétriques entre elles par rapport au terme milieu ou apogée ;

Que la civilisation commence et finit par une féodalité ;

Que les phases de vibration ascendante opèrent la diminution des servitudes *personnelles* ou *directes*, et les deux phases de vibration descendante, l'accroissement des servitudes *collectives* ou *indirectes ;*

Que, dans les deux phases extrêmes, il s'établit des supérieurs dont la puissance est très-grande, aux inférieurs plongés dans un état de faiblesse et de grande débilité, un rapport de protection et de bienveillance caractérisé, dans la première phase par l'esprit chevaleresque, et dans la dernière par les illusions en association ;

Que, dans les phases intermédiaires, où les forces sont moins inégales, le temps est fortement à la guerre et aux révolutions ;

Que les révolutions d'ascendance revêtent spécialement le caractère que, dans le langage actuel, on peut appeler *politique;* tandis que les révolutions de décadence revêtent spécialement le caractère *industriel;*

Que la nature des contrepoids établis par la Civilisation ne produit que l'équilibre désigné en mécanique sous le nom d'*équilibre instable;*

Que les illusions de la vibration ascendante (chevalerie et liberté) sont empreintes d'un caractère de noblesse, tandis que celles de décadence tirent leur couleur d'un ignoble matérialisme social.

Enfin, vous comprendrez que la tâche providentielle de la Civilisation est la création des sciences et des arts, des instrumens de puissance et de bonheur de l'humanité; mais que cette société est incapable, elle, de produire ce bonheur et cette puissance. Arrivée à son apogée et dotée de ses conquêtes, elle doit organiser une période supérieure compatible avec la justice, la vérité, la loyauté de mœurs, sous peine de s'engouffrer dans une voie de décadence semée de turpitudes et côtoyant des abîmes révolutionnaires. — D'où il dérive très-scientifiquement

que dans la vibration ascendante, le progrès doit se mesurer par les découvertes dans les arts, les sciences, et dans les procédés techniques d'industrie, comme sont, par exemple, les découvertes de la poudre à canon, de la boussole, de l'imprimerie, des mécanismes à vapeur, de la chimie expérimentale, de l'astronomie rationnelle; l'établissement des méthodes d'analyse algébrique, différentielle, et du calcul intégral; leurs applications à la géométrie, à la mécanique, à l'art des constructions, etc. etc.—Tandis qu'à partir de l'apogée et dans la vibration descendante, le progrès doit se mesurer par l'invention des institutions qui tendent à pousser la Civilisation vers sa quatrième phase, et la conduire ainsi à sa mort naturelle; — ou, ce qui est bien supérieur encore, — par les inventions des institutions qui auraient pour effet de réaliser d'emblée, soit le Garantisme, soit une période plus avancée encore et plus heureuse.

En un mot, et pour énoncer le principe dans sa généralité, — le progrès doit se mesurer, dans toute la durée de l'enfance sociale, par l'ensemble des faits dont le concours tend à donner à l'humanité l'investiture de la gérance unitaire et harmonique qu'elle est destinée à exercer sur son globe.

Or, certes, ce ne sont pas les querelles théologiques et politiques, ni les révolutions, ni les vanités idéologiques, métaphysiques et contradictoires de la philosophie et de la morale, qui ont jamais fait avancer de beaucoup de degrés l'*odomètre* (1) social que l'on construirait sur ce principe.

La quatrième phase de Civilisation une fois constituée, on entrerait facilement en Garantisme. On conçoit, en effet, que les fermes féodales bien pourvues de capitaux, et qui seraient grands centres de production et de consommation, à la fois, n'auraient pas de peine à anéantir complétement le commerce anarchique, en s'emparant des transports, établissant des entrepôts pour leurs produits et servant eux-mêmes la consommation de leurs vassaux. Le nouveau mode de distribution se prêterait facilement, alors, à la régularisation et à l'établissement des solidarités et garanties commerciales. On régulariserait de même la Production et la Consommation : de telle sorte que l'emploi de la fraude serait, sinon anéanti en toutes relations, du moins considérablement réduit.

(1) *Odomètre*, instrument mesurant le progrès. Οδος, chemin, μέτρον, mesure.

Les grandes fermes, soutenues de fonds suffisans, menant de front les travaux d'agriculture, d'industrie et de commerce savamment organisés et combinés, réaliseraient de grands bénéfices; leur concurrence avec les exploitations morcelées, écrasante pour celles-ci, déterminerait forcément sur tous les points du sol la transformation de ces petites exploitations et leur agglomération par grands centres. La richesse et le bien-être général augmenteraient rapidement avec ces dispositions : la préparation des alimens devenant très-économique dans les fermes où elle serait faite en grande échelle, et les produits étant très-nombreux, le peuple ne serait déjà plus exposé à mourir de faim et manquer du nécessaire ; il trouverait dans tous ces grands centres d'action, et dans les grandes opérations industrielles du gouvernement, un travail assuré et varié à option. Le régime des primes émulatives et des parts dans les bénéfices accordés aux hommes de travail et de talent prendrait de plus en plus d'expansion ; chaque ferme ferait fonction de caisse d'épargne pour ses travailleurs, qui, par l'effet de ces différentes causes, ne tarderaient pas à devenir pour la plupart co-associés en *capital* (1) avec les grands possesseurs actionnaires.

(1) On voit que la propriété aurait subi, en passant par la phase

Déjà les masures et les cabanes du village auraient été désertées par les paysans pour l'habitation de la grande ferme où, grâce à l'organisation générale de l'industrie, ils se trouveraient *assurés* contre la misère et le manque de travail, car il y aurait toujours du travail varié et à choix, pour eux, leurs femmes et leurs enfans, dans les cultures, les ateliers de fabrique et de manutention domestique. — Chaque grande ferme aurait des salles particulières pour tenir les enfans de différens âges; et leur éducation, gratuite ou à-peu-près pour les parens, serait d'autant mieux soignée, que la ferme n'aurait qu'à gagner à former des hommes habiles.

Cette éducation, on le sent de reste, ne consisterait pas à apprendre aux élèves le grec et le latin, à les nourrir d'une sainte admiration pour les mœurs des vertueux républicains romains : on les occuperait donc peu du *De viris* et de

de féodalité industrielle, la grande transformation de *propriété foncière immobilière*, en *propriété actionnaire mobilisée*. Cette transformation, opérée au milieu du dépouillement général des classes basses et moyennes, serait précisément le germe qui préparerait l'universalisation postérieure de la propriété. Ainsi, la quatrième phase de Civilisation a pour effet utile de changer la forme de la propriété, de la rendre *actionnaire*, *composée* et *sociale*, d'*individuelle* et *simple* qu'elle est aujourd'hui : la quatrième phase, en outre, substitue de grandes exploitations régulières et unitaires à nos communes morcelées. Telle est sa tâche providentielle.

l'*Appendix;* mais on leur enseignerait les mathématiques, les sciences naturelles, et l'on ferait d'eux, par une éducation pratique, des travailleurs adroits, forts et intelligens. Déjà aussi on pourrait consulter les vocations particulières, et donner à chaque enfant une direction conforme, du plus au moins, avec ses goûts et sa nature.

Les travaux domestiques, qui absorbent dans les ménages morcelés tout le temps et tous les soins des femmes, n'exigeant plus, pour être exécutés en grand dans les fermes, qu'un nombre beaucoup moins considérable d'agens, les femmes peuvent s'y livrer à des occupations de toute industrie compatible avec leur nature : et comme d'ailleurs les occupations de ménage sont, dans la ferme, des *fonctions rétribuées*, il résulte de ces nouvelles dispositions que déjà le travail de la femme commence à devenir *directement lucratif pour elle.* C'est ainsi que la femme marche dès-lors à la conquête de son *individualité*, de son *indépendance sociale;* c'est ainsi qu'elle cesse d'être inféodée à l'homme et contrainte par position *d'échanger avec lui obéissance contre protection* (1). Désormais elle *gagne sa vie*, elle

(1) « Le mari doit protection à sa femme, et la femme obéissance » à son mari. »

Article 213 du *Code civil* civilisé.

a rang social; elle engage dans la société *pour son propre compte*, *son* Capital, *son* Travail et *son* Talent; elle a place par elle-même et pour elle-même, et n'est plus seulement comme aujourd'hui dans le monde une *annexe* à son mari. Puis, comme elle s'appartient dès-lors *par le fait*, ce fait se traduit dans la législation; et le mariage, au lieu d'être un contrat d'*inféodation* de la femme à l'homme, devient un contrat *d'union volontaire*, qui n'implique plus une *communauté de biens* et n'investit plus le mari *de la régence des biens communs:* c'est un contrat d'union libre avec *garantie réciproque de dissolution* quand il cesse de convenir à l'un des contractans. La femme est hors de tutelle. — Ceci prouve clairement que le *divorce* n'est point un caractère appartenant réellement à la Civilisation, mais bien au Garantisme.

Le lecteur doit avoir maintenant une idée assez exacte de la période désignée sous ce nom, et dont nous venons de suivre pas à pas l'éclosion en examinant la *transformation naturelle* des *fermes féodales* en *fermes garantistes*, c'est-à-dire en nouveaux élémens sociaux substitués aux précédens, comme les précédens se seraient substitués eux-mêmes à l'élément actuel qui est la Commune morcelée. — Les nouvelles Communes

mé.riteraient bien le nom de *Communes garantistes*, puisque ce régime présenterait au peuple, ainsi qu'on vient de le voir, des garanties réelles contre la misère, et contre l'extrême dépendance où la misère le place en Civilisation ; et puisqu'en outre il offrirait à la femme une garantie sociale contre l'assujétissement où l'homme la tient aujourd'hui ; — assujétissement honteux qui avilit et dégrade la femme en la dépouillant de la liberté, sans laquelle il n'y a pas de dignité réelle pour aucune créature. La femme est aujourd'hui quelque chose qui se vend, se maquignonne et s'achète ; c'est un être sur le front duquel la société efface légalement le signe dont Dieu a marqué l'homme pour le distinguer de l'animal, le signe de la libre volonté !

Cette dégradation sociale est si bien accomplie maintenant, que les femmes n'en ont pas le sentiment plus que le paysan russe ou l'esclave né aux colonies sous le fouet du planteur, n'ont euxmêmes le sentiment de la dégradation de leur nature. Aussi la dissimulation, l'astuce et la ruse, sont généralement chez elles les résultats nécessaires de ce faussement de caractère, de cette subversion de destinée.

Quoi qu'il en soit de ces choses, et pour ré-

sumer notre rapide examen de la sixième période, nous pouvons dire que la richesse et le bien-être général augmenteraient rapidement avec les dispositions que nous venons de signaler. Les institutions et caractères de Garantisme, dont j'ai cité plus haut quelques échantillons que nous possédons aujourd'hui, se produiraient et se généraliseraient d'eux-mêmes; la société entrerait dans la voie du progrès réel, de l'émancipation de toutes les individualités humaines, de la vraie liberté; elle marcherait à grands pas vers l'organisation du *régime sociétaire* que nous aurons bientôt à décrire, et que nous pouvons réaliser de suite, sans passer par les périodes (1) qui nous en séparent, ainsi qu'il sera démontré plus loin.

Le lecteur sentira sans doute qu'un sujet aussi vaste que celui dont je viens de faire la recon-

(1) Il serait à propos de jeter ici un coup-d'œil sur la septième période, et de montrer comment les classes riches réaliseraient elles-mêmes, dans celle période, sous le rapport *passionnel* et pour les *plaisirs*, ce que le Garantisme réalise, lui, avec les classes inférieures, sous le rapport *matériel* et pour l'*utile*. Mais je suis trop pressé par l'espace et par le temps pour entrer dans ces considérations qui seraient pourtant fort intéressantes. D'ailleurs, le *régime phalanstérien* nous présentera, en système *composé*, ce que cette septième période ne nous offrirait qu'en système *simple*; et le lecteur, quand il aura pleine connaissance de la forme sociale que nous allons étudier en détail, pourra facilement construire lui-même la période sur laquelle nous glissons ici.

naissance, demanderait de longs développemens pour être traité dans son ensemble. Bien que j'aie dépassé déjà les limites dans lesquelles je voulais encadrer l'analyse de la Civilisation, l'exposition que l'on vient de lire n'en est pas moins très-incomplète. Le seul examen des *caractères successifs* pourrait fournir matière à des investigations fort étendues : que serait-ce si l'on voulait entrer en détail dans le développement du cadre de critique générale que j'ai rapporté au commencement de ce chapitre, page 168 ? Il faudrait dix volumes pour remplir ce cadre.

Ce pourrait être un intéressant et beau travail que celui où l'on suivrait, la formule à la main, les mouvemens des peuples les plus célèbres; où l'on déterminerait leurs progrès et leurs rétrogradations; où l'on débrouillerait les caractères de différentes périodes et de différentes phases, souvent mélangés et confondus dans la même époque; où l'on donnerait, enfin, les raisons intimes des faits historiques, des marches en bonne route et des déviations. — Ce serait-là véritablement de l'histoire, ce serait l'histoire faite au point de vue de la destinée, l'histoire du développement matériel et passionnel de l'humanité. — Mais nous avons pour le moment une autre tâche.

A la suite d'une analyse méthodique et complète de tous les caractères de la Civilisation, le lecteur serait à même d'apprécier très-nettement l'état actuel des choses et de juger selon leur valeur les innombrables bévues politiques et sociales qui se commettent chaque jour. Nous en avons dit assez pour faire comprendre à quel point l'opinion est faussée par la crasse ignorance de nos hommes politiques de toutes les couleurs, de nos savans économistes qui ne savent rien, de tous nos faiseurs d'esprit public enfoncés sans guide scientifique dans un labyrinthe dont ils ne connaissent pas un sentier, barbottant dans les contradictions et les paroles, et entraînant dans un tohu-bohu tumultueux les nations qui ont la niaise bonhomie de leur accorder toujours foi et crédulité, malgré les déceptions sans nombre que cette crédulité leur a déjà values. — Voilà bien maintenant, depuis six mois, la France en train d'admettre sur la foi de quelques journalistes — dont pas un, d'ailleurs, n'est d'accord avec son voisin, — que c'est la réforme électorale qui va faire sa régénération et son bonheur! C'est pitoyable!..... — Que voulez-vous? ce sont aujourd'hui les rêveries renouvelées des Grecs, alliées aux rêveries économiques et mercantiles qui ont créance dans les esprits : ces chimères sont les dogmes du jour, cette religion obscure

et révolutionnaire a succédé avec ses subtilités, ses disputes et son fanatisme, au fanatisme, aux obscurités, aux subtilités et aux disputes de la théologie du moyen-âge : les résultats sont toujours les mêmes, — de la misère et du sang.....

Il est facile de voir que l'état actuel de la France est une Civilisation de troisième phase, fortement cramponnée encore aux illusions et disputes démocratiques de deuxième phase, ce qui complique la position et augmente le danger de la crise. La force des choses, le mouvement industriel assis sur la libre concurrence, nous poussent vers la quatrième phase; c'est de ce côté que sont les tendances du gouvernement. Le parti républicain nous tire vers la seconde, et le parti légitimiste rétrograde à la première. Or, il s'agit de nous élever avec les ressources et les instrumens que nous possédons, à une période supérieure, sans passer par les infamies sociales de la quatrième phase ; et voilà que la Civilisation, tirée en sens opposés, s'arrête sur un volcan, et y croupit en engendrant mille caractères odieux. Cet état de choses est extraordinairement critique, et comme il est, à peu de différence près, celui de toute l'Europe, il est très-sensé de dire que l'existence de la Civilisation européenne est fortement compromise.

Il importe trop au but utile de cet ouvrage, que le lecteur ne conserve aucun doute sur la tendance de notre Civilisation vers la féodalité industrielle, pour que nous ne consacrions pas un chapitre spécial à l'examen des symptômes que l'actualité nous fournit chaque jour sur ce sujet. Je vais donc achever de légitimer par des citations, des observations et des faits récens, les prévisions de la théorie. Les intelligences auxquelles ce livre s'adresse, trouveront dans ce complément de critique une lumière suffisante pour arriver à conviction.

222

CHAPITRE QUATRIÈME

ET COMPLÉMENTAIRE.

Sur le Mouvement qui emporte la Civilisation européenne vers la féodalité industrielle.

> Décidément nous prenons l'Angleterre pour modèle : nos ingénieurs, nos ministres vont lui demander des renseignemens ; nous nous mettons à sa suite, et nous plaçons toute notre gloire à l'imiter. — Mais que vous dit la science ? Elle vous dit que cette industrie gigantesque a pour principe essentiel la concentration du sol et des capitaux dans un petit nombre de mains. Et que vous crie l'expérience ? Elle vous crie que le résultat de toutes ces merveilles c'est l'oppression des classes inférieures, c'est le rétablissement de la féodalité, ou plutôt l'établissement d'une féodalité nouvelle, féodalité mercantile, plus odieuse et plus honteuse mille fois que celle des anciens jours.
>
> ABEL TRANSON.

> Les financiers soutiennent l'État comme la corde soutient le pendu.
>
> MONTESQUIEU.

IL est vaguement admis qu'une nouvelle aristocratie se forme maintenant dans notre état social. Voilà tantôt six ans que nos journalistes s'aperçoivent que l'argent est une puissance qui commence à remplacer celle des parchemins. Ils

se sont doutés que la propriété et le coffre-fort sont en train d'envahir l'influence politique et sociale; ils ont eu la perspicacité de signaler ce fait qui crève les yeux; — et puis ç'a été tout. Ils ont fait là-dessus un peu de littérature, chacun suivant sa nuance; ils en font même encore souvent sur ce sujet: plusieurs d'entre eux disent bien que c'est très-mal, que cela n'est pas convenable, et qu'il ne faut pas que cet envahissement s'accomplisse. Ils sont les amis du pauvre, de l'ouvrier, du commerce, eux; ils sont les amis de tout le monde; ils ne veulent pas que l'argent soit maître! Oh non, ma foi, ils ne le veulent pas! ils *protestent* même très-vivement contre ce.... et puis, ils sont les dévoués apôtres de la concurrence, de la libre concurrence, de ce grand bienfait de l'esprit philosophique qui est toute leur science sociale, toute leur religion économique..... et qui conduit tout droit à la féodalité industrielle; résultat dénoncé et démontré déjà scientifiquement par Fourier, il y a vingt-six ans.

Il est bien vrai que M. de Sismondi, l'économiste, après un voyage d'outre-mer, est revenu annoncer sur le continent, que l'Angleterre était pleine de prodiges industriels, et qu'en même temps aussi, elle regorgeait de pauvres, et d'un peuple de meurt-de-faim; — que l'indus-

trialisme n'est, jusqu'à présent, que la région des chimères.

Mais M. Say, l'illustre M. Say, le coryphée de la science, répliqua au sacrilége qui osait suspecter l'économisme et l'industrialisme assis sur la libre concurrence. — Lui, il n'en criait que plus fort le grand *laissez faire, laissez passer*, et il est allé ainsi saintement jusqu'au bout de sa carrière, sans douter, sans incertitude; il est mort dans sa foi : Dieu fasse paix à son âme! mais aussi, par grâce! que l'on fasse trève à sa désastreuse théorie. En attendant, voici des paroles de M. de Sismondi, qui sont précieuses à recueillir de la bouche d'un économiste, — économiste un peu hérétique (1), il est vrai.

« La situation périlleuse de l'Angleterre tient surtout au système des grandes fermes : la nation anglaise a trouvé plus économique de renoncer aux cultures qui demandent beaucoup de main-d'œuvre, et elle a congédié la moitié des cultivateurs qui habitaient ses

(1) Je dis hérétique, en ce sens qu'il s'est mis en contradiction avec les autres sur la question de l'industrialisme et de ses tendances. Les contradictions, d'ailleurs, sont très-naturelles et très-fréquentes dans cette étrange science. Toutefois, disons qoe M. de Sismondi n'a pas commis d'hérésie, ne s'est pas mis en contradiction avec les autres docteurs de l'économisme sur le procédé d'*étouffement* et d'*écrasement par silence*, qu'ils ont employé à l'unanimité à l'égard de la théorie de Fourier. — Oh! sor ce point, et en fait d'obscurantisme, M. de Sismondi a été très-orthodoxe. — L'économie politique lui doit une reconnaissance spéciale pour

champs. Il n'y a plus de *paysans* dans les campagnes ; on les a forcés de disparaître pour faire place aux *journaliers*. Les journaliers, qui, sous les ordres des riches fermiers, font tout le travail de l'agriculture, ***sont dans une condition plus dépendante, à plusieurs égards, que les serfs qui acquittaient la capitation et la corvée,.... et au plus haut terme de la Civilisation moderne, l'agriculture se rapproche de cette période de corruption de la Civilisation antique, où tout l'ouvrage des champs était fait par des esclaves.*** »

Sismondi, *nouveaux principes d'économie politique.*

A ces révélations, ajoutons-en d'autres dont on ne contestera pas la valeur.

« ***Assemblée des maîtres-artisans de Birmingham*, 21 *mars* 1827.** Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de » l'ouvrier ne peuvent pas le mettre à l'abri de la misère ; que la

les soins tout particuliers qu'il a pris de retarder sa chute, en empêchant la divulgation de la découverte sociale dont Fourier s'est rendu coupable aux yeux de la coterie. Nous avons entre les mains une correspondance de lui sur ce sujet, assez curieuse et édifiante, que nous pourrons bien rendre publique dans l'occurrence. — Cette année 1834 encore, M. de Sismondi a employé toute son influence à empêcher qu'un compte rendu *tout scientifique* de cette théorie ne parût dans la *Bibliothèque de Genève*. — Grâces aux bons soins de M. de Sismondi, l'exposé en question a été renvoyé à son auteur, mon ami Hypolite Renaud, capitaine d'artillerie, avec les éloges et les regrets d'usage, et l'aveu fait par le rédacteur en chef, *que M. de Sismondi trouvait* DANGEREUSE *l'exposition des idées de l'école sociétaire.*

Dangereuse ! — Oh ! vous avez bien dit, dangereuse : oui, M. de Sismondi, oui, dangereuse ! et vous ne tarderez pas à savoir, je l'espère, qu'elle est dangereuse d'un danger de mort pour la gloire de votre science, et pour la gloire de toutes vos excellences économiques.

» masse des employés à l'agriculture est nue; qu'elle meurt réelle-
» ment de faim dans un pays où il existe une surabondance de
» vivres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers, intéressés à rédimer le salaire des ouvriers et déguiser leur misère.

» Voici un second témoin, également intéressé à dissimuler le côté faible de la nation; c'est un économiste, un industrialiste qui va dénoncer sa propre science.

» *Londres, chambre des Communes*, 28 *février* 1826. M. Huskisson, ministre du commerce, dit : « Nos fabriques de
» soieries emploient des milliers d'enfans qu'on tient à l'attache
» depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : —
» Combien leur donne-t-on par semaine ? — Un schelling et
» demi, trente-sept sous de France, environ cinq sous et demi
» par jour, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par
» des contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout en-
» fant qui s'arrête un instant. »

Nouveau Monde, page 35.

Est-ce-là de l'esclavage *de fait?* qu'importe que l'esclavage provienne du seigneur ou de l'impérieuse nécessité de gagner un morceau de pain?

Aussi la *Quarterly Review* dit-elle : « Il résulte de la législation actuelle, que les ouvriers et leurs familles sont aussi complétement (1) *adstricti glebæ* dans toute l'Angleterre, que les serfs des temps féodaux, avec cette seule différence que ce n'est pas à la ferme mais à la paroisse qu'ils sont attachés. »

(1) *Adstricti glebæ*, attachés à la glèbe.

La *Quarterly Review* avoue le fait ; seulement elle le met sur le compte de la législation, ce qui n'a rien d'étonnant, parce qu'il est bien entendu aujourd'hui, que toute espèce de mal a sa source dans la chose politique : on veut absolument que tout ressortisse d'elle. — C'est qu'aussi c'est un si bon thême d'opposition à paraphraser que celui-ci: « Le peuple est réduit à la misère par les gouvernemens. » — Et quand on vous jure sa parole d'honneur que c'est le gouvernement qui est cause que le peuple meurt de faim, qu'auriez-vous à dire si vous étiez de son bord? n'entendons-nous pas tous les jours un concert de journalistes qui soutiennent, affirment, et sérieusement encore, que c'est le principe monarchique qui pèse sur les rangs inférieurs de la société, et rédime le pain des ouvriers.... En conscience, à quelque parti que vous apparteniez, dites, n'est-ce pas à casser les bras ou à faire crever de rire?

Disons pourtant que dernièrement le *National* semble être venu sur ce point, en partie du moins, à résipiscence. Avant de le citer, donnons le remarquable passage des *Débats* auquel il répondait : c'était à propos des dernières (γ) affaires de Lyon, crises si graves, et qu'on oublie si étourdiment sitôt qu'elles sont passées !

« Les événemens de Lyon n'ont à nos yeux aucune couleur ré-

publicaine, et c'est pour cela surtout qu'ils doivent effrayer. Leur cause est plus profonde et plus grave ; elle tient à l'état même de notre société commerciale et industrielle. Lyon est le symptôme d'une triste maladie sociale qu'il n'est au pouvoir d'aucune forme politique de guérir. Nous serions une république, que les choses à Lyon n'en iraient pas mieux. Comme la monarchie, la république aurait à faire à d'immenses agglomérations d'hommes dans les villes manufacturières, à des foules dont la vie précaire et chanceuse dépend des mouvemens et des vicissitudes du commerce. A moins de jeter ces foules sur les champs de bataille, et d'en faire de la chair à canon, le danger serait le même pour la république que pour la monarchie. »

Journal des Débats, 22 *février* 1834.

Voici ce que, le lendemain 23, le *National* avouait à son tour :

« Nous sommes forcés de nous dire avec le *Journal des Débats* de ce matin, qu'un gouvernement républicain, dans des conjonctures semblables, ne ferait peut-être diversion au malaise de cette immense population ouvrière, qu'en précipitant sa partie généreuse et vive sur des champs de bataille révolutionnaires...... Comme le gouvernement du 7 août *ne fait* la guerre qu'à l'intérieur, et ne sait armer les citoyens que contre leurs concitoyens, il doit lui être plus difficile qu'à tout autre de conjurer des maux dont la cause est cachée dans les profondeurs d'une société trop instruite pour n'opposer que la résignation à la douleur, et trop peu éclairée peut-être, pour chercher des remèdes *hors des voies de réactions et de représailles*.

Ce sont ici des aveux bien singuliers. On reconnaît d'abord que le mal a sa racine dans l'organisation sociale, et non dans l'organisation politique. — C'est bien. On confesse franche-

ment son ignorance, et l'ignorance de tous les faiseurs d'opinion. — C'est encore mieux.

Mais voici qui est mal : — on sent qu'il y a des remèdes à chercher *hors des voies de réaction et de représailles*, et l'on se cramponne pourtant à une politique de réaction et de représailles! et l'on fait ses efforts pour bouleverser la société, tout en avouant son impéritie sociale ; car on confesse que le *seul* remède qu'on saurait employer, consisterait à *changer la chair à misère* en *chair à canon;* à jeter sur des champs de bataille révolutionnaires la partie vive et généreuse de ces immenses populations ouvrières! Et l'on reproche au gouvernement comme une faute politique, de n'avoir pas fait ainsi! — La faim ou la gueule du canon! — Belle alternative que nos hommes d'état de l'un et de l'autre bord offrent à leur peuple souverain!

Et puis ensuite?... quand l'Europe aurait été bouleversée ; quand vous l'auriez entièrement républicanisée, que feriez-vous pour remédier au mal de la faim et de la misère qui reparaîtraient plus fort que jamais: — car apparemment la guerre ne créerait pas de grandes richesses? — Alors, n'est-ce pas, vous jetteriez la partie vive et généreuse des prolétaires européens sur l'Asie

et l'Afrique, et vous républicaniseriez les Tartares et les Chinois. — Et après?....

Mais, en vérité, c'est pitoyable !

Et le gouvernement, lui, que fera-t-il? S'imagine-t-il que ses baïonnettes, ses coups d'épée de sergens de ville et les bâtons de ses assommeurs sont des denrées nourrissantes? — Je ne suis pas de ceux qui trouvent mauvais qu'un gouvernement *qui est*, se défende et maintienne ce que l'on appelle aujourd'hui l'ordre; mais je crois que, dans son propre intérêt comme dans celui de la raison, de la justice et de la plus commune humanité, le gouvernement devrait prendre en considération la détresse sociale et y chercher un remède.

Chercher un remède!... c'est la tâche de tous les hommes d'intelligence; et s'il y avait la moindre valeur chez ces gens qui mènent l'Opposition, ils en trouveraient, ils en indiqueraient au pouvoir, au lieu de se réduire au rôle de braillards, de harceleurs et de taons incommodes. Ils ne servent, tous ces gens-là, qu'à donner de la tablature au pouvoir; ils le forcent à se tenir incessamment sur la défensive; et, fût-il disposé à s'occuper de ces questions vitales, ils lui en ôtent

la faculté, et lui fournissent par cela même d'excellens prétextes pour s'excuser de ne le pas faire. Puis ils l'irritent, ils enveniment toutes choses, ils accroissent l'acerbité et l'énergie de la répression, et ne contribuent pas peu à augmenter la grande dose des maux dont ils ont la niaiserie ou la mauvaise foi d'accuser le gouvernement. — Je ne parle pas plus ici du gouvernement actuel que de tout autre : à quelques très-rares exceptions près, que sont en effet toutes ces formes gouvernementales comparativement à la forme sociale, et sans une bonne forme sociale ?

Avant de faire de nouvelles citations qui résument ou fortifient la thèse que nous traitons, il importe de donner une appréciation de l'influence sociale des *emprunts fiscaux* ou dettes nationales. J'ai dit qu'ils concouraient puissamment à nous entraîner vers la féodalité de quatrième phase, et je vais donner la démonstration de cette proposition.

Cette féodalité, avons-nous vu, serait constituée quand la plus grande partie des propriétés industrielles et territoriales de la nation seraient concentrées aux mains d'une minorité qui absorberait tous les revenus, pendant que l'immense majorité, attachée aux bagnes manufacturiers et cour-

bée à la glèbe, n'aurait que le salaire qu'on voudrait bien lui laisser. Alors on pourrait considérer la France dans son ensemble, comme un vaste domaine exploité et mis en valeur par la masse, pour enrichir un petit nombre de propriétaires fainéans et devenus tout-puissans par le fait.

Or, que se passe-t-il quand le gouvernement fait des emprunts? — C'est la nation qui paie annuellement les arrérages, en prélevant sur les revenus de son sol et de son industrie, la rente de la dette. Posséder des rentes sur l'Etat, c'est donc posséder des actions sur l'ensemble de la propriété française, sur le grand atelier de production nationale. Ainsi, à mesure que la dette augmente, toutes les propriétés foncières diminuent proportionnellement de valeur, puisque le revenu de la propriété est partagé entre le propriétaire proprement dit, et le propriétaire rentier, le propriétaire général, le propriétaire dont le titre de propriété est hypothéqué sur l'ensemble des richesses nationales.

Le régime des emprunts tend donc évidemment à réduire à zéro la propriété ordinaire, à faire passer entre les mains des grands capitalistes prêteurs les véritables titres de la propriété, à li-

vrer à leur envahissement le sol tout entier (1). On voit que cette disposition est tout à l'avantage des grands possesseurs de la richesse, et principalement des financiers, banquiers et hauts-commerçans, c'est-à-dire, des grands pirates improductifs. A mesure que la dette croît, la France devient de plus en plus la fermière de ces messieurs. C'est sur l'industrie, sur la propriété territoriale et sur l'agriculture qu'ils prélèvent leurs rentes, sans avoir à s'inquiéter eux-mêmes de la rentrée, car le gouvernement s'en charge

(1) Il est bien à propos de signaler ici un fait très-capital qui passe sous les yeux de nos savans économistes et publicistes, sans qu'ils sachent rien comprendre à sa valeur. Tout radieux de leur division des propriétés, ils se plaisent à supputer le nombre des petits cultivateurs qui sont aujourd'hui propriétaires. — M. Ch. Dupin, par exemple, qui s'est constitué bénévolement le patron de la petite propriété; qui nous a inondés il y a quelques années de *Petit Agriculteur*, de *Petit Consommateur*, de *Petit Producteur* et d'une foule de petites publications du même genre à dix ou vingt sous, — je ne sais plus; — qui a indiqué aux petits industriels dans ces mêmes petites publications tant de moyens de s'enrichir, qu'il faut que ces petits industriels soient bien endiablés à faire pièce à M. Ch. Dupin, pour s'obstiner à rester pauvres malgré les doctes recettes du savant économiste; M. Ch. Dupin donc, le bénévole patron de la petite propriété, ne manque jamais dans sa séance d'ouverture du cours qu'il fait au Conservatoire, de s'entretenir sur l'heureuse dissémination et le saint morcellement de la propriété. — Et cela, vous pouvez le croire, au grand contentement de la réunion académique, philantropique et *classe élevée*, qui honore de sa présence ladite séance d'ouverture; car il assaisonne son affaire d'une pompeuse apologie des *hommes de loisir* qui sont dans un

avec son administration, ses garnisaires et son armée.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que la nation qui travaille pour eux, et le gouvernement qui est leur très-humble intendant, se croient obligés à reconnaissance envers ces bandes. Ce qui n'est pas moins curieux encore, c'est de voir l'Opposition libérale et républicaine combattre le principe de l'amortissement, ainsi que l'ont fait le *National* et d'autres feuilles, qui ne se sont pas

système que vous devez savoir, et qu'il n'est pas seul à professer; — qui sont, dis-je, les véritables producteurs, les créateurs du bien-être, les BIENFAITEURS de l'ouvrier, lequel *mourrait de faim sans les grandes consommations de ces Messieurs* : — ce qui fait la jubilation du *Journal des Débats* (voir son compte-rendu du 26 novembre 1833).

Le docte professeur fulmine ensuite des imprécations contre les hommes qui établissent dans la nation des classes et des catégories. — C'est très-bien, *juste-milieu parlant*, car, juste-milieu parlant, on doit dire que tous les Français sont riches et heureux sous le règne de la Charte régénérée. — Puis après, il en établit pourtant, des catégories, car il nous apprend qu'il y a en France :

4 millions de chefs industriels,
4 millions seulement d'ouvriers,
24 millions de propriétaires.

Quel mauvais jeu de mots! — Propriétaires! — Combien en ai-je vu de ces propriétaires à qui il ne fallait pas trois jours pour cultiver leur propriété, et qui, le reste de l'année, ne travaillaient certes pas pour leur compte et sur leurs domaines?

24 millions de propriétaires! — Admirez donc combien ce résultat, — vrai ou faux, — est puissant et concluant, quand, sur ces

bornés à attaquer de mauvaises applications du principe, mais le principe lui-même.

Que voulez-vous! il faut bien attaquer, et quand on ne connaît rien à rien, il arrive qu'on s'expose à prendre un rôle tout opposé à celui qui est dans les tendances générales du parti que l'on sert; c'est ce qui s'appelle bévue, balourdise, ou comme vous voudrez : et c'est ce qui se voit tous les jours, sans qu'il y ait là rien d'étonnant : — qui sont ceux qui écrivent dans les journaux? où ont-ils pris leurs grades en science! quelles

24 millions de propriétaires, il y en a 12 ou 14 millions qui n'out pas toujours du pain noir à manger en quantité suffisante; — bienheureux 24 millions de propriétaires!

Et puis, — et c'est ici que j'en voulais venir, — j'admets qu'il y ait 24 millions de Français inscrits sur les registres de la propriété, qui pour un château, qui pour un coin de champ, qui pour une masure, cela ne prouverait nullement qu'il y ait vingt-quatre millions de *propriétaires*. — Oh! non, en vérité; — car le rapport de M. Gouin à la chambre a constaté cette année, par le relevé des registres de l'administration des hypothèques, que la propriété foncière est grevée en France de 13 milliards! 13 milliards, entendez-vous! si bien qu'une foule immense de ces cultivateurs, que vous rangez dans la classe des propriétaires, ne sont que les fermiers des prêteurs, et fermiers encore à des conditions bien plus onéreuses que les fermiers ordinaires; car le fermage de l'argent est au moins du 5 o/o, tandis que le fermage de la terre n'est guère que du 2 1/2 ou du 3 o/o; et la propriété qui supporte ce poids de 13 milliards, c'est surtout la petite propriété. — Puis ce n'est pas tout, car il faudrait ajouter à cette charge, une charge peut-être aussi forte de prêts usuraires, de petits prêts sur

garanties offrent-ils de leurs connaissances sur les matières dont ils traitent? — Un journal, c'est une spéculation d'argent ou de parti. Le premier écolier, le premier avocat venu, s'il fait la phrase, est susceptible d'y être admis : on l'y admet, et le voilà dès-lors qui manufacture de la politique à tant la ligne ; le voilà devenu faiseur d'esprit public. C'est ainsi qu'on se lance pour ou contre le gouvernement, et qu'on se met à lui lécher les pieds ou à lui japper aux talons. Et puis ils disent à la nation, sur mille tons et mille modes,

gage, etc., qui grèvent encore la pluralité des petits cultivateurs.

Si l'on avait résolu le problème de la mobilisation du sol, dont on a tant parlé dans ces dernières années, vous verriez comment la propriété foncière s'envolerait déjà presque entièrement, aujourd'hui, des mains du cultivateur, pour s'aller concentrer en celles des capitalistes. Ce ne sont que les complications législatives et de fausses apparences, qui empêchent ceux qui ont la vue courte de ne pas voir sous ce mouvement des emprunts particuliers, comme sous celui des emprunts nationaux, les griffes de la féodalité industrielle. Pour nous, grâce à la théorie, nous savons voir.

Les cultivateurs du département de la Haute-Saône, limitrophe de celui où je suis maintenant, sont endettés de plusieurs millions dont ils paient les intérêts, — et pas au-dessous du 5, vous pouvez le croire, — à des prêteurs français et aux capitalistes bâlois; ces mêmes prêteurs bâlois possèdent, — c'est un fait bien connu, — presque toute la ville de Mulhausen, et notamment le Quartier-Neuf en entier. Maisons, fabriques, industrie, ils ont hypothèque sur tout. — Ce que je viens de dire de la Haute-Saône et de Mulhausen, il faut le dire encore également des deux départemens de l'Alsace, Haut et Bas-Rhin.

qu'elle est belle, qu'elle est glorieuse, qu'elle est riche, qu'elle est éclairée, qu'elle est sage et intelligente ; et sur mille tons et mille modes ils en ont menti !

Car elle n'est pas riche, mais pauvre, puisqu'elle a vingt-deux millions de meurt-de-faim à six et sept sous par jour, et quatre millions à onze sous ;

Car elle n'est pas glorieuse, puisque l'esprit mercantile a usé tout ce qu'il y avait de noble dans l'esprit français, et puisque la nation française est aujourd'hui la plus ridicule et la plus baffouée de l'Europe ;

Car elle n'est pas belle, la France, puisqu'elle est hideuse de misère dans ses villes et dans ses campagnes ;

Car elle n'est pas éclairée, puisqu'elle a vingt-six millions d'habitans qui ne savent pas même lire et écrire ;

Car elle n'est ni sage ni intelligente, journalistes, mais bien folle et absurde, puisqu'elle est toujours prête à vous écouter, malgré les horions qu'elle y a déjà gagnés, malgré les

inepties, les déceptions et les maux sans nombre qu'ont toujours recélés et engendrés vos paroles dorées, vos promesses menteuses! — Sauf votre respect, Messeigneurs, voilà mon avis.

Maintenant venons-en à nos citations. — La première va nous donner l'opinion d'un homme que l'on ne saurait traiter de RÊVEUR, *puisque cet homme était un Académicien.* C'est Lemontey en effet qui est l'auteur du passage suivant; passage d'autant plus remarquable qu'il a été publié tout au commencement de ce siècle. On ne comprend guère comment cette critique de Lemontey, si logique et si vigoureuse, n'a pas eu puissance de maintenir au moins dans certaines bornes raisonnables monsieur Say et les autres enfans perdus de l'économie politique : il fallait que ce fût chez eux véritablement un parti pris d'être absurde.

Le lecteur remarquera dans ce passage que la portée de la critique de Lemontey va plus loin encore qu'il ne le croyait lui-même; car cette critique s'applique au système tout entier de l'industrialisme morcelé, et non pas seulement à l'*emploi de la division du travail*, qui n'est qu'un des faits saillans de ce système. A bien dire

même, Lemontey faisait une véritable erreur de point de vue dont il est facile de remarquer qu'il a eu plusieurs fois le sentiment. C'est en effet une erreur de point de vue que de critiquer la division du travail dont le principe est en lui-même excellent, plein de fécondité et de puissance, — tandis que l'on doit critiquer seulement le faux et détestable emploi qu'en fait la Civilisation. — Nous aurons occasion plus tard de faire connaître les heureux effets qui jaillissent de ce principe lorsqu'il est transporté dans la combinaison sociétaire : toutefois, la critique de Lemontey n'en est pas moins juste *en fait*, et démonstrative d'une vérité que le lecteur doit déjà commencer à admettre en thèse générale, savoir : que la forme civilisée a la propriété de faire produire des résultats odieux et subversifs à toute force dont une bonne combinaison sociale aurait puissance de tirer des résultats satisfaisans et harmoniques, et cela proportionnellement à l'intensité de cette force : si bien que les effets d'une force quelconque sont dans la Civilisation d'autant plus féconds en maux que cette force est plus grande, et que ses effets seraient, par contre, plus féconds en biens dans une société convenablement ordonnée.

Abordons cette citation, qui met si bien en re-

lief les vices de notre industrialisme et l'imminence de la féodalité de quatrième phase :

« L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissemens. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence ; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrieuse.

» Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations, se voit déshéritée des spéculations premières et productives. (1) Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'in-

(1) La classe moyenne, la partie la plus estimable de toutes les nations.... Ceci pouvait peut-être se dire à l'époque où la classe moyenne n'avait pas encore été au pouvoir, quand on ne connaissait que le gouvernement des aristocrates, des rois ou de la canaille. Aujourd'hui qu'elle a fait ses preuves, révélé son profond égoïsme, et donné la mesure de son libéralisme, *qui n'est libéral que de haillons*, — *car c'est tout ce que le peuple recueille de son intervention ;* — aujourd'hui, dis-je, Lemontey ne nous encadrerait pas sans doute la classe moyenne dans une aussi glorieuse épithète.

Le fait d'ailleurs, et c'est ce qu'il importe de faire comprendre à Messieurs de la classe moyenne, n'en est pas moins très-juste et très-exact; *les hauts industriels les déshériteront des spéculations productives*, comme en sont déshéritées déjà les classes inférieures.

dustrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation.

» Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée, qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède, que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares, que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands, que des guerres civiles se feraient par souscription, que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la bourse, que la littérature marcherait à peine avant la livrée, que les beaux-arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation des principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitude, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasemens.

» Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est possible. J'ai montré tout-à-coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès. On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvans les

plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voies imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes élémens qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie d'assurance pour la vie politique des États. Quand une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes ; aux mendians : Devenez des citoyens ; aux lâches indifférens : Ayez une patrie ; aux machines : Soyez des armes, et défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ses moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

» Les manufactures sont l'âme des nations modernes ; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragemens d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance ; car telle est maintenant la circulation de la richesse, que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

» Mais malheur au gouvernement qui ne considèrera dans les manufactures que le produit, et non pas le travail ! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte ; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité, ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui, en physique, ne présente que l'idée du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou, sous un autre nom, le travail, est le fondement des sociétés européennes, le seul fil auquel tienne encore la morale des peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe ou l'abus.

» Le travail sans produit cesserait à l'instant ; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un

certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondans et trop faciles (1), ils rejettent le travail ; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans cesse à augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux élémens de la société ; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des *Lazzaroni* commence.

» Mais comment trouver ce point, où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la subsistance de la population sans propriété ? Il faut se défendre ici des principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit, à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux ; enfin, je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très-im-

(1) Encore une argumentation très-vraie au point de vue civilisé, et qui fait le procès de notre système industriel, mais qui cesse d'être vraie au point de vue absolu. En effet, quand on aura réalisé un régime social dans lequel les produits du travail reflueront équitablement sur toutes les têtes en raison de la coopération de chacun à la production générale ; quand, en un mot, le *salaire* sera remplacé par *la part proportionnelle dans les bénéfices*, plus les produits seront abondans et le travail facile, plus il y aura de bien-être, et plus ce bien-être sera généralisé.

Quant au *travail conservateur des vertus*, il ne sera plus sujet à *s'endormir*, lorsque l'industrie civilisée et répugnante aura fait place à l'industrie sociétaire et attrayante.

Toutefois, et je le répète encore, tout ce que dit là Lemontey est très-exact comme critique de notre industrialisme morcelé.

portans. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

» A quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population ? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée ? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens doux, indirects ou réglementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel ? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication ? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répressions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique ? Telles sont les questions que l'homme d'état ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux ; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

» Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs, qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'élémens à combiner, et tant de forces à diriger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière, cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule d'opérations dangereuses ou malsaines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes ;

On cherche partout des machines pour abréger le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent partout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

» J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux! Les tyrans, les méchans, pleurent au théâtre; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance. »

J'ose prédire, moi, à Lemontey et à tous ceux qui, comme lui, ont bien vu le mal, que s'ils n'ont, pour y apporter remède, que des sucreries morales et des *jouissances pures* à l'adresse des manufacturiers, ils pourront voir long-temps encore lesdits manufacturiers, — *ceux même qui sont capables, comme les tyrans, de pleurer au spectacle*, — persévérer à bénéficier sur la vie des hommes, et s'enquérir beaucoup plus avidement des moyens de *baisser les salaires* et *abréger le travail*, que de ceux d'assurer la *conservation* et le *bien-être de l'ouvrier.*

Pour finir ce chapitre et terminer la partie critique de cet ouvrage, nous allons donner, en dernière citation, un article qui a été publié dans le journal *La Réforme Industrielle* (2ᵉ. année, nᵒ. 3, 18 janvier 1833). Le voici, avec son titre et son épigraphe.

LA CIVILISATION RUINANT LES PAUVRES.

EXEMPLE DE L'ANGLETERRE.

> A mesure que les profits de finances s'étendent et se multiplient, il se forme dans l'État un parti considérable dont les intérêts se trouvent en opposition avec ceux du peuple.
>
> NECKER.

« Nous avons souvent signalé la tendance actuelle du mouvement social et le prochain avénement de la Féodalité mercantile, industrielle ou financière, comme on voudra l'appeler, qui caractérise la caducité de la Civilisation, comme la Féodalité nobiliaire en caractérise l'enfance. Chaque jour amène des révélations et des faits indiquant la proximité de cet odieux dénouement, qui menace de terminer le drame terrible et sanglant de la Civilisation moderne. Ce sujet est trop important pour que nous n'y revenions pas souvent : c'est-là, en effet, le phénomène social qui devrait concentrer aujourd'hui toute l'attention des penseurs. La profondeur et l'intensité du mal appellent un prompt secours ; il n'y a pas de temps à perdre pour en étudier les causes cachées et se mettre en mesure d'y porter remède. C'est une question de vie ou de mort pour les nations européennes.

» Et d'abord, n'entendez-vous pas dire tout autour de vous que nos sociétés sont usées et vieillies ; qu'elles sont impuissantes

à satisfaire les nombreux besoins qu'elles ont créés ; qu'une réorganisation radicale est urgente? Ces vérités sont généralement senties ; elles sont banales aujourd'hui ; et cependant, tant est grand l'aveuglement, tant sont puissantes les préoccupations de parti, que la question de fond, la question sociale est négligée pour les questions toutes superficielles de la politique quotidienne. Eh ! je vous le demande, qu'est-ce que la Légitimité, la Doctrine ou la République ont de commun avec cette *réorganisation sociale* dont chacun admet la pressante nécessité? Comment régleront-elles le compte du Prolétaire et du Propriétaire? Comment délivreront-elles l'un de la faim, l'autre de la peur ? Les hommes de ces différens partis ont-ils seulement des projets, des systèmes quelconques à cet égard ? Eh ! bon Dieu ! ils n'ont pas même la prétention d'en avoir, et c'est, en définitive, à l'emploi des prisons et à l'usage des baïonnettes qu'ils seraient tous conduits forcément ponr maintenir l'ordre et calmer la faim. Le mouvement s'occupe exclusivement à faire la guerre au Pouvoir ; le Pouvoir, quelles que soient d'ailleurs ses intentions, peut à peine suffire à se défendre, et la Légitimité intrigue au-dedans et au-dehors pour replacer une famille en lieu si dangereux pour elle, que, sans un incroyable aveuglement, elle s'estimerait heureuse de l'avoir pu quitter à si bon marché. Or, je ne vois là rien qui ait rapport au fond de la question ; je ne vois, au contraire, qu'un tumulte, qui empêche de la poser ; je ne vois qu'une cohue de fous, se disputant avec tant d'acharnement sur la forme d'une girouette dorée dont ils veulent couronner le faîte de leur édifice, qu'ils ne s'aperçoivent pas que l'incendie en dévore les bases.

» Le mal pourtant est si grand, que l'on voit nombre de gens de conscience et de bonne-foi, qui avaient mis leur espoir dans certaines théories politiques, tomber, par suite d'illusions détruites, dans un abattement complet, et désespérer de l'avenir des nations européennes. Ils aperçoivent avec effroi, à l'entour d'eux, des symptômes de décomposition pareils à ceux qui ont caractérisé la destruction de tous les empires ; et certes, jamais, à aucune époque, ces phénomènes ne furent aussi nombreux, et

les plaies sociales aussi profondes qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, en effet, ce n'est plus la guerre qui est le terrible fléau des nations avancées en Civilisation; ce n'est plus la guerre, c'est la paix! C'est la paix, puisque le Prolétariat et le Paupérisme, ces deux cancers rongeurs de nos sociétés modernes, s'étendent plus rapidement pendant la paix que pendant la guerre; puisque leur marche s'accélère par le développement de l'industrialisme et l'accroissement de la population.

» Ce résultat est prouvé cumulativement par les trois faits suivans. On en pourrait citer bien d'autres, mais je me contente de ceux-ci :

» 1°. Les pays où la Civilisation est à l'état le plus avancé, c'est-à-dire où l'industrie, les sciences et le système commercial ont reçu simultanément les plus grands développemens; ces pays, comme l'Angleterre et la France, par exemple, sont aussi les plus encombrés de prolétaires, de pauvres, de meurt-de-faim de toute espèce. Il serait absurde de contredire ce fait en citant les Etats-Unis, car ils ont de la place et sont maintenant en train de s'étendre; mais patience! ils recèlent tous les germes des progrès à faire pour nous rattrapper. (1)

» 2°. Dans un même pays, le nombre des pauvres s'accroît au fur et à mesure du mouvement ascendant de l'industrie et de la population, de telle sorte qu'en Angleterre une période de 75 ans (de 1750 à 1825) a suffi pour élever la taxe des pauvres dans la proportion de 1 à 11, tandis que, pendant le même laps de temps, l'augmentation des dépenses publiques, qui s'est faite en raison de l'accroissement de la population portée au double, et du changement opéré dans les valeurs, est représentée seulement par le rapport de 4 à 1. Ajoutons, pour corroborer la preuve, que dans le même espace de temps à-peu-près (de 1765 à 1826), le nombre des accusés par année a été porté de 509 à 16,147. Ces deux nombres sont entre eux comme 1 et 31. Encore a-t-il été solennelle-

(1) Quand j'écrivais ceci, il n'était encore nullement question de la débâcle commerciale des États-Unis.

ment affirmé par des magistrats de Londres qu'il n'y avait pas la dixième partie des délits dont les auteurs fussent mis en accusation aujourd'hui.

» 5°. Dans les pays différens, enfin, ce sont les villes les plus riches et les plus industriellement prospères, telles que Lyon, Manchester, Liverpool, Bristol, etc., qui sont témoins des révoltes de Prolétaires. Ces révoltes non politiques sont un des plus grands symptômes de malaise qui se puissent manifester; car, pour que le peuple se porte à de telles extrémités, il faut que sa position soit affreuse. Une population entière d'ouvriers s'insurge bien difficilement pour ses ***propres*** intérêts, et d'***elle-même***.

» Il est donc prouvé par les faits que le Prolétariat et le Paupérisme augmentent à notre époque de Civilisation, avec la population et plus vite qu'elle, et en raison directe des progrès croissans de l'industrie.

» C'est-là un signe matériel aussi odieux que menaçant, qui marque au front notre système social.

» Veut-on maintenant avoir la raison de ces faits? Elle est bien simple. — C'est que les capitaux suivent aujourd'hui sans contre-poids la loi de la gravitation, et que, s'attirant en raison de leurs masses, les richesses sociales se concentrent de plus en plus entre les mains des plus grands possesseurs. Il n'en peut être autrement DANS LE MORCELLEMENT DES INTÉRÊTS, puisque la petite manufacture, la petite fabrique, ne peuvent pas lutter contre la grande manufacture et la grande fabrique; puisque la petite culture se divisant et se subdivisant sans cesse, ne peut pas lutter contre la grande culture avec son matériel, ses avances, son unité; puisque toutes les découvertes des sciences et des arts sont, par le fait, le monopole des classes riches et augmentent sans cesse leur puissance; puisqu'en toutes choses enfin, les capitaux sont une force productive pour qui les possède, et, par suite de la mauvaise combinaison des intérêts, écrasante pour qui ne les possède pas. — Ce n'est même pas seulement dans les affaires de ***gain*** et de ***production*** que les conditions actuelles sont énor-

mément favorables (1) aux grands industriels, aux grands propriétaires, et ruineuses pour les petits industriels, les petits propriétaires; cette différence de position se retrouve avec un contraste aussi marqué dans les affaires de vente ou d'achat et de consommation. Ce sont-là de simples vérités que nos superbes économistes auraient dû apprendre de leurs cuisinières, avant d'écrire leurs chapitres et leurs volumes sur *leur science de la richesse des nations* qui meurent de faim.

» Il est donc avéré que, comme Producteur, comme Acheteur ou Vendeur, et comme Consommateur, c'est-à-dire sous les trois faces qui composent l'intégralité industrielle, la concurrence entre celui qui possède beaucoup et celui possède peu ou qui ne possède pas, est mortelle pour le dernier.

» Or, sous la Féodalité nobiliaire, les grands Propriétaires qui étaient des Seigneurs eussent rougi de se livrer au commerce et à l'industrie. Ces fonctions entraînaient dérogeance. Alors aussi la masse des travailleurs acquérait de jour en jour de nouvelles ressources; les *classes moyennes* se formaient; le Tiers devenait puissant et la noblesse s'affaiblissait. Il n'en est plus de même de nos jours, où la prépondérance croissante de l'industrialisme a remplacé la noblesse de robe et d'épée par la noblesse de l'argent, et les écussons par le coffre-fort dont le poids détermine la hiérarchie des rangs et l'ordre des préséances. Aussi tous ceux possédant sont-ils maintenant doublement excités et âpres à exploiter, spéculer, commercer, agioter et *faire valoir*. Puis, outre la puissance de leurs capitaux individuels, les grands possesseurs de la richesse ont la puissance immense que leur fournit l'association de ces capitaux; puissance qui corrobore et cimente leur coalition, déjà si menaçante, contre les masses dont ils font le blocus industriel.

(1) Favorables. — Ce mot doit ne s'entendre que comparativement. Car les conditions du régime sociétaire, pour être favorables aux travailleurs, n'en sont pas moins, pour les capitalistes eux-mêmes, supérieures aussi aux conditions actuelles.

» Il est donc avéré que le mouvement social actuel tend à dépouiller de plus en plus les classes inférieures et pauvres, au profit des classes supérieures et riches; il est avéré que l'industrie et le commerce, dont l'influence a détruit ***la Féodalité nobiliaire, en diminuant peu à peu les servitudes personnelles et directes, opèrent de nos jours, en continuant leur développement, l'accroissement des servitudes collectives et indirectes, et organisent rapidement la Féodalité mercantile, industrielle ou financière*** (Ch. Fourier 1808): ce qui constitue la phase de caducité de la Civilisation, phase la plus douloureuse comme la plus odieuse de la vie des nations.

» Ce sujet mériterait un volume pour être convenablement traité. Ce que j'en dis suffit cependant pour montrer qu'aujourd'hui tout progrès dans le système de la Civilisation entraîne un péjoratif; que toute prospérité amène une extension du cancer social, et que notre organisation industrielle est une grande machine qui ***fait des Pauvres et des Prolétaires***, en quantité d'autant plus grande que son travail est plus considérable et son mouvement plus accéléré.

» Oui, à l'époque de vieillesse qu'elle a atteint, la Civilisation fait des pauvres, et le mouvement qui l'emporte vers la Féodalité industrielle est si énergique que l'Angleterre, qui avait laissé aux siens une dernière obole, la leur retire aujourd'hui.

» Elle ruine ses pauvres!

» Eh bien! lumineux philosophes, brillans économistes, savans politiques, grands hommes qui chantez la perfectibilité sur tous les tons! que dites-vous de ces progrès que nous accomplissons? n'êtes-vous pas contens et fiers des pas de géant de votre Civilisation tant aimée? — Lisez les alinéas suivans, ***sur le sort des populations agricoles de l'Angleterre;*** je les extrais du ***Temps***, JOURNAL DES PROGRÈS.

« Parmi les causes qui ont aggravé la position des laboureurs, » il faut placer les ***enclosure's bills*** ou actes du parlement qui » ont ordonné la clôture et la distribution entre les grands pro-

» priétaires des terres communales, des terrains vagues, etc.; » plus de sept millions d'acres de ces terres ont déjà été closes. » Il ne restera bientôt plus que les rochers, les bruyères et les » terrains absolument stériles qui ne soient pas enclos. Certes, on » ne peut révoquer en doute ce qu'avancent, dans la défense de » cette mesure, les économistes anglais; elle a pour résultat défi- » nitif l'accroissement de la richesse du pays. Elle était nécessi- » tée par l'augmentation annuelle de la population, par la déca- » dence de l'agriculture, qui souffre tant du système suivi par » les magistrats dans la distribution des fonds provenant de la » taxe des pauvres, par l'augmentation du prix des denrées, et » par l'observation facile à faire du déficit annuel de la produc- » tion de ces denrées, qui oblige à une importation onéreuse. On » ne peut nier en effet que ces terres ne soient plus productives, » mieux cultivées entre les mains de riches propriétaires qui » peuvent faire facilement les avances souvent considérables » qu'exige leur mise en rapport, et qu'en définitive la commu- » nauté ne gagne un jour à ce changement. Mais cette mesure, » quelque juste qu'elle paraisse à cause de ses résultats ultérieurs, » n'en a pas moins pour résultat immédiat *la ruine d'un grand* » *nombre de pauvres* qui jouissaient du droit de parcours, du » droit de pâture sur les communes pour leurs bestiaux, du droit » tout aussi important à leur bien-être de couper le bois ou de » lever la tourbe nécessaires à leur chauffage, et même en beau- » coup de cas, la charpente nécessaire à la construction de leurs » modestes habitations.

» Partout où l'*enclosure* a été effectuée, le nombre des vaches » nourries par le pauvre, et qui nourrissaient à leur tour sa famille, » a considérablement diminué; souvent même elles ont disparu » jusqu'à la dernière; les dix moutons que chacun d'eux ache- » tait, moyennant six pences par an, le droit de mener sur les » communaux, ont été vendus à vil prix; en quelques lieux » même la vente de l'habitation du pauvre a suivi celle de ses » bestiaux, et les malheureux paysans dépossédés, sans qu'au- » cune compensation vienne adoucir le coup qui les frappait, ont

» été obligés d'avoir recours au fonds des pauvres pour le soutien d'eux-mêmes et de leurs familles. Quelques-uns de ces » *bills*, il est vrai, laissent à tous le droit de devenir acquéreurs » d'une portion du terrain soumis à la clôture, mais les mesures » ont été tellement prises que le prix énorme du bill lui-même, » celui du mesurage et une infinité d'autres frais, qui montent » souvent ensemble à plus de 10 liv. sterl. par acre, ont partout » empêché ceux auxquels les concessions eussent été le plus nécessaires, de prendre part à la vente. Ceux qui le tentèrent se » trouvèrent ensuite plus malheureux que les autres, parce que » les sacrifices qu'ils avaient faits pour devenir propriétaires, les » avaient privés du capital nécessaire pour mettre leur lot en » valeur. Obligés d'emprunter, souvent à termes onéreux, leur » portion a presque toujours fini par être la proie de l'épicier, » du marchand du village, qui s'était empressé de leur faire des » avances. »

» Remarquons bien l'état des choses, état qui ne peut qu'empirer en continuant dans le même système. — La petite industrie, la petite culture, la *petite propriété* sont dans les plus mauvaises conditions pour produire, et produisent fort peu. Le petit commerce se trouve, par la surabondance exubérante de ses membres et par la concurrence des grands magasins, dans la nécessité de falsifier et sophistiquer les produits qui lui passent entre les mains. — D'un autre côté, la population augmente dans une proportion tellement effrayante que son chiffre d'accroissement est actuellement en Angleterre de *cinq cents personnes par jour*. La Civilisation ainsi acculée n'a qu'une issue : l'économie politique la lui indiquera comme on vient de voir ; elle posera en principe, *en vue de l'intérêt général*, qu'il faut augmenter la production ; et pour cela faire, supprimer la petite culture, la petite industrie qui produisent peu et mal, et le petit commerce qui détériore les produits ; elle conclura forcément dès-lors à la suppression de la *petite propriété,* ainsi qu'elle a conclu naguère, comme on sait, à la suppression de la grande, en favorisant de ses

hauts, puissans et savans conseils les lois d'expropriation révolutionnaire. Entretemps, la force des choses complétera, aux chants de triomphe de l'économie politique, la spoliation déjà si avancée de la masse par la minorité toute-puissante; le sol sera intégralement envahi par de modernes conquérans industriels; les capitaux et le pouvoir appartiendront ***légalement*** et ***légitimement*** à des Seigneurs mercantiles. La concurrence dépréciative du salaire livrera le Prolétaire pieds et poings liés à ces Suzerains d'un nouveau genre; les masses populaires composeront un immense vasselage salarié quand il pourra trouver du salaire, vivant au jour le jour quand il pourra trouver à vivre. — Cependant l'égalité devant la loi sera le premier article de la constitution; toutes les libertés seront inviolablement respectées: la liberté individuelle, la liberté de conscience, la liberté d'écrire et émettre toutes les opinions, sans que la censure puisse être jamais rétablie; le Prolétaire sera déclaré apte à vaquer à toutes les fonctions de l'état; on ne lui contestera aucun des droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen; il jouira même de ceux qui ont été oubliés dans la fameuse déclaration de 89, comme le droit de vivre mille ans s'il peut, ou de mourir de faim, sans se plaindre, au coin des bornes. On peut espérer même qu'à cette époque, on sera enfin parvenu à établir définitivement et solidement dans le pacte fondamental, la consécration formelle du principe de la souveraineté du peuple.

» Oh! alors on sera bien avancé! pourtant, le développement progressif de la Civilisation et de nos institutions indéfiniment perfectibles amènera bientôt la question des LIMITES DE LA POPULATION.

» Or, la Civilisation a quatre moyens pour établir l'équilibre de population; que nos législateurs et moralistes veuillent bien me permettre de les leur indiquer.

» Le premier consiste à propager les bons conseils de ***Malthus***, et à sermonner le prolétaire marié.

» Le second serait d'obtenir, par vœux monastiques et consécrations religieuses, le célibat d'une partie de la société. Celui-ci

n'est guère dans l'esprit philosophique et progressif; le premier est évidemment impuissant et nul. — Les deux derniers procédés sont plus sûrs; ils consistent à faire des eunuques ou à détruire des enfans, tout bonnement. Il n'y a pas besoin d'être grand Économiste pour les découvrir; ils ont d'ailleurs, en leur faveur, l'épreuve du temps; car on les emploie avec succès depuis longues années, le dernier en Chine, l'autre dans une grande partie de l'Asie. — Nul doute que dans le siècle des lumières on ne sache faire le meilleur choix.

» Ce ne sont point ici des prophéties mystiques : une grande partie de ces faits sont accomplis; nous sommes emportés rapidement dans le mouvement qui les enfante, et l'histoire du Prolétaire est bien de l'histoire moderne. La France a été frappée de terreur lors des événemens de Lyon; il est incroyable qu'elle ait si légèrement oublié que le seul appareil que l'on ait su placer sur une plaie si profonde, a été l'application de trente mille baïonnettes. L'Angleterre est aux abois. Depuis quelques années elle pousse des cris de détresse, et sa *Réforme parlementaire* n'est bonne qu'à la tromper un moment sur la nature de son mal; les enquêtes successives montrent à nu l'intensité croissante de la gangrène qui la dévore.

» Il faut reconnaître que la Civilisation entraîne les nations européennes vers la Féodalité industrielle, et qu'elle peut les engouffrer bientôt dans un abîme insondable; car on ne suppose pas que ces populations faméliques de Prolétaires, de plus en plus nombreuses, de plus en plus pressées par le besoin, se contenteront toujours de courber l'échine à un dur travail dont le produit, s'échappant fatalement de leurs mains pour obéir à l'attraction des grands capitaux, va grossir incessamment les trésors des princes du commerce et de l'industrie; ce serait une dérision de le croire.

» Or, la révolution du siècle dernier a été faite *pour* des droits politiques et des principes plus ou moins abstraits, *par* des Avocats, des Marchands, des Idéologues, gens dont les habitudes et les mœurs premières étaient douces et polies, *contre* des Sei-

gneurs, des Princes, un Clergé, une Cour. C'était une querelle entre des classes élevées, policées, instruites. — Cette Révolution a produit 93.

» Les Révolutions de l'avenir seraient faites *pour* des droits positifs, des intérêts vivans, *par* des populations que la Civilisation a laissées dans un état inculte, grossier et demi-sauvage. Ce serait, dans toute sa nudité, la guerre de celui qui ne possède pas contre celui qui possède. Cette guerre-là résumerait toutes les autres... En présence d'un pareil avenir il n'y a pas eu paradoxe à dire que 93 serait l'âge d'or des Révolutions modernes.

» En résumé et pour arriver à une conclusion : Les nations sont intestinement divisées aujourd'hui en deux camps ennemis ; chaque progrès des sciences et de l'industrie, chaque pas de la Civilisation augmente la divergence des intérêts et l'hostilité des classes antagonistes. La Civilisation prise entre l'exiguité de la production et l'encombrement croissant de la population, marche sans déguisement à la constitution de la Féodalité industrielle et, par suite, à des révolutions nouvelles.

» Dans cette occurrence, nous présentons un moyen de concilier les prétentions les plus divergentes, d'opérer la fusion intime des classes, des partis et des intérêts les plus opposés : nous offrons à nos concitoyens un système d'Association intégrale, qui produira l'ordre en s'appuyant sur la liberté, qui intéressera directement les unes aux autres les trois facultés productives CAPITAL, TRAVAIL, TALENT, et amènera sans contrainte l'équilibre de population. Nous demandons l'examen. — Que les hommes sincères jugent dans leur conscience, si l'on doit passer légèrement à l'ordre du jour, et si nos dédaigneux Politiques ont bonne grâce à faire de l'obscurantisme sur ces solutions. »

258

NOTES

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

NOTE (α, β, γ.) SUR LES AFFAIRES DE LYON.

CES *dernières* affaires de Lyon sont aujourd'hui les *avant-dernières*. Nous allons vite, par le temps qui court, en émeutes et en révolutions, et je ne serais nullement étonné qu'avant la fin de l'impression du présent ouvrage, nous ne fussions témoins d'une nouvelle crise encore. Je ne suis pas de ceux, moi, qui ont foi à cette formule stupide par laquelle le *Moniteur* et le *Journal de Paris*, font la péroraison de tous leurs récits d'émeute : « *Toutes les mesures sont prises par l'autorité, et l'on a lieu d'être assuré que de pareilles scènes ne se renouvelleront plus désormais.* »

Cent fois et plus, depuis quatre ans, on a mis l'émeute en terre avec ce misérable *requiem:* et l'émeute, que nos modernes Pharisiens disaient bien et dûment morte et ensevelie sous la pierre

du sépulcre, ressuscitait trois jours après, ici ou ailleurs, à Metz ou à St.-Etienne, à Marseille ou à Anzin, à Paris ou à Lyon.

Quant à Lyon, dont on nous dit la population ouvrière si bien conquise et muselée, voici ce que j'ai à répondre: j'ai sous les yeux, cejourd'hui 14 juin 1834, une lettre de Lyon du 10. Elle est écrite par une de ces nobles dames qui ont fait par la ville des quêtes *pour secourir toutes les infortunes sans distinction de parti*, et qu'un saint dévouement à l'humanité conduit tous les jours, depuis la dernière catastrophe, au sein des misères ouvrières. — Elle a suivi, à Lyon, depuis quatre ans, tous les bouillonnemens de ce grand centre de fermentation, et nous en a toujours annoncé les éruptions à l'avance.

Or, elle écrit, et vous pourriez lire, que la misère est aujourd'hui plus grande que jamais; que plus fort que jamais elle étreint et serre à la gorge la population ouvrière; que la maigre et impuissante source des charités particulières se tarit de jour en jour; que la faim tord, au propre, les entrailles du prolétaire dont l'unique pensée est une pensée de désespoir, la pensée de mourir sur le pavé, les armes à la main.

Voici d'ailleurs un fait sec et arithmétique qui en dit plus que ces sinistres paroles: « quinze mille métiers sont arrêtés, et les autres ne marchent que faiblement. »

Comprenez-vous maintenant la position de cette immense population sans travail et sans pain, agglomérée sur un point dont elle ne peut sortir, car elle n'a rien, car la misère l'assiège et l'affame comme dans une place de guerre, car les pauvres meubles qu'elle veut vendre pour acheter la possibilité de l'émigration sont en si grande quantité sur la place, qu'elle n'en peut rien tirer. — Et puis où aller? où trouver du travail? et comment peuvent-ils penser à chercher ailleurs du travail, ces hommes qui

toute leur vie n'ont manié qu'une navette, accroupis sur un métier, et qui ne se croient, et ne sont pour le moment en effet, propres à nulle autre chose.

Il y a là des régimens, des canons, des patrouilles armées, et deux classes qui se chargent l'une l'autre du poids de leur malédiction de mort, les ouvriers et les fabricans.

Quelle société est-ce donc là, cette société qui appelle sur un point des milliers d'hommes, qui leur dit : « Venez, les ateliers » sont ouverts, voici un salaire pour vous et vos enfans; » qui les façonne à un travail, et qui, quand elle les a *machinisés*, quand elle a enfoncé toutes les racines de leurs familles dans le même sol, quand elle leur a créé de fortes habitudes, quand elle les a étroitement renfermés dans leur sort fatal comme dans un cercle de fer, leur dit alors : « Il n'y a plus pour vous que demi-salaire, quart de » salaire ; il n'y a plus pour vous de salaire ! car il n'y a plus de » travail.... » Quelle société est-ce là ?

Il faut accuser et accuser bien haut ! car c'est un guet-à-pens infâme que cette société-là tend au pauvre : il faut accuser, car ces fabricans se disent : « Qu'ils viennent ici par milliers se con- » centrer sur la curée que nous leur offrons ; et quand nous les » tiendrons serrés et nombreux, nous aurons les troupes du gou- » vernement pour les contenir, et nous aurons leur travail à vil » prix : » il faut accuser, vous dis-je ! car, après la dernière trombe révolutionnaire qui vient de passer sur Lyon, comme plusieurs voix avaient démontré à la tribune de France que la cause du mal était l'agglomération surabondante d'ouvriers sur le même point; comme elles avaient signalé les chances de misère qui assaillaient l'ouvrier dans ces gouffres industriels, et les dangers qui en résultaient pour le pays ; comme elles avaient, enfin, demandé qu'on avisât aux moyens de disséminer cette population et ces ateliers, de l'étendre sur la France.... Hé bien ! qui monta à la tribune pour repousser cette motion d'ordre, de prévoyance et d'huma-

nité, qui? sinon M. Fulchiron, député de la ville de Lyon, M. Fulchiron, qui représente l'esprit des fabricans de Lyon (1).

Il vint dire, lui, que cette mesure-là détruirait la prospérité de la ville de Lyon. — La prospérité de la ville, dites-vous? — Eh! la prospérité de qui dans la ville? — Voilà ce qu'il faut nous dire à nous. — Ce ne sera pas celle des travailleurs, à coup sûr! et si la dissémination par la France de leur industrie et de leur travail les met en position d'être un peu moins durement comprimés sous le poids des chefs industriels, leur industrie et leur travail en produiront-ils moins de richesses pour la France? la prospérité de la France en souffrira-t-elle? — Eh bien non! il faut que cela soit ainsi, et que les enfans du peuple meurent par légions en mâchant de la terre, pour la prospérité de Messieurs les fabricans de Lyon! — Je vous dis encore, moi, qu'il faut porter accusation d'une voix de tonnerre.

Et puis, les fabricans de Lyon! A ce mot fabricans, vous vous figurez peut-être des hommes qui créent des ateliers, qui font marcher des machines, des manufacturiers enfin. Ce que l'on appelle le fabricant de Lyon, n'est — en général — pourtant qu'un pur boutiquier, un marchand tondeur et retondeur. Le fabricant de Lyon, c'est un homme qui a de l'argent ou du crédit, qui reçoit des commandes, qui achète de la matière première, qui fait venir chez lui l'ouvrier ou le chef d'atelier, et lui dit : « Voilà » une quantité de matière brute; tu me la rendras façonnée, et tu

(1) Le *Courier de Lyon*, organe du même esprit, a soutenu plusieurs fois la même opinion. Dernièrement ce journal, — et je laisse au lecteur le soin de caractériser une pareille tendance, — s'efforçait de prouver *qu'il ne faut pas chercher à changer le sort de l'ouvrier;* que, tout odieux qu'il soit, ce sort est fatal et nécessaire à la société. *Chercher* un remède à ce misérable état, c'est, pour le *Courier de Lyon*, chose digne de pitié ou de réprobation.

» auras *tant* pour ton travail, si ton ouvrage me convient. » — Et la matière à travailler est emportée à l'atelier — qui n'appartient nullement au prétendu fabricant ; et le prétendu fabricant ne se mêle nullement de la fabrication. Seulement, quand l'ouvrier rapporte sa pièce de soie, le boutiquier l'examine, et s'il y trouve un *seul défaut* il devient, lui, arbitre du salaire : et il faut bien que l'ouvrier accepte le nouveau prix fait par le maître, — sous peine de conserver la pièce, en payant sur-le-champ la valeur de la fourniture, le dommage et le temps : — et comment voulez-vous qu'il le fasse?

Si ce n'est pas ici la plus odieuse exploitation du faible par le fort, si ce n'est pas ici le pauvre livré sans secours et sans garantie sociale à la voracité du riche, si ce n'est pas ici le prolétaire grugé, tondu, écorché, saigné à blanc et sucé par le capitaliste, dites, qu'est-ce donc?

Hé bien! cet état de choses n'attire l'attention efficace et soutenue d'aucun pouvoir de l'Etat, ni des chambres, ni du gouvernement. Tous ces gens-là sont de force à discuter pendant une session entière sur ce qu'on devait ou qu'on ne devait pas mettre dans la charte que la souveraineté vient du peuple, sur la Belgique et l'Italie, sur la propagande et les protocoles : mais qu'ils regardent à leurs pieds, qu'ils descendent dans la vie de l'ouvrier pour savoir comment vivent et se nourrissent ceux qui les nourrissent et les font vivre; qu'ils s'occupent de la question industrielle et sociale, oh! n'ayez peur; — il en est plus d'un parmi eux qui entre en fureur quand on prononce devant lui ces mots-là.

Et l'opposition *Odillon-Barrot* et *Courrier Français*, qu'a-t-elle fait, cette opposition plus creuse que le crâne desséché d'un squelette de mille ans, retentissante comme un tombeau vide?

Et la république! — oh la république! c'est ici qu'elle doit être

flétrie d'un fer rouge sur l'épaule, car c'est ici qu'elle a commis un crime infâme.

A l'époque des premiers troubles de Lyon, le sujet de la querelle était net et parfaitement dessiné. Elle était revêtue de son vrai caractère, du caractère *industriel* sous lequel elle se révélait si franchement que les révoltés chassèrent et conspuèrent avec un égal mépris le drapeau rouge et le drapeau blanc: leur drapeau, à eux, ce n'était pas non plus le drapeau du Milieu, c'était un drapeau noir sur lequel il y avait écrit :

Vivre en travaillant ou mourir en combattant.

Certes, alors, les avis furent unanimes; personne ne se trompa sur la nature de l'insurrection, et il y avait une si grande force de justice dans leur demande, un si grand intérêt dans leur position, que les insurgés inspirèrent à toute la France, — moins seulement les fabricans de Lyon, — une sympathie qui éclata de tout côté. Et la question industrielle était posée : cette question d'oppression ou de liberté, de bien-être ou de misère pour le peuple ! cette question si vitale pour lui, que la force des choses l'avait conduit, lui, à la poser dans la rue, les armes à la main, et à la sceller de son sang !

La question était donc posée. Les esprits éveillés, les regards dans cette direction, et, je le répète, la position malheureuse de l'ouvrier avait inspiré sympathie et bienveillance. On était en bonne disposition pour chercher remède.

D'ailleurs, une trêve avait été conclue; je dis une trêve et non pas la paix : car la paix ne peut surgir que de l'harmonie des intérêts; et les intérêts du capitaliste et du prolétaire, du maître et de l'ouvrier, étaient là en présence, dans deux camps séparés, veillant chacun l'arme au bras et faisant sentinelle sur ses fossés.

Les ouvriers avaient organisé entre eux une résistance pacifique; ils avaient régularisé, par une vaste coalition connue sous le nom de ***Société des Mutuellistes***, le seul et encore trop impuissant moyen que le sort et la Civilisation leur laissaient pour échapper à un écrasement absolu sous le poids des capitaux; ils avaient régularisé le refus de travail.

Certes, dans cette guerre industrielle, rien n'était plus loyal et plus légitime que pareille arme. Il faudrait être imbu d'injustice et de mauvaise foi jusque dans les os et les entrailles, pour affirmer le contraire; le ***refus de travail*** est mille fois plus légitime que le ***refus de l'impôt***, sanctifié il y a quatre ans par le libéralisme au pouvoir aujourd'hui. — « Isolés et sans liens que nous sommes, » le fabricant a facilement raison de nous autres misérables, obli- » gés de gagner au jour le jour notre pain quotidien. Convenons » d'un taux de salaire et entendons-nous pour refuser, TOUS, le » travail, quand on voudra baisser au-dessous de ce taux le prix » du travail de l'un de nous. Formons une caisse centrale pour que, » dans l'occurrence, nous puissions tenir campagne quelques jours, » en attendant que les maîtres se soient entendus entre eux pour » relever le prix tombé. » — Ce raisonnement se traduisit en acte, et donna naissance à la société des ***Mutuellistes***. Ce n'était certes pas là un procédé capable d'établir la convergence des intérêts, mais du moins c'était une certaine garantie que les travailleurs étaient en droit de se donner par une soutenance réciproque de leurs intérêts communs. Puis, cette coalition avait l'avantage de poser nettement le problème, en rendant manifeste, palpable, vivante la divergence des intérêts du maître et de l'ouvrier, et de provoquer la recherche d'un procédé capable d'en opérer l'alliance.

Eh bien! en présence de cet état des choses, que fit la république? — Vous croyez qu'elle se mit en devoir de le rechercher ce procédé d'union et d'alliance favorable aux deux parties belligérantes? Point. — Elle comprit qu'il y avait là une résistance

passive, et qu'avec des poumons soufflant le feu on pouvait allumer la guerre. Et avec cet instinct du requin qui suit à travers les mers un équipage que l'épidémie dévore, avec cet instinct du corbeau qui plane sur une armée en campagne, elle vint s'abattre sur cette population qui recélait un germe de guerre. Elle n'épargna rien pour le féconder: paroles, écrits, argent, promesses dorées, intrigues et mensonges; elle envoya ses émissaires, elle creusa ses mines, elle s'introduisit dans les rangs des *Mutuellistes*, corrompit leur institution; et quand cette masse combustible fut intimément pénétrée de son souffle chaud et empoisonné, — comme elle l'avait voulu, — le germe fut fécondé et la guerre éclata : il y eut du sang au travers de la rue, et elle poussait déjà un cri de joie, quand un coup de massue au front l'abattit mourante sur le pavé.

Et la cause du pauvre ouvrier reçut alors une large blessure : car tous ne savent pas faire le départ de la question industrielle et de la question politique ; car aussi les mauvaises passions se sont prises à confondre l'une et l'autre, et à cacher la justice de la première sous l'odieux de la seconde. Elles y trouvent leur compte.

Oh! si l'on pouvait, sans que cela leur semblât une dérision, jeter aujourd'hui un conseil à ces ouvriers au désespoir, on ne saurait leur crier trop haut : « Séparez-vous de la politique, séparez votre cause de la cause des partis. Replacez votre cause industrielle sur le terrain industriel, et répudiez de toutes vos forces cette funeste alliance qui vous a coûté et peut vous coûter encore tant de sang chaud et généreux. »

Et à ceux qui les ont égarés sans comprendre tout ce qu'il y avait dans leurs menées de perfide et de funeste pour la cause du peuple, — car il y a dans tous les partis des hommes dont, du moins, les intentions sont pures, — à ceux-là il faut aussi crier bien haut : « Cessez de compromettre la cause du prolétaire; comprenez combien votre amitié lui a été fatale et votre contact dan-

gereux. Oh! laissez là cette république de sang qui, chaque jour, depuis quatre ans, immole de ses propres mains un holocauste de ses plus intrépides, de ses plus dévoués enfans! »

J'ajoute encore, pour qu'on le sache et qu'on en tienne compte, — et j'en puis donner de bonnes preuves, — que le dernier combat de Lyon eût été beaucoup plus opiniâtre et plus sanglant, si plusieurs chefs puissans dans la coalition des Mutuelliste, n'eussent été préservés de la contagion républicaine par l'influence de la théorie que nous allons développer bientôt, et si ces chefs ainsi prémunis, n'eussent employé tous leurs efforts à tenir en bride une grande partie de leur monde, qui, sans cela, se fût alors jetée dans la rue. C'est à eux et à cette influence qu'on doit de n'avoir vu dans l'arène qu'un très-petit nombre de ceux qui auraient pu combattre, et que la république eût fait combattre.

J'ajoute encore que le meilleur moyen provisoire que l'on pourrait avoir de prévenir de pareilles luttes, — en attendant un essai-pratique que les capitalistes de Lyon devraient eux-mêmes tenter à leurs portes, — serait de faire comprendre et accepter par les hommes qui ont la confiance des ouvriers, les solutions toutes pacifiques de cette théorie, qui établit d'une manière si nette et si palpable la différence de la véritable Association, de l'Association qui fait ***converger harmoniquement*** les intérêts du ***Capital,*** du ***Travail*** et du ***Talent,*** d'avec cette fausse lueur d'Association qui ne fait que ***coaliser les forces du Travail et du Talent contre celles du Capital,*** et avec cette Association plus fausse et plus menteuse encore, qui s'est produite dans ces derniers temps avec une forme de guerre civile régularisée sous le patronage des ***droits de l'homme*** et de la république.

NOTE (♪).

Il convient de donner au lecteur au moins une idée approximative de ce que devrait être une analyse complète de la Civilisation : c'est ce que l'on peut faire très-facilement, en montrant ce que devrait être l'analyse d'un seul des vices de cette société; — soit, par exemple, le commerce.

Quelques lignes de Fourier vont nous faire envisager toute l'étendue du sujet.

Disons d'abord que le mécanisme commercial subit dans les différentes périodes des transformations successives indiquées au tableau suivant extrait du *Traité de l'Association,* tome 1, page 167. (Voyez, pour les signes ⋈, K, etc., l'explication à la fin de la note.)

ÉCHELLE *des Méthodes commerciales appliquées aux diverses périodes sociales.*

En Edenisme. 1. Compensations anticipées.
En Sauvagerie. 2. Troc ou Négoce direct.
En Patriarcat. 3. Trafic ou Négoce indirect.
En Barbarie. 4. Monopoles, maximations, etc.
En Civilisation. 5. Concurrence individuelle.
En Garantisme. 6. Concurrence sociétaire.
En Harm. simp. 7. Consignation continue.
En Harm. comp. divergente. } 8. ⋈ { Y *Évaluation antérieure.*
⅄ *Compensations arbitrées.*

« Conformément à ce tableau, » dit Fourier, « nous devons analyser la concurrence individuelle ou méthode 5e, civilisée, lutte mensongère et complicative; indiquer les erreurs qui ont empêché le génie social de s'élever à la méthode 6e, Garantisme, ou Concurrence sociétaire, véridique et réductive.

» Cette étude exigera une analyse des Caractères qui constituent la méthode actuelle, 5e : en voici le tableau :

TABLE SYNOPTIQUE

DES CARACTÈRES DU COMMERCE CIVILISÉ,

DISTRIBUÉS EN SÉRIE MIXTE.

Progression des genres accolés

1. La duplicité d'action.

{ 2. *L'Estimation arbitraire.*
{ 3. *La Licence de Fourberie.*

{ 4. L'Insolidarité.
{ 5. La Distraction de Capitaux.
{ 6. Le Salaire décroissant.

{ 7. *L'Engorgement factice.*
{ 8. *L'Abondance dépressive.*
{ 9. *L'Empiétement inverse.*
{ 10. *La Politique éversive.*

{ 11. L'Engourdissement ou Discrédit.
{ 12. La Monnaie fictive.
{ 13. La Complication fiscale.
{ 14. Le Crime épidémique.
{ 15. L'Obscurantisme.

{ 16. *Le Parasitisme.*
{ 17. *L'Accaparement.*
{ 18. *L'Agiotage.*
{ 19. *L'Usure.*
{ 20. *Le Travail infructueux.*
{ 21. *Les Loteries industrielles.*

{ 22. Le Monopole corporatif.
{ 23. » fiscal ou régie.
{ 24. » exotique ou colonial.
{ 25. » maritime brut.
{ 26. » féodal ou castique.

{ 27. *La Provocation.*
{ 28. *La Déperdition.*
{ 29. *L'Altération.*
{ 30. *La Lésion sanitaire.*

{ 31. La Banqueroute.
{ 32. La Contrebande.
{ 33. La Piraterie.

{ 34. *Les Maximations, Réquisitions.*
{ 35. *L'Esclavage spéculatif.*

36. L'Egoïsme général.

PIVOTS. ⋊ Y L'INCOHÉRENCE OU MORCELLEMENT AGRICOLE.
λ LA PROPRIÉTÉ INTERMÉDIAIRE.

Transition bi composée, directe et inverse, en simple et en composé.

K { > LA MAÎTRISE PROPORTIONNELLE.
≥ LA CONCURRENCE RÉDUCTIVE.

K { < LE MONOPOLE INTÉGRAL SIMPLE.
≤ LE MONOPOLE INTÉGRAL COMPOSÉ.

» Ce ne sera qu'à la fin de la 9e. section que je définirai quelques-uns de ces nombreux caractères : provisoirement, nous pouvons, de l'inspection du tableau, déduire quelques généralités.

» Parmi ces 36 caractères, plusieurs sont déjà connus, entre autres l'agiotage, l'usure, la banqueroute.

» Peut-on trouver dans les mille théories commerciales une seule définition de ces trois caractères, c'est-à-dire un classement.

de toutes les sortes de banqueroutiers ?
de toutes les sortes d'usuriers ?
de toutes les sortes d'agioteurs ?

Non, et pour preuve je donnerai, en 9e. section du traité, un classement de la banqueroute en trente-six espèces. Les autres caractères, comme usure, agiotage, exigeraient de même ce classement que nul auteur n'a donné.

» Il suit de-là, qu'après tant de traités sur le commerce, on n'a pas encore fait le premier pas en théorie, c'est-à-dire la définition. Singulière omission de la part de ces hommes qui donnent pour précepte de procéder par les méthodes analytiques. »

Voici maintenant l'analyse de la banqueroute, telle qu'elle se trouve au 2e. volume du *Traité*, page 419.

HIÉRARCHIE DE LA BANQUEROUTE. — Série LIBRE en 3 Ordres, 9 Genres, 36 Espèces.

ORDRE ASCENDANT.
TEINTES LÉGÈRES.

1er. GENRE. *Les Innocens.*

1. La Banqueroute Enfantine.
2. *id.* en Casse-cou.
3. *id.* en Tapinois.
4. *id.* Posthume.

2e. GENRE. *Les Honorables.*

5. La Banqueroute en Oison.
6. *id.* en Visionnaire.
7. *id.* Sans principes.

3e. GENRE. *Les Séduisans.*

8. La Banqueroute à l'Amiable.
9. *id.* de Bon ton.
10. *id.* de Faveur.
11. *id.* Galante.
12. *id.* Sentimentale.

ORDRE CENTRAL.
TEINTES GRANDIOSES.

4e. GENRE. *Les Tacticiens.*

13. La Banqueroute Cossue.
14. *id.* Cosmopolite.
15. *id.* de haute Espérance.
16. *id.* Transcendante.
17. *id.* en Echelon.

5e. GENRE. *Les Manœuvriers.*

18. La Banqueroute en feu de File.
19. *id.* en Colonnes serrées.
20. *id.* en Ordre profond.
21. *id.* en Tirailleurs.

6e. GENRE. *Les Agitateurs.*

22. La Banqueroute de Grand genre.
23. *id.* au Grand filet.
24. *id.* en Attila.

ORDRE DESCENDANT.
TEINTES ABJECTES.

7e. GENRE. *Les Sournois.*

25. La Banqueroute d'Indemnité.
26. *id.* Hors de ligne.
27. *id.* Repicquée.
28. *id.* Béate.

8e. GENRE. *Les Barbouillons.*

29. La Banqueroute d'Illusion.
30. *id.* en Invalide.
31. *id.* d'Ecrasement.
32. *id.* Cochonne.

9e. GENRE. *Les Faux Frères.*

33. La Banqueroute en Filou.
34. *id.* en Pendard.
35. *id.* en Borgnon.
36. *id.* Pour rire.

Y Les Banqueroutes NATIONALES. ✕ Les Banqueroutes en MINIATURE. λ

Voilà donc la critique indiquée sur UN caractère de Civilisation. Ce caractère se divise en 36 caractères de *genres*, et l'un de ceux-ci est divisé en 36 caractères d'*espèces*, — sans compter les *transitions* et les *pivots*. Il faudrait maintenant entrer dans l'examen de tous ces caractères de genre et d'espèce pour avoir l'histoire du commerce. — On peut juger facilement, d'après cela, ce que serait une analyse complète de la Civilisation, un traité de critique intégrale, dans lequel on examinerait tous ses caractères divisés et subdivisés ainsi en genres et en espèces. — Il y a beaucoup de benoîts Civilisés qui disent, en parlant de Fourier et des hommes de son école : « Ces gens-là sont des rêveurs, ils ne connaissent pas la société. » — Eh! vous autres dont la vue est si profonde et qui prétendez si bien connaître la société, prenez donc un peu la peine de nous instruire, en nous donnant des analyses de quelques caractères de cette société, faites dans le goût de celles que vous présentent ces *rêveurs qui ne connaissent pas le monde*.

Les ⋊, Y, λ, sont signes de *pivot*, pivot *direct* et pivot *inverse*. Les K, dans diverses positions, sont signes de *transitions*, *directe* ou *inverse*, *ascendante* ou *descendante*; >, ⋛, signes de *simple* et de *composé*, etc. — Fourier fait dans ses livres un fréquent usage de ces signes, dont il est très-facile d'acquérir l'intelligence, et qui sont un texte à déclamations pour ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de voir combien leur usage apporte de commodité et de précision scientifique. — Quand on apprend l'algèbre, l'astronomie, la chimie, on ne fait pas difficulté d'accepter quelques signes particuliers qui facilitent l'étude de ces sciences. — Pourquoi refuse-t-on à la science sociale la faculté de s'aider aussi de quelques signes? — Je les ai supprimés dans mon ouvrage pour ne pas effaroucher les lecteurs; mais, certes, il perd, à cette suppression, en rigueur et en précision.

TRANSITION.

Une voile ! une voile !
BYRON

J'ai dépassé les bornes entre lesquelles j'avais d'abord pensé que je pourrais encadrer la partie critique de cet ouvrage dont le but important est l'exposition de l'organisation sociétaire.

J'ai senti, à l'œuvre, qu'il était de haute nécessité, pour l'initiation du lecteur, de lui inspirer confiance, en montrant que la théorie scientifique de Fourier donne les moyens d'apprécier

et classer rigoureusement les faits généraux et successifs du mouvement social, et de produire sur la société actuelle en particulier une critique forte, vigoureuse et substantielle.

Le lecteur aura compris, sans doute, la supériorité de cette critique qui va au fond des choses, cherche le mal où il est, le poursuit et le traque dans sa réalité, sur la critique étourdie et superficielle que produisent les partis politiques. Il a pu reconnaître que l'une se traduit en faits positifs, en griefs articulés, en vices reconnus, constatés et classés; qu'elle appelle une solution scientifique et pacifique; tandis que l'autre ne se traduit qu'en récriminations, en illusions, en taquineries, en émeutes et en révolutions. L'une s'allie à la science, l'autre aux passions des partis et à la force brutale. Loin de moi la pensée que tous ceux qui sont lancés dans l'arène politique aient conscience du mal qu'ils font; certes, il est parmi eux des hommes au cœur chaud et généreux, pleins de belles et nobles intentions; mais il faut reconnaître que les *intentions* ne font absolument rien à l'affaire.

Puisque nous sommes dans le siècle des professions de foi politiques, que chacun se croit obligé de donner la sienne et qu'on en demande

à tout le monde, il convient peut-être que je formule nettement ici la mienne. Aussi bien elle est, à peu de différences près, pour sûr, celle de tous les hommes qui ont compris et admis la science sociale que Fourier a découverte. Donc, voici :

Il y a dans chaque parti des moyens et des hommes. Or, pour ce qui est des moyens proposés par les différens partis, le lecteur sait assez déjà le compte que nous en faisons. Ceux de ces prétendus moyens qui ne sont pas dangereux, nous les trouvons tout au moins sans valeur, et singulièrement ridicules. Voilà la première partie de ma profession de foi politique : passons à la seconde, et examinons la composition de chaque parti.

Le Juste-Milieu est l'expression de la pensée de la bourgeoisie et de ses intérêts tels qu'elle les comprend. Pour elle, l'état de choses actuel est un idéal parfait : d'ailleurs ces principes lui ont conquis l'influence politique ; et comme elle a maintenant le pouvoir, elle trouve que tout est pour le mieux dans le meilleur des gouvernemens possibles.

Une autre cause très-favorable à ce parti, c'est

la crainte des perturbations révolutionnaires, des guerres civiles et étrangères, des proscriptions, des septembrisades, octembrisades, novembrisades *etcæterabrisades*, dont ces perturbations composent leur cortége ordinaire. — A cette cause il faut ajouter encore le désillusionnement politique de ceux qui se sont enfin convaincus de la vanité des changemens constitutionnels et qui, désespérant d'avoir mieux, préfèrent ce qui est, à de dangereuses chimères.

Ainsi les rangs du Juste-Milieu se composent, en grand nombre, des hommes qui réunissent à une certaine aisance, un caractère bourgeois et égoïste, et dont l'opinion se résume dans ces deux vers du vieillard de la *Bayadère :*

Je suis content, je suis heureux,
Chacun doit l'être dans ces lieux.

Ceux-là, ce sont les juste-milieu enragés.

Viennent ensuite les juste-milieu par suite d'indifférence en matière politique ; — et enfin le petit nombre des hommes de sens et de raison profonde qui, comprenant la stérilité et le danger des titillations et des éréthismes politiques, et sentant d'ailleurs que les améliorations réelles sont indépendantes des formes gouvernementales, s'occupent à faire surgir la question sociale,

et à la placer sur les débris de la vieille politique.

Ces derniers sont les meilleurs défenseurs du gouvernement, parce qu'ils ne le défendent pas bassement, ni par des raisons particulières et égoïstes, mais bien par des raisons de haut intérêt national. Ils ne sont pas les amans intéressés ou payés du gouvernement; ils sont loin de regarder l'état de choses actuel comme un type parfait, ils ne le soutiennent pas pour sa valeur absolue, mais bien pour obtenir la stabilité nécessaire à l'introduction des changemens sociaux dont ils sentent l'importance, et qui ne peuvent être heureux qu'à la condition d'être pacifiques. C'est à cette nuance que se rattachent un grand nombre d'écrivains de la *presse départementale*, bien autrement forts et avancés sur le terrain de la politique rationnelle que ne le sont les idéologues et les bavards de Paris. — Tous ces hommes, qui reconnaissent la supériorité de la question sociale et lui subalternisent la politique, défendent en général le gouvernement contre ses ennemis; ce sont ces hommes qui forment le jeune parti nommé aujourd'hui PARTI SOCIAL.

Quant aux soldats de la République, ce sont, en général, des caractères ardens: — les uns,

ambitieux, roués, poussant aux agitations parce qu'ils ont confiance dans leur courage personnel, dans la force de leur poignet, pour se faire jour et s'élever très-rapidement et très-haut, ainsi que cela se voyait il y a quarante ans, — quitte à tomber très-rapidement et très-bas, ainsi que cela se voyait encore il y a quarante ans, ils en acceptent la chance; — les autres, ardens aussi, mais pleins de générosité et de bonnes intentions, rêvant le bien par la République sans se rendre compte de ce que serait en réalité une République si l'on en bâclait aujourd'hui une en France. Ceux-là légitiment leur opinion tout bonnement par l'étymologie du mot République : — la République, c'est la *chose publique, res publica;* et c'est à cause de la juxtaposition de ce substantif latin *res* et de l'adjectif *publica*, que, ne pouvant se faire juste-milieu et ne sachant rien de mieux, ils se sont faits républicains.

Dans le Juste-Milieu, si l'on trouve souvent égoïsme, absence d'honneur et de sentimens, on trouve aussi plus de maturité et de raison.

S'il y a dans la République plus d'extravagance et d'ambitions en délire, il y a aussi plus de générosité, d'espérance et de bons désirs, plus de vouloir et de courage.

Et l'Opposition dynastique ?.... Oh ! certes on peut appartenir à l'Opposition dynastique comme M. Odillon-Barrot et autres, on peut se délecter avec le *Courrier Français*, le *Temps*, le *Messager* et être très-honnête homme au fond, je n'en doute nullement : mais pour sûr on ne saurait prouver, dans ce cas, qu'on n'appartient pas à l'opinion la plus niaise, la plus vide, la plus nulle qu'il soit possible d'imaginer : cette opinion-là c'est tout au plus une querelle de portefeuille. Quel système, quelle vue, quelle idée y a-t-il sous cette opinion? Je n'y vois que vent et palabres, palabres, palabres et encore palabres! (1)

Si nous passons dans le camp de la Légitimité, nous trouverons là une théorie qui a quelque chose de spécieux et qui peut paraître plausible à des logiciens comme il y en a tant. — Il n'y a eu, dit-on, de stabilité et de durée à la fois que dans les monarchies héréditaires : et comme le principe de la tradition possède par lui-même une puissance sur l'esprit des peuples, il est principe d'ordre et par conséquent principe légitime d'autorité gouvernementale. — Raisonnement excellent tant que, par le fait, une dynastie conserve sa puissance morale sur la

(1) *Palabras*, paroles ronflantes et vides.

nation : mais quand l'amour et le respect pour la tradition, qui faisaient toute la valeur, toute la légitimité de la dynastie, se sont changés en haine et en mépris, cette légitimité se trouve, par le fait, détruite dans sa racine, dans son principe même ; certes, rien n'est plus clair et plus évident. — Ce fait renverse tous les raisonnemens des légitimistes. — Et d'ailleurs, dans toutes ces querelles politiques, les raisonnemens ne sont là que pour habiller les petites passions et les intérêts particuliers : aussi voyez-vous les raisonnemens et les thèses des partis varier sans cesse avec les circonstances, et leur logique se plier et s'assouplir à toutes les exigences du jour. — Voilà bien maintenant la *Gazette* devenue démagogue et prêchant l'élection universelle !

Nous, de l'école sociétaire, nous désirons la stabilité et la consolidation du gouvernement actuel, parce que sous ce gouvernement on peut faire toutes les améliorations utiles, importantes, réelles, et opérer complétement la réforme sociale ; ce qui sera démontré au lecteur quand il connaîtra le procédé par lequel elle doit s'opérer.

J'ajoute que, pour la transformation, je n'attends pas grands secours des hommes du Juste-Milieu pur, gens en général très-routiniers,

pauvres de cœur et peu susceptibles de se convertir à une idée de progrès : j'attends davantage des âmes jeunes et généreuses égarées aujourd'hui dans le labyrinthe républicain, mais qui peuvent facilement s'échauffer à l'idée d'une transformation radicale par voie pacifique.

J'attends beaucoup des hommes du parti social, parti qui du reste s'est formé dans ces derniers temps au contact des idées de l'école sociétaire.

Je n'attends rien ou presque rien des hommes de la légitimité; car, à quelques exceptions tout-à-fait personnelles près, ce parti n'a pas accueilli dans son sein seulement l'ombre d'une des idées sociales dont les germes remplissent déjà l'atmosphère.

— Parce que les opinions divergentes des partis politiques sont aujourd'hui sur le tapis, il est nombre de personnes qui ne se figurent pas qu'on puisse être en dehors de ces querelles. Aussi les uns ont-ils imaginé que nous travaillons pour le compte du Juste-Milieu; d'autres ont découvert que nous sommes des républicains déguisés. Eh! bon Dieu, nous ne sommes pas plus pour les uns contre les autres, qu'avec ceux qui veulent que l'on casse les œufs par le gros bout, contre

ceux qui veulent qu'on les casse par le petit. — Combien de disputes du même genre ont agité les hommes pendant longues années, qui ont été ensuite oubliées complétement, et dont il n'est resté qu'un titre de honte pour l'esprit humain ! Le même sort attend nos controverses actuelles, et voilà pourquoi nous ne sommes pas avec une erreur contre les autres erreurs, mais avec la vérité et la science contre toutes les erreurs réunies. — Seulement nous admettons qu'il y a dans tous les partis des hommes à bonnes intentions, et vraiment désireux du bien : — malheureusement ces bonnes intentions, je le répète encore, ne font absolument rien à l'affaire.

Il s'agit d'un problème social à résoudre, d'une combinaison d'intérêts à trouver, d'une INVENTION à produire. Or, quand bien même ce serait l'homme le plus mal-intentionné, le dernier des scélérats qui produirait *l'invention*, il faudrait la prendre et laisser là les élucubrations erronées des meilleures consciences : — on sent de reste que l'hypothèse extrême que j'établis ici, a pour but de caractériser nettement les choses et de poser la question scientifiquement comme elle doit l'être, indépendamment des hommes, des coteries et des partis. Si cette vérité de raison était admise en France, nous ne serions pas bien

éloignés de nous entendre; car la lutte âcre, haineuse, hostile et stérile ferait place à la discussion posée et scientifique. La vérité et l'avenir n'y perdraient pas.

Il est si important de pouvoir se rendre un compte suffisamment juste de l'état de la Civilisation, avant d'entrer dans l'exposition des principes sociétaires et des résultats de leur application, qu'au risque de fatiguer le lecteur par redondance, nous dirons encore ici, en terminant cette première partie :

⁂ Que la Civilisation ne tire de ses terres, capitaux, industrie, moyens scientifiques, etc., qu'un produit infiniment faible,

1°. Parce qu'elle distrait de la production une foule de têtes et de bras qu'elle emploie ou à détruire, ou à ne rien faire ;

2°. Parce qu'elle établit la plus grande et la plus ruineuse anarchie dans ses travaux productifs ;

3°. Parce qu'elle absorbe de vastes capitaux et des légions d'agens à la fonction de la distribution, dite commerce, qui prélève d'immenses bénéfices sur le corps social, sans rien produire :



⁂ Que la Civilisation, au lieu de répartir, comme il est juste, les produits de l'exploitation proportionnellement au Capital, au Travail et au Talent, en intéressant ainsi les uns aux autres ces trois élémens de la production, concentre de plus en plus les dépouilles du travailleur et le prix de ses sueurs entre les mains des hommes d'argent. Cet état de choses diminue énormément le bien-être qui résulterait de la convergence des forces productives dont la divergence engendre, en outre, des perturbations continuelles, et fait l'avenir gros de désastres et de commotions révolutionnaires :

⁂ Enfin, que la Civilisation a la propriété de faire discorder tous les intérêts individuels entre eux et avec l'intérêt de la masse; de semer partout la haine et la guerre; de forcer les hommes, fussent-ils tous des anges, à l'emploi de la fraude, de la violence, de l'oppression en toutes leurs relations; d'établir dans l'ensemble de ces relations et jusque dans leurs plus petits détails, la domination de la déloyauté; de fomenter la perversité des mœurs; de choquer les uns contre les autres les individus et leurs passions; enfin de développer hideusement, par ces fatales combinaisons, l'égoïsme général et la duplicité d'action, qui sont les caractères pivotaux des sociétés subversives.

On ne nous accusera pas, nous qui affirmons qu'il y a remède au mal, de nous faire illusion sur sa profondeur : nous prouvons bien, certes, que nous connaissons l'énormité des misères, que nous avons entendu et compris toutes les voix de douleur. Personne, avant Fourier, n'a porté la sonde aussi avant dans la plaie ; personne n'a promené d'une main aussi savante, aussi sûre, le scalpel sur le corps social : je crois l'avoir suffisamment prouvé au lecteur, et lui avoir donné ainsi le meilleur gage de confiance qu'il était possible de lui offrir.

Or, si j'ai eu le bonheur de lui rendre cette partie critique claire et compréhensive ; si je suis parvenu à lui inspirer foi au pilote qui nous a guidés à travers les écueils de l'ancien monde ; nous pouvons nous considérer comme embarqués sur le même bâtiment, et faisant voile ensemble vers un nouveau continent. L'horreur des misères qu'engendre la Civilisation avec une si prodigieuse fécondité, donnera désir aux hommes dont le cœur est droit et la volonté bonne, que le génie de Fourier n'ait pas fait fausse route, et qu'en le suivant dans son voyage de découverte à travers les destinées humaines, nous abordions à des plages aussi belles que sont hideuses celles que nous venons de côtoyer.

Donc, larguons les voiles, prenons le vent et voguons jusqu'au bout, sans nous mutiner comme jadis, sur la mer Atlantique, le stupide équipage que conduisait Colomb.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

On a dit souvent que la science ne donnait pas le bonheur ; et cela est vrai, quand la science ne s'impose pas pour tâche d'en découvrir la voie. Jamais les nations n'ont été plus éclairées qu'aujourd'hui, jamais l'industrie n'a été plus étendue, et jamais le malaise n'a été plus grand, l'agitation plus terrible. Riches et pauvres souffrent de l'état des choses ; l'humanité entière est livrée à la tourmente ; les hommes s'égorgent, quand pourtant ils sont faits pour s'aimer, et que les élémens du bien sont entre leurs mains. Quelle est donc la cause de tant de mal ? Misère ! Misère ! Tel est le cri universel. Oui, la misère règne sur cette terre désolée, et elle y règne parce que cette terre est mal régie. Elle y règne parce que nos législateurs, ayant érigé en nécessité absolue ce dénuement des peuples, n'ont ni cherché ni trouvé le moyen de l'éloigner.

CLARISSE VIGOUREUX.

DEUXIÈME PARTIE.

ORGANISATION.

PREMIER LIVRE.

PRINCIPES ORGANIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Position du Problème social.

> On dira peut-être que la solution de ce problème serait la pierre philosophale. On dira tout ce qu'on voudra, mais les sociétés humaines ne seront ni heureuses, ni stables, ni constituées, tant que ce problème ne sera pas pleinement résolu. A. Marrast.

§. I.

> Est-ce moi ou la faim qui ai changé la soumission en révolte, l'amour en haine, la pudeur en frénésie amoureuse? Eugène Sue.

> Au temps du siége de Paris par Henri IV, on vendit publiquement de la chair humaine à la boucherie et on assure même qu'une mère mangea son enfant. Bonnatocca.

Ce chapitre est destiné à poser la question sociale de telle sorte que le lecteur puisse, de lui-même, résoudre les différens problèmes dont elle se compose, et, pour cela, je fais appel à son attention et à sa bonne volonté. — Le but que

nous allons nous proposer, c'est de rechercher des combinaisons capables d'introduire la bonne harmonie entre les hommes, et de les faire tous participer au bien-être social, rendu le plus grand possible, en proportion exacte du concours que chacun fournirait à la création de ce bien-être.

Si nous découvrions des conditions qui satisfissent à cet énoncé, le problème de notre destinée sociale serait résolu, la loi en serait connue, et de plus, elle se prêterait facilement à l'application, puisqu'elle favoriserait éminemment les intérêts de tous, pauvres et riches, inférieurs et supérieurs. — Mettons-nous donc à cette recherche.

La première de toutes les conditions à remplir, la condition hors de laquelle on ne peut espérer sans niaiserie de faire vivre des hommes en bonne intelligence, c'est la création de l'abondance des biens, de la fortune sociale. — Nous avons reconnu précédemment la puissance de ce fait; nous avons fait voir, en parlant des peuples de première période, que, quand la pénurie se fait sentir au sein d'une société où d'heureuses relations existent entre les hommes, aussitôt l'harmonie se disloque, l'égoïsme hostile paraît, la guerre commence.

Si la table est pauvre et misérable, les convives auront faim ; ils seront mal disposés les uns à l'égard des autres : c'est là une loi de nature que rien ne peut détruire. — Que sera-ce si les uns savourent des mets délicats, et que les autres, à côté, n'aient que des os à ronger ?

Ceci ne signifie pas que tous les convives appelés au banquet de la vie doivent être mis à égale ration, et que cette égalité soit une condition d'harmonie. — Ceci veut dire seulement qu'il faut une proportion suffisante des biens et des avantages sociaux, pour que chacun soit assuré et pourvu du nécessaire, avec la certitude de pouvoir monter sur l'échelle sociale en proportion de ses services bien et dûment constatés. Ce principe peut être rendu sensible par de nombreux exemples ; en voici un, entre mille que peut fournir la Civilisation elle-même :

C'était une belle armée, la Grande-Armée que Napoléon conduisit au cœur de la Russie. Il y avait là quatre cent mille hommes, chefs et soldats, formant un corps aussi compact et d'une aussi forte union qu'on en puisse voir en Civilisation. Il y avait un sentiment de nationalité et de gloire qui s'étendait comme un réseau sur ce grand corps. Puis, le soldat sentait qu'il pouvait

devenir caporal, le caporal sous-officier, et ainsi de suite jusqu'au général de division, qui avait à gagner le bâton de maréchal, et le maréchal un trône, — car Napoléon en donnait. — Hé bien ! c'est un fait généralement vrai, que le soldat n'en voulait pas à son capitaine parce que celui-ci avait une solde plus forte ; le capitaine ne prenait pas non plus son colonel en haine pour cause analogue. C'était accord et discipline, amour du colonel et du capitaine pour leurs hommes, et dévouement de ceux-ci au capitaine, au colonel, à l'armée.

Cela dura tant que l'Aigle fut victorieuse, tant que le tambour battit la charge, tant que les soldats eurent des souliers, des capotes, du pain et de l'eau-de-vie ; tant que l'armée fut approvisionnée.

Oui, et qu'advint-il au retour de Moscou? que se passa-t-il quand l'armée cessa de recevoir le nécessaire ; quand les communications furent rompues ; quand ils furent là, ces braves, sans souliers, en haillons, sous la dent de la faim, au milieu des neiges, des glaces et des déserts, mordus sous le ciel du nord par un froid de trente degrés? Ce qui se passa, vous le savez : tout fut rompu et brisé : plus de camaraderie, plus de

gaîté, plus d'affection ni de dévouement; et dans les cœurs, pour toutes ces choses, un égoïsme hideux et cruel.

On en voyait un de la compagnie qui tombait raide et gelé; on ne songeait qu'à se disputer les lambeaux de sa capote. On tuait son camarade de lit pour une place au feu; on crevait le ventre à coups de sabre aux vivans, pour s'y réchauffer les pieds. — Je n'invente pas, moi; lisez l'histoire de la débâcle, et écoutez les vieux. — On se battait pour une poignée de chenevis; c'était la pénurie dans toute sa force, et l'égoïsme dans toute sa hideuse énergie.

Hé bien! quand on eut retrouvé des cantonnemens, quand la fidèle Pologne nous eut donné du pain, quand elle eut ranimé et réchauffé nos débris, les sentimens revinrent aux cœurs, la discipline se rétablit, et, sous ce rapport du moins, tout fut comme devant.

Élargissez cet exemple, interrogez-le, et avec lui mille autres du même genre que vous fournissent l'observation et l'histoire, et vous reconnaîtrez — que le développement harmonique des sentimens sociaux demande à s'asseoir sur une large base de richesses sociales.

§. II.

Ces capacités sans emploi sont un des plus grands fléaux de l'époque. En favorisant leur développement, n'est ce pas exciter à faire de l'exercice pour gagner de l'appetit, des gens auxquels on ne peut rien donner à manger ? B. L. *Agriculteur.*

J'ai tout étudié, tout appris.... Insensé que j'étais d'élargir mon cœur pour que le désespoir pût y tenir.
ALEXANDRE DUMAS.

Que si vous réfléchissez encore à l'influence des richesses, vous reconnaîtrez que c'est sur la création du bien-être que doit reposer et que repose toujours, en fait, le développement intellectuel d'une nation, comme, en même temps, c'est à ce bien-être que vous pouvez mesurer le degré de liberté qui peut lui être laissé, ou qu'elle est capable de se donner.

Il est sensible, en effet, si l'on veut examiner les choses avec bonne-foi, qu'on ne peut matériellement pas répandre l'instruction dans des familles misérables, qui ont besoin pour vivre d'employer le temps de tous leurs membres à des travaux salariés, et qui, d'ailleurs, dans l'état où nous en voyons la majorité en France, ne montrent pas même le désir d'apprendre à lire et à écrire à leurs enfans. (1)

(1) Voyez la note de la page 64.

Et puis, apprendre à lire et à écrire, c'est ce qu'on appelle aujourd'hui de l'instruction! — Savoir lire, c'est un instrument, voilà tout; un instrument encore qui, par le temps qui court, introduit souvent dans la tête plus de mauvais que de bon. Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir d'instruction véritable, solide, utile pour les membres de la société qui sont privés du nécessaire; et je dis plus encore, c'est que rien n'est plus funeste que l'instruction ou l'éducation, pour les hommes placés dans ces conditions. Il faut être aveugle pour ne pas voir qu'aujourd'hui, dans notre société qui sue le malheur par tous ses pores, la classe la plus malheureuse, pour laquelle la vie est toute de torture, c'est celle des hommes sans fortune, qui ont été dégrossis et raffinés par une éducation qui a élargi leur esprit et leur cœur, qui les a initiés aux jouissances de l'opulence et du monde, qui a développé en eux de nombreux besoins et une puissante ambition : pour ceux-là, quand ils ne parviennent pas à s'ouvrir une porte de fortune, — et ce n'est pas chose très-facile aujourd'hui, — pour ceux-là, dis-je, la vie est amère et se termine souvent par un suicide.

Ce développement intellectuel, ces raffinemens hors de proportion avec les moyens de satisfaction des besoins qu'ils créent, sont la grande maladie

de toutes les Civilisations avancées, et l'une des causes les plus énergiques de leurs névralgies politiques. Vouloir instruire le peuple avant d'avoir réalisé pour lui les moyens de bien-être, avant de lui avoir assuré des droits à un travail lucratif, c'est un projet qui d'abord ne peut être exécuté que très-incomplétement; c'est de plus un présent funeste à l'Etat et au peuple lui-même; toutes ces vérités-là sont prouvées par des faits que la mauvaise foi ou la niaiserie des hommes de parti peut bien nier, mais qu'il n'est pas en leur puissance d'altérer et de détruire.

D'un autre côté, la liberté sera toujours un mot vide de sens tant que le peuple n'aura pas conquis le bien-être. Tant qu'il restera dénué, en effet, il sera toujours sous la puissance de ceux dont il dépend matériellement par le travail et le salaire. Tant que l'aisance sociale n'existe pas, le peuple n'est qu'un vaste troupeau d'hommes incultes, grossiers et toujours exploités par les classes supérieures qui le tondent. — Tout cela est indéniable.

Si donc on veut la liberté, si l'on appelle de ses vœux le développement intellectuel du peuple et l'avénement de la justice sociale, il ne faut pas se jeter à l'étourdie dans tout ce qu'on

nous donne aujourd'hui comme voie de progrès; il faut peser la valeur des moyens qu'on propose pour aller au but, et ne pas débuter par mettre, comme le dit énergiquement le proverbe, la charrue devant les bœufs. Hé bien! au lieu de rechercher les conditions du bien-être général et de l'aisance universelle, seules bases possibles du développement des droits, des libertés, de la véritable émancipation de tous; où en est-on maintenant? — A persuader à la nation qu'elle doit, *pour son bonheur!* concéder à tous ses citoyens les droits politiques d'élection et d'éligibilité! — En présence des affreuses réalités d'ignorance, de grossièreté, d'incapacité, de misère, de misère surtout, qui se dressent tout autour de nous, et sous un ciel gros de tempêtes, il faut en vérité que la politique soit bien impudente pour avoir le front de leurrer la nation à ce point, et que la nation soit bien sotte et bien niaise pour se laisser matagraboliser ainsi! Le beau et ingénieux moyen pour remplir les estomacs du peuple, que de lui concéder des droits politiques; le beau moyen pour lui donner une instruction large, l'attacher aux bonnes mœurs, lui procurer un travail lucratif et surtout pour mettre les intérêts en harmonie, le beau moyen, en vérité, que l'élection primaire! — Mais vous êtes donc pour le monopole politique,

dira quelque lecteur de la *Gazette* ou du *National?* Non, Monsieur, je ne suis ni pour le monopole politique, ni pour aucune des monstruosités civilisées; mais je suis pour que l'on ne prenne pas les routes qui éloignent du but; je suis pour que l'on ne coupe pas brutalement le nœud gordien qu'on doit délier; je suis pour que l'on propose des combinaisons nouvelles et des solutions aux problèmes sociaux, et non pour qu'on reste indéfiniment au fond des abîmes révolutionnaires, — car les nations n'y gagnent rien et le peuple surtout y perd beaucoup, puisque c'est toujours le peuple qui paie l'impôt avec ses sueurs, et la victoire avec son sang.

§. III.

Qu'on trouve moyen d'augmenter la richesse et d'y faire participer tous les citoyens. BAUDET DULARY.

La *règle de société* est une opération par laquelle on partage un revenu produit par un capital total, en parts proportionnelles aux mises partielles qui ont servi à former ce capital. Si les différentes mises partielles ont été engagées pendant des temps inégaux, il faudra encore tenir compte de cette différence.

Traité d'Arithmétique.

Nous venons de prouver qu'il faut s'occuper d'abord à chercher un moyen d'augmenter, dans une haute proportion, la richesse sociale. Voilà le point de départ d'une saine politique.

Hé bien! sur cette question même de la ri-

chesse générale, comme partout ailleurs, vous trouverez encore la politique du siècle en défaut. Où en est-elle? — A des rognures de budget. Diminuer l'impôt, prendre aux uns pour donner aux autres, élever ceux-ci, abaisser ceux-là; voilà où l'on en est, voilà tout ce que l'on sait dire; et l'on se bat, et l'on s'injurie, et l'on se tue, pour cette politique de *déplacement*.

Ce n'est pas cela. — Au lieu d'user le temps et la vie à s'arracher des lambeaux, il faut aviser à désobstruer les sources des richesses et organiser l'industrie, les travaux domestiques, agricoles et manufacturiers, tous les travaux qui produisent ces richesses.

La France, si l'on répartissait également son revenu annuel sur ses trente-deux millions et demi d'habitans, donnerait pour chacun une valeur de *onze sous* à consommer par jour. Elle est donc misérable et dénuée: en présence de ce fait avéré, plus puissant à lui seul que tous les raisonnemens du monde, il faut songer à augmenter le produit dans une haute proportion.

Voilà le premier problème humain et social que la science doit résoudre, et cette solution n'est au pouvoir d'aucune révolution et d'aucune forme gouvernementale.

Et ceci n'est pas tout; — à la combinaison qui aurait puissance de quadrupler, par exemple, le revenu annuel d'une nation, on doit en outre imposer la condition de répartir ce revenu entre tous les ayant-droit; car c'est encore une opinion ridicule de mesurer le bien-être d'une nation à son revenu seulement, sans s'inquiéter s'il est absorbé par une minorité de pirates sociaux, industriels, mercantiles, etc., ou s'il reflue équitablement sur toutes les têtes.

Pour que le *quadruplement* du produit portât d'heureux fruits en France, il faudrait, par exemple, qu'il *sextuplât* le gain actuel du pauvre, en *quadruplant* le revenu de la classe moyenne, et *doublant* celui du riche, — tout en liant solidairement les intérêts de ces trois classes. — A ce prix seulement, l'accroissement de la richesse générale serait un bon prélude à l'harmonie sociale; — car si le revenu général augmentait et que les classes nombreuses restassent toujours dévorées à belles dents par la misère, il n'y aurait dans ce fait nul germe d'accord. — Tout ceci est de la plus prochaine évidence.

Nous voici donc conduits à exposer le principe d'après lequel doit s'effectuer la répartition des produits.

Or, voici : pour que la répartition des produits du travail humain soit légitime, satisfaisante et sociale, il faut que, — conformément à un axiome d'éternelle justice, — *elle donne à chaque individu une part proportionnelle au concours par lui apporté à la production.* — Ceci est encore de la plus prochaine évidence.

Donc, examinons quels sont les moyens par lesquels on peut concourir à la production : cette recherche est des plus faciles, en effet ;

1°. Il est sensible que, pour se mettre en mesure de créer des produits, il faut des terres, des instrumens de travail, des avances en denrées ou numéraire, etc., toutes choses que nous comprendrons sous la désignation de *Capital.*

2°. Il est sensible au même degré que, pour mettre en valeur le Capital, il faut agir sur lui par le *Travail.*

3°. Il est sensible enfin que l'action du Travail sur un Capital donné, deviendra d'autant plus productive qu'elle sera conduite avec plus de *Talent.*

Le Capital, le Travail et le Talent sont donc

les trois puissances, les trois FACULTÉS INDUSTRIELLES de l'homme, ses trois modes de concours à la production. — D'où il suit rigoureusement, en bonne et loyale justice, que celui qui apporte dans une entreprise quelconque un Capital, doit être rétribué pour cet apport, comme aussi celui qui fournit son Travail, comme encore celui qui fournit son Talent : la répartition pour chaque individu, dans l'entreprise à laquelle il prend part, doit donc être proportionnelle à son concours à la production, estimé en *raison composée* de la quantité de Capital, de Travail et de Talent qu'il aura fournie.

Ainsi, dans cette entreprise, dans cette Association industrielle, l'ensemble des produits doit être partagé entre tous les sociétaires intéressés, entre tous les ayant-droit, proportionnellement pour chacun aux trois modes de concours.

Donc il faut que la combinaison sociale que nous cherchons, satisfasse à cette condition importante : *d'estimer les rapports* du Capital, du Travail et du Talent de chacun des sociétaires, *avec* la production générale ; d'opérer ensuite entre eux la répartition du produit total d'après ces bases : — ce qui se réduit dès-lors à une simple question d'arithmétique.

Voilà le principe de la vraie répartition sociale : aucun être intelligent sous le soleil n'en peut nier la clarté et l'équité.

Il résulterait manifestement de la réalisation de ce principe, que le produit total augmentant ou diminuant, ferait croître ou décroître simultanément, dans la même proportion, les lots respectifs du Capital, du Travail et du Talent, — de telle sorte que CHACUN se trouve alors, *par sa cupidité même*, intéressé au bien de TOUS les autres.

Il n'y a plus de salariés ; il ne reste que des associés, et ainsi *l'accord de l'intérêt individuel avec l'intérêt général* se trouve rigoureusement et mathématiquement réalisé. Hors de cette disposition, c'est-à-dire quand le revenu du Capitaliste peut croître en même temps que celui du Travailleur peut rester stable ou décroître, il est évident qu'il y a nécessairement *divergence des intérêts*, — et par suite collision et discordance sociale.

Il y a en même temps spoliation et vol manifestes, quels que soient les phrases et les sophismes dont on puisse colorer le vol et la spoliation. Nous avons même reconnu que la spoliation pou-

vait être portée à une telle limite, que tout le prix des sueurs des travailleurs fût concentré dans les salons dorés de quelques féodaux financiers.

Ainsi :

Point d'instruction, de liberté, de bonheur ni d'harmonie sociale, sans une grande augmentation de richesses ;

Point de justice, ni d'ordre, ni d'harmonie, ni de convergence des intérêts, si ces richesses ne sont pas réparties aux ayant-droit, proportionnellement au concours à la production ; de telle sorte que l'enrichissement des uns ne puisse pas correspondre à l'appauvrissement des autres, mais qu'au contraire, les augmentations et diminutions se fassent sentir proportionnellement et simultanément sur toutes les têtes.

Toute politique qui ne prend pas ces deux conditions pour point de mire, est nécessairement vaine, étroite et absurde.

§. IV.

Chaque commune représente en France mille habitans. Travailler à la prospérité des trente-six mille communautés, c'est travailler au bonheur des trente-six millions d'habitans, en simplifiant la question, en diminuant la difficulté de tout ce qu'établit de différence le rapport de trente-six mille à trente-six millions.

NAPOLÉON.

Les masses aigries par la misère et devenues mendiantes, demandent le droit de vivre par le travail, et les hommes de science gouvernementale cherchent par quelles abstractions constitutionnelles il y aura moyen de les satisfaire !! L. ROUSSEAU.

Taisez-vous, Monsieur Mauguin : taisez-vous, Monsieur Thiers. VICTOR HUGO.

Taisez-vous, Monsieur Hugo.

VICTOR CONSIDÉRANT.

Nous voici maintenant amenés à rechercher les moyens-pratiques par lesquels on pourrait atteindre ces deux conditions. Si nous découvrons un procédé qui les réalise simultanément, nous tiendrons la clef qui peut ouvrir les portes de la prospérité publique et de l'harmonie sociale.

Hé bien ! nous avons reconnu que l'industrie, les travaux agricoles, manufacturiers, scientifiques, etc., sont les instrumens générateurs des richesses; nous avons remarqué, en outre, que ces élémens générateurs des richesses se trouvent dans la Commune : la question de l'augmentation de la richesse sociale n'est donc et ne peut être autre chose que celle de la bonne organisation des travaux de la Commune.

La répartition sociale des produits se réduira aussi, du moins dans le cas général, à une répartition opérée dans le sein de la Phalange.

Vous voyez donc que nos premières conditions signalées comme nécessaires à la génération de l'harmonie, — et qui, à juste titre, auraient paru impraticables si l'on eût émis la prétention de les appliquer d'emblée à l'ensemble d'une nation par voie générale, par procédé gouvernemental ; — que ces conditions, dis-je, présentent au contraire une grande facilité de réalisation, si l'on remonte jusqu'à la source réelle des richesses, si l'on se propose de transformer les sociétés en opérant sur la Commune. La grande question de la transformation universelle des sociétés est donc rigoureusement réduite à l'organisation d'une COMMUNE-SOCIÉTAIRE-MODÈLE, dont l'imitation par les COMMUNES MORCELÉES ANCIENNES, déterminera plus ou moins rapidement *l'évolution* qui remplacera les sociétés SUBVERSIVES par la société HARMONIQUE.

Tout cela est fondé sur une logique tellement serrée, précise et si implacable, qu'un enfant qui a compris ce chapitre, peut battre à vauderoute tout le sanhédrin de tous nos philosophes et politiques réunis ; braves idéologues, qui veulent

faire le bonheur des nations avec des cartes d'électeurs à l'usage de ceux qui ne savent pas lire : et ils nous qualifient, nous, d'*utopistes !* — Ah ! Messeigneurs, Messeigneurs,

Vous donnez sottement vos qualités aux autres !

Devisons maintenant de ces principes assis carrément sur une base de granit, et scellés avec une logique de fer.

Le procédé de transformation sociale que nous venons d'exposer n'a pas seulement pour lui un avantage de facilité pratique; nous pouvons prendre acte de ce que seul et unique il possède force et valeur réelles. — Était-il donc si difficile d'observer, en effet, que les changemens heureux qui s'opèrent dans une nation ne peuvent se mesurer que par la somme de ceux qui s'opèrent dans les Communes? Que serviraient à une nation les découvertes scientifiques, si elles n'allaient se localiser dans les intelligences qui composent la nation? Les méthodes agricoles et industrielles ne sont utiles et bienfaisantes qu'à mesure de leur propagation dans les centres de population qui constituent un État. Si vous voulez qu'une nation s'enrichisse, il faut savoir augmenter les richesses de ses Communes; si vous voulez qu'elle s'instruise, il faut porter l'instruction dans ses

Communes; si vous voulez que le salaire y soit remplacé par la part proportionnelle dans les bénéfices, c'est pour la Commune dans laquelle les travaux s'exécutent, que vous devez chercher de nouvelles combinaisons industrielles; si vous voulez l'ordre dans l'État, il faut intéresser à l'ordre le citoyen dans la Commune qu'il habite; si vous voulez qu'il jouisse de la liberté, il faut que l'organisation de la Commune où il vit l'en investisse: quelle que soit enfin l'amélioration sociale que vous désiriez, vous ne l'obtiendrez qu'à la condition de l'incarner dans cet élément alvéolaire de la société! La Commune, je l'ai déjà dit, — et par les déplorables rêveries politiques qui courent, on ne saurait trop le répéter, — c'est l'atelier de production et de consommation, c'est le fondement de l'édifice, c'est ce que l'on doit songer à réorganiser d'abord, si l'on veut réorganiser la société. — Par quelles raisons soutiendrait-on le contraire?

Ce principe sépare radicalement la politique positive de la politique qui court les rues, colportée par les feuilles de toutes les couleurs, de cette politique qui prétend régénérer les nations par des changemens de formes gouvernementales ou administratives. — Un peuple sauvage qui est en république, le fera-t-on passer à une période su-

périeure en lui donnant purement une monarchie, ou réciproquement? Certes non; mais un peuple sauvage deviendra civilisé si on lui fait adopter l'industrie, si on l'initie aux découvertes des sciences, aux procédés des arts, si sa hutte devient maison, si son krâal devient village, — et cela, quelle que soit la forme de son gouvernement, cela aussi bien si son administration et ses lois sont entre les mains d'un roi, d'un président de république ou de trois consuls. Voilà qui est caractéristique.

Aujourd'hui il s'agit d'abolir la misère; d'augmenter la production; d'organiser le travail, et d'en répartir les produits à chacun suivant son droit; d'universaliser les avantages sociaux sur toutes les têtes, — en proportion naturellement inégales, sans doute, puisque les facultés sont naturellement inégales; — d'étendre à tous les individus et pour le plus grand bien de tous, les bienfaits de l'éducation; de faire converger les travaux industriels et les intérêts individuels; de créer des mœurs loyales; de prévenir la fraude et l'oppression; d'établir, enfin, l'harmonie entre les hommes. Or, tous ces bons fruits ne se récolteront pas dans le champ de l'administration civilisée, fût-il cultivé par Pierre le roi ou par Paul le consul : car l'administration ne crée pas

les richesses, n'harmonise pas les intérêts, ne répartit pas les produits : tout cela est en dehors de son ressort; et nos hommes politiques feraient un beau tapage et crieraient d'une étrange force *à l'usurpation*, si elle manifestait la volonté d'intervenir dans toutes ces choses.

Et toutes ces choses dont ne s'occupent ni l'administration, ni les hommes politiques, ce sont pourtant les choses capitales et qui importent en première ligne à la prospérité des nations, au bonheur des peuples. Donc il faut semer sur le sol de la nation, dans la Commune : la force brutale et révolutionnaire n'a rien à faire en pareille œuvre. Une révolution peut bien superposer un intérêt à un autre intérêt, écraser un parti sous un autre parti, remplacer une coterie administrative par une autre coterie administrative; mais non pas associer et combiner des forces divergentes. C'est ici une tâche de la science; c'est une découverte sociale seule qui peut donner des moyens nouveaux pour arriver à ces résultats nouveaux : et cette science, — nous l'avons assez prouvé par l'observation rigoureuse des faits et par la stricte logique, — doit débuter par produire une organisation de tous les travaux qui s'exécutent dans l'atelier social, dans la Commune.

Puis, remarquez ce que l'on gagne toujours à poser les questions comme elles doivent l'être : du jour où ce principe de raison, cette vérité limpide pour toute intelligence non obscurcie par l'esprit de parti et les vieux préjugés, seraient admis chez nous comme point de départ, dès ce jour-là même nous serions à l'abri des commotions politiques ; l'atmosphère se débrouillerait bien vite, et la science sociale, jusqu'ici vague et arbitraire, accomplirait la révolution que les sciences naturelles ont subie en passant des domaines de l'imagination sur ceux de l'observation : les temps de l'alchimie politique seraient clos, et l'on ouvrirait l'ère de la politique positive et expérimentale. — On conçoit, en effet, qu'une théorie d'organisation communale ne demande qu'une lieue carrée de terrain, *au plus*, pour être mise à l'essai. On peut dès-lors faire des expériences sans compromettre l'État; on n'a plus à craindre de bouleverser une nation, comme l'ont fait si vainement et si souvent déjà les expériences tentées sur de vastes empires par la politique et la philosophie.

Ces funestes expériences, qui de nos jours ont ébranlé l'Europe, ont eu pour effet nécessaire de créer un esprit de rétrogradation ou d'immobilisme.

On sent que la société est mal à l'aise, on admet qu'elle a besoin d'une organisation nouvelle: l'état de choses actuel enfante désordre sur désordre, perturbation sur perturbation, et tout cela ne peut évidemment cesser que par une innovation sociale.

Hé bien! les tentatives que la philosophie a faites sur les nations ont été si terribles, l'épouvantement a été si grand, qu'on frissonne aujourd'hui au seul mot d'innovation. Pour une foule d'hommes, le nom de novateur est un nom maudit. — Et ce n'est pas sans raison. — Croyez-vous qu'il en serait de même si, en place de ces régénérations trempées dans le sang, on eût tenté des essais particuliers sur quelques circonscriptions communales? Et croyez-vous que si l'on eût consacré à ces essais la millième partie des forces qui ont été détruites dans les expériences (1) politiques depuis quarante ans seulement, on ne

(1) Voici le *Constitutionnel* qui vient de se mettre en frais d'un article sur la Théorie sociétaire, à propos des *Études sur la science sociale*, ouvrage de *Jules Lechevalier*, que M. *Eugène Renduel* vient d'éditer.

C'est un feuilleton : — et parce qu'il peut tirer une grande barre noire au-dessous de ses colonnes de politique, et faire ainsi à ses abonnés une figure de feuilleton, ce bon *Constitutionnel* ne va-t-il pas s'imaginer qu'il est forcé de prendre des allures légères et de faire de l'esprit. — Donc il fait de l'esprit d'un bout à l'autre d'un

fût pas arrivé, même par voie de tâtonnement, à un état de choses autre que celui de 1834, où tout est encore en question, où pas une pierre de la société nouvelle n'est posée, où même bien des préoccupations sont encore à la destruction? — Chose étrange! ce sont tout juste-

article snodin où il coupe, taille, tranche à travers cette pauvre théorie qui, assure-t-il, *lui a procuré plus de distractions et de joies qu'aucun ouvrage moderne.* — C'est bien de l'honneur, en vérité, pour Fourier, d'avoir ainsi *distrait et mis en joie le Constitutionnel.* Toutefois le patriarche du libéralisme, bien que distrait et mis en joie, a repris un moment sa gravité pour *porter son jugement.* Et voici comment il l'a formulé :

« Il faudrait, pour discuter sérieusement la valeur de choses pareilles, qu'elles fussent appelées à des résultats pratiques et immédiats, et nous ne voyons pas que notre société actuelle se montre aucunement disposée à laisser faire sur elle de la science expérimentale. Pour nous expliquer à nous-mêmes, et pour rendre plus sensibles aux autres cette répugnance et cette résistance de l'instinct public aux essais de réforme, nous avons cherché une bonne et saillante comparaison, et nous croyons en avoir rencontré une. »

Voilà donc mon *Constitutionnel* dans la personne de Mr. I. C. T. son feuilleton, qui se met en travail de chercher une *bonne et saillante* comparaison; et voici la bonne, la saillante comparaison dont son ingénieux esprit, fécondé par *les joies* de sa lecture, a accouché le 10 juillet 1834. — Le père et l'enfant se portent bien.

« En partant du fait contestable jusqu'à un certain point que la société actuelle a des plaies, que son sang est vicié, qu'elle est caduque, énervée, qu'elle doit périr, nous l'assimilions à un vieillard tenant d'autant plus à la vie que la vie le fuit, qui cherche à renaître et à se retremper, et devant lequel un empirique ayant foi dans la transfusion du sang viendrait dire : « Laissez-moi vous saigner jusqu'au blanc; j'épuiserai vos veines » pour y introduire ensuite la santé, la jeunesse, la vigueur. » Est-il beaucoup de vieillards, dites-moi, qui se laisseraient tuer dans l'espoir de renaître? La société fera toujours ainsi. »

En vérité, c'est chose plaisante que de voir le *Constitutionnel*, la plus vieille croûte de ce libéralisme imbécile des temps modernes, qui a toujours tremblé à l'aspect des révolutions, et qui

ment les prétendus hommes de progrès et de mouvement qui sont les pères naturels et légitimes de l'esprit de rétrogradation et d'effarouchement. Avant 89, la noblesse elle-même était portée de désir vers les améliorations sociales ; — c'est un fait connu.

pourtant n'en a pas moins toujours travaillé, — sans le savoir et comme M. *Jourdain* faisait de la prose, — pour le compte des révolutions, précisément parce que toujours il a poussé aux essais de réforme politique, sans avoir l'intelligence de comprendre que des essais de ce genre, qui portent sur toute une nation à la fois, n'ont de valeur que pour compromettre la stabilité de l'état social; — c'est plaisant et curieux, dis-je, de voir ce *Constitutionnel*-là s'en venir comparer un procédé de réforme, qui part de la Commune et doit être essayé sur huit cents arpens de terres, au projet du charlatan qui veut *saigner à blanc un vieillard*, et *épuiser d'abord ses veines pour y introduire ensuite la santé et la jeunesse*. — Eh! le charlatan c'est vous, vieux patriarche de la routine et de l'absurde, vieux père nourricier des révolutions!

Il ajoute :

« Quand on se présentera à elle (la société) avec les prémisses de M. Charles Fourier, en partant comme lui du *doute absolu* et de *l'écart absolu*, c'est à dire en niant les antécédens de l'humanité et en refusant *de faire ployer devant eux la logique* des théories nouvelles, on se verra éconduit, méconnu, calomnié peut-être; on gâtera les portions les plus belles et les plus pratiques d'un système *trop entier*, on s'exposera au sarcasme qui ne prouve rien, et au discrédit qui démonétise tout. »

Je ne me donnerais pas la peine de relever cette assertion, si elle était du cru du *Constitutionnel*, mais elle a été faite textuellement ailleurs, et puis elle est trop conforme aux fausses idées de progrès qui courent aujourd'hui, pour que je n'y réponde pas un mot.

Qu'est-ce que l'on veut dire, d'abord, en énonçant que Fourier *nie les antécédens de l'humanité?* — Voyez comme le non-sens de la pensée se révèle bien ici par le non-sens de l'expression : — ne semblerait-il pas que Fourier nie que l'humanité actuelle ait des

Ainsi, voilà qui est avéré : la réforme sociale doit être cherchée avant tout dans l'organisation industrielle de la Commune, et cette voie de réforme scientifique et expérimentale est aussi sûre que les voies politiques sont dangereuses. Aucun homme, aucun gouvernement même,

antécédens, nu passé? — Ce n'est pas cela, diront-ils; nous accusons votre théorie de nier la valeur du passé. — La valeur du passé, dites-vous? Oh! bien que vous soyez les hommes du passé, vous autres, que comprenez-vous à sa valeur? — Ils viennent dire que Fourier, *qui a donné la loi régulière du mouvement social et du développement successif des différentes périodes*, NIE les antécédens de l'humanité!! — Ne faut-il pas être bien profondément *Constitutionnel*, comme dit le *Journal de Saône-et-Loire*, pour énoncer des naïvetés pareilles?

Et ce sont là les gens que nous avons pour juges, les membres du tribunal de l'opinion publique, une puissance, enfin, dont maint personnage révère encore aujourd'hui les décrets!....

Oui, Fourier comprend et vous apprend la valeur du passé, il vous apprend quelle est la tâche providentielle de la Sauvagerie, de la Barbarie et de la Civilisation, dans la vie humanitaire. Mais ce qu'il nie, c'est que ces formes aient puissance de donner le bonheur aux hommes. Le *Constitutionnel* aurait-il découvert que dans la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation actuelle, les hommes jouissent du bonheur auquel leur nature aspire sans cesse? Le *Constitutionnel* est-il donc si heureux lui-même? — Par le *désabonnement* qui court, il est permis d'en douter.

Fourier affirme qu'il est temps de passer à une nouvelle forme sociale pour laquelle l'humanité est mûre; il la donne et la décrit en détail, cette nouvelle forme : et s'il la décrit et la donne, c'est qu'il l'a trouvée en la cherchant par *écart absolu* et *doute absolu*. Et s'il fût resté sur les routes battues, s'il ne se fût pas placé pour découvrir le bien et le vrai EN DEHORS *des fausses combinaisons de la société actuelle*, *qui a pour propriété caractéristique et*

n'eût été effarouché par des tentatives de cette nature. C'est-là d'ailleurs qu'est la question sociale; et quand Fourier n'aurait fait que découvrir cette vérité, quand il n'aurait fait que mettre sur la voie de la politique positive et expérimentale, son service rendu à l'humanité

dérivant de sa constitution même, *d'engendrer le mal*, il n'eût produit que de misérables théories de replâtrages, il eût passé sa vie à tourner dans une roue comme un écureuil en cage, comme le chien d'un cloutier, comme le *Constitutionnel* des épiciers.

Et ces hommes qui condamnent niaisement Fourier pour son *doute absolu* pris comme point de départ d'une recherche de science sociale, ces mêmes hommes n'ont pas assez de *points d'admiration* au bout de leurs plumes dans leurs élucubrations sur Descartes, quand ils le canonisent pour ce qu'il a pris comme point de départ de ses recherches métaphysiques, quoi? — Eh! tout justement ce même *doute absolu*. Il est vrai que par cette voie Fourier n'est arrivé qu'à la découverte *du moyen de réaliser le bonheur universel*, tandis que Descartes a découvert, lui, que *l'homme pouvant penser*, *c'est une preuve qu'il existe:* — niaiserie métaphysique très-sublime, au dire de certains, et qui, heureusement pour l'inventeur de *l'application de l'analyse à la géométrie*, ne constitue pas son seul titre de gloire.

Pour dernier perfectionnement de la raison, le *Constitutionnel* veut encore que l'on fasse *plier la logique* devant les antécédens de l'humanité; — et vous savez ce qu'il entend par les antécédens de l'humanité. — Quand Copernic et Galilée ont découvert et prouvé que la terre tourne sur elle-même et circule autour du soleil, c'est bien dommage que le *Constitutionnel* n'ait pas été là pour leur dire :

« MM. Nicolas Copernic et Galilée-Galiléi, il faut que vous » soyez bien osés pour contredire carrément tous les illustres phi- » losophes qui ont pensé que le soleil se meut autour de la terre,

serait encore immense. Cette seule thèse, dont l'énoncé peut se formuler ainsi : « Au lieu de s'en» gager dans les controverses administratives, » on doit songer à déterminer une bonne com» binaison de l'élément social, » cette thèse seule le placerait au-dessus de Bacon, de toute la hau-

» et *pour vous présenter avec des prémisses partant de l'écart* » *absolu de leurs systèmes;* vous n'aurez pas à vous plaindre *si* » *vous vous voyez éconduits*, *méconnus*, *calomniés peut-être*, *et* » *vous gâterez les propositions les plus belles de votre système* » TROP ENTIER. *Vous vous exposerez au sarcasme qui ne prouve* » *rien et au discrédit qui démonétise tout*, *si vous ne faites pas* » PLOYER LA LOGIQUE *de votre théorie nouvelle devant les antécé-* » *dens de l'astronomie*, si vous ne tronquez pas votre théorie pour » la mettre d'accord avec l'opinion reçue de l'immobilité de la terre. » Composez donc, Messieurs, et faites faire au soleil au moins tiers » ou quart du chemin *pour ne pas gâter les propositions les plus* » *belles de votre système* TROP ENTIER. »

Cher *Constitutionnel*, s'il est dans les habitudes de votre logique de *ployer*, vous pouvez croire qu'elle n'est pas cousine avec la nôtre. — Et puis, après tout, de quoi vous mêlez-vous? qu'avez-vous à parler de science sociale et à venir *juger* Fourier? — J'ai vu dans la quatrième page de votre journal des annonces de *pommade mélaïnocome*, de *guérison des dartres et maladies de la peau*, de *remède contre les angelures et les cors aux pieds*, de *elyso-pompe* et de *sirop anti-glaireux*. Parlez de tout cela, parlez du dey d'Alger, de l'incendie de Constantinople, du vaudeville-monstre, de l'araignée dilettante, des jésuites en robe courte, des cours de morale publique que vous avez inventé pour arrêter la démoralisation des *gamins* de Paris; ouvrez-en dans vos bureaux, si vous le voulez, des cours de morale; et surtout mettez fin à l'immoral *désabonnement* qui continue toujours à se faire avec acharnement rue Montmartre n°. 121.... si vous le pouvez : — tout cela est bien mieux votre affaire.

teur, de toute la supériorité d'importance de la science sociale sur les sciences physiques : c'est un fait qui ne peut être contesté. — Que Messieurs de la philosophie et de la politique veuillent donc bien cesser de donner leur qualité d'utopiste à celui qui marche seul dans les voies réelles. Ces songeurs incorrigibles, égarés dans les plus étranges aberrations, croient choses imaginaires tout ce qui sort de la sphère de leurs rêves. — C'est une hallucination qui n'est pas nouvelle.

Napoléon, dont le sens droit et positif faisait si bien justice des bavarderies et des abstractions politiques des avocats et des idéologues, et qui se plaisait à répéter : « Que tout ce qui n'est pas » fondé sur des bases physiquement et mathé- » matiquement exactes, doit être proscrit par la » raison, » Napoléon, dis-je, — c'est chose qui vaut bien la peine qu'on en prenne acte, — avait pour opinion que la réforme sociale doit reposer sur une bonne organisation de la Commune. Il dicta, en 1800, à son frère Lucien, alors ministre de l'intérieur, une note d'où l'épigraphe mise en tête de ce paragraphe est extraite, et où il exprimait positivement que s'il n'était distrait par la guerre, *il commencerait la prospérité de la France par les Communes.* « C'est ainsi, » ajoutait-il, « que Henri IV entendait faire, lorsqu'il parlait

» de sa *poule au pot;* autrement il n'eût dit qu'une » sottise. » Et, après avoir signalé plusieurs effets vicieux de leur organisation, il ajoutait encore :

« La Commune doit être attractive de la population, elle en serait répulsive.

» Le premier devoir d'un ministre de l'intérieur est d'arrêter un tel mal qui porterait la gangrène dans ces 36 mille membres du grand corps social.

» La première condition, lorsqu'on veut arrêter un grand mal, c'est d'en bien constater la gravité et les circonstances.

» Ainsi, le ministre de l'intérieur commencera par faire établir un inventaire général de la situation des 36 mille Communes en France. »

Oui, Napoléon disait mieux que les idéologues, les *abstracteurs de quintescences*, — ainsi que les désignait déjà de son temps Rabelais; — oui, *la Commune doit être attractive*, et c'est uniquement d'une bonne organisation des travaux de la Commune et d'une convenable répartition des produits de ces travaux, qu'on peut attendre la réalisation de ce résultat sur lequel seul la prospérité publique et particulière peut être fondée. — Cette prospérité ne sera qu'un vain mot, tant qu'elle n'existera pas dans la Commune.

§. V.

CONCLUSION.

> L'histoire montre que c'est par des transformations moléculaires que la société passe généralement d'un état social à un autre : jamais décret gouvernemental n'a rien fait directement à cela
>
> LE MOYNE.

En résumant ce chapitre, nous voyons que les premières conditions génératrices de l'harmonie sociale sont :

1°. La création de grandes richesses par une organisation nouvelle des travaux domestiques, agricoles, manufacturiers, scientifiques, commerçiaux, etc. ;

2°. La répartition équitable des produits sur toutes les têtes, proportionnellement pour chacun à son concours à la production, estimée au prorata de sa mise en Capital, Travail et Talent.

3°. Enfin, que c'est de l'organisation industrielle même de la Commune élémentaire que ces deux résultats doivent et peuvent seulement découler.

Voilà que le problème est posé ; voilà que la

question se précise, et que l'on peut la saisir ; ce n'est plus quelque chose de vague, d'immense et d'obscur, comme le sont par le monde les grands mots de régénération, de réforme politique, sociale, d'émancipation générale, et autres plus ou moins sonores, qui ont mille sens, ou plutôt qui n'en ont aucun :

C'est quelque chose d'arrêté et de circonscrit, dont nous allons trouver les formes et les détails :

C'est — pour base, — une lieue carrée de terrain à faire exploiter par une population de dix-huit cents à deux mille personnes, hommes, femmes et enfans : c'est — pour problème, — à combiner entre eux les travaux de ces quatre cents familles, de telle sorte que leur *effet utile* soit rendu le plus grand possible, par l'effet des économies de gestion, et de la convergence des intérêts et des forces ; c'est à développer, au sein de cette réunion, chaque individualité dans ses goûts et sa liberté, pour son avantage et celui des voisins ; c'est à augmenter, autant que faire se peut, la dose de chacun en confortable de logement, de vêtemens et de nourriture, ainsi que sa dose de culture intellectuelle ; c'est enfin à rétribuer chacun en proportion de ce qu'il aura payé de sa personne et de ses capitaux.

Et quand on aura résolu ce problème fondamental *de l'harmonie des relations* INTÉRIEURES *de la Commune*, on pourra et il faudra encore produire le moyen *d'harmonie des relations* EXTÉRIEURES *de ces Communes :*

Et alors la grande énigme sociale que la nature propose au génie de l'humanité sera devinée, la loi de bonheur découverte : l'HARMONIE UNIVERSELLE sera réalisable.

Tout ceci ne vous semble-t-il pas plus réel, plus positif, plus près d'influer sur le bien-être de l'homme, que les chartes octroyées ou non, les constitutions monarchiques ou républicaines, les trente ou quarante mille textes de lois qui nous gouvernent, les milliers de traités, contradictoires entre eux, de morale et de philosophie; tous ces langes de l'enfance sociale, enfin, dont il serait bien temps que l'humanité se débarrassât pour marcher dans sa force et sa liberté.

Revenons à notre sujet ; prenons le problème corps à corps, et dissertons sur l'organisation industrielle d'une bourgade de quatre cents familles que nous prendrons, avec son terrain d'une lieue quarrée, pour molécule composante, pour *unité sociale*. — Le mot *unité* s'entendant ici comme en langage arithmétique.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'Association combine les avantages de la grande et de la petite propriété, et paralyse leurs défauts.

Messieurs, je ne le dis qu'à vous : lorsque je pense à tant de belles et récentes inventions qu'ils ont repoussées au grand profit de nos bons amis les Anglais, je me persuade vraiment que si, en l'an de grâce 1833, la sublime invention des parapluies était à faire, aucun Parisien n'y voudrait ajouter foi.

D. *Agriculteur.*

§. I.

La subdivision des terres est un des principaux obstacles qui s'opposent, en France, aux progrès de l'agriculture : le plus grand service qu'on puisse rendre au premier des arts, serait le moyen de lever cet obstacle ou d'en atténuer l'effet.

FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

L'ÉCONOMIE politique, fouillis d'élucubrations plus ou moins nulles, plus ou moins fausses, faites par des docteurs sans génie, qui n'ont jamais rien su voir d'avance, et qui n'ont même pas vu souvent les choses accomplies; l'économie

politique a disserté beaucoup sur la grande et la petite propriété, dans leurs rapports avec la production.

Voici ce qu'il y avait :

Avant la révolution, on voyait en France quantité de vastes domaines appartenant à la noblesse ou au clergé. Ces terres étaient cultivées souvent par des salariés et des travailleurs, nullement ou très-peu intéressés aux produits de leur travail : ensuite les méthodes techniques d'agriculture étaient bien moins perfectionnées qu'elles ne le sont aujourd'hui. On n'en était pas encore au fort de l'industrialisme, — ce mot étant entendu dans toute sa généralité. — Les produits de l'exploitation étaient peu considérables.

Arrive la révolution. Elle dépossède ces grands propriétaires, en expatriant les uns, et coupant la tête aux autres ; elle brise ces domaines avec sa hache, et en vend les morceaux à très-bon marché, car, avec une somme de papier-monnaie représentant vingt francs, valeur réelle, on achetait des propriétés assez honorables. Alors, une foule d'hommes qui jusque-là avaient travaillé en salariés et pour le compte d'autrui, se mettant à travailler pour eux-mêmes, il advint que l'excitation produite par l'esprit de propriété augmenta

puissamment l'effort et l'effet du travail. La production s'en accrut inévitablement. Le premier effet de la division des grandes propriétés changea la face du sol, l'amélioration fut flagrante; et voilà nos économistes qui se mirent à crier *bravo*, et *vive la petite propriété!* — ils ne s'apercevaient pas, les savans, que c'était l'esprit de propriété qui avait opéré le bien, et que la division des grands domaines n'était qu'un certain procédé parlequel cet esprit avait été mis en jeu. Confondant la force et le procédé qui l'avait éveillée — dans un cas particulier, — ils se mirent à chanter la petite propriété; la petite propriété devint leur idole, leur religion: si bien que le *Morcellement des propriétés* et la *divergence industrielle*, qu'ils nomment libre concurrence, composent encore aujourd'hui tout le fonds de leur science. — Ils n'ont rien de mieux dans leurs bagages.

C'était bien; — mais voilà que l'augmentation de la population, les héritages et d'autres causes qui vont divisant et subdivisant naturellement la petite propriété, et qui même la divisent beaucoup plus vite que la grande, ont déjà, sur une foule de points, hâché le sol en lots si petits, en morceaux si exigus, que l'exploitation devient difficile, gênée, onéreuse à ce point, que ce

beau système économique donne pour résultat en France, quoi?—dans toute sa nudité, la misère de l'Irlande, où la division des cultures se trouve généralement poussée à l'extrême.

Eh ! le simple bon sens ne suffisait-il pas pour en amener la prévision? pensait-elle, la science, qu'un territoire morcelé et lacéré à l'extrême, se prête à une exploitation facile et bien entendue? Dans une pareille anarchie, les cultures peuvent-elles être distribuées suivant les convenances du sol? n'y a-t-il pas une immense perte de force et de travail, dans la mise en valeur de tous ces fragmens soumis à une subdivision indéfinie, telle qu'on voit dans certains pays une multitude de champs larges de trois et deux pas seulement? Et la place perdue, entre tous ces lambeaux, et les complications, et les procès en délimitation, (1) etc., qu'engendre ce piteux état de choses? — Messieurs les savans n'ont rien oublié, sinon de faire entrer toutes ces données diminutives dans le calcul de la production.

(1) « La négligence ou l'impéritie des géomètres rend les » arpentages particuliers presque toujours imparfaits; les tenans » et aboutissans ne sont point énoncés, ou le sont par la dénomina- » tion vague de *plusieurs;* les pièces sont souvent mal orientées. » Après un certain laps de temps, elles ont changé de figures, sont » souvent déplacées par des fermiers infidèles; et si un même dé- » tenteur a fait plusieurs baux dans une exploitation, il n'est point

— Et le défaut d'avance, de capitaux, qui ne permet pas au paysan de se donner de bons instrumens, d'acheter et nourrir assez de bestiaux pour avoir en suffisante quantité les engrais qui sont la base de la bonne agriculture; le défaut d'avance qui le force à exténuer de travail son cheval ou sa paire de bœufs mal nourris, ce qui amène la dégénérescence des races; le défaut d'avance enfin, qui entraîne l'appauvrissement du sol, et qui met partout sous la griffe de l'usurier voisin, le propriétaire exigu.

Puis, à mesure qu'on descend l'échelle de la propriété, l'ignorance va croissant; la routine épaisse et lourde, seule loi des esprits incultes, multiplie encore les obstacles à l'adoption des bonnes méthodes et des découvertes de la science. Enfin, les vices sont si nombreux et si palpables, que les praticiens instruits, M. de Dombasle et autres, dénoncent nettement aujourd'hui le principe du Morcellement, et décla-

» rare de le voir se former une propriété aux dépens du véritable » propriétaire. » (*Journal des travaux de l'Académie de l'industrie*. Septembre 1831).

« M. Julien Dujay, ancien maire dans le département de l'Ain, à qui j'emprunte cette citation, parle avec connaissance de cause, car il a lui-même arraché à un fermier de mauvaise foi 36 arpens de terre sur une exploitation de 250. »

rent en face à l'économie politique, que la petite propriété oppose d'infranchissables barrières aux progrès de l'agriculture. — Voici, sur ce sujet, la déclaration non équivoque de Patulo :

« Les terres de quantité de villages et de paroisses que j'ai eu occasion de voir par moi-même, sont distribuées d'une manière si désavantageuse pour leur culture, qu'on n'aurait pu faire pis si on l'avait fait exprès. Naturellement on se serait attendu à trouver les terres de chaque propriétaire rassemblées en un même lieu ; mais loin de là ; si un héritage est de cent arpens, il faut aller les chercher en trente ou quarante places différentes ; quelquefois à une grande distance, où ils sont mêlés avec d'autres par morceaux d'un petit nombre d'arpens. C'est un extrême inconvénient pour tous ; car il faut que réciproquement chacun passe journellement sur les terres de son voisin pour labourer, semer, moissonner les siennes ; les labours se croisent en différens sens, forment de tous côtés des pointes et des haches qui augmentent le travail et perdent toujours du terrain. Quelques morceaux même sont si petits qu'ils ne valent pas la peine d'y transporter les charrues aussi souvent qu'il serait nécessaire. » *Essai sur l'amélioration des terres.*

Le Morcellement territorial et la subdivision des propriétés ramènent d'ailleurs nécessairement, comme nous l'avons assez constaté, la formation des grandes propriétés. Si ce résultat n'est pas encore très-sensible en France, sous le rapport du territoire, c'est uniquement parce que les grandes entreprises en agriculture y ont été long-temps négligées. Mais que les capitaux viennent à se diriger sur cette voie, qu'ils entrent dans

ce mouvement qui commence à se manifester depuis quelques années, et bientôt nous serons témoins de l'écrasement de la petite exploitation agricole par la grande, ainsi que nous avons vu, écrasée sous le poids de la grande, la petite industrie manufacturière. Nous arriverons vite à l'état de l'Angleterre, au système des grandes fermes, à l'inféodation complète de la petite propriété, qui serait dépossédée par la guerre industrielle, comme la grande l'a été par la guerre révolutionnaire.

Rien n'est plus évident que ce cercle vicieux, et les terribles conséquences qu'il emporte avec lui dans son orbite.

Il est sensible que les grandes propriétés qui se reformeraient à la suite de ce mouvement industriel, seraient beaucoup mieux dirigées et beaucoup plus productives qu'elles ne l'étaient quand elles avaient pour maîtres les anciens nobles ou le clergé. Aussi l'Angleterre, où les grands propriétaires féodaux se sont eux-mêmes convertis à l'industrialisme, et où l'on n'a point passé, comme en France, pour arriver à cette transformation, par un Morcellement révolutionnaire; l'Angleterre, dis-je, retire de son sol, quoique bien moins fécond que le nôtre, un revenu pro-

portionnellement beaucoup supérieur. — Ce fait est assez connu. — Mais ce revenu est concentré aux mains d'une classe très-peu nombreuse, et les travailleurs y sont réduits en servage industriel, *adstricti glebæ*, comme le reconnaissent si bien les Anglais eux-mêmes.

Sans rentrer ici dans les considérations sociales que nous avons émises sur les vices de la répartition des produits, nous pouvons résumer par une citation cette critique de la grande et de la petite propriété.

« Nous voyons en Angleterre, la grande propriété favoriser de belles entreprises, canaux et chemins de fer ; cela paraît précieux en théorie, mais, en résultat, le peuple anglais n'en recueille qu'une effrayante misère ; et malgré les 200 millions de taxe annuelle pour les pauvres, il y a plus de mendians et de voleurs en Angleterre qu'en aucun pays civilisé. Redisons que Londres seul contient 230 mille mendians, filous et vagabonds.

» Voilà pour fruit de la grande propriété, *le mal à côté du bien*, le mal engendré par le bien même, car la grande propriété est utile, elle présente des avantages incontestables, en exploitation agricole et manufacturière. S'il faut spéculer sur la petite propriété, ou traiter avec elle, on ne peut entreprendre aucune amélioration : les petits propriétaires sont, par leurs jalousies et leurs mésintelligences, incapables de se concerter pour un travail utile ; et bon nombre d'entre eux sont hostiles à une entreprise qui profiterait à leurs voisins.

» La petite propriété est à son apogée en Irlande ; nul pays n'a plus morcelé ses campagnes : tout y fourmille de petits producteurs qui, réduits à un lambeau de champ, n'y sèment que

des pommes-de-terre, par impossibilité de recueillir assez de blé sur un terrain si exigu. L'Irlande, parvenue au superlatif du Morcellement, est si pauvre que la plume se refuse à en décrire la misère : le ministre Canning n'eut pas le courage de visiter les dépôts de mendicité à Dublin : il en vit un où 1400 hommes étaient à demi nus et affamés ; il fut stupéfait, interdit ; le maire qui le conduisait lui dit : « Ce n'est qu'un des moindres, » je vais vous en faire voir de plus hideux. » Canning refusa ; c'était un des perfectibilistes, hommes du progrès et du vol sublime, qui ne voient la Civilisation que dans les salons.

» Voilà donc, dans la petite propriété comme dans la grande, *le mal à côté du bien*, *le cercle vicieux* inséparable des dispositions agricoles de Civilisation. »

Ch. Fourier, *Réforme industrielle*, tom. 2, n°. 3.

Et, pour ceux qui ne voudraient pas croire à la condamnation que les faits portent contre les principes de l'économie politique, parce que c'est un homme qui n'a que du génie qui fait entendre leur voix, pour ceux-là, terminons par les paroles d'un homme qui n'avait peut-être pas de génie, mais qui était ministre de l'intérieur, et qui s'exprimait ainsi, dans un ouvrage dédié à l'Empereur :

« La répartition entre les propriétaires est si vicieuse, qu'un territoire, s'il est de cinq cents hectares en tout, se trouve formé communément de *cinq à six mille parcelles*, qui appartiennent à cinquante ou soixante particuliers. Par l'effet des morcellemens et des partages successifs, les champs ont reçu les figures les plus défavorables ; leur longueur excède souvent cent fois leur largeur. Il y a des propriétés qui ne contiennent que deux ares ; il en est de moindres encore. » Fr. de Neufchateau, *Voyage agronom.*

§. II.

J'entends répliquer, que voulez vous donc ? faut-il n'avoir ni grands ni petits propriétaires ? faut-il tout réduire au juste-milieu, à la sainte égalité ? Non, sans doute : je vais expliquer ce qu'il faut faire.

CH. FOURIER.

Écoutez le bon sens.

C. PECQUEUR.

Nous sommes en droit de prendre acte des faits établis au paragraphe précédent, et de conclure :

1°. *Que le Morcellement des propriétés est en lui-même très-défavorable à la production, et que la dernière conséquence des subdivisions territoriales serait l'anéantissement de l'agriculture ;*

2°. *Que la grande exploitation se prête merveilleusement, au contraire, à une bonne gestion, à toutes les améliorations et à toutes les économies qu'on peut introduire dans l'agriculture.*

3°. Nous conclurons encore : *Que la division des grands domaines a mis en évidence la puissance de l'esprit de propriété qui transforme en travailleur zélé, — quand il est appelé à travailler pour son propre compte, — le même homme qui n'était qu'un pauvre, triste et paresseux champion, quand il tra-*

vaillait comme salarié pour le compte du grand propriétaire.

Que faut-il donc faire pour tirer du sol des richesses énormément supérieures à celles que peuvent donner l'un ou l'autre des deux systèmes d'exploitation? — C'est vous qui le dites;

Il faut aviser à COMBINER L'ESPRIT DE PROPRIÉTÉ, *si heureux et si puissant dans l'un des systèmes, avec les dispositions non moins heureuses, non moins puissantes que la méthode d'*EXPLOITATION EN GRANDE ÉCHELLE *manifeste dans l'autre.*

Voilà, selon les indications du pur bon sens, ce à quoi les économistes devaient s'ingénier, au lieu de patauger dans leur Morcellement, et de louer un vice, par comparaison avec un vice opposé, ainsi que nous les avons déjà vu faire pour leur libre concurrence, qu'ils vantent par opposition au monopole : — toujours du simplisme, et jamais la moindre invention.

L'examen comparatif que je viens de faire des forces productives de la grande et de la petite exploitation, de leurs faces vicieuses et avanta-



geuses, s'applique rigoureusement aux autres branches de la production, à l'exploitation manufacturière, aux travaux domestiques, au commerce, à tout l'ensemble de l'industrie humaine.

Il résulte de là, sans réplique, que si nous voulons établir sur *l'unité d'exploitation* que nous nous sommes donnée : « la lieue carrée de ter-
» rain mise en valeur par les travaux domestiques,
» agricoles, manufacturiers, etc., de quatre cents
» familles, » si nous voulons, dis-je, y établir le régime le plus productif, nous ne songerons pas à la lacérer en mille exploitations, et mille lambeaux, dévolus aux soins de quatre cents ménages isolés;

Il faudra, au contraire, que le domaine entier soit exploité *comme domaine d'un seul homme*, qu'il soit soumis à une gestion unitaire, et que les efforts des travailleurs, leurs capitaux, toutes les forces enfin que cette exploitation réclame, soient réunis en faisceau, intimement liés et combinés. Il faudra,—au lieu d'une exploitation divergente par quatre cents familles morcelées, —une exploitation convergente par quatre cents familles unitairement organisées.

Voilà, sans contredit, la disposition sur la-

quelle nous devons spéculer pour atteindre la première des conditions d'harmonie, le *maximum de production*. Puis, pour corroborer le résultat de cette première disposition, et pour atteindre la seconde condition génératrice de l'harmonie, il faudra que la liberté, l'individualité et l'esprit de propriété puissent trouver leur compte, et se développer puissamment dans cette organisation de l'ensemble.

C'est le mode d'organisation des travaux, et le mode de répartition des bénéfices entre les ayant-droit, qui devront remplir cette autre condition du problème social. — Dès-lors ce problème se résume ainsi :

ASSOCIER *en travaux de culture, ménage, fabrique, éducation, etc., quatre cents familles inégales, pour opérer l'exploitation combinée d'une lieue carrée de terrain.*

Il est facile de comprendre que le procédé d'Association réunit et concentre les avantages des deux exploitations, la petite et la grande, tout en paralysant leurs défauts, puisqu'il a puissance de mettre en jeu l'esprit de propriété du



travailleur, et qu'il place le travailleur dans les circonstances unitaires, si favorables, des grandes opérations d'ensemble.

Voilà donc le mot prononcé et précisé, l'Association. Quand ce principe, sur lequel on a divagué largement de nos jours, sera bien et nettement compris dans son vrai sens pratique, la solution du problème ira d'elle-même. Mais la confusion qui règne à cet égard exige que nous établissions ici quelques distinctions capitales, qui serviront à nous fournir de nouvelles lumières pour continuer notre voyage de découvertes, et suivre le Christophe Colomb du nouveau monde social.

Remarquons toutefois dès maintenant que nous n'avons encore exposé que la face matérielle du problème de l'Association : ce problème, pour être intégralement résolu, devra porter sur les passions et les caractères des hommes, aussi bien que sur le Capital, le Travail et le Talent. — Nous aborderons en son temps cettte grande et magnifique question.

Digression.

DE QUELQUES ANERIES CIVILISÉES.

On temps que les bestes parloyent
(il ny ha pas troys iours)....

RABELAIS.

JE suis instruit, par expérience, des difficultés que l'on rencontre lorsque l'on cherche à introduire dans les intelligences civilisées, — sans qu'il y subisse de déformation, — le sujet que nous traitons ici ; et je me tiens pour assuré que, malgré les grandes précautions que j'ai déjà dû prendre, nombre d'esprits en seront encore à confondre l'*Association* et la *Communauté*. C'est une des mille aberrations dans lesquelles neuf

personnes sur dix ne manquent jamais de tomber : et là-dessus les objections arrivent en foule.

« Vous voulez, » s'écrient tout d'abord ceux qui n'ont pas compris, « détruire la propriété ? C'est une monstruosité ! » — « Eh ! qui vous parle de cela ?... La propriété est-elle détruite, quand le propriétaire d'une ferme prend un fermier auquel il concède tiers ou moitié du revenu de ses terres, pour les faire valoir ; ou quand, après une évaluation réciproque de sa valeur, le fermier la prend à loyer ?... Eh bien ! quand, après une évaluation réciproque des valeurs du canton entier, la Phalange exploitera unitairement le canton, et en deviendra la fermière générale ; quand le produit du canton sera doublé, quintuplé, décuplé... par suite des économies, et de la bonne gestion de la grande exploitation, les propriétaires seront-ils donc dépossédés, *parce qu'ils tireront de leurs* TITRES *de propriété des valeurs doubles et quadruples de leurs revenus actuels ?*

» Quand semblable résultat aura été démontré par l'expérience sur un coin de terre, j'estime que beaucoup de propriétaires opineront à être ainsi *dépossédés*. Au lieu d'un titre d'achat et de possession d'un champ qui vous donne le trois pour cent du capital dans les bonnes années, —

qui ne vous donne quelquefois rien du tout à cause des mille accidens qui frappent les propriétés isolées, — vous aurez un titre sur toutes les richesses agricoles et manufacturières d'un grand canton sociétaire ; ce titre vous donnera le *six* et le *dix*, au lieu du *trois;* vos fermiers seront, en même temps, bien vêtus, bien nourris, bien logés : intéressés dans tous les bénéfices, ils amélioreront indéfiniment le sol, au lieu de le ruiner, — ce qui arrive souvent, sous le régime des *baux à courte durée*. Ils ne pourront plus vous voler ; la misère ne les exposera plus à vous faire banqueroute, ou à vous demander des délais de paiement. L'éducation donnée par la Phalange à tous ses enfans, vous ménagera avec ceux qui mettent en valeur vos propriétés, des relations loyales et douces ; — quelle monstruosité trouvez-vous à tout cela ? »

Vous croyez que l'on a compris ? Point. Voici ce que l'on vous répond :

« Mais l'homme, » dit-on, « ne se pliera pas à un régime de Communauté. J'admets parfaitement avec vous que si les mille lambeaux de terre du village morcelé sont réunis dans une vaste exploitation; si les titres de la propriété individuelle sont transformés en titres d'*actions* hypothéquées sur

toutes les richesses du canton; si les récoltes, éparpillées aujourd'hui dans *quatre cents* caves mal tenues, *quatre cents* greniers où souvent elles s'avarient, sont réunies, classées, soignées dans *une* seule grande cave, dans *un* grenier unitaire; si vous ne construisez que *quelques* grandes étables à chevaux, bœufs, vaches et cochons, etc.... au lieu des *mille* ou *douze cents* étables du village; si, pour les *quatre cents* cuisines avec leurs *quatre cents* feux et *quatre cents* ustensiles de toute espèce, employés à faire *quatre cents* dîners par *quatre cents* femmes de ménage, vous n'avez qu'un grand atelier où *huit* ou *dix* femmes suffiraient à préparer la nourriture; si vous étendez cette manutention en grande échelle, à toutes les branches compliquées des travaux domestiques, préparation, blanchissage, laiterie, soin des animaux, etc., et à tous les travaux qu'on opère, — ou qu'on devrait opérer dans la bourgade civilisée, — nul doute qu'il n'en résulte une immense supériorité de richesses et de bien-être.... — « Mais, » reprend-on, « vous avez beau dire, l'homme répugne à la vie de Communauté; il tient aux sentimens de Famille : sa liberté lui est plus chère que tous les autres biens réunis. Vous détruisez la famille, vous détruisez la liberté, vous détruisez l'individualité, vous détruisez, vous détruisez, vous détruisez.... »

Quand l'objecteur a fini la kyrielle de ses *vous détruisez*, il faut reprendre en sous-œuvre toutes ses assertions, pour lui prouver qu'il aurait pu s'éviter la peine de les faire, s'il eût daigné donner une attention réfléchie aux choses, et ne pas tomber dans cette manie de taquinerie si générale, qui consiste à attaquer de prime-abord, à l'étourdie, toute opinion nouvelle.

Il y a dans ce travers une présomption qui amuserait beaucoup, si on n'était pas trop habitué à la rencontrer. Des hommes qui, la plupart du temps, n'ont d'autre instruction que l'instruction du monde, qui raisonnent et argumentent comme on argumente, comme on raisonne dans le monde, et ne savent des choses que ce qu'ils en voient chaque matin dans leur journal; des hommes de cette force-là entendent pendant cinq minutes quelques généralités d'une théorie qui a coûté trente années de persévérance et de travaux à une tête trempée comme celle de Fourier; d'une théorie qui recrute ses partisans parmi les hommes de science, de raison et de solide instruction; que vous avez, vous leur interlocuteur, profondément et longuement étudiée; — et après ces cinq minutes de demi-attention, ils vous adressent bravement, au grand contentement de leur amour-propre, quelques objections banales

et saugrenues. — Et les voilà convaincus qu'ils ont improvisé *ex abrupto* l'écrasement de cette théorie dont ils n'ont pas saisi un mot.

Vous leur dites, vous, que ce n'est pas cela, qu'ils n'ont pas compris, qu'ils donnent à gauche, que leurs attaques ne portent pas sur votre système *tel qu'il est*, mais sur un mélange qui vient de se former dans leurs têtes, — ce qui est très-différent. Tout cela n'y fait rien; ils vont, ils vont;... ils vous soutiennent au besoin qu'ils le conçoivent mieux que vous; ils ont trouvé du premier coup le côté faible de votre *affaire*. Puis ils débitent l'amalgame qui s'est produit dans leur imagination, — appelant cela *votre* théorie. — Des monstruosités, des pauvretés de toute nature s'accréditent ainsi, et la vérité s'en tire comme elle peut. Dieu sait, pour le cas particulier qui nous occupe, les réponses que l'on fait dans le monde à cette question : « Qu'est-ce donc que ce système de M. Fourier? qu'est-ce que c'est que ce Phalanstère? » — Pour un qui répond, « Je ne le sais pas, » ou qui vous explique raisonnablement ce qu'il en sait, il en est mille qui vous diront des extravagances inouies. — Et ce n'est pas tout de dire, on écrit.

Le *Courrier Français* apprendra à ses abonnés

que c'est « une confrérie de moines civils qui » mettent en commun leur travail et leur indus- » trie, et qui veulent déranger les molles jouis- » sances des propriétaires oisifs. » (*Courrier Français*, 28 septembre 1833.)

Dix autres journaux imprimeront aussi que le Phalanstère est un régime de *Communauté*.

La *Revue de Paris*, pour amuser ses lecteurs, prendra du *Figaro*, qui l'a pris à *Vert-Vert*, qui l'a pris à je ne sais qui, et le *National* répétera ensuite après eux tous, que le système de Fourier consiste à promettre aux hommes *une queue de trente-deux pieds, terminée par un œil!* Ceci est une plaisanterie très-pardonnable à *Vert-Vert* et à *Figaro :* mais, en vérité, les grands journaux, si dévoués à leur pays, si dévoués à l'humanité, si dévoués au progrès, à la liberté, au bien-être du peuple, aux idées nouvelles, à la propagation des lumières; dévoués à la république, dévoués à la monarchie, dévoués au roi, dévoués à la reine, dévoués au peuple; dévoués à droite et à gauche, et en avant, et en arrière; dévoués dans leurs colonnes, dans leurs feuilletons et jusque dans leurs *annonces!* ces grands journaux, monopoleurs de la publicité, ne devraient-ils pas avoir autres choses à dire sur un pareil sujet, que des



farces volées à *Vert-Vert* et à *Figaro?* — Le *National*, le *National!...* qui en est à la *queue de trente-deux pieds!!* — Mon brave *National*, avec cette queue-là, vous nous avez donné, sur l'honneur, la bonne mesure de votre science politique!

— Le Phalanstère?....

— C'est une maison d'une lieue carrée pour loger cinq mille personnes à la fois.

— Pour en loger cinq cent mille, vous dis-je, je le sais de bonne part.

— C'est la Communauté des biens, des femmes et des enfans.

— C'est un système pour changer l'eau de la mer en limonade gazeuse.

— On y apprivoisera les baleines et les requins.

— On y mangera, de rigueur, vingt-cinq livres de nourriture par jour.

— On chassera la lune, qui est morte, pour la remplacer par cinq jeunes lunes de toutes les couleurs.

Et mille autres jolies définitions du même goût, très-bonnes à divertir de braves Civilisés, bien

ignorans, qui, non contens de mutiler la partie sociale et arithmétique de la découverte de Fourier, s'en vont gloser sur des théories transcendantes d'*Analogie* et de *Cosmogonie*, dont les bases sont acceptées, comme la révélation des lois primordiales de la création, par ceux d'entre les hommes mûris à l'étude des mathématiques et des sciences exactes, qui les ont approfondies. Je puis garantir ici à ceux qui font misérablement de l'esprit sur la *queue de trente-deux pieds*, que si Fourier s'était pris à prédire de pareilles modifications pour le corps humain, il aurait assurément commencé par leur annoncer, à eux, l'allongement de leurs oreilles.

Toutes ces balivernes ne sont, je le sais, que de mauvaises plaisanteries, ne prouvant rien, sinon la légèreté inouie des Français, qui, depuis vingt-six ans que Fourier a produit son immense découverte, depuis dix ans qu'elle est admise par des hommes graves et instruits, en sont encore à gouailler ce qu'ils auraient examiné s'ils avaient eu quelque peu de bon sens et de justice.

Et puis, n'est-ce pas? des galeux ont bonne grâce à bafouer l'homme sain et bien portant qui leur apporte de la fleur de soufre!.... Quelle jolie espiéglerie font-là les Civilisés, en cherchant

à ridiculiser l'homme qui leur apprend à remplacer leur société rapée par une société bien étoffée ; qui leur donne les moyens de remplir leurs ventres affamés, et de vider les immondices dont leurs têtes et leurs cœurs sont pleins, pour y mettre des pensées vraies et des affections nobles ! Voyez donc s'il ne faut pas beaucoup d'esprit et surtout beaucoup de sens, pour se gaber d'une théorie dont la réalisation comblerait les désirs en lesquels se consument misérablement ces gabeurs, du matin jusqu'au soir de leur vie : pauvres insensés qui y sont attelés, à la vie, comme un cheval aveugle à sa meule ; qui la traînent comme le galérien son boulet, et qui mordent, comme des bêtes méchantes, la main qui veut les délivrer.... Las ! vous vous jugez donc une bien triste espèce, une race étrangement dégradée et maudite ! puisque c'est le ricanement qui vous vient aux lèvres, quand on vous annonce qu'on peut faire de vous des gens de bien et des hommes heureux !!!!

Certes, toutes ces sottises nuisent à la marche d'une idée ; elles la démonétisent, comme dit le *Constitutionnel* dans un article où il emploie toutes ses forces de *Constitutionnel* à atteindre ce résultat. Et puis, voulez-vous un échantillon des *jugemens sérieux* qu'on porte par le monde

philosophique sur cette conception : tenez, lisez : voici, pour votre instruction, les sept principes fondamentaux de la théorie de Fourier :

« 1°. La gastronomie et l'opéra seront les grands mobiles de » la Civilisation future.

» 2°. Le pain est mis de côté et réservé pour la gueusaille.

» 3° Les sociétaires ne vivront que de gâteaux sucrés.

» 4°. Le travail aura autant d'attrait pour eux qu'en a maintenant pour nous le repos.

» 5°. Chacun des travailleurs sociétaires ne fera que ce qu'il » voudra.

» 6°. Le danger sera ôté aux passions en leur accordant tout » ce qu'elles demanderont.

» 7°. Les jouissances et les richesses des plus opulens financiers » de nos jours ne seront rien en comparaison de celles des bienheureux *Phalanstéristes*. »

Qui a écrit cela? — Encore *Figaro* ou *Vert-Vert?* — Non ; c'est un philosophe octogénaire, père de trente-et-un volumes, et en outre de six où huit enfans : il est électeur ; il est éligible ; et il aspire probablement à la pairie, dont il a bien l'air de faire la demande en débitant des fadeurs au gouvernement dans un livre intitulé, *De la Souveraineté du Peuple*. C'est dans une longue *note* qui termine ce livre, ridicule monceau de banalités métaphysico-politiques, que se trouve la plus curieuse appréciation de la théorie sociétaire qui soit jamais sortie de tête philosophique : c'est de cette savante note que j'ai extrait l'admirable

résumé qu'on vient de lire. Tout le reste est de la même force; — car c'est partout du style de M. le baron Massias, *ancien chargé d'affaires près la cour de Bade, résidant Consul Général à Dantzig.*

Mais, direz-vous, c'est un vieillard; il a peut-être l'esprit affaibli. — Soit; je le veux bien: moi, je ne cite tout ceci que pour donner une notion des falsifications sans nombre que le monde fait subir à toute idée neuve en général, et à celle-ci en particulier; je le cite pour engager le lecteur à ne s'en rapporter qu'à sa propre intelligence, à sa propre raison, à son bon sens, à lui, sans se laisser influencer par les opinions voisines. — Revenons au fait; et, puisque l'on est réduit aujourd'hui, si l'on veut avoir des chances d'être compris, à définir tous les mots dont on se sert, expliquons d'abord que *famille* et *ménage* sont choses très-distinctes.

Il est faux que nous proposions, — comme l'assurent M. *Massias* et nombre de logiciens de sa trempe, — *de détruire la famille* en faisant, ainsi qu'ils disent, *de quatre cents familles une seule famille*: — ce contre quoi le philosophe se récrie beaucoup, lui qui veut faire de *tous* les humains une *famille de frères.*

Nous savons fort bien, nous, que les affections de famille sont distinctes des autres affections de notre nature ; mais nous voulons ordonner et combiner les travaux du ménage et autres — que les diverses familles, très-souvent opposées d'intérêt, — exécutent aujourd'hui d'une façon anarchique et fort dispendieuse.

Une famille et un ménage sont choses très-différentes. — Dans l'ordre actuel, chaque famille a son ménage; ce ménage, c'est, puisqu'il faut l'expliquer à ces Messieurs, une cuisine, une cave, un grenier et tous les ustensiles nécessaires aux fonctions du travail dit *travail domestique*. Mais les marmites, les casseroles et toute la batterie de la cuisine; la léchefrite grasse, l'écumoire, le tourne-broche, le pot-au-feu ; le cuvier à lessive et le linge sale; les ustensiles, les travaux et les détails du ménage, ne sont point nécessaires à la constitution de la Famille; de là ne dépend nullement l'affection réciproque de ses divers membres, — que divisent fort souvent, au contraire, les ennuis sans nombre attachés, de nature, à l'insipide ménage. —Vous avez vu sans doute comme moi, lecteur, des gens aimer beaucoup leurs enfans, et en être tendrement aimés, *bien qu'ils prissent leur dîner au restaurant et qu'ils fissent blanchir en ville.*

Et d'une : à d'autres maintenant.

— « Mais vous voulez donc que tout soit en commun dans votre système ! »

Allons ! définissons encore et apprenons à notre interlocuteur, — qui est censé savoir la langue, — qu'*Association* et *Communauté* sont des choses fort différentes et même opposées. — Le voilà déjà parti et qui galope ; écoutez-le :

— « Quoi ! tout le monde habitera le même édifice. Ce sera un pêle-mêle..... Dans votre Phalanstère on travaillera ensemble, on mangera ensemble, on logera ensemble.... »

— « Eh ! que n'ajoutez-vous, bon Dieu ! que les quatre cents familles de la Phalange coucheront dans le même lit?.... Voyons, calmez-vous, et écoutez un peu. — Dites-moi, d'abord, habitez-vous une maison à vous tout seul ? Est-ce un pêle-mêle dans cette maison, parce qu'elle renferme, outre votre logement, celui de dix ou quinze autres locataires ? Est-ce un pêle-mêle encore parce qu'au lieu d'être isolée, et circonscrite de clôtures, la maison que vous habitez est flanquée d'autres maisons formant corps le long de la rue.... »

— « Vous avez beau dire, ce sera toujours une caserne. »

— « Une caserne comme le Palais-Royal, par exemple, oui. Une caserne où l'on trouvera, — pour des prix différens, bien entendu, — des appartemens de luxe ou de modestes logemens; puis, mille commodités inconnues, avec peu de dépense et une entière liberté; si c'est là ce que vous entendez par caserne, vous dites vrai. Ce sera une caserne. »

— « Mais cependant tout est égal, tout est en commun.... Je ne comprends pas les distinctions dont vous parlez. »

— « Rien n'est égal et rien n'est en commun: tout dans le Phalanstère est distinctions, et distinctions très-exactement graduées, encore. »

Et vous voilà dans la nécessité de mettre, comme on dit, les points sur les *i;* et il faut que vous établissiez longuement la différence tranchée qui existe entre les deux idées contraires renfermées sous les mots Communauté et Association. — C'est ce que nous allons faire au chapitre suivant.

Toutefois, avant de l'aborder, ce chapitre, il

est nécessaire de donner encore un coup de maillet pour faire entrer une autre distinction dans les têtes.

Vous dites à un Civilisé : « Pour première condition de bien-être général, il faut augmenter les produits : la fortune moyenne étant de onze sous par jour, en France, cette moyenne est insuffisante : il faut élever le produit au quadruple au moins de ce qu'il est aujourd'hui, et faire refluer convenablement cet accroissement sur toutes les têtes. »

Vous êtes à-peu-près sûr que le Civilisé vous répondra de suite, — et il sera enchanté de sa sagacité : « Pst! la belle avance ! si vous augmentez proportionnellement la fortune de chacun, rien ne sera changé aux choses et tout ira comme devant. Dame ! c'est clair, cela ; car.... »

Si vous ne l'arrêtez pas là brusquement, il va vous enfoncer jusqu'à la garde douze argumens à travers le corps.

Eh ! qui te parle d'augmenter la quantité *d'écus* qui sont en circulation, Civilisé de Civilisation ? — On vous dit qu'il s'agit d'augmenter les PRODUITS. *Dame ! c'est clair, cela !* augmenter

les produits, LES PRODUITS, LES PRODUITS!!! entendez-vous? d'augmenter les produits en quantité et en qualité : afin que celui qui n'a que du pain noir à manger, de l'eau à boire, et des haillons pour se couvrir, ait du pain blanc, du bœuf, du vin et des habits; et afin que celui qui a des habits, du pain blanc, du bœuf et du vin, ait de meilleurs habits, de meilleur vin, et un dîner mieux servi. — C'est là ce que l'on vous dit.

Et il y en a qui s'obstineront sept fois sept fois, et soixante dix-sept fois sept fois à ne pas comprendre. — *Dame! c'est pourtant clair!*

Au reste, je répète ici ce que j'ai exprimé au commencement de ce livre : la Théorie des Destinées est trop large pour entrer et tenir dans tous les cerveaux. Elle ne va qu'à ceux qui ont du cœur avec de l'intelligence. On ne la jette pas à la tête de tout le monde. Tout le monde n'est pas de force à mépriser les idées reçues, les préjugés au sein desquels on vit dès le berceau; à n'admettre « que ce qui est fondé sur » des bases physiquement et mathématiquement » exactes. » Tout le monde n'a pas œil de cristal et cœur d'acier : et pourtant il faut à la fois, pour comprendre une vérité neuve, voir juste et vouloir fort.

Qu'importe, après tout, à l'idée? — A-t-elle besoin, pour marcher en avant, de voiturer dans ses bagages le *caput mortuum* de la Civilisation? — Il y a sous le soleil de France assez de ceux qui ont sang par les veines, pensée au cerveau, vie dans la poitrine, et jeunesse à l'âme. Nous n'ouvrons pas les sépulcres pour haranguer les morts. — Irions-nous nous atteler, suant et soufflant, nous autres de l'avenir, à cette lourde et compacte *queue de génération*, qui traîne au loin dans le passé, et que son poids tire en arrière? —Vraiment, nous avons mieux à faire.

Et puis, au fait, à qui l'avenir? l'avenir serait-il, d'aventure, la propriété de ceux qui ont les deux pieds dans la fosse? — Dirait-on pas que c'est impiété, profanation et sacrilége, à nous, de mettre la main sur notre bien!

Donc, vieillards, qui nous barrez la route... arrière!... Vieux siècle! *va-t-en donner mesure au fossoyeur*, et garde ton héritage.... il y a du sang après.... Arrière! disons-nous, et qu'on se range pour que l'humanité passe! (1)

(1) Si le mot *vieillard* n'est pas adressé à ceux d'entre les vieux qui ont de la jeunesse au cœur, il s'applique, par compensation, aux jeunes dont l'âge ment et dont le caractère est vieux.

CHAPITRE TROISIÈME.

Association et Communauté.

Je ne sais vraiment plus à quoi servent les mots : langues et mots.... compréhension. A entendre parler aujourd'hui, il est permis de faire cette observation. Impossible d'accumuler autant de bévues et de faussetés ! il n'y a pas d'exagération à dire qu'aujourd'hui on ne voit pas même aussi loin que le bout du nez.... car on ne voit pas du tout. Il est vrai qu'autrefois c'était à-peu-près la même chose ; mais je doute que l'on fût aussi fat et aussi fanfaron que dans ce siècle.

J. Chassons.

Rien n'est plus opposé à l'*Association* que la *Communauté*.

J. Meiron.

§. I.

Il en est de la *Communauté* religieuse ou conventuelle, de la *Communauté* conjugale, militaire ou autre, comme de la *Communauté* urbaine. Toutes exigent que les intérêts des uns soient sacrifiés aux intérêts des autres.

J. Meiron

Il y a *Communauté* là où des individus sont réunis sous un régime *rigoureusement égal pour tous*, distribuant à tous les mêmes tâches, les mêmes peines, la même rétribution, la même nourriture, etc....

L'essence de la Communauté, c'est l'égalité.

Dans un couvent, dans une pension, dans une escouade de soldats, il y a Communauté de nourriture, de logement, de régime, c'est-à-dire, égalité pour tous.

M. Owen a imaginé de réunir dans un même édifice deux ou trois mille ouvriers tisserands, tissant *tous* du matin au soir, mangeant à la *même* table la *même* nourriture, mettant en *commun tous* leurs biens et *tous* leurs efforts, et n'ayant droit qu'à des parts *égales*. — Voilà la Communauté, l'égalité, et par conséquent la confusion la plus complète, l'injustice la plus tranchée, et l'absurdité la plus palpable qui se puissent imaginer. Cela, je le répète, c'est la Communauté : Communauté des biens, Communauté des travaux : on dit même que la Communauté devait être poussée plus loin encore.... — et c'est une conséquence logique et nécessaire du principe des Owenistes.

Or, la Communauté opérant en grande échelle, au lieu d'opérer en petite, comme le Morcellement, jouit évidemment des propriétés économiques de la grande exploitation. Exemples :

Si les vingt soldats d'une escouade voulaient

faire vingt feux et vingt soupes à vingt foyers dans vingt marmites, ils ne vivraient certes pas avec *sept sous par jour à l'ordinaire*, comme ils vivent aujourd'hui en faisant préparer par un seul d'entre eux et dans une seule marmite, la nourriture commune.

Dans une pension, dans une grande école, aux Invalides, etc., il y a évidemment une incalculable économie du même genre à faire en grand la préparation des alimens, etc., au lieu de faire deux ou trois cents préparations particulières pour chaque individu.

Enfin, on sait que les communautés d'*Hernutes* et de *Moraves*, — qui se sont maintenues par la compression énergique d'un principe religieux, — sont douées industriellement d'une grande puissance envahissante, et qu'elles sont, sous le rapport de la prospérité matérielle, fort au-dessus des exploitations morcelées qui les environnent. Mais, je le répète, c'est uniquement de la manutention en grande échelle que les avantages proviennent. Quant au principe de Communauté pris en lui-même, il est monstrueux et odieux, puisqu'il brise tous les droits, toutes les individualités, et que son joug monotone et stupide ne tend à rien moins qu'à changer ceux sur

la tête desquels il pèse, en un vrai troupeau humain. Ce régime étant au reste la dernière et rigoureuse conséquence des principes d'égalité philosophique, et en même temps la plus complète négation de la nature humaine, est tout-à-fait irréalisable. Dans la plupart des réunions, même religieuses, portant le nom de Communauté, la Communauté n'a jamais été intégrale et absolue, établie sur l'ensemble et sur toutes les branches. Quant au régiment, ce serait une grave erreur de le prendre pour une communauté, attendu que les épaulettes du colonel, du capitaine et du soldat, ainsi que leurs dîners respectifs, ne sont nullement identiques entre eux. Dans l'escouade même, malgré la Communauté d'uniforme, de soupe et de fonction, il s'établit très-naturellement de grandes différences depuis le troupier le plus ancien jusqu'au novice dernier-arrivé, depuis le premier *loustic* jusqu'au plus faible des *plastrons*. Tout officier qui connaît sa compagnie sait qu'il s'y forme vingt hiérarchies réelles, vingt classemens particuliers, fondés sur vingt titres différens.

Au reste, ce qui condamne sans appel l'idée de la Communauté, c'est qu'elle n'a jamais reçu nulle part une application même partielle, sans que cette application ne fût *forcée :* jamais Com-

munauté n'a subsisté que par un effet de discipline ou de misère, par le despotisme d'une loi ou d'une idée religieuse, etc. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier.

§. II.

Dans la vraie Association, loin de se mélanger, de se confondre, de se sacrifier, ou seulement de se subordonner les uns aux autres, les intérêts individuels doivent demeurer essentiellement distincts, et les volontés s'exercer pour le plus grand bien de tous, selon la naturelle et libre impulsion de chacun, sans jamais se froisser ou s'imposer réciproquement.

J. Muiron.

J'ai cité des exemples partiels de Communauté, citons des exemples partiels d'Association pris dans la société actuelle. — En voici un fort remarquable, puisqu'il a peuplé les chaînes du Jura, ainsi qu'une partie des Alpes et des Apennins. Je veux parler de la fabrication des fromages connus sous le nom de fromages de *Gruyère*.

Dans nos montagnes du Jura, où le climat interdit la culture de la vigne, du blé, quand le lait ne peut être vendu en nature, à cause de l'éloignement des villes, il faut le convertir en fromage. Or, si dans un village où il y a deux cents vaches et quatre-vingts familles, je suppose, chaque famille voulait faire tous les jours son fromage particulier, cette manière de produire né-

cessiterait l'emploi de quatre-vingts personnes, quatre-vingts ustensiles, quatre-vingts feux, etc.; elle amènerait en outre une grande déperdition de matière première, en donnant des produits de pauvre qualité. Puis, chaque famille serait forcée d'envoyer de temps en temps un de ses membres perdre une ou plusieurs journées à colporter dans les villes les produits de sa fabrication morcelée; puis, les paysans, se faisant concurrence entre eux sur les marchés, seraient en lutte d'intérêt et portés à déprécier les uns les autres leurs denrées respectives; il faudrait renoncer à la fabrication.

Eh bien! qu'ont-ils fait, ces braves paysans qui n'ont pas le bonheur d'être illuminés par l'économie politique et les théories de libre concurrence? — ils ont inventé et réalisé une très-belle économie domestique sur cette branche importante du ménage. Voici comment les choses se passent dans une *fruitière;* — c'est le nom donné à l'Association partielle que je vais décrire.

On loue une petite maison composée de deux pièces, l'atelier et la laiterie: il faut, en outre, une cave pour magasin. Dans l'atelier on dispose une énorme chaudière en cuivre sur potence pivotée, destinée à recevoir le lait des deux cents vaches, reçu préalablement dans les grands vases

de la laiterie. Un seul homme, appelé le *fruitier*, suffit pour confectionner chaque jour un, deux ou trois fromages de soixante à quatre-vingts livres. Ces fromages sont déposés au fur et à mesure dans un magasin où le fruitier les sale et leur donne les soins qu'ils réclament.

Tous les jours la quantité de lait apportée par chaque laitière est notée sur deux *tailles* de bois: l'une reste entre ses mains, l'autre à la fruitière. On sait donc exactement la contribution fournie par chaque famille. — Il y a des pays où l'on tient compte encore de la qualité relative des laitages, estimée avec ún *aréomètre* ou *pèse-liqueur*.

Quand viennent les époques de vente, on traite avec des marchands qui achètent en gros et chargent des convois.

Puis, sur le prix des ventes on prélève les dépenses de loyer, combustible, ustensiles, entretien, etc.; on paie le fruitier, *dont les gages augmentent avec le bénéfice général suivant un taux convenu*, et l'on partage tout le reste entre les familles, *proportionnellement à la valeur de leurs versemens respectifs.*

Les dépenses et les gains sont donc strictement

et mathématiquement répartis suivant le principe de la *proportionnalité à la production :* car les habitans du village reçoivent proportionnellement au Capital qu'ils ont fourni en nature; et le fruitier reçoit proportionnellement à son Travail et à son Talent, puisque sa rétribution augmente en raison du nombre et de la qualité des fromages qu'il a fabriqués.

C'est ici l'opposé du stupide et révoltant régime de la Communauté et de l'égalité, de la fraternité agraire, philosophique et républicaine. Ici, il y a concours de chacun à la production suivant ses moyens, et rétribution de chacun proportionnellement à son concours : il y a stricte équité, il y a prospérité, il y a Association.

Comparez sur cet exemple le principe de l'Association aux principes du Morcellement et de la Communauté.

. La Communauté est si absurde, qu'on pense bien qu'aucun paysan ne s'y soumettrait librement. Quel est celui qui serait assez niais ou assez philosophe pour apporter deux, trois, dix fois plus que son voisin, quand il ne devrait recevoir que part égale dans les bénéfices ?

. Le Morcellement exigerait par jour, dans les

quatre-vingts familles, des dépenses de temps, de combustibles, d'ustensiles, etc., dont l'ensemble serait ruineux; il occasionerait une grande déperdition de matière caseuse et donnerait des produits infailliblement inférieurs, soit à cause de l'exiguité de la préparation, soit par défaut d'habileté des préparateurs; — car un habile fruitier est un personnage recherché.

J'ajoute enfin que cette fabrication morcelée tendrait à semer des germes de division entre les vendeurs, tout en nécessitant de nouvelles déperditions de temps pour les ventes isolées. Ceci est si vrai que l'on abandonne la fabrication dans les hameaux où l'on ne peut pas rassembler au moins une quarantaine de vaches.

⁂ Le procédé d'Association produit, au contraire, tous les bienfaits d'économie, de bonne gestion, d'union de l'intérêt individuel à l'intérêt collectif, d'équité. Les familles les plus hostiles entre elles sont amenées à se faire un bien réciproque, à avoir des intérêts communs. — Aussi ce régime, établi dans nos montagnes depuis un temps immémorial, a-t-il été, sans interruption, un gage de prospérité pour elles.

Les fruitières commencent à deux pas de la

petite ville de Salins où j'écris maintenant ces choses; elles s'étendent indéfiniment dans le haut pays. J'ai vu cent fois dans mon enfance et depuis, les opérations que je viens de décrire; c'est un fait qui est-là.

Eh bien! en dissertant sur les avantages du régime sociétaire, avec des Parisiens ou d'autres personnes qui ne connaissaient pas l'existence de ce fait, je me suis souvent amusé à le leur décrire comme un projet que devraient, leur disais-je, adopter nos paysans, au lieu de faire leurs fromages isolément.—Que me répondait-on?—Que c'était bien, mais complétement irréalisable; que les paysans sont trop méfians, trop *intéressés;* qu'il y aurait des fraudes continuelles, etc. — Moi, je présentais le détail des bienfaits et des garanties qu'offrirait ce procédé. —On s'échauffait, on s'écriait que c'était-là une *utopie*, que c'était *impossible*, que c'était *ne pas connaître le cœur humain*, que c'était *un aveuglement de l'esprit de système;* et puis, à propos de fromage, mille lieux communs philosophiques, battus et rebattus, mille phrases toutes faites qui courent partout.— « Vous pensez donc que ce procédé serait impraticable ? » — « Oui. » — « Eh bien! dans les montagnes du Jura et de la Suisse, on le pratique depuis plus de mille ans peut-être, et

j'ai vu de mes yeux tout ce que je vous ai donné comme un projet. » — Plusieurs ne me l'ont pas pardonné.

Voilà donc un germe d'Association matérielle très-remarquable sur une branche des travaux du ménage.

Ce germe devait exciter à rechercher les moyens d'appliquer un principe si puissant à l'ensemble des travaux domestiques, agricoles et autres d'un canton : — on serait arrivé ainsi à l'idée générale que le lecteur peut déjà se faire d'une Phalange industrielle ou réunion de quatre cents familles associées en travaux de culture, ménage, éducation, etc., en supposant étendu à toutes fonctions le procédé dont on vient de voir l'application à une fonction de ménage, à la fromagerie.

Ainsi, dans la Phalange, point de Communauté, point de pêle-mêle, point d'égalité.

Si Pierre a apporté un Capital *double* de celui qu'a fourni Paul, Pierre touchera sur le lot du Capital un revenu *double* de celui de Paul, — et cela sera justice.

S'il est constant que Paul a travaillé *trois* fois

plus que Pierre, Paul aura sur le lot du Travail une part qui vaudra *trois* fois celle de Pierre, — et cela sera justice.

Si les rapports de leur Talent sont comme les nombres *un* et *quatre*, leurs parts, sur cette troisième faculté, seront dans le rapport de *un* à *quatre*, — et cela sera encore justice.

Et il y aura justice en tout cela, parce qu'il n'y aura pas eu égalité, mais proportion.

Et s'il y avait eu égalité de rétribution, il y aurait eu au contraire monstrueuse injustice.

Puis, Pierre et Paul et tous les autres se logeront comme ils l'entendront, en consultant leur goût et la rotondité de leur bourse, dans un appartement de luxe ou dans un logement modeste ; et de même ils dîneront à vingt sous ou à dix francs par tête : — seulement l'un et l'autre et tous, seront dix et vingt fois mieux traités pour la même dépense, dans le régime sociétaire, qu'ils ne l'auraient été dans le régime morcelé. Il y aura donc dans le régime combiné, pour chacun, beaucoup plus de facilité à satisfaire ses goûts individuels, qu'on ne peut en rencontrer dans le régime civilisé ; ce qui signifie rigoureusement

que la LIBERTÉ INDIVIDUELLE, très-restreinte dans la Communauté du ménage morcelé, est extrêmement large dans l'Association du grand ménage phalanstérien.

Nous démontrerons tout aussi rigoureusement, plus tard, que cette liberté individuelle n'existera pas seulement en ce qui touche la consommation et le matériel de la vie; mais qu'elle s'étend aussi, dans le milieu phalanstérien, à toutes les fonctions, à toutes les relations, à toutes les branches du mécanisme sociétaire.

Que deviennent dès-lors les accusations de Communauté, de confusion, de pêle-mêle, de destruction de l'individualité, et d'ignorance de la nature humaine que l'on adresse étourdiment à ce régime d'Association, à ce régime qui, seul, peut garantir et développer largement, au plus grand avantage de l'individu et de la masse, l'individualité, froissée pour chacun à chaque heure de la vie, dans le régime civilisé?

C'est étrange et bizarre que nous soyons accusés ainsi, nous, par des champions de cette Civilisation toute de contrainte pour la nature humaine, et qui a mille chaînes pour nous lier et nous garrotter dès la naissance jusqu'à la mort;

qui, souvent même, ne nous laisse pas la liberté de mourir et d'être enterrés à notre guise ! Pauvres Civilisés, qui nous accusez de porter atteinte à la liberté, voilà bien long-temps que vous vous battez pour la liberté, et vous ne savez pas même ce que c'est que la liberté ! Et pour savoir ce que c'est que la liberté, il faut d'abord que vous nous écoutiez, car nous seuls pouvons vous l'apprendre.

Je crois avoir mis le lecteur à même de démentir tranchément les imputations de Communauté, d'atteinte à la liberté et à l'individualité qu'il entendrait faire sur la théorie que j'expose. Nous pouvons aborder maintenant le principe d'Association, et bâtir sur ce principe, que nous allons voir s'élargir et s'étendre.

Pardonnez-moi ces longueurs; pardonnez-moi, car ce n'est pas ma faute, si je suis sans cesse retardé dans la marche, et obligé de m'arrêter à chaque pas pour faire des définitions et des distinctions que la méfiance, la taquinerie et l'obscurité de beaucoup d'esprits rendent tout-à-fait nécessaires. J'aurais certainement pu mettre en vingt-cinq lignes les trois derniers chapitres, et si je ne puis être plus bref et plus concis, sur l'honneur ! j'en suis bien marri.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Aperçu de la Constitution matérielle d'une Phalange.

OLIVARDO. Après tout, votre découverte, seigneur amiral, n'était pas bien difficile à faire

UN COURTISAN. Il n'y a pas grande gloire à cela.

AUTRE COURTISAN. Chacun aurait pu la faire, votre découverte, seigneur vice-roi des Indes, car il ne fallait qu'aller droit devant soi vers l'occident.

COLOMB. Messeigneurs, j'ai été appelé fou pendant huit ans pour l'avoir dit.... la chose, alors, était à faire. Et puis si c'était si facile, que ne le faisiez-vous vous-mêmes?.... Messeigneurs, voici une autre découverte que je vous propose.... (*Il prend un œuf sur un plat.*) Faites tenir ceci sur sa pointe.

TOUS LES CONVIVES, *après avoir essayé quelque temps sans pouvoir réussir.* C'est impossible! c'est impossible!

COLOMB *prend un œuf, le casse sur sa pointe où il demeure immobile, se lève et les regardant tous :* Maintenant, Messeigneurs, chacun de vous peut découvrir le nouveau monde et faire tenir un œuf sur sa pointe!...

Christophe Colomb, Drame inédit.

§. I.

Seriez-vous hommes à préférer la pauvreté, qui est le fait de l'isolement, au bien être qui provient de la réunion des forces? Il est temps de secouer les préjugés puérils d'une Civilisation mesquine, et d'étendre le cadre du systéme de la famille

RASPAIL.

Vous pouvez maintenant vous faire une première idée de la constitution de la Phalange, disais-je au lecteur, à la fin du chapitre précédent. Nous allons, en effet, dans celui-ci, en dessiner le croquis au moyen d'un simple arrangement,

d'une pure coordination des principes établis ci-dessus. Tout lecteur intelligent en viendrait à bout aussi facilement qu'un vieux disciple de la science nouvelle, puisqu'il n'y a plus qu'à résumer les choses et les appliquer à notre *unité sociale*, — approximativement une lieue carrée exploitée par dix-huit cents personnes.

Si vous vouliez, en effet, communiquer à quelqu'un l'idée que vous vous faites maintenant de la Phalange, vous diriez à-peu-près ce qui suit, en procédant ainsi avec lui du connu à l'inconnu :

Supposons que dix capitalistes veuillent tirer revenu de leurs fonds, en se livrant à une certaine opération commerciale ou industrielle ; ils peuvent se mettre en action d'après deux principes différens ;

, Ou ils établiront maison séparément, les uns à côté des autres ; et chaque maison aura ses relations à elle, sa comptabilité, sa tenue de livres, son organisation pour les arrivages, les transports, les achats et les ventes, pour la fabrication de ses produits, etc. — les dix maisons seront en concurrence et chercheront à s'écraser. — Voilà le principe de Morcellement.

⁂ Ou ils considéreront qu'en se réunissant pour ne former qu'*un* établissement au lieu de *dix*, ils auraient seulement à faire une fois, sur une autre échelle, ce que chaque maison était, dans l'autre système, obligée de répéter pour toutes les opérations de l'industrie commune; que la concentration de leurs capitaux les assiérait sur une base large et solide, qui étendrait et assurerait leur action industrielle et leur crédit; que les grandes économies de ce procédé leur permettraient de livrer leurs produits à plus bas prix, d'en écouler de plus grandes quantités, d'être ainsi *à-la-fois* plus utiles à leurs pays et plus sûrs de bénéficier, etc., etc. : — et à la suite de ces considérations ils se réuniraient en *société actionnaire*, stipulant que le gain total sera réparti au *prorata* de la mise en *Capital* de chaque coopérateur, sans préjudice des parts spéciales dans les bénéfices, convenues pour ceux des actionnaires qui ajouteraient à leur apport de *Capital*, leur coopération en *Travail* et *Talent*. — Il faut remarquer que, dans ce dernier système, au lieu de dix têtes intelligentes et directrices, il n'en faudra plus qu'une; que l'intérêt commun garantira la plus grande influence de direction dans l'entreprise au plus capable, et que l'action souvent aveugle de l'individu sera maintenue par l'action éclairée de la masse. Nos

dix capitalistes sont maintenant en union, et intéressés les uns les autres à un enrichissement réciproque. — Voilà le principe d'Association.

Étendons encore ce principe, ajouteriez-vous: faisons-le passer du *simple* au *composé*, en l'appliquant aux choses ainsi que nous venons de l'appliquer aux personnes.

. Une maison de commerce n'opère que sur *un seul* produit, sur les indigos, par exemple. Un mouvement de hausse ou de baisse, un engorgement momentané, une modification dans les lois des tarifs; un seul accident, enfin, comme il en survient si souvent dans le commerce, suffit pour la compromettre, et quelquefois pour la ruiner; et sa ruine en amène vingt autres par filiation de banqueroutes.

.*. Qu'au contraire elle opère sur *plusieurs* denrées coloniales et indigènes à-la-fois, et le déficit sur les indigos sera noyé dans le compte général de profits et pertes, sous les gains qu'auront produits les autres denrées. — Le premier cas met en évidence le vice du Morcellement des industries; le second fait voir les avantages de l'Association des industries, de leur *solidarité* réciproque.

De tout ce qui précède on conclut facilement

que, pour tirer tout le parti possible du principe d'Association, il faut le généraliser, l'appliquer à la fois et aux industriels et aux industries. La *Commune sociétaire* peut donc être conçue, sous le rapport de sa constitution industrielle, comme une *grande société en nom collectif*, où il sera de l'intérêt de la masse que dans chaque industrie spéciale, les plus capables aient le plus d'influence directrice, où chaque détail se coordonnera naturellement à l'ensemble, où chaque intérêt trouvera sa case, chaque individualité son emploi et sa rétribution.

Il est facile de voir, diriez-vous encore, que cette Commune sociétaire doit mener de front et combiner, suivant les convenances de son sol et de sa position topographique, l'industrie agricole et l'industrie manufacturière. Il est sensible, d'abord, que ce développement simultané augmentera la *solidarité des industries*, dont on a fait sentir tout-à-l'heure les avantages et la sûreté; on peut démontrer, ensuite, par des considérations d'un autre ordre, l'opportunité, la nécessité d'une pareille disposition.

§. II.

Il faut établir un juste équilibre entre les differentes industries; il faut rendre à l'industrie agricole la suprématie due à l'utilité et à la quantité de ses produits, à sa généralité, à sa moralité : il faut lui rattacher les autres industries dans leur propre intérêt; en un mot, il faut organiser *intégralement* l'industrie.

BAUDET DULARY.

S'il arrive à une nation de se jeter à corps perdu dans l'industrie manufacturière en négligeant trop le travail de son sol, comme l'a fait la France; elle façonnera, il est vrai, de nombreux produits, et par conséquent leurs valeurs vénales diminuant, ces produits viendront s'offrir à un plus grand nombre de consommateurs. Mais les denrées de première nécessité, les grains, les produits du sol étant toujours chers; la grande masse des consommateurs, qui, avant tout, doit manger pour vivre, verra les produits manufacturés, malgré leur bas prix, rester du plus au moins, au-dessus de sa portée, à cause du haut prix des denrées de consommation première. L'industrie manufacturière elle-même y perdra, car ses produits, ne s'écoulant pas assez largement, s'accumulent et causent des engorgemens qui à chaque instant occasionnent des déperditions, et par suite des crises, des perturbations commerciales et industrielles.

D'un autre côté, si la nation ou la Commune se borne à l'agriculture, il y aura stagnation et perte de forces productives, chaque fois que le temps et la saison ordonneront le chômage du travail des champs. Si nous ajoutons à ces considérations qu'il est utile à la société et d'une haute nécessité de mettre à profit et développer toutes les aptitudes, toutes les vocations, tous les différens genres d'intelligence et de talent, toutes les natures et tous les caractères variés des hommes, on sentira la sagesse et la valeur de cette assertion, que la nation et la Commune doivent mener de front et combiner intimement les différens élémens de la vie sociale, les travaux de culture et d'industrie, des arts et des sciences, d'éducation, etc. — De là il dérive rigoureusement que la Commune sociétaire, l'élément alvéolaire de la nation et de l'humanité industrielle (si l'on peut se servir de cette expression pour caractériser la nature de la société pacifique et productive de l'avenir, par opposition à ses antécédens guerriers et peu productifs), que cet élément, dis-je, ne sera autre chose qu'une grande compagnie de coopérateurs dont chacun, homme, femme et enfant, apportera dans l'exploitation à la fois domestique, agricole, manufacturière, etc., du canton, son concours en *Capital*, *Travail* et *Talent*, et où il recueillera sa quote-part dans les

bénéfices en raison composée de la quantité qu'il aura pu et voulu fournir de ces trois facultés.

Si l'on veut considérer maintenant qu'il sera de l'intérêt général que dans le sein de la Commune sociétaire les travaux soient rétribués, non plus arbitrairement comme aujourd'hui, mais dans la proportion de leur nécessité et de leur utilité, on en déduira que le prix du travail à la portée des femmes et des enfans augmentera de valeur, et que chaque homme, chaque femme et chaque enfant, s'adonnant à des travaux en harmonie avec ses goûts, ses forces et ses aptitudes, et étant rétribué comme un fonctionnaire public, aura une existence complétement indépendante. On en conclura que la liberté individuelle sera garantie de la manière la plus large et la plus illimitée, précisément par le fait de la combinaison intime des intérêts, et de la convergence sociétaire la plus parfaite. La société affranchit chaque individu de toute dépendance individuelle. Chacun vit par soi-même, c'est pour cela que chacun vit.

Vous donneriez alors l'idée nette du mot PHALANGE par lequel Fourier a très-heureusement caractérisé la compacité des intérêts et la convergence des manœuvres industrielles du nouvel

élément substitué à la Commune *insociétaire*. Vous expliqueriez que le mot PHALANSTÈRE (1) désigne l'habitation qui remplacera pour la Phalange les masures isolées du *village* morcelé.

Il faudrait insister sur la nouvelle constitution de la propriété et sur les avantages qu'elle garantit au possesseur et au non possesseur actuels des richesses.

§. III.

Ajoutons seulement que ce résultat, de rendre la propriété *foncière* à la fois *mobile* et *garantie*, et de donner à toute espèce de capitaux la même sécurité qu'aux fonds de terre, que ce résultat, dis-je, sera obtenu par la réalisation de l'Association domestique agricole, sans qu'il soit besoin d'apporter la moindre modification à la législation existante, ce qui ne paraîtra pas d'un médiocre avantage, si l'on considère la lenteur désespérante des progrès qui dépendent de quelque réforme législative.

ABEL TRANSON.

La propriété individuelle est conservée dans l'élément sociétaire et représentée par des actions hypothéquées sur les terres, les constructions, les produits, les richesses du canton tout entier. La Phalange est fermière générale des capitaux, meubles et immeubles sur lesquels elle opère et par elle mis en valeur.

(1) Phalanstère, habitation de la Phalange (φαλαγξ); comme *monastère*, habitation du moine, du solitaire (μονος); et *presbytère*, habitation du prêtre, du vieillard (πρεσϐις).

Vous pourriez facilement faire comprendre que cette propriété actionnaire est bien plus sûre que la propriété territoriale ou manufacturière partielle, dont les produits sont soumis pour chacun à des chances journalières, ainsi qu'il a été dit tout-à-l'heure. Cette sûreté vient de ce que toutes les industries se lient entre elles par balance de profits et pertes, et de ce que leur solidarité établit dans la Phalange une *assurance mutuelle* de tous les genres de revenus les uns pour les autres.—La concurrence existe entre les Phalanges; elle maintient entre elles une rivalité industrielle qui tend à accroître et perfectionner les produits; elle porte chaque centre d'opérations à choisir et développer les industries spéciales qui conviennent à la nature de ses terres et à sa position; elle sert à fixer le prix des denrées sur les marchés et dans les congrès commerciaux. Mais elle n'est plus meurtrière comme dans notre Morcellement actuel, où elle écrase et tue l'industriel isolé; car une Phalange ne peut pas être en perte sur *tous* ses produits à-la-fois; et les Phalanges sont réciproquement tributaires les unes des autres.

Vous auriez à faire remarquer encore que toutes les opérations d'approvisionnement, de vente, d'échange et de commerce se faisant sur

une grande échelle et directement de producteur à consommateur, soit que l'on considère des Phalanstères ou des provinces, la loyauté présidera *forcément* à toutes ces transactions; car une Phalange qui fournirait des produits falsifiés perdrait de suite sa réputation et son crédit. Il n'en est pas ainsi dans les relations actuelles où le même produit passe par mille mains intermédiaires, et perd presque toujours son vrai nom d'origine. Quand il y a fraude, et ce n'est pas chose peu fréquente, on sait rarement où elle a commencé.

La propriété phalanstérienne, mieux assise et plus sûre que la propriété morcelée, devient d'un usage bien plus facile. Elle est complétement *mobilisée;* le sol et les immeubles, représentés par des actions, sont véritablement *monétisés.* Ces actions sont des valeurs négociables. La propriété actionnaire sur les Phalanges est commode comme les rentes sur l'État.

Le salaire est aboli, puisque les émolumens des coopérateurs en *Travail* et en *Talent* augmentent, comme les intérêts du *Capital*, en proportion de l'accroissement du produit total dont ils sont co-partageans, ainsi qu'on le verra en traitant de la *répartition.*

L'intérêt immédiat que tous les membres de la Phalange ont à l'accroissement du produit total, garantit *dans chaque industrie spéciale*, à chaque fonctionnaire, une influence et un rang proportionnels à son talent et à sa capacité dans cette industrie; et dans chaque industrie, comme dans toute la Phalange, l'action individuelle est tenue en bride par la surveillance éclairée de la masse des sociétaires.

La propriété n'est plus menacée par le prolétaire devenu associé aux bénéfices, et qui au contraire serait le premier à la défendre à l'avenant, comme aujourd'hui le fermier qui fait par moitié et à long bail. D'ailleurs, le prolétaire place ses économies dans la Phalange, qui fait pour lui fonction de caisse d'épargnes lucrative, et l'élevant ainsi au rôle de propriétaire, développe chez lui l'esprit d'ordre et de stabilité.

Vous feriez sentir que cette transformation de la propriété réunit les avantages simultanés de la grande et de la petite propriété, en évitant leurs vices, qui sont, pour la petite, l'aveuglement, l'ignorance, la pénurie et le manque des avances nécessaires, la complication et la multiplicité de rouages, etc.; — tandis que la grande propriété, avec son unité d'action et ses grands

moyens, pêche aujourd'hui par cela qu'elle emploie des salariés non intéressés au succès.

On aura donc une idée de la Phalange, si l'on se représente un territoire d'une lieue carrée environ, peuplé de quinze cents à deux mille personnes, et exploité comme domaine d'un seul homme. Chacun, à l'exception de l'ameublement, du linge, des objets qu'il consacre à son usage individuel, a apporté à la masse sa propriété mobilière et immobilière, dont la valeur, bien augmentée par le fait de la combinaison nouvelle, lui est garantie sur ses titres d'*actions*, comme elle l'est aujourd'hui sur ses titres d'*achat*.

Les haies, les murs de clôtures, les démarcations qui hachent, dépècent misérablement et enlaidissent le canton, ont pour jamais disparu : tout est harmonisé dans la Phalange. Plus de chances pour des contestations vicinales et des procès. L'antre de la chicane et le gouffre avide de la justice sont désormais tout-à-fait libres de se fermer.

Les cultures, dirigées par les plus experts agronomes d'après les indications des méthodes consacrées par la science et l'expérience, sont réparties suivant les convenances du sol. Distribuées et

entrelacées avec art sur toutes les expositions, elles présentent les aspects les plus gracieux et les plus élégans. L'utile et l'agréable se marient à l'avenant dans ces fraîches et luxueuses campagnes. Au milieu de ces prés, de ces jardins, des bosquets et des vergers engrenant les uns dans les autres sous mille formes heureuses, le Phalanstère a répandu ses vigoureux travailleurs et sa belle population de femmes et d'enfans. Tous ces groupes, rivalisant d'ardeur et de belle tenue, se déploient dans les plaines, et prennent position sur les collines, comme des armées en campagne, avec leurs uniformes de travail, leurs chariots, leur matériel peint aux couleurs de chaque bataillon industriel; ils opèrent et manœuvrent sous le commandement consenti des chefs qu'ils ont choisis dans leur propre sein, — car les grades et les distinctions sont la représentation du mérite et du zèle.

Que si le temps ou la saison ne sont pas favorables aux opérations extérieures, toute la population rentre dans son Phalanstère qui s'élève au centre du domaine; elle s'y renferme comme dans un vaisseau surpris par la tempête, dont l'on a fermé les écoutilles, et se répand dans les grands et beaux ateliers où l'on reprend les travaux d'art mécanique, d'art culinaire, de science et de

beaux-arts. La journée s'achève par des bals, des fêtes et des concerts; car, pour terminer tout ceci par dc la pure logique, il en COUTE MOINS à la Phalange d'exécutcr, le soir, des concerts et des spectacles, dont lcs musiciens et les acteurs sont pris parmi ses membres, et d'éclairer ses grandes salles ornées par les soins dc ses propres artistes, que d'éclairer ct de chauffer séparément chaque individu dans son appartement.

D'ailleurs, la Phalange est riche, et si elle travaille comme la ruche d'abeilles, comme la ruche aussi elle a de la circ et du miel.

35.

ORGANISATION.

DEUXIÈME LIVRE.

DISPOSITIF MATÉRIEL DES PHALANGES.

CHAPITRE PREMIER.

Parallèle de la Production dans les deux ordres sociétaire et morcelé.

> Si j'avais un homme qui parvînt à faire produire deux épis de blé au lieu d'un, je le préférerais à tous les génies politiques.
>
> LE GRAND FRÉDÉRIC

> Que ce discours grossier terriblement assomme!
> Et quelle indignité, pour ce qui s'appelle homme,
> D'être baissé sans cesse aux soins matériels,
> Au lieu de se hausser vers les spirituels!
> Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
> D'un prix à mériter seulement qu'un y pense?
> Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin?
>
> MOLIÈRE.

TRANSPORTONS-NOUS maintenant par la pensée dans le milieu sociétaire; supposons-le réalisé, représentons-nous les Phalanges organisées et substituées aux villages morcelés, et faisons la comparaison de l'ordre incohérent et de l'ordre

combiné, sur toutes les branches de l'industrie générale. — Nous ne pouvons encore, il est vrai, établir le parallèle que sur la partie *matérielle* de l'organisation seulement. Mais ce parallèle suffira bien déjà pour nous permettre de porter un jugement sans appel, sur la valeur respective des deux ordres. Plus tard, au second volume, nous aborderons les hautes considérations sociales, les brillantes questions des harmonies passionnelles; nous irons au cœur et au cerveau, au foyer de la vie, à l'âme de la société nouvelle. Préalablement il en faut étudier la charpente osseuse et les muscles; il faut connaître ses proportions physiques et s'assurer qu'elle possède les conditions matérielles de santé et de vigueur. Mettons-la donc face à face avec la pauvre et débile Civilisation pour comparer d'abord les forces corporelles. Il s'agit de savoir laquelle est féconde, laquelle est impuissante.

Il faudra me passer, pour poser régulièrement cette comparaison, quelques répétitions qui ne sont pas de trop sur un fait aussi capital: car, une fois bien établi que le régime sociétaire a la propriété d'engendrer la richesse et le luxe, avec autant d'énergie que le régime morcelé en a pour engendrer la pauvreté et la misère, il sera hors de doute qu'on devra spéculer sur l'Association,

et regarder le Morcellement comme l'antipode des destinées sociales de l'humanité.

§. I.

BRANCHE DES TRAVAUX DOMESTIQUES.

> Il est plaisant que dans un siècle tout mercantile, on veuille déconsidérer et flétrir la plus immense des manufactures, la CUISINE, qui à elle seule occupe dix fois plus de bras que les fabriques les plus étendues.
>
> CH. FOURIER.

C'est chose bizarre et bien faite pour donner la mesure du sens de nos économistes, que de les voir dédaigner les considérations relatives à l'ordre des travaux domestiques. Ces messieurs trouvent *noble* de s'occuper des usines de fer, des filatures de coton, des fabriques de soieries, etc., et ils trouvent *trivial* de s'occuper de l'industrie du ménage, où viennent aboutir en dernier lieu toutes les autres industries ! il y a vingt mille Communes en France dans lesquelles on ne trouve pas une seule fabrique proprement dite, et il n'y a pas un hameau dans lequel on ne voie par masure une *fabrique culinaire,* une *cuisine*, tant misérable soit-elle. — On peut porter à huit millions au moins, pour la France, le nombre des ménages, c'est-à-dire qu'il y a en France huit millions *d'ateliers d'industrie domestique.*

L'industrie domestique est donc une industrie capitale. La réforme sociale pivote tout entière sur la question de l'organisation du ménage :

Ménage familial en couples isolés ;

Ménage sociétaire en familles associées ;

Voilà ce qui établit la grande et fondamentale différence des sociétés incohérentes et subversives, et des sociétés combinées et harmoniques.

Or, les hauts et puissans seigneurs de la philosophie ne se doutent pas de cela, eux : et puis, leurs excellences descendre à ces vils détails.... fi donc ! — Leur *fi* ne porte que sur le mode de travail, sur la production ; quant à la consommation, c'est autre chose.

Nous qui ne sommes pas si fiers, nous allons aborder les *vils détails* de ce ménage que l'ineptie de ces beaux savans a laissé si piteusement organisé, et où ils ont philosophiquement confiné tout le sexe féminin, en lui disant : *tu n'iras pas plus loin !* comme si la femme était faite tout exprès et uniquement pour préparer le dîner, ravauder les culottes et faire les enfans de ces gens-là !... belle destinée qu'ils ont su lui découvrir ! — Nous verrons au second volume que les spé-

culations sur ces *vils détails* sont le seul moyen de résoudre l'immense problème de la liberté sociale de la femme et de l'émancipation du génie féminin.

1.

Préparations Culinaires.

Un ménage unitaire est substitué aux quatre cents ménages particuliers. Donc, au lieu de quatre cents constructions répétées dans chaque maison pour cuisine, au lieu de quatre cents ustensiles de chaque espèce, au lieu de quatre cents ménagères employées au travail de préparation des alimens, un seul atelier, trois ou quatre grands feux et fourneaux, quelques grands ustensiles et six ou dix ménagères suffisent pour préparer des produits infiniment supérieurs en qualité, variés à option pour tous les goûts, — comme chez un restaurateur, — et tout cela, en faisant une énorme économie de combustible, de temps, de soins, de bras, de fatigues, d'ennuis et de dépense.

Puis, les approvisionnemens de boucherie, de légumes et denrées de toute espèce, se font en grand et épargnent les pertes de temps, et souvent les grivelages de la cuisinière envoyée chaque matin au marché.

Le lecteur ne me saura pas mauvais gré, sans doute, d'encadrer ici une citation de *Brillat-Savarin*, tirée de la XXVIII[e] *Méditation* de la *Physiologie du Goût*, et très-susceptible d'aider la réflexion sur la question que nous traitons. Écoutons l'élégant et spirituel écrivain :

Des Restaurateurs.

« Un restaurateur est celui dont le commerce consiste à offrir au public un festin toujours prêt, et dont les mets se détaillent en portions à prix fixe, sur la demande des consommateurs.

» L'établissement se nomme ***restaurant;*** celui qui le dirige est le ***restaurateur***. On appelle simplement ***carte*** l'état nominatif des mets avec l'indication du prix, et ***carte à payer*** la note de la quantité des mets fournis et de leur prix.

» Parmi ceux qui accourent en foule chez les restaurateurs, il en est peu qui se doutent qu'il est impossible que celui qui créa le restaurant ne fût un homme de génie et un observateur profond.

» Nous allons aider la paresse, et suivre la filiation des idées dont la succession dut amener cet établissement si usuel et si commode.

Établissement.

» Vers 1770, après les jours glorieux de Louis XIV, les roueries de la Régence et la longue tranquillité du ministère du cardinal de Fleury, les étrangers n'avaient encore à Paris que bien peu de ressources sous le rapport de la bonne chère.

» Ils étaient forcés d'avoir recours à la cuisine des aubergistes, qui était généralement mauvaise. Il existait quelques hôtels avec table d'hôte, qui, à peu d'exceptions près, n'offraient que le strict nécessaire, et qui d'ailleurs avaient une heure fixe.

» On avait bien la ressource des traiteurs, mais ils ne livraient que des pièces entières : et celui qui voulait régaler quelques amis, était forcé de commander à l'avance, de sorte que ceux qui n'avaient pas le bonheur d'être invités dans quelque maison opulente, quittaient la grande ville sans connaître les ressources et les délices de la cuisine parisienne.

» Un ordre de choses qui blessait des intérêts si journaliers ne pouvait pas durer, et déjà quelques penseurs rêvaient une amélioration.

» Enfin, il se trouva un homme de tête qui jugea qu'une cause aussi active ne pouvait rester sans effet ; que le même besoin se reproduisant chaque jour vers les mêmes heures, les consommateurs viendraient en foule là où ils seraient certains que ce besoin serait agréablement satisfait ; que si on détachait un aile de volaille en faveur du premier venu, il ne manquerait pas de s'en présenter un second qui se contenterait de la cuisse ; que l'abscision d'une première tranche dans l'obscurité de la cuisine ne déshonorait pas le restant de la pièce ; qu'on ne regarderait pas à une légère augmentation de paiement quand on aurait été bien, promptement et proprement servi ; qu'on n'en finirait jamais dans un détail considérable, si les convives pouvaient disputer sur le prix et la qualité des plats qu'ils auraient demandés ; que d'ailleurs la variété des mets, combinée avec la fixité des prix, auraient l'avantage de pouvoir convenir à toutes les fortunes.

» Cet homme pensa encore à beaucoup de choses qu'il est facile de deviner. Celui-là fut le premier *restaurateur*, et créa une profession qui commande à la fortune, toutes les fois que celui qui l'exerce a de la bonne-foi, de l'ordre et de l'habileté.

Avantages des Restaurateurs.

» L'adoption des restaurateurs qui, de France, a fait le tour de l'Europe, est d'un avantage extrême pour tous les citoyens et d'une grande importance pour la science.

» 1°. Par ce moyen, tout homme peut dîner à l'heure qui lui convient, d'après les circonstances où il se trouve placé par ses affaires ou ses plaisirs.

» 2°. Il est certain de ne pas outre-passer la somme qu'il a jugé à propos de fixer pour son repas, parce qu'il sait d'avance le prix de chaque plat qui lui est servi.

» 3°. Le compte étant une fois fait avec sa bourse, le consommateur peut, à sa volonté, faire un repas solide, délicat ou friand, l'arroser des meilleurs vins français ou étrangers, l'aromatiser de moka et le parfumer des liqueurs des deux mondes, sans autres limites que la vigueur de son appétit ou la capacité de son estomac. Le salon d'un restaurateur est l'Eden des gourmands.

» 4°. C'est encore une chose extrêmement commode pour les voyageurs, pour les étrangers, pour ceux dont la famille réside momentanément à la campagne, et pour tous ceux, en un mot, qui n'ont point de cuisine chez eux, ou qui en sont momentanément privés.

» Avant l'époque dont nous avons parlé (1770), les gens riches et puissans jouissaient presque exclusivement de deux grands avantages : ils voyageaient avec rapidité, et faisaient constamment bonne chère.

» L'établissement des nouvelles voitures qui font cinquante lieues en vingt-quatre heures, a effacé le premier privilége : l'établissement des restaurateurs (1) a détruit le second ; par eux la meilleure chère est devenue populaire.

(1) Il y a derrière ces phrases légères de Brillat-Savarin un principe social qui vaut mieux que tous ceux de tous les prétendus savans et profonds traités de politique. Il ne s'agit pas en effet pour *détruire les priviléges*, d'enlever à une classe les avantages dont elle jouit à l'exclusion des autres, — comme le veulent les méthodes philosophiques, révolutionnaires et les ridicules hochets qu'on appelle chartes et constitutions, — mais bien d'universaliser ces avantages, de les répandre sur toutes les têtes, sur tous les esto-

» Tout homme qui peut disposer de quinze à vingt francs, et qui s'assied à la table d'un restaurateur de première classe, est aussi bien et *même mieux traité* que s'il était à la table d'un prince; car le festin qui s'offre à lui est tout aussi splendide; et ayant en outre tous les mets à commandement, il n'est gêné par aucune considération personnelle.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Émulation.

» Nous avons dit que l'établissement des restaurateurs avait été d'une grande importance pour l'établissement de la science.

» Effectivement, dès que l'expérience a pu apprendre qu'un seul ragoût éminemment traité suffisait pour faire la fortune de l'inventeur, l'intérêt, ce puissant mobile, a allumé toutes les imaginations et mis en œuvre tous les préparateurs.

» L'analyse a découvert des parties esculentes dans des substances jusqu'ici réputées inutiles; des comestibles nouveaux ont été trouvés; les anciens ont été améliorés; les uns et les autres ont été combinés de mille manières. Les inventions étrangères ont été importées; l'univers entier a été mis à contribution; et il est tel de nos repas où l'on pourrait faire un cours complet de géographie alimentaire.

macs, sur toutes les intelligences. Voilà le véritable et seul procédé pour détruire ce qu'il y a d'injuste dans les priviléges en Civilisation. En y regardant de près, on se convaincrait que les fameuses constitutions des *régénéreurs* de nations n'ont jamais *détruit de cette manière* un seul privilége. Ce genre de bienfaits a toujours été produit par une découverte de science, d'art ou d'industrie, — non par les élucubrations de la philosophie.

Restaurateurs à prix fixe.

» Tandis que l'art suivait ainsi un mouvement d'ascension, tant en découvertes qu'en cherté (car il faut toujours que la nouveauté se paie), le même motif, c'est-à-dire, l'espoir du gain, lui donnait un mouvement contraire, du moins relativement à la dépense.

» Quelques restaurateurs se proposèrent pour but de joindre la bonne chère à l'économie, et en se rapprochant des fortunes médiocres, qui sont nécessairement les plus nombreuses, de s'assurer ainsi la foule des consommateurs.

» Ils cherchaient, dans les objets d'un prix peu élevé, ceux qu'une bonne préparation peut rendre agréables.

» Ils trouvaient dans la viande de boucherie, toujours bonne à Paris, et dans le poisson de mer qui y abonde, une ressource inépuisable; et pour complément, des légumes et des fruits que la nouvelle culture donne toujours à bon marché. Ils calculaient ce qui est rigoureusement nécessaire pour remplir un estomac d'une capacité ordinaire et apaiser une soif non cynique.

» Ils observaient qu'il est beaucoup d'objets qui ne doivent leur prix qu'à la nouveauté ou à la saison, et qui peuvent être offerts un peu plus tard et dégagés de cet obstacle; enfin, ils sont venus peu-à-peu à un point de précision tel, qu'en gagnant 25 ou 30 pour cent, ils ont pu donner à leurs habitués, pour deux francs, et même moins, un dîner suffisant, et dont tout homme bien né peut se contenter, puisqu'il en coûterait au moins mille francs par mois pour tenir, dans une maison particulière, une table aussi bien fournie et aussi variée.

» Les restaurateurs, considérés sous ce dernier point de vue, ont rendu un service signalé à cette partie intéressante de la population de toute grande ville qui se compose des étrangers, des militaires et des employés; et ils ont été conduits, par leur in-

térêt, à la solution d'un problème qui y semblait contraire (1), savoir : de faire faire bonne chère, et cependant à prix modéré, et même à bon marché.

» Les restaurateurs qui ont suivi cette route n'ont pas été moins bien récompensés que leurs confrères : ils n'ont pas essuyé autant de revers que ceux qui étaient à l'autre extrémité de l'échelle ; et leur fortune, quoique plus lente, a été plus sûre, car s'ils gagnaient moins à la fois, ils gagnaient tous les jours ; et il est de vérité mathématique que, quand un nombre égal d'unités sont rassemblées en un point, elles donnent un total égal, soit qu'elles aient été réunies par dizaines, soit qu'elles aient été rassemblées une à une.

» Les amateurs ont retenu les noms de plusieurs artistes qui ont brillé à Paris depuis l'adoption des restaurans. On peut citer Beauvilliers, Méot, Robert, Rose, Legacque, les frères Very, Henneveu et Baleine.

. . . .
. . . .

Le Gastronome chez le Restaurateur.

» Il résulte de l'examen des cartes de divers restaurateurs de première classe, et notamment de celle des frères Very et des

(1) Encore une observation des plus judicieuses et des plus socialement importantes sur un procédé de conciliation des intérêts par un avantage réciproque des deux parties. Comment ce fait n'a-t-il pas été aperçu par la *philosophaille* qui en jouit plus que personne ? — car on sait que ces gens-là, — qui n'ont que des paroles de mépris pour la vile matière, et qui ne se gonflent d'amour que pour la charte, les droits imprescriptibles de l'homme, et la morale douce, pure, spiritualisée et quintessenciée, — on sait, dis-je, que ces gens-là sont généralement fort adonnés à leur ventre et gourmands comme des chats. — Ils sont donc tout ventre et n'ont pas d'yeux.

frères Provençaux, que le consommateur qui vient s'asseoir dans le salon, a sous la main, comme élémens de son dîner, au moins,

12 potages,	12 de pâtisserie,
24 hors d'œuvre,	24 de poisson,
15 ou 20 entrées de bœuf,	15 de rôts,
20 entrées de mouton,	50 entremets,
50 entrées de volaille et gibier,	50 desserts.
15 ou 20 de veau,	

» En outre, le bienheureux gastronome peut arroser tout cela d'au moins trente espèces de vin, à choisir depuis le vin de Bourgogne jusqu'au vin de Tokai ou du Cap; et de vingt ou trente espèces de liqueurs parfumées, sans compter le café et les mélanges, tels que le punch, le negus, le sillabub et autres pareils.

» Parmi ces diverses parties constituantes du dîner d'un amateur, les parties principales viennent de France, telles que la viande de boucherie, la volaille, les fruits; d'autres sont d'imitation anglaises, telles que le beef-stack, le welch-rabbet, le punch, etc.; d'autres viennent d'Allemagne, comme le sauer-kraut, le bœuf de Hambourg, les filets de la Forêt-Noire; d'autres d'Espagne, comme l'alla-pudrida, les garbanços, les raisins secs de Malaga, les jambons au poivre de Xerica, et les vins de liqueur; d'autres d'Italie, comme le macaroni, le parmesan, les saucissons de Bologne, la polenta, les glaces, les liqueurs; d'autres de Russie, comme les viandes desséchées, les anguilles fumées, le caviar; d'autres de Hollande, comme la morue, les fromages, les harengs pecks, le curaçao, l'anisette; d'autres d'Asie, comme le riz de l'Inde, le sagou, le carrik, le soy, le vin de Shiraz, le café; d'autres d'Afrique, comme le vin du Cap; d'autres enfin d'Amérique, comme les pommes-de-terre, les patates, les ananas, le chocolat, la vanille, le sucre, etc. : ce qui fournit à suffisance la preuve de la proposition que nous avons émise ailleurs, savoir : qu'un repas tel que l'on peut l'avoir à Paris, est un tout cosmopolite où chaque partie du monde comparaît par ses productions. »

Pour tirer conclusion de cette citation, il suffit

d'observer que l'atelier culinaire de la Phalange n'est autre chose qu'un immense restaurant à dix-huit cents pensionnaires, préparant pour tous les goûts et pour toutes les bourses. Bien que chaque sociétaire ait un abonnement fixe avec la Phalange, l'*extra*, la *chère de commande* ne sont nullement interdits : de telle façon que l'on jouit cumulativement, dans ce régime, des avantages des deux sortes de restaurans décrits par *Brillat-Savarin*. — Ajoutez à cela que la Phalange préparant pour elle-même, ne cherche pas, comme le restaurateur Civilisé, à gagner sur le consommateur, à lui extorquer double ou triple de la valeur de son repas. Le repas est livré au prix coûtant.

Terminons là cet article, en remarquant que la combinaison des différentes classes de service, l'emploi des dessertes, et l'application des restes à la nourriture des animaux, constituent dans le ménage sociétaire une branche d'économie des plus puissantes, et tout-à-fait inconnue au ménage morcelé.

2.

Blanchisserie.

Au lieu de tous les blanchissages partiels qui se font dans les quatre cents familles, au lieu de tous

ces cuviers où chaque ménagère entasse les linges de toute espèce, robes et bonnets confusément avec de grossiers et sales linges de cuisine; brûlant les uns par un lessivage trop fort, ou laissant aux autres moitié de crasse par un lessivage trop faible; au lieu de cette extrême confusion au sein de l'extrême Morcellement, vous verriez un grand et élégant atelier de blanchisserie, où seraient disposées convenablement des chaudières à divers degrés de chaleur et d'alkali, indiqués par des instrumens *ad hoc*. Les mouvemens des liquides s'opéreraient par des systèmes de pompes et de tuyaux armés de soupapes et de robinets; des bassins particuliers seraient consacrés aux linges de diverses natures, fin, moyen et grossier. L'emploi de la vapeur, du chlore, des agens chimiques, et de nombreux mécanismes abrégeraient prodigieusement les dépenses et le travail; une production économique et facile donnerait donc, en opérant sociétairement, des résultats parfaits. Puis les fonctions de blanchisserie perdraient leur caractère immonde *par alliage à l'art et à la science, et par l'importance qu'elles acquerraient en s'agrandissant ainsi.* — N'avons-nous déjà pas vu dans la société actuelle, quand l'action atteignait la grande échelle, des *savans*, des *pairs de France*, comme Chaptal et Berthollet, se faire blanchisseurs et teinturiers?

Il est à remarquer que la mécanique, qui rend de si puissans services à l'industrie manufacturière, depuis le jour où l'on a passé du petit atelier à la grande fabrication, que la mécanique, dis-je, s'introduirait de suite dans l'industrie domestique dont elle est exilée aujourd'hui. — Le ménage civilisé ne connaît encore qu'UNE SEULE machine, qui est le tourne-broche. — Et cependant, à côté du ménage civilisé, on peut voir les dispositions des cuisines, lingeries, blanchisseries, etc., des grands établissemens faits au compte des villes ou du gouvernement. Cinq ou six femmes, dans une cuisine peu spacieuse, propre, bien tenue, pourvue de quelques machines, d'un énorme fourneau à divers compartimens, et d'un système de tuyaux hydrophores, suffisent amplement à la préparation de la nourriture quotidienne de six et huit cents personnes.

Les découvertes de la chimie et de la physique, ainsi que la mécanique, rendraient donc promptement d'immenses services dans le ménage sociétaire, par application à la cuisine, à la conservation des fruits et des viandes, à la blanchisserie, etc.; mais c'est surtout dans les manutentions des greniers, où seraient emmagasinées et classées les récoltes sèches du canton, et dans le cellier et la grande cave du Phalanstère, que

les emplois de ces sciences acquerraient beaucoup d'importance et feraient des merveilles.

3.

Caves et Greniers.

J'écris ceci dans un pays vignoble où la monstruosité du Morcellement est flagrante à faire pitié.

Les valeurs perdues chaque année par les vignerons Salinois sont incalculables. — Et le fait que j'ai ici sous les yeux se manifeste plus ou moins en tout pays habité par de petits propriétaires de vignes ou fermiers vignerons.

D'abord, la plupart de leurs caves sont mauvaises, étroites, incommodes, mal disposées, mal garanties. Puis, comme ils ne peuvent les meubler que peu à peu, et avec de faibles avances, elles sont encombrées d'une foule de petites futailles, généralement en très-pauvre état.

Si l'année est abondante, ils ne peuvent loger toute la récolte, et sont forcés d'en vendre une bonne partie à vil prix aux spéculateurs; souvent même on a été obligé d'abandonner des récoltes sur pied; et les vignerons de ce pays vous

diront fort nettement que les années d'abondance sont un mal pour eux : l'extrême dépréciation des valeurs et l'augmentation des frais de récolte sont, — dans les grosses années, — deux élémens de ruine pour le cultivateur. Ajoutez-y l'octroi, qui porte sur la quantité.

L'abondance, l'abondance affamer le travailleur ! quelle société !!!

Puis, ce qu'ils mettent en cave leur coûte, vous pouvez le croire, à tous ces vignerons isolés, des travaux incalculables en comparaison de la facilité de manutention que présenterait le grand atelier unitaire, meublé de foudres de dix ou douze pieds de diamètre, comme on en voit déjà chez les grands propriétaires. Les transvasemens et mouvemens des liquides s'opéreraient, ainsi qu'on le fait en grand, avec des siphons, des boyaux, par la compression de l'air, etc.

On n'a pas idée des pertes et des avaries qui ont lieu dans cette multitude de caves : j'en ai vu mille à la ville et à la campagne ; l'ensemble des déperditions causées par le mauvais état des lieux et des ustensiles, ne peut être évalué. — Ajoutez qu'à ces détestables dispositions il faut joindre une confusion des récoltes, extrêmement

dépréciative de leur valeur. Les qualités différentes sont grossièrement réunies et mélangées; tandis que la Phalange récolterait à part, et même à des époques successives, ses diverses espèces de raisins pour classer ses vins, les traiter chacun suivant ses convenances particulières. Elle produirait ainsi, à infiniment moins de frais, des qualités infiniment supérieures.

L'œnologie ou science de la gestion des vins est une science très-vaste, dont les applications demandent des dispositions inconnues à la plupart des vignerons de France, et qui d'ailleurs ne sont pas susceptibles d'être réalisées en petite échelle. — Souvent des coupes, de simples mélanges, suffisent pour prévenir des avaries, ou pour doubler la qualité des vins.

Ce n'est pas tout : obligés qu'ils sont, ces petits cultivateurs, de faire de l'argent pour vivre, et en outre de faire de la place dans leur cave pour la récolte suivante, les voilà contraints à vendre *jeunes* des vins que la Phalange, pourvue d'avances, conserverait plusieurs années, doublant, quadruplant ainsi leur valeur et leur qualité en les laissant *vieillir*. — Des valeurs considérables sont donc perdues en grande partie par l'effet d'une consommation trop hâtée; et dans

tous les cas, le profit est enlevé en totalité au producteur, car, dans l'état de choses actuel, le spéculateur, le marchand en gros, peut seul réaliser des bénéfices résultant de la conservation des produits et de l'époque des ventes.

Étendez ces raisonnemens; appliquez-les comparativement à la gestion des autres récoltes, à toutes les opérations du ménage, et vous vous convaincrez que notre régime domestico-industriel est une monstruosité telle qu'on n'eût pu faire pis en cherchant à faire le plus mal possible.

Tout ceci, savez-vous, est bien réel : c'est de l'arithmétique implacable, c'est du calcul inflexible, et non de l'imagination. Allons plus loin.

§. II.

BRANCHE DES TRAVAUX AGRICOLES.

ABOLITION DU VOL ET DES PROCÈS.

> Nous pouvons quadrupler le produit de nos terres.
>
> FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Le sol tout entier du canton sociétaire est géré comme domaine d'un seul homme, par suite de l'Association qui change la possession territoriale

partielle, — préalablement et dûment évaluée, — contre une propriété actionnaire hypothéquée sur l'ensemble des terres et des bâtimens, sur le matériel et les produits des travaux du canton.

Voilà de suite une épargne de toutes les dépenses relatives à la construction et à l'entretien des murs de clôture, des démarcations de toutes sortes qui perdent le terrain; une épargne, en un mot, de tous les travaux improductifs qui servent à la défense de la propriété établie en *mode simple* et morcelé.

La propriété passant au *mode composé* et intéressant tout le monde, actionnaires et travailleurs, le vol est aboli; — car on ne se vole pas soi-même. A quoi serviraient, d'ailleurs, les denrées et produits volés? on ne peut plus les consommer dans un ménage isolé; on ne peut pas davantage les vendre, car un individu qui présenterait des produits à vendre à une Phalange, se déclarerait lui-même voleur par ce simple fait, puisque ce sont les administrations phalanstériennes qui sont chargées de toutes les opérations commerciales. — Et puis, songe-t-on à voler, à se livrer à une déconsidération flagrante, quand on est abondamment pourvu en nécessaire et en plaisirs? Tout ceci, — soit dit en passant, — est plus puissant contre

le vol que les élucubrations fabriquées par la morale à l'usage des affamés civilisés, plus puissant encore que les tribunaux, le carcan, les galères et les échafauds : (1) le mal est prévenu, coupé par la racine.

La plupart des procès et collisions d'intérêts sont l'effet du Morcellement et de l'extrême complication de l'organisation actuelle. L'Association

(1) « John Brown, qui a depuis long-temps la réputation d'un voleur accompli, a été amené devant le tribunal sous la prévention de s'être promené dans les roes de Londres de manière à faire croire qu'il avait l'intention de vider les poches des passans. Brown a protesté contre cette accusation, et a déclaré de la manière la plus solennelle qu'il avait cessé d'être voleor depuis six mois, et qu'il avait repris son état de tailleur. Le lord-maire loi dit alors que son changement de conduite venait de ce qu'il trouvait l'état de tailleur plus avantageux que celui de voleur ; et je n'en suis pas étonné, ajoute S. S., car il y a long-temps que je conseille aox gens de porter des chaînes de sûreté à leurs montres ; et quant aux mouchoirs de poche, nous savons maintenant que les filous les regardent comme ne valant pas la peine d'être volés.

Le prévenu. — O milord ! je ne volerai plus, je vous en donne ma parole.

Le lord-maire. — Vous admettez donc que le métier est mauvais et qu'il ne rend plus rien ?

Le prévenu. — Maovais, milord ; il ne vaut pas le diable ; il ne rend pas assez pour *faire tenir l'âme au corps*. Un voleur ne gagne pas maintenant autant qu'un mendiant.

Le lord-maire. — Dites-moi la vérité. Avez-voos repris votre état parce que vous aimez mieux travailler que voler ? ou bien est-ce parce que vous trouvez que l'état de voleur ne rapporte pas assez ?

Brown. — Je n'essaierai pas de tromper votre seigneurie, je sais

terminera donc d'emblée les contestations de limites, les chicanes de toutes espèces, pour lesquelles propriétaires et paysans se font dévorer aujourd'hui les uns les autres par la justice.

Cette épargne est immense et ramène forcément, en outre, les hommes de lois aux travaux productifs de la science et de l'industrie. Le nouvel ordre de choses donne congé à cette race

que c'est inutile. Je suis maintenant tailleur, parce que je trouve qu'il n'y a pas de profit à rester voleur.

Le lord-maire. — Eh bien! Brown, je vous ferai mettre en liberté pour cette fois; mais prenez garde à vous; car vous êtes un *family-man* (homme de famille, et, dans l'argot des voleurs anglais, *voleur de première classe*), et on vous surveillera de près; je crois en effet que vous préféreriez la vie de voleur à celle d'honnête homme si elle vous rapportait autant; cependant je pense qu'il est très-vrai que les profits des voleurs sont en baisse.

En conséquence, Brown a été élargi, et continuera sans doute, tailleur ou voleur, à s'occuper de celui de ces deux états qui lui rapportera le plus. »

Emprunté par Berbrugger, à un journal anglais.

Si vous pensez que vos voleurs préféreront la vie de *voleur* à celle *d'honnête homme*, tant qu'elle rapportera autant, songez donc à faire que le métier de voleur ne rapporte rien, et à rendre attrayant et lucratif le métier d'honnête homme. Cela vaudra bien votre morale, vos lois et vos prisons. « *Vous* AIMEZ MIEUX *voler que* » *travailler.* » Eh! la faute en est à vous, législateurs imbécilles, qui n'avez pas su rendre à votre peuple le travail aussi *aimable* que le vol!

A cette anecdote, ajoutons-en une racontée par Montaigne, et dont le lecteur tirera facilement la moralité. Cette anecdote est du

improductive et parasite de procureurs, d'avoués, d'avocats, qui ne savent qu'embrouiller les affaires particulières et jeter le désordre dans les affaires publiques qu'ils ont sans cesse la prétention de régenter avec leurs absurdes subtilités idéologiques et chicanières : — choses assez prouvées par leurs œuvres dans les quarante années qui viennent de s'écouler. — Toutes ces individualités, que la société actuelle réduit au rôle

plus au moins, à la restitution près, l'histoire de la grande majorité des voleurs.

« En la terre d'un mien parent, l'aultre iour que i'estois en Armaignac, ie veis un païsan que chascun surnomme le Larron. Il faisoit ainsi le conte de sa vie : Qu'estant nay mendiant, et trouvant qu'à gaigner son pain au travail de ses mains, il n'arriveroit iamais à se fortifier assez contre l'indigence, il s'advisa de se faire larron : et avoit employé à ce mestier toute sa jeunesse, en seureté, par le moyen de sa force corporelle; car il moissonnoit et vendangeoit des terres d'aultruy, mais c'estoit au loing et à si gros morceaux, qu'il estoit inimaginable qu'un homme en eust tant emporté en une nuict sur ses espaules; et avoit soing, oultre cela, d'egualer et disperser le dommage qu'il faisoit, si que la foule estait moins importable à chaque particulier. Il se treuve, à cette heure en sa vieillesse, riche pour un homme de sa condition, merci à cette trafique, de laquelle il se confesse ouvertement. Et pour s'accommoder avecques Dieu de ses acquests, il dict estre touts les iours apres à satisfaire, par bienfaicts, aux successeurs de ceulx qu'il a desrobbez; et, s'il n'achève (car d'y pourveoir tout à la fois, il ne peult) qu'il en chargera ses heritiers, à la raison de la science qu'il a luy seul du mal qu'il a faict à chascun. Par cette description, soit vraye ou faulse, cettuy cy regarde le larrecin comme action déshonneste et le hait, mais moins que l'indigence; s'en repent bien simplement, mais entant qu'elle estait ainsi contrebalancee et compensee il ne s'en repent pas. »

de frelons, seront élevées à la dignité d'hommes utiles ; et cette dignité leur sera plus lucrative et plus glorieuse que ne leur sont aujourd'hui leur science de mots, leur langue et leurs poumons.

Je ne rappellerai pas ici tout ce que j'ai dit précédemment sur l'immense supériorité industrielle de la culture en grande échelle, comparée à la culture morcelée : le morcellement appauvrit, ruine le sol, détériore et abâtardit les races d'animaux ; il crée une superfétation d'instrumens le plus souvent grossiers et mal calculés ; il multiplie les travaux, les chômages, les pertes de temps ; il fait obstacle à l'introduction pratique des bons procédés scientifiques, par les influences combinées de la routine, de l'ignorance, de l'exiguité des capitaux, etc.

La culture sociétaire produit tous les avantages opposés ; cela a été dit et compris. — Spéculons maintenant sur les effets de la propriété composée et de l'absence du vol. Écoutons un moment Fourier :

« Une boussole principale des Civilisés, dans leurs distributions de cultures, leurs assolemens, leurs époques de cueillettes, c'est le risque de vol. Dites à un agronome : Vous semez là du blé, j'y mettrais un verger ; le terrain me semble convenable : oui, répondra-t-il, mais je serais volé ; c'est un local que je ne peux pas surveiller. Reprochez-lui de vendanger trop tôt, de récolter ses

vergers avant maturité; il vous dira : Vous avez raison; mais je serais volé; je n'aurais rien, et je suis forcé de cueillir mes fruits encore verts. » *Traité de l'Association*, tome 2, page 51.

En Harmonie, on ne court aucun de ces risques; les distributions de cultures s'établissent en pleine convenance avec le terrain, et rien n'empêche qu'on répartisse à chaque sol ce qui lui est assorti. Cette répartition s'opère suivant trois modes que nous décrirons plus tard et qui donnent aux campagnes un aspect enchanteur, tout en favorisant au plus haut point l'accroissement des bénéfices par l'emploi de la gestion agricole la plus savante.

Citons maintenant un passage du Traité de l'Association qui met dans tout son jour l'heureuse influence de l'esprit de *propriété composée*.

« Un des ressorts les plus puissans pour concilier le pauvre et le riche, c'est l'esprit de *propriété sociétaire* ou *composée*. Le pauvre (1) en Harmonie, ne possédât-il qu'une parcelle d'action, qu'un vingtième, est propriétaire du canton entier, en participation; il peut dire : *nos* terres, *notre* palais, *nos* châteaux, *nos* forêts, *nos* fabriques, *nos* usines; tout est sa propriété; il est intéressé à tout l'ensemble du mobilier et du territoire.

» Si dans l'état actuel on détériore une forêt, cent paysans le verront avec insouciance. La forêt est propriété simple; elle n'ap-

(1) Le mot pauvre n'implique pas ici l'idée de privation : il ne signifie rien autre chose que le plus bas degré de la richesse sociale. En Harmonie, il ne peut pas exister de *pauvre* proprement dit.

partient qu'au seigneur; ils se réjouissent de ce qui peut lui préjudicier, et s'efforceront furtivement d'accroître le dégât. Si le torrent emporte des terres, les trois quarts des habitans n'en ont pas sur ses bords et se rient du dommage : souvent ils se réjouissent de voir les eaux ravager le patrimoine d'un riche voisin, dont la propriété est simple, dépourvue de liens avec la masse des habitans, à qui elle n'inspire aucun intérêt.

» En Harmonie, où les intérêts sont combinés et où chacun est associé, ne fût-ce que pour la portion de bénéfice assignée au travail, chacun désire constamment la prospérité du canton entier; chacun souffre du dommage qu'essuie la moindre portion du territoire. Ainsi, par intérêt personnel, la bienveillance est déjà générale entre les sociétaires, par cela seul qu'ils ne sont pas salariés, mais co-intéressés; sachant que toute lésion sur le produit, ne fût-elle que de douze oboles, ôtera cinq oboles à ceux qui, privés de fortune et d'actions, n'ont part qu'au dividende industriel fixé, comme on l'a déjà vu, à trois classes de dividendes. » *Traité de l'Association*, tome 2, page 78.

Aujourd'hui, la destruction du poisson et du gibier est portée à son comble; chacun tue, ravage et braconne pour son compte, autant qu'il le peut : on va jusqu'à empoisonner des rivières pour recueillir la vingtième partie du poisson qu'on détruit. — En Harmonie, le ravage et la dépopulation, sans favoriser aucun intérêt particulier, lèsent au contraire les intérêts de tous : de telle sorte que l'on gagne d'immenses produits *sans rien faire*, par cela seul que l'esprit de propriété composée préside à l'aménagement des rivières et des forêts. On s'entend nécessairement sur les époques d'ouverture et de clôture de la

chasse et de la pêche, qui cessent d'être des dévastations pour devenir de véritables récoltes. Tous les amateurs de chasse et de pêche s'accordent à dire qu'en ce sens un bon régime d'aménagement des rivières et des forêts serait pour une nation une source de richesses qui n'est pas à dédaigner. Mais la police de la chasse et de la pêche ne peut être bien établie qu'à la condition d'être consentie par la masse et de servir tous les intérêts, ce qui n'est pas possible en système de Morcellement.

L'ensemble des manœuvres et l'unité d'action sociétaire assureraient aussi la facile et prompte destruction de toutes les races malfaisantes et nuisibles, oiseaux de proie, insectes et quadrupèdes. Au sein de l'anarchie actuelle, vingt cultivateurs auront beau pratiquer avec grands soins l'échenillage sur leurs propriétés : toutes leurs peines sont vaines, si les voisins ne les imitent pas, si la mesure n'est pas générale et unitaire. — Aussi est-ce chose faite pour apprêter à rire, que de voir nos cent à cent cinquante sociétés d'agriculture s'escrimer chaque année contre les rats et les chenilles; — sans préjudice des ordonnances royales contre les hannetons, dont l'exécution est confiée, comme on sait, à nos infortunés sous-préfets.

Le Civilisé a bonne grâce vraiment, à s'intituler *roi de la création*, quand il est débordé et battu par les insectes. — C'est que, voyez-vous, l'homme isolé est le plus faible, le plus misérable et le plus souffreteux des êtres. Si Dieu l'appelle à gouverner la terre, c'est à la condition du ralliement de toutes ses individualités. La couronne n'est pas pour l'individu, mais pour l'espèce. Elle ne s'en saisira que le jour où elle saura combiner ses moyens et ses forces : jusque-là, l'homme n'est qu'une caricature de roi, un roi comme les César et les Alexandre qu'on trouve à Charenton. — Voyez, la Civilisation prend si bien ses mesures, que le *Grand-Louvetier* qu'elle prépose à la destruction des espèces malfaisantes, se trouve précisément l'homme de tout le royaume qui a le plus d'intérêt à leur conservation.... car s'il n'y avait plus de loups, il n'y aurait plus de grand-louvetier. En vérité, ma pauvre Civilisation, tes philosophes t'ont bien perfectionnée ! quelles ingénieuses combinaisons !! — et puis c'est qu'en toutes choses il en est ainsi. Poursuivons.

Aujourd'hui, un ruisseau parcourt une vallée; il n'est, pour les propriétaires des prés et des champs qu'il traverse, qu'un sujet de contestations et de procès. — En Harmonie, au contraire, on ménage des bassins dans le haut des vallées;

on distribue unitairement des rigoles d'irrigation ; et le ruisseau devient doublement utile, et par l'abondance des poissons qu'il nourrit dans les réservoirs, et par l'arrosement général des pentes et cultures qu'il féconde, et dont il double et triple les récoltes.

En voilà bien assez pour démontrer sans réplique que la haute gestion agricole des cantons sociétaires est douée d'une puissance productive incalculable. Que serait-ce si nous énumérions, à un point de vue plus élevé, l'influence de la culture intégrale telle que le nouvel ordre est appelé à la réaliser sur le globe entier, par suite de l'imitation rapide du premier canton harmonien qui sera établi !

§. III.

BRANCHE DES TRAVAUX MANUFACTURIERS.

QUESTION DES MACHINES.

> Toutes les fois que, dans un atelier, l'action sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant. ... Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés ?
>
> LÉMONTEY.

L'immense supériorité de la fabrication en grand sur la petite fabrication dans cette bran-

che est assez démontrée par les faits. Toutes les fois que la grande industrie manufacturière, avec ses machines, ses capitaux, ses vastes ateliers et la division du travail, est venue s'installer quelque part, elle a subitement écrasé les petites industries du même genre, qui se trouvaient à sa proximité. Ceci est bien constaté. Toutefois, nous aurons quelques importantes réflexions à faire à ce sujet.

Aujourd'hui, quand une machine vient à s'introduire, elle casse instantanément les bras à une foule d'ouvriers. — On sait qu'on n'a pas osé réaliser l'emploi des scies mécaniques dans les carrières de pierres des environs de Paris, parce que cette puissance immense aurait enlevé leur gagne-pain à une foule d'ouvriers. — M. Laffite voulait établir une grande brasserie centrale, et il a reculé devant le même résultat. Enfin, dernièrement, à Paris encore, on n'a pas osé établir des machines à coudre les pantalons de pacotille, parce que cette invention eût porté un coup fatal à trente mille femmes qui vivent aujourd'hui de ce travail.

D'une part, l'emploi des machines est évidemment favorable à la création des richesses; et l'on ne peut nier, d'autre part, les crises funestes

auxquelles leur introduction donne naissance, et qui, précisément, constatent leur énergie productive.

Ces crises sont un résultat mille fois prouvé par l'expérience ; car, malgré les trois exemples que je viens de citer, les grands industriels reculent rarement devant les conséquences désastreuses que nous signalons. —D'ailleurs, qu'ils reculent ou non, il n'en est pas moins avéré, en thèse générale, que dans la forme sociale actuelle l'introduction d'une machine, qui est en soi-même un bien d'autant plus grand que la machine épargne plus de travail, entraîne toujours avec elle un mal exactement proportionnel à cette épargne, c'est-à-dire, proportionnel à la valeur productive de la machine. De telle sorte que le mal et le bien étant ainsi liés, on est dans l'obligation de ne pas réaliser le bien, ou de créer un mal en faisant un bien : résultats qui tous deux sont pitoyables.

Hé bien! comment se tire de là l'économie politique? — Comment? eh! mon Dieu, avec son escobarderie ordinaire; absolument comme dans le cas de la grande et de la petite propriété, du monopole et de la concurrence anarchique. Au lieu de reconnaître qu'il y a vice de part et

d'autre, et d'établir la nécessité d'une nouvelle combinaison des intérêts industriels, elle vous débite des subtilités puériles et cruelles à-la-fois, pour prouver qu'il ne faut pas s'inquiéter du *mal transitoire* causé par l'introduction des machines. — Du mal transitoire, Messeigneurs? serait-ce donc que le développement de la science s'arrête ; serait-ce qu'on ne fait pas chaque jour des inventions et des perfectionnemens mécaniques? et ce mal que vous qualifiez de *transitoire*, n'est-il pas chaque jour *renouvelé*, et *permanent* par conséquent dans votre chère Civilisation?

Mais ce n'est pas tout : voici une découverte encore plus curieuse de la science de nos docteurs :

L'introduction d'une machine, disent-ils, au lieu d'être nuisible aux ouvriers, est au contraire un bien pour eux; ils trouvent à cela deux raisons :

La première, c'est que les objets fabriqués baissent de prix, et que les ouvriers peuvent se les procurer à meilleur marché. — De telle sorte, n'est-ce pas, qu'un ouvrier qui gagnait quarante sols par jour à faire des bonnets de coton, doit s'estimer fort heureux quand il est privé de tra-

vail par l'introduction d'une machine à faire les bonnets de cotons ; car alors le bonnet de coton qui lui coûtait seize sous ne lui en coûtera que dix désormais. Ote donc respectueusement ton bonnet de coton pour faire honneur à ces messieurs quand ils passent devant toi, bienheureux ouvrier, ouvrier fortuné !

La seconde raison qu'ils donnent, nos docteurs, c'est que l'abaissement du prix augmente la consommation, et par conséquent, à la longue, la quantité de la fabrication ; de telle sorte qu'on finit toujours par employer autant de bras à telle production, après l'établissement des machines, qu'on en employait auparavant. — Ah ! *on finit toujours !* et avant qu'on ne finisse ; pendant le temps qui s'écoule entre la réduction des bras et leur retour au travail, que se passe-t-il, mes maîtres ?

Quels pitoyables raisonnemens !... quand on admet que les inventions sont journalières, ne doit-on pas admettre que les crises sont journalières aussi? — je voudrais que l'on découvrît demain un procédé pour faire de l'économie politique à la vapeur, — ce qui n'est, ma foi, pas impossible, — et nous verrions si ces êtres qui vivent de leurs livres et de leurs cours d'économisme,

ne modifieraient pas leur opinion sur le bonheur dont sont favorisés les ouvriers à la création des machines !

D'ailleurs pour en finir avec les économistes et leur renfoncer leur science jusqu'au fin fond de la gorge, demandez-vous donc un peu ce qui adviendrait si demain tous les travaux étaient exécutés par des machines? — Ce serait la perfection idéale du système de ces beaux savans. — Les produits baisseraient de prix, il est vrai ; mais il est vrai aussi que la classe ouvrière *n'aurait rigoureusement pas le sou pour s'en procurer.*

C'est toujours, comme on voit, l'accouplement du mal et du bien, et la marche vers la féodalité de quatrième phase, tant qu'on reste dans le milieu insociétaire et morcelé.

Placez-vous maintenant dans le régime sociétaire. Il est clair comme le jour qu'alors l'établissement d'une machine servant à enrichir la Phalange, est un bien pour tous, propriétaires et travailleurs : car travailleurs et propriétaires participent tous aux bénéfices de la Phalange. — Nous démontrerons d'ailleurs que, par suite du mode même de l'organisation des travaux, chaque homme sera toujours assuré d'avoir en sura-

bondance des fonctions honorablement rétribuées à remplir.

Voilà donc, sur cette question comme sur toutes les autres, la véritable et bonne et humaine solution donnée par l'Association, en regard et face à face avec les désastreux effets du Morcellement. Continuons.

On sait que la *division du travail* introduite dans la fabrication en grande échelle, a augmenté la puissance productive dans une proportion incalculable. (1)

Or, ce principe de la division du travail n'a été jusqu'ici appliqué qu'à l'industrie manufacturière,

(1) Voici, pour faire apprécier la valeur du principe de la division du travail, une citation empruntée à l'un des pères de l'économie politique, Adam Smith : il s'exprime ainsi dans *ses Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations :*

« Plus de développement dans les puissances productives du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail...... Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui d'une part n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette même division a donné naissance; cet ouvrier peut-

parce que l'industrie manufacturière seule s'est mise sur le pied de la grande échelle. L'agriculture morcelée et le ménage morcelé s'y refusent, — tandis que l'agriculture et le ménage sociétaires s'y prêtent merveilleusement. — C'est donc encore ici une source de richesse des plus abondantes, et nous devons en prendre acte.

être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais, de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non-seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches, dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures, ces dix-huit opérations sont presque toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et dès-lors mal pourvu des machines nécessaires; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4,000 épingles, il s'ensuit qu'il en sortait plus de 48,000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4,800 épingles par jour..... Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes...... Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes: d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier, qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre; enfin, à l'invention d'un grand nombre de ma-

Enfin rappelons, en terminant, que la combinaison des travaux d'ateliers et de fabrique avec les travaux agricoles, met la Phalange en garde contre toute perte de temps provenant de l'état de l'atmosphère ou de la saison. Plus de chômage industriel, plus de momens gaspillés, plus de temps perdu.

chines qui facilitent et abrègent le travail, et rendent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs.... Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. »

Cette opulence universelle qui circule...!!!! Faut-il un front d'économiste pour oser écrire une phrase pareille !

Lémontey, qui rapporte aussi ce passage d'Adam Smith, l'accompagne de la réflexion suivante :

« On voit, en dernière analyse que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de fractions que toutes sont exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines-ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines.* »

Et moi j'ajoute : on voit que les économistes n'ont pas inventé le principe de la division du travail, qui s'est introduit par le fait des perfectionnemens successifs que les manufacturiers ont apporté dans les procédés techniques d'industrie. — Ces économistes, eux, n'ont su que prendre ce principe après sa réalisation, en adoptant et vantant bêtement, à cause de la puissance productive de ce principe, l'application qu'en fait la Civilisation ; application qui matérialise et dégrade l'homme, tout en étant le grand instrument qui prépare l'avénement de l'ignoble féodalité industrielle. Leur science devait rechercher un bon système d'application de ce principe, un système capable d'en faire jaillir double bien, au lieu de celui qui produit le mal en mode composé. — *Leur science !* je suis bien bon.

Cette dernière observation mérite bien d'être comptée, puisque déjà l'on peut voir aujourd'hui des populations agricoles, placées sur un sol fort ingrat, comme celles des hautes montagnes du Jura, trouver dans l'alliance des travaux d'industrie et d'agriculture, le gage d'une prospérité bien supérieure à celle de nombre de cultivateurs de terres fertiles. — Dans nos montagnes, en effet, on peut voir des hommes qui se livrent en temps opportun à la culture de lcurs terres, et qui, par les mauvais temps et pendant leurs six mois d'hiver et de neige, travaillent sur métaux et confectionncnt les plus fins ouvrages d'horlogerie. Grâce à cette alliance, ils rivalisent parfaitement avec les grandes fabriques de Genève qui les avoisinent, ct qui auraient promptement raison d'eux sans cette heureuse combinaison. Ils sont parvenus, par ce moyen, à fabriquer à des prix extraordinairement bas, et à s'emparer en grande partie du commercc d'horlogerie de Constantinople et du Lcvant. — Encore une leçon donnée aux économistes par nos montagnards du Jura. — Les paysans des environs de Lille, et d'autres populations encore, ont réalisé, par le même procédé, des résultats analogues.

§. IV.

BRANCHE DES OPÉRATIONS COMMERCIALES.

> LE MARI. Votre ménage me ruine.
> LA FEMME. Est-ce ma faute si tout est horriblement cher chez les marchands?
> *Dialogue conjugal.*

Sous le rapport des opérations commerciales, la supériorité du régime combiné sur le régime morcelé est plus palpable encore que sous le rapport des travaux d'ordre domestique, agricole et manufacturier. Rien n'est plus facile à démontrer.

Chaque petit ménage fait maintenant ses opérations journalières de vente et d'achat en toutes denrées. Ne voit-on pas dans les villages voisins des villes un membre de chaque famille perdre chaque jour une matinée pour aller vendre un misérable pot de lait, une charge de jardinage? ne voit-on pas les paysans muser des jours entiers dans les cabarets et sur les marchés, pour vendre une voiture de bois, quelques sacs de grains, un millier de fourrage, etc.?

Puis chaque ménagère va acheter, au fur et à mesure, en extrême détail, la viande, les légumes, les objets d'épiceries, tout ce qui est néces-

saire à la consommation du ménage. Que de temps gaspillé par cette disposition! que de travail perdu par la superfétation des agens du commerce, résultant du Morcellement domestique! que de richesses absorbées par cette fonction improductive! — Le lecteur n'a pas oublié, sans doute, la critique du commerce, esquissée dans un des premiers chapitres de cet ouvrage.

Hé bien! supposez les cantons sociétaires organisés: un convoi d'une ou de plusieurs voitures, conduit au besoin par un enfant, remplace pour l'apport des légumes, du laitage, etc., les quatre cents femmes qui viennent aujourd'hui vendre péniblement leurs denrées à la ville.

Les approvisionnemens du ménage sociétaire et des magasins de la Phalange se font en grands convois et par opérations régulières: car les Phalanges communiquent directement entre elles pour les achats et les ventes. Elles exécutent sur de vastes proportions leurs transactions relatives aux denrées agricoles, aux produits d'arts, de manufactures, etc., et mettent ainsi le producteur en relation immédiate avec le consommateur; elles évitent par cela même de passer sous la griffe du Commerce, et se trouvent en gain de tous les bénéfices soustraits à l'action

mercantile, devenue désormais inutile et rappelée en masse aux travaux productifs. — Nous reviendrons plus tard sur les incommensurables avantages du commerce véridique et direct, et sur le mode d'échange et de mouvement des productions des provinces, des nations et des continens. Il suffisait ici d'appliquer le principe au système d'approvisionnement quotidien du ménage phalanstérien. — Du reste, il est évident que chaque Phalange tire de ses jardins et de ses étables une grande partie des légumes et de la viande qu'elle consomme, sans préjudice toutefois des comestibles étrangers que l'activité et la sûreté des relations commerciales amèneront facilement dans les offices de toutes les Phalanges.

§. V.

BRANCHE DES TRAVAUX ADMINISTRATIFS.

> Facilité des recouvremens de l'impôt sans non-valeurs : suppression des frais de perception ; possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun ; paiement intégral de la dette publique, dans un très-court délai, sans froissement d'intérêts individuels.
>
> TRIPONT.

La substitution de la Phalange aux quatre cents ménages morcelés facilite singulièrement à l'administration la perception des impôts, et tranche d'un coup toutes les questions à ce relatives.

En effet, avant de répartir aux membres de la Phalange, suivant leurs droits divers, le produit général du canton, on prélève d'abord l'impôt. Le recouvrement se fait ainsi à jour fixe en quatre termes. Ce mode de perception épargne au trésor, et par conséquent aux contribuables, plus de cent millions par an.

Puis, toutes les industries étant solidaires dans la Phalange, il existe pour tout produit et pour chaque sociétaire une *assurance mutuelle* complète et parfaite, qui rend inutiles les secours de *dégrèvemens accidentels* et met fin aux *non-valeurs*. Les Phalanges d'une province sont aussi réciproquement assurées les unes par les autres.

Les impôts indirects sont radicalement supprimés.

Ce mode de contribution sociétaire frappe également sur toutes espèces de richesses, et établit une répartition de l'impôt mathématiquement équitable. Ce procédé seul permet de réaliser tous les vœux que l'on émet aujourd'hui à cet égard, tous les désirs philantropiques dont l'application est radicalement impossible dans le Morcellement.

D'ailleurs, la question de l'impôt devient, com-

parativement à ce qu'elle est aujourd'hui, par suite de la facilité de l'administration et de la richesse générale, une question de rien. Je ne puis mieux faire, pour couler à fond cette question, que d'extraire un fragment d'une lettre,— publiée dans le 28ᵉ. numéro de la *Réforme industrielle*, tome 1, — dans laquelle M. *Tripont*, premier commis des contributions directes de la Rochelle, a traité ce sujet tout-à-fait de sa compétence. Voici comment il procède :

« 1°. *Facilité du recouvrement de l'impôt sans non-valeur.*

» La France renferme 12 millions de contribuables (je ne parle que de ceux assujétis à l'impôt direct), lesquels représentent 40 millions de cotes environ. Il est évident que pour régler la portion contributive de chacun, il faut une vaste machine administrative, un personnel nombreux enlevé à la production, des soins continuels, des frais immenses, et malgré tous ces moyens, l'impôt reste inégalement réparti, le riche échappe et paie peu, le pauvre est écrasé et crie, et de là naissent des non-valeurs qui sont une perte pour le trésor, et une désaffection générale terrible pour le pouvoir. Il en est de même pour l'impôt indirect, qui est encore plus vexatoire, en ce qu'il emploie des moyens vraiment despotiques, et parce qu'il atteint la totalité de la population, surtout la classe pauvre. La suppression de ces deux natures de contribution n'est pas possible : mais il est facile de les dissimuler, de les rendre équitables et proportionnelles, et en un mot de les faire acquitter sans que le contribuable s'en plaigne. Le moyen, c'est de couvrir le sol de la France de Phalanstères. Il en faudrait 15,000 environ. Chaque Phalanstère serait cotisé en nom collectif : on n'ouvrirait donc que 15,000 cotes qui seraient prélevées par quart, de trois en trois mois, sur les bénéfices, sans que les Phalanstériens eussent à s'en occuper.

» L'assiette en serait facile : il s'agirait simplement de constater le produit territorial de chaque Phalanstère, ses bénéfices industriels et sa consommation moyenne, et sur ces trois bases établir le contingent annuel à payer. Ce serait un véritable abonnement.

» Où donc est l'impossibilité ?

» 2°. *Suppression des frais de perception.*

» L'article qui précède démontre la facilité de cette suppression. Il est évident en effet qu'au lieu d'avoir de vastes rouages administratifs, et plus de 20,000 receveurs publics, les abonnemens une fois fixés n'exigeraient que l'emploi d'une centaine de percepteurs. Il y aurait conséquemment économie de près de 90 millions sur les frais d'administration et de recouvremens.

» 3°. *Possibilité de doubler les revenus du fisc en diminuant de moitié les contributions de chacun.*

» J'ai dit que le minimum des bénéfices dans l'ordre sociétaire serait le quadruple produit. Ainsi tout individu qui, dans l'ordre social, gagne 2 francs, en gagne 8 en Association. S'il paie actuellement au fisc 50 cent., c'est-à-dire le quart de ses journées, on pourra le cotiser à 1 franc, dans le Phalanstère ; et, bien que sa cote soit doublée, il ne paiera cependant que le 8°. au lieu du quart de sa journée. Il sera donc, comparativement, allégé de moitié.

» 4°. *Paiement intégral de la dette publique dans un très-court délai, sans froissement d'intérêts individuels.*

» Le quadruple produit permettant de doubler l'impôt en diminuant les cotes individuelles, il est facile de concevoir que le gouvernement aurait entre les mains des ressources immenses qui seraient toujours accrues par la diminution des dépenses publiques. Il les affecterait au rachat de sa dette qui serait bientôt éteinte. Cet état de choses lui donnerait une suprématie incontestable sur les autres puissances qui sont obérées, et marchent à grands pas vers la banqueroute.

» Ces diverses questions ont certes un intérêt autrement majeur que les débats politiques presque toujours vides de sens. On veut

la liberté, eh bien! c'est par la richesse et le bien-être qu'on l'obtiendra, et non par l'émeute périodique engendrée par la misère, et qui aggrave la misère. Il serait donc temps que MM. les journalistes s'en occupassent sérieusement. C'est un des premiers devoirs de la presse..... »

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner l'emploi de cet impôt, dans le régime sociétaire. Pour sûr il n'y servira pas à engraisser des oisifs et doter des inutilités.

La nation s'impose, comme la province, comme la Phalange pour le service de ses besoins et de ses plaisirs; pour la création des grands travaux de toute nature dont elle doit retirer lustre et profit; pour payer ses fonctionnaires, rétribuer ses savans, ses artistes, et récompenser toutes ses illustrations. L'impôt n'est plus un texte à tiraillemens et à phraséologie de tribune; c'est un placement de fonds consenti, voulu par la nation et voté par les Phalanges.

Nous aurions pu étendre beaucoup le parallèle que nous venons d'ébaucher. Le principe étant donné, c'est au lecteur à le généraliser et à l'appliquer à toutes les opérations de la vie industrielle de la société. Ce qu'il ne faut pas oublier, c'est que chacune des déperditions du ménage morcelé se multipliant par le nombre

des ménages d'une nation, la déperdition totale devient effrayante, tandis qu'en sommant au contraire les économies de l'ensemble de toutes les Phalanges, et combinant la plus-value qui en résulte avec l'accroissement de production dû aux bonnes dispositions de l'industrie sociétaire-active, on voit la richesse générale atteindre un degré qui n'est comparable que par opposition aux effets du Morcellement.

§. VI.

MÉPRIS.

> Dans notre époque où l'industrialisme fait profession de mépriser tout ce qui n'est pas manufacture, atelier, ferme-modèle ou.... *phalanstère*, on voit des gens qui prétendent réorganiser la société par je ne sais quelles innovations *dans la culture des pommes de-terre*. (*)
>
> LERMINIER.

> Œil pour œil et dent pour dent.
>
> MOÏSE.

Je sais bien que c'est une route qui paraît fort triviale et bien basse à messieurs de la philosophie, de l'économie politique et de la politique pure, que de passer par la cuisine, la basse-cour et le MÉNAGE, pour arriver à résoudre les ques-

(*) Épigraphe recueillie exactement pour la pensée, et approximativement pour l'expression, à une leçon *de législation comparée* de M. Lherminier, collége de France.

tions d'impôt, d'emprunt, de salaire, et bien d'autres problèmes sociaux auxquels ils n'osent seulement pas songer.

C'est très-bas et très-trivial en effet. — Aussi Fourier leur semble-t-il fort ridicule *avec ses économies d'allumettes et de bouts de chandelles*, comme ils disent. Ils ne descendent pas si bas, les princes de la palabre! oh! non vraiment : leurs spéculations lumineuses, sublimes, puissantes, les emportent par-delà les hautes régions de la pensée. — Allez les écouter dans les dégorgeoirs philosophiques où ils offrent leur savoir au public. Le docte professeur de législation comparée qui m'a fourni l'épigraphe de cette division vous apprendra, lui entre autres, des choses admirables et auxquelles vous ne vous attendriez guère.

Vous, pauvre homme, auditeur bénévole, vous croyez, par exemple, que quand le pouvoir législatif est divisé dans une nation, quand il y a une chambre des communes et une chambre aristocratique, c'est parce qu'il y a préalablement dans cette nation des intérêts opposés, des puissances distinctes qui se traduisent par ces deux institutions. C'est-là une opinion évidente pour les penseurs vulgaires qui n'ont que du bon

sens ; mais les penseurs qui s'éclairent aux lumières de la *philosophie française* (1) vous apprennent, eux, que c'est la division des pouvoirs, la forme de l'institution qui a engendré le fait, qui a créé l'opposition d'intérêts.

« *Pourquoi depuis si long-temps chez nos voisins d'outre-mer, pourquoi chez nous-mêmes s'est-on si mal entendu !* » M. Lherminier vous l'apprend d'un mot : « *C'est qu'il y a deux chambres qui ne communiquent entre elles que par des messages, deux chambres séparées, cantonnées chacune dans son fort.* » — Voulez-vous créer l'harmonie politique ? « *Faites tomber les barrières qui les séparent.* » Voilà la recette. Ainsi, l'aristocratie et la démocratie anglaises, qui sont à la veille de se ruer l'une sur l'autre dans un grand bouleversement révolutionnaire, qui déjà même poussent dans chacune des deux chambres où elles ont l'une

(1) La *philosophie française*. C'est M. Lherminier qui a créé cette dénomination. C'est vraiment un aveu bien naïf et qui donne la mesure réelle de ce qu'on appelle aujourd'hui les *sciences* philosophiques. Il y a la philosophie *française*, la philosophie *allemande*, la philosophie *anglaise*, etc. ; c'est-à-dire qu'il y aurait la vérité *française*, qui ne serait pas la vérité *anglaise*, qui ne serait pas la vérité *allemande*...... Connaîtriez-vous par hasard la *géométrie française* qui ne serait pas la géométrie *allemande*, et l'astronomie *allemande* qui ne serait pas l'astronomie *anglaise*. — En vérité, on ne leur demande pas de prendre tant de soins à fournir eux-mêmes des armes pour se faire battre.

et l'autre des représentans, les hurlemens précurseurs du combat ; cette aristocratie et cette démocratie, pour s'entendre, n'ont qu'une chose à faire : c'est de se rapprocher, c'est de se réunir dans une « *assemblée unique...* » — à bonne distance de griffes et de dents. Faut-il que ces Anglais soient simples, pour n'avoir pas encore deviné cela !

Et nous donc, nous Français débonnaires! nous vivons au sein de l'anarchie, — « *l'anarchie est le caractère de notre époque,* » — c'est le professeur qui le dit : riches contre pauvres, maîtres contre ouvriers, jeunes hommes contre vieillards, intérêts contre intérêts, tout s'y heurte misérablement..... Hé bien! « *tous ces intérêts ne sont opposés qu'à la surface,* » — à la surface, entendez-vous.

Voulez-vous les mettre d'accord, harmoniser la surface? C'est encore le même procédé. « *Ayez une assemblée nationale unique ; faites-y asseoir sur les mêmes bancs riches et pauvres, propriétaires et prolétaires : le prolétaire des chantiers et le prolétaire des manufactures, le prolétaire des arts et le prolétaire de l'intelligence ; et alors, placés face à face, ils s'expliqueront, ils s'aboucheront, et l'harmonie naîtra d'elle-même !!!...* » Puis,

vient une grande palabre : « *On s'inspirera du saint amour de l'humanité, on s'imposera par enthousiasme les sacrifices nécessaires de part et d'autre !!!! etc...* »

Notez que c'est lui, lui-même qui dit SACRIFICE : « *On s'imposera les sacrifices nécessaires de part et d'autre....* »

Vous voulez savoir la vraie base de l'harmonie des intérêts ? — Eh ! c'est le sacrifice de ces intérêts....... C'est posé, cela !

M. de La Palisse était en vie un quart d'heure avant sa mort, et c'est bien dommage qu'il n'ait pas été en vie quelque temps encore après, car il pourrait, lui aussi, nous indiquer de solides bases pour fonder l'harmonie.

Et puis, fonder l'harmonie, à quoi bon ? — « *Il n'existe plus d'aristocratie chez nous, et il n'en saurait renaître désormais.* » Celui qui dit cela, c'est le même docteur qui parlait tout-à-l'heure. Ici on ne comprend plus. — Parachevons pourtant l'exposition du procédé d'harmonie, en résumant le grand principe politique de l'*assemblée unique*.

« *L'assemblée législative doit être l'expression*

fidèle de tout ce qui compose l'humanité, de toutes les classes, de tous les âges... Or, dans la nation il y a des jeunes, des vieux et des moyens; donc sur les bancs de la représentation nationale, doivent se mêler les vieillards, les jeunes hommes et les hommes mûrs. »

Et alors deux superbes palabres dans ce goût-ci :

1°. « *Quel est le jeune homme qui à l'aspect de ces vénérables têtes blanchies par l'âge et l'expérience ne se sentirait ému d'un saint respect? quel est celui d'entre nous, jeunes hommes, qui ne serait prêt à etc...* » — Tout ceci dans un siècle où *ceux d'entre nous qui sont jeunes* ne désignent les vieillards vénérables que par une des trois dénominations de *momies*, *fossiles* ou *perruques!*

2°. « *Quel vieillard, au contact de ces jeunes hommes, l'espoir de l'avenir, qui portent dans leur sein la vie et le progrès, ne sentirait son cœur glacé s'échauffer d'une sainte ardeur? quel est celui d'entre eux qui méconnaîtrait les besoins nouveaux de l'humanité et ne serait prêt à etc....* » — Ceci encore dans un siècle où *ces jeunes hommes, l'espoir de l'avenir,* ne sont regardés par les vieillards que comme de dangereux brouillons, des brise-raison, des cerveaux brûlés, sourds à toutes les leçons de l'expérience et du passé!

Oh! M. de La Palisse, M. de La Palisse! les regrets que je viens d'exprimer il n'y a qu'un instant étaient une injure à vos successeurs!

M. Lherminier a fait un livre sur la révolution française.

Or, au commencement de la révolution française, il y a eu une convocation des trois ordres de l'état, la Noblesse, le Tiers et le Clergé. Le Tiers — qui sentait ses forces — voulut une *assemblée nationale unique* au lieu de trois, comme le voulaient la Noblesse et le Clergé. — Et il n'y eut qu'une seule assemblée, une *assemblée unique.* C'est-là que remonte l'invention du grand procédé d'harmonie.

Or, le Tiers coupa les têtes des deux autres ordres de la *représentation nationale unique.* — Il réalisa l'harmonie vivement.... en gros et en détail. Après ce début, la *chambre unique* ne contenait plus que des gens du Tiers. Les autres avaient été harmonisés....

Etrange phénomène! d'épouvantables dissensions éclatèrent au sein de cette *assemblée unique,* qui n'était plus composée que de représentans du Tiers. Voyant cela, un bon et loyal curé,

une âme évangélique et dévouée, comme on n'en rencontre pas sous toutes les enveloppes philosophiques, le curé Lamourette monte à la tribune et fait un discours si bien empreint de raison touchante, de charité chrétienne et d'angélique onction, que les larmes viennent aux yeux de tout le monde, Hommes de la Plaine, Girondins et Montagnards.... Et ce n'était pas dans leurs habitudes !!

L'effet fut tel que tous les bras s'ouvrirent; tous les partis se jetèrent les uns dans les autres: on se pardonna tout, on oublia tout, on sacrifia toutes les divergences sur l'autel de la patrie; on jura l'union par acclamation, on s'aima à l'unanimité: — on s'embrassait dans toutes les parties de la salle; le public s'embrassait dans les tribunes. C'était une ivresse de patriotisme, un enthousiasme, une frénésie d'amour; c'était une bénédiction....

Le lendemain, la Montagne en envoyait quarante de la Gironde porter leur tête sur la place de la Révolution !!!

L'Harmonie ne s'arrêta pas là. Vous savez le reste....

Oh! pitié! pitié! car c'est sur ces décombres

encore amoncelés par nos villes, car c'est sur ces cadavres que les vers n'ont pas achevé de ronger, car c'est en présence de ces mêmes signes des temps dont l'apparition a précédé ces épouvantables catastrophes, car c'est aujourd'hui enfin, que des rhéteurs amoureux de popularité s'en viennent perfidement caresser les passions démocratiques de la jeune génération par de délirantes paroles, et mentir effrontément au bon sens, pour avoir occasion de palabrer et de plaventrer devant elle !....

Holà! vous qui parlez.... vous répondrez de vos paroles !!

Ce que je vous ai dit de l'un, je vous l'aurais dit des autres. J'ai ouvert *un professeur de législation comparée.* J'aurais pu prendre aussi bien un sujet d'une autre *espèce*... le premier venu. Ici, on ne peut pas les disséquer tous en détail. Attendez : nous aurons bientôt un *amphithéâtre.* Vous pourrez y voir, car il sera public (1). J'ai commencé par le plus huppé. Et d'ailleurs, ce sont toujours les mêmes denrées : misères et palabres. Il n'y a de différences que dans la quantité, le débit, et la manière de *faire*

(1) Un journal de pur sang phalanstérien „qui taillera des croupières à ces messieurs.

l'article. — Et puis, n'est-ce pas aujourd'hui sur ces théories législatives, sur ces réformes électorales que roule toute leur artillerie? N'est-ce pas dans cet arsenal que tous prennent leurs armes de guerre, depuis le *National* jusqu'à la *Gazette?* Ne sont-ce pas leurs procédés de tactique qu'ils donnent toujours à la France pour des principes d'avenir? Ont-ils une autre science, ces grands charlatans politiques, que le public a eu si long-temps la sottise de croire capables, et que les troupeaux des cabinets de lecture lisent encore avec un reste d'acharnement?

Mes dignes réformateurs des nations, nous verrons bien si vos drogues révolutionnaires valent les *pommes-de-terre du Phalanstère*, comme vous dites. Ah! vous avez vos conclusions sur les *économies de bouts de chandelles et d'allumettes.* Hé bien! nous aussi, nous avons nos conclusions, quand nous voyons — d'une part, un homme d'un génie à faire éclater le crâne de Newton, qui résout le problème des destinées générales et révèle à l'humanité SA LOI, tout en s'appuyant d'abord sur des calculs de pot-au-feu : — et d'autre part, d'impudens et plats sophistes, pleins d'orgueil et vides de mérite, embrouillant tout, confondant tout, bouleversant les nations et les conduisant à la misère et aux carnages

politiques avec leurs ramassis de contradictions grecques, romaines, anglaises, américaines, avec leurs grandes théories gouvernementales creuses et sonores comme leurs cerveaux.

Vous voyez bien que nous avons aussi nos conclusions....

Et c'est pourtant tout cela qui insulte aujourd'hui au génie et étouffe méchamment sa voix!!!

Messeigneurs, œil pour œil et dent pour dent, c'est justice. Oh! vous avez été mal inspirés, en vérité!... Vous avez voulu nous briser une dent: hé bien, nous! nous briserons avec des pavés toutes celles qui garnissent vos mâchoires; et ce sera bien faire, car elles ne vous servent qu'à mordre méchamment!... Vous avez voulu nous crever un œil... nous crèverons toutes les paires d'yeux qui sont fixés dans vos têtes, et ce ne sera pas dommage, car vos yeux c'est de la matière opaque et vitreuse qui ne voit pas...

Aveugles qui voulez conduire des aveugles, votre place est aux incurables! on saura bien vous y loger. Nos rangs se forment, voyez-vous; nos cadres se remplissent de soldats qui ont du cœur, du sang dans les veines, et des bras ner-

veux, et vous n'aurez pas beau jeu en rase campagne, mes maîtres ! Venez donc essayer vos sabres de bois contre nos haches d'acier ! De par Dieu ! on saura bientôt, je vous le jure, si vos vieilles cuirasses sont à l'épreuve, et malheur à vous si elles se brisent ! car les haches seront trempées, les poignets vigoureux, et les coups rudement assénés...

Et je vous le dis ! si le bataillon de la jeune garde qui s'enrôle sous le drapeau de l'avenir a un mot d'ordre pour la paix, il a aussi son mot d'ordre de guerre ; s'il se rallie à cette religieuse parole : *Association et Harmonie*, il se rallie aussi à la voix qui crie : *Écrasons l'infame.* Le gant est par terre.... on saura vous contraindre à le ramasser... et comme l'a dit par trois fois Jeanne d'Arc aux Anglais, sous les murs d'Orléans : *Aux horions l'on verra qui a meilleur droit.*

Et maintenant, passons.

Je n'ai pas encore énuméré les plus puissantes sources de production de l'ordre harmonien ; pourtant un lecteur intelligent aura amplement reconnu déjà que l'Association apportera d'immenses richesses là ou le Morcellement ne donne

que dénuement et misère. Je suis donc en droit de m'appuyer sur ce résultat suffisamment démontré; et le lecteur, à mesure qu'il va entrer dans le nouveau monde sociétaire, ne doit pas oublier que ce monde renferme des mines bien autrement riches et fécondes que n'en contenait le Nouveau-Monde continental, dont le génie hardi et persécuté de Christophe Colomb nous a enseigné la route.

Ces démonstrations prouvent nettement en outre, qu'il ne s'agit pas de *perfectionner* le Morcellement, ni la philosophie, ni les philosophes, ni l'harmonie des philosophes, mais qu'il faut spéculer sur l'Association :

Car c'est là seulement que peut se trouver la destinée de l'homme,

Et si l'homme est mal à l'aise dans le Morcellement, si ses passions s'y heurtent et s'y choquent de mille manières, si les individus se grugent, se volent, se déchirent et se tuent, ce n'est pas une preuve que Dieu est inepte et qu'il nous a mal créés, — ainsi que le croient les philosophes qui ne savent que déblatérer contre les passions CONSTITUTIVES *de la nature humaine*, PAR LA VOLONTÉ DE DIEU *qui a ordonné le mécanisme de cette nature.*

C'est une preuve seulement que l'humanité n'est pas encore entrée dans sa loi ; qu'elle ne s'est pas encore placée *dans le milieu pour lequel ses passions lui ont été données*, et où elles se résoudront en harmonie avec bien plus de puissance et d'énergie qu'elles n'en manifestent pour engendrer le désordre quand elles sont hors du régime social qui est leur destinée préétablie.

Chaque forme sociale ouvre aux passions des essors particuliers; les unes, des essors *subversifs;* les autres, des essors *harmoniques :* — ce qu'il faut faire, c'est de changer la forme sociale mauvaise, car la forme sociale est *variable ;* — et il ne faut pas vouloir changer les passions humaines, car elles sont *invariables.* Les prétentions des philosophes sont, à cet égard, aussi ridicules qu'impies et stupides : et tant qu'ils combattront la nature de l'homme et ses passions indestructibles, ils briseront piteusement leurs lances et leurs armets contre l'aile massive que meut la puissante force du vent. Le Chevalier de la princesse du Tobozo n'a engagé semblable combat qu'une fois seulement en sa vie : les Chevaliers de la morale, eux, le répètent bravement chaque jour depuis trois mille ans. Quels sujets !... dans ce siècle surtout c'est curieux. Les voilà bien en train, nos libéraux modernes qui ont porté jusqu'à

ces derniers temps la défroque du dix-huitième siècle et les nippes de Voltaire, les voilà bien en train, maintenant qu'ils sont parvenus à leurs fins, de se travestir avec le catholicisme, de doubler avec de la religion leur jaquette de morale. Tenez, j'ai lu hier ceci dans le *Journal de Paris;* — compte rendu de l'*Éducation des mères de familles* par M. Aimé Martin. (1)

« Lors que vous supprimez dans la religion *la discipline ;* que vous admettez l'homme à se pourvoir contre elle au nom de la loi naturelle; que vous ne permettez plus à l'Église de donner les lois pratiques et complémentaires de l'Évangile, comme un gouvernement donne aux principes généraux d'une charte ses

(1) Qu'on ne se méprenne pas au sens de ma critique. Si M. Aimé Martin prétend donner à l'homme le bonheur et la liberté dans la société actuelle, par le moyen de la morale, c'est une erreur bien inconcevable, quoique partagée par un grand nombre d'individus. Je ne veux pas ici soutenir M. Aimé Martin contre le *Journal de Paris*. Seulement je relève l'écouvillon sale et noir qui veut remontrer le roable. Si M. Aimé Martin fait une étrangement fausse application du principe du libre développement de la nature humaine, en cherchant à l'ajuster à la Civilisation, au moins il admet ce principe comme une base absolue, et, en ce sens, il est vraiment religieux. Il n'insulte pas l'intelligence divine et l'humanité, en posant en dogme absolu que l'homme est *intelligent et mauvais par nature :* et surtout, lui qui croit en Dieu à fond, il ne donne pas au monde ce scandale d'un parti athée et matérialiste, qui embrasse la religion par convenance de position, qui se fait renégat de son incrédulité passée, pour avoir droit de succéder aux prêtres qu'il a vaincus, et de reprendre, pour son propre compte, l'exploitation contre laquelle il a tant vociféré naguère.

développemens par la législation : je dis que tout simplement vous allez à l'anéantissement de la religion, ou, ce qui est tout un, à l'impossible de la religion : car il reste prouvé que le sentiment de son indépendance, exploité par ses passions, est plus fort dans l'homme que tous les conseils sublimes d'une morale qui, déposée dans un livre, exhorte seulement l'intelligence, mais n'a rien pour commander aux sens. Je sais bien d'où vient cette erreur : erreur honorable et généreuse : de la pensée que les hommes sont, en général, bons et intelligens, en sorte qu'en développant chez eux le sentiment du bon et du beau, on arrivera sans peine au même résultat que le catholicisme, qui veut rendre l'homme heureux par la vertu. ***Mais c'est que précisément l'homme, en général, n'est ni bon ni intelligent;*** demandez plutôt à l'Évangile que vous admettez comme loi suprême et dont apparemment vous ne démentirez pas le témoignage : lui-même désespère de son influence divine, et vous apprend que la récolte sera mesquine ; que beaucoup seront appelés et que peu seront élus. Pouvoir, religion, n'existent précisément qu'en vertu de ce principe : ***que l'homme a besoin d'être gardé à vue et constamment tenu en frein contre le mauvais entraînement de sa nature;*** et vous croyez avoir tout fait pour le salut de l'humanité quand vous avez dit : Développez son intelligence et émancipez-la. Mais le sort de cet enseignement que vous destinez à la régénération des sociétés est écrit dans la parabole du semeur : Quelque peu tombera en bonne terre, le reste sera mangé par les oiseaux du ciel, ou avortera, parce que le terrain n'aura point de force nutritive ; et, quant à son émancipation, l'homme y a une tendance native assez forte pour qu'il ne soit pas utile de l'y inciter, et de l'aider dans un temps où tous les faits matériels par lesquels elle pouvait être comprimée ont été abolis. »

Voyez donc ! le *Journal de Paris* qui vient nous faire maintenant de la religion ! Ces gens-là faire de l'*autel et du trône!* — l'école libérale....

Je vous demande un peu, l'école libérale disant ceci: *l'homme a besoin d'être gardé à vue, et constamment tenu en bride contre le mauvais entraînement de sa nature....* — Et qui gardera l'humanité à vue? qui tiendra la bride? — qui? — Ce sera, mon Dieu! le *Journal de Paris*, et messieurs de l'école libérale, qui n'ont plus besoin de l'arme de la *négation* et qui laissent là l'*athéisme* pour commander l'*obéissance* et la *foi*. Ouais!... faites-moi donc le plaisir de vous représenter le *Journal de Paris* mettant la bride à l'humanité, le *Journal de Paris* conduisant l'humanité par la bride.... et catholique encore!

Je sais bien que vous me direz: pourquoi prenez-vous vos citations dans le *Journal de Paris?* — Eh! n'est-ce pas plus fort là qu'ailleurs? Et puis, là ou ailleurs, n'est-ce pas toujours le même dogme; là comme ailleurs, là comme dans la République si elle avait à gouverner, là comme dans les *Paroles d'un Croyant?* La Convention, — qui avait débuté par chasser Dieu et diviniser la raison humaine, n'a-t-elle pas fini par décréter Dieu, Robespierre en tête?

Il ne s'agit pas ici de l'organe, mais de la pensée. Pour être celle du *Journal de Paris* elle n'en est pas moins celle de tous les moralistes du

monde, quelque remarque que vous puissiez faire sur le lieu où la morale va se nicher. On la trouve, vraiment, en de bien autres lieux encore : et, puisque je viens de parler *de l'autel et du trône*, avez-vous oublié en quelle *maison* fut composé, sous la Restauration, l'article fameux qui portait ce titre?....

Voyez donc! L'*homme* — qui est l'ouvrage de Dieu — *n'est ni bon ni intelligent*, et il faut que des prêtres et des moralistes, qui sont des *hommes* — intelligens et bons par grâce spéciale sans doute, — interviennent pour corriger l'ouvrage de Dieu, pour tenir la bride! car notez que ces messieurs veulent tenir la bride.... Oh! c'est grand dommage, en vérité, que Dieu n'ait pas été assisté, quelque temps avant la création, par un conseil de moralistes. Ces gens-là l'auraient sans doute éclairé!!!....

Et ce qui est merveilleux, c'est que c'est sur une pareille conception de Dieu, sur cette conception d'un Dieu qui n'aurait pas *su* ou pas *pu* faire l'homme bon et intelligent, d'un Dieu ridicule, inepte, d'un Dieu, pour tout dire, inférieur en raison aux moralistes, que ces moralistes prétendent établir une foi religieuse, une obligation religieuse, une obéissance reli-

gieuse aux prétendus préceptes de ce Dieu plus inepte qu'un moraliste !!! Eh ! messieurs, pourquoi ne pas vous faire adorer, vous, tout d'un temps, par l'humanité? ce serait au moins plus juste, ce serait conséquent et logique; et vous avez à l'adoration de l'humanité des droits plus légitimes que Dieu *s'il est ce que vous dites :* car *s'il est ce que vous dites*, il faut que l'homme dresse la tête, et le regarde fièrement en face, et le toisant avec mépris lui dise : « Dieu impuissant et stupide, tais-toi ! Dieu idiot, je ne te reconnais pas mon maître ! »

Cette corde, que je touche seulement ici, je la reprendrai. Il y a bien quelques notes encore à en tirer pour accompagner l'hymne de glorification que je chanterai à la morale. Au second volume nous verrons.

Quant à maintenant, laissant là la morale pour ce qu'elle vaut et les moralistes pour ce qu'ils valent, nous terminerons ce long chapitre comme ceci :

Il est avéré, prouvé, constaté et démontré aussi irrévocablement que proposition mathématique du monde en quelque traité de science mathématique que ce soit :

Que la synergie des efforts humains donne, DANS LE RÉGIME SOCIÉTAIRE, *des produits incommensurablement supérieurs en qualité comme en quantité, aux maigres produits résultant de l'excentricité de ces efforts humains* DANS LEUR JEU INSOCIÉTAIRE ET MORCELÉ.

La RICHESSE de l'ordre combiné est donc un résultat sur lequel nous pouvons solidement piloter maintenant nos spéculations. C'est une fondation sur roc dur. C'est un point emporté. C'est un fait.

Donc, exploitons nos mines d'or et de diamans; puisons à pleines mains dans les trésors d'Harmonie : et d'abord, voyons comme l'homme réintégré dans sa destinée divine, va savoir et pouvoir se loger.

2,50

CHAPITRE DEUXIÈME.

Considérations sociales sur les variations de l'Architectonique.

Il est pour les édifices comme pour les sociétés, des méthodes adaptées à chaque periode sociale.

CH. FOURIER.

§. I.

Toutes les idees qu'ils appliquent journellement à leurs besoins, à leurs plaisirs, à leurs commodités, ne portent-elles pas chacune le caractère de l'idee à laquelle elles doivent la naissance. Un livre n'est-il pas le signe du plan qu'un homme a formé de rassembler ses pensées comme dans un même corps? Un char n'est il pas le signe du plan qu'un homme a formé de se faire transporter rapidement sans fatigue? Une maison n'est-elle pas le signe du plan qu'un homme a formé de se procurer une vie commode, et à couvert des intempéries?

SAINT MARTIN.

LES dispositions architectoniques varient avec la nature et la forme des sociétés dont elles sont l'image. Elles reflètent leur constitution intime, ou plutôt elles en sont le fidèle relief; elles les caractérisent merveilleusement.

On pourrait poser cette loi en principe, et l'établir *à priori;* nous allons ici en donner la démonstration sensible en jetant un coup-d'œil rapide sur les variations et les mouvemens successifs de l'art architectural dans les différentes périodes sociales.

Transportez-vous d'abord au sein d'une peuplade de Sauvages; examinez le kraal d'une tribu noire établie sur les bords d'un fleuve de la terre africaine, ou les wigwams élevés par une horde de *Peaux-Rouges* dans les clairières des grandes savannes et des forêts vierges de l'Amérique. Là, point de culture, ni d'industrie, ni de propriété territoriale: l'insouciance et la liberté forment les caractères saillans de cette période. Or, voyez comme l'habitation de l'homme est en conformité de relation avec ces caractères. Cette habitation, c'est une frêle construction de terre, de mousse et de branchages, qu'il élève sans peine et abandonne sans regret lorsque la chasse ou la guerre commandent le déplacement de la peuplade.

La pêche, la chasse et la guerre sont les seuls élémens sur lesquels se développe l'activité du Sauvage; aussi les os de poissons qui lui servent d'hameçon, l'arc, les flèches avec lesquelles il

atteint sa proie au milieu des forêts; ses armes de guerre, tomawk, zagaye et couteau à scalper, et les crânes des ennemis qu'il a mis à mort, composent, avec les peaux des quadrupèdes et les plumes des oiseaux qu'il a tués, les seuls ornemens dont il décore sa demeure.

Voilà la construction, voilà la décoration :

Tous les caractères de la période sont là. La hutte vous dit toute la vie du Sauvage.—Dans cet état de faiblesse et d'enfance, l'humanité ne laisse aucune trace de son passage, son pied ne marque pas sur le sol; elle ne change pas l'aspect des lieux où elle a résidé.

L'Arabe vagabond porte, lui; sa maison à dos de chameau, toujours prêt, dans sa vie errante, à dresser sa tente là où il rencontre une source d'eau vive et des pâturages pour ses troupeaux; la corrélation est telle, que quand vous prononcez ce mot, l'Arabe, vous vous représentez l'homme du désert, son cheval, son chameau et sa tente. — Le Lapon grossier hiverne dans une hutte enfumée et souterraine, et cette architecture aussi est en rapport avec ses habitudes et ses mœurs.

Puis viennent les tours épaisses et crénelées

du seigneur féodal, aux murs lourds et massifs comme sa cuirasse de guerre; le château-fort sur la cime d'un rocher qu'il étreint de ses fondations de pierre et de ciment, comme un milan de ses griffes : et au-dessous du manoir haut-bâti, qui commande fièrement la campagne à l'entour, surgissent de terre sur le penchant du mont comme des taupinées, les misérables cabanes des vassaux, qui font une humble chaussure à son pied géant.

Puis c'est la cathédrale du moyen-âge, puissant et mystérieux assemblage de masse et de légèreté, à-la-fois imposante et gracieuse, aérienne et sévère; la cathédrale qui jette ses ogives aiguës et brillantes dans les grandes ombres des nefs où vont se croiser capricieusement leurs merveilleux contours. — Ce sont là mille colonettes qui se groupent et s'élancent au ciel comme de hardies fusées de pierre; mille sculptures saintes et sataniques; mille figures angéliques et grotesques; des vierges et des monstres; des chérubins et des animaux immondes; des choses bizarres... tout cela hérissant l'immense édifice dentelé, découpé, brodé, percé à jour, fragile, sonore, et tremblant au vent, et lourd dans sa masse, et carrément assis sur sa base. Et au-dessus de ces choses, des tours miraculeusement posées dans

les airs, au-delà de l'atmosphère des hommes, et planant dans la sphère supérieure, d'où sortent comme des voix du ciel, les voix des cloches, mélancoliques, étendues et vibrantes, qui commandent au loin sur la terre et appellent les fidèles au culte du Seigneur. Cette cathédrale, c'est la puissante Théocratie qui a pris sa forme et revêtu sa chape de granit; cette cathédrale qui a le pied sur les maisons des hommes et la tête au ciel, est faite pour la célébration des mystères d'une religion de terreur et d'amour, de paradis et d'enfer, comme la hutte de branchages est faite pour l'homme du Cap ou des Florides, et la tente pour l'homme du désert, et le souterrain enfumé pour l'homme des régions polaires.

Dans la hutte, l'humanité dort ses premiers sommeils et s'essaie à la vie; puis, quand la force et l'intelligence commencent à lui venir, elle travaille dans la cabane, elle guerroie dans le château-fort, elle prie, espère, tremble et s'inspire dans le temple et la cathédrale.

L'art suit pas à pas l'homme dans ses initiations successives: sa puissance plastique donne des formes sensibles à toutes les conquêtes progressives que l'intelligence et l'activité de l'homme

font sur la nature. L'art prend acte de ces conquêtes.

La matière est inerte, et l'esprit actif. L'esprit moule et pétrit la matière. La pensée donne la forme. L'homme, individu ou espèce, se peint comme Dieu dans ses œuvres : et c'est pour cela qu'il y a entre l'état de l'art chez un peuple et l'état de ses mœurs et de ses habitudes, entre l'art et la vie sociale, en un mot, un rapport intlme, une corrélation parfaite.

Or, l'art qui donne à l'homme sa demeure est le premier de tous les arts, celui autour duquel se groupent les autres, ainsi que des vassaux autour de leur suzerain : la sculpture, la peinture, la musique, la poésie même, ne peuvent produire leurs grands effets qu'à condition d'être coordonnées et harmoniées dans un tout architectural. L'architecture c'est l'art pivotal, c'est l'art qui résume tous les autres, et qui résume par conséquent la société elle-même : — l'architecture écrit l'histoire.

§. II.

Il est, il est sur terre une infernale cuve,
On la nomme Paris : c'est une large étuve,
Une fosse de pierre aux immenses contours,
Qu'une eau jaune et terreuse enferme à triples tours ;
C'est un volcan fumeux et toujours en haleine,
Qui remue à longs flots de la matière humaine ;
Un précipice ouvert à la corruption,
Où la fange descend de toute nation ;
Et qui de temps en temps plein d'une vase immonde,
Soulevant ses bouillons, déborde sur le monde.
. . . .
Le Temps qui balaya Rome et ses immondices,
Retrouve encor, après deux mille ans de chemin,
Un abîme aussi noir que le cuvier romain.

AUGUSTE BARBIER.

Madrid! princesse des Espagnes!

ALFRED DE MUSSET.

L'architecture écrit l'histoire.

Aussi, voulez-vous connaître et apprécier la Civilisation dans laquelle nous vivons? Montez sur le clocher du village, ou sur les hautes tours de Notre-Dame :

D'abord, c'est un spectacle de désordre qui va frapper vos yeux :

Ce sont des murs qui se dépassent, s'entre-choquent, se mêlent, se heurtent sous mille formes bizarres; des toitures de toutes inclinaisons qui s'élèvent et s'abaissent; des pignons nus, froids, percés de quelques rares ouvertures grillées; des clôtures qui s'enchevêtrent; des cons-

tructions de tout âge et de toute façon, qui se masquent et se privent les unes les autres d'air, de vue et de lumière.

Les grandes villes, et Paris surtout, sont de tristes spectacles à voir ainsi, pour quiconque a l'idée de l'ordre et de l'harmonie, pour quiconque pense à l'anarchie sociale que représente en relief, avec une crudité si fidèle, cet amas informe, ce fouillis de maisons recouvertes de leurs combles anguleux, échancrés, brisés, mêlés, confondus, armées de leurs garnitures métalliques, de leurs girouettes de fer, de leurs innombrables cheminées, qui dessinent encore mieux l'incohérence et le Morcellement qui règnent là.

Aussi, grâce à cette absence d'ensemble, d'harmonie, de toute prévoyance architecturale et de combinaison des choses, voyez comme l'homme est logé dans la capitale du monde civilisé!

Il y a dans ce Paris un million d'hommes, de femmes, et de malheureux enfans qui sont entassés dans un cercle étroit où les maisons se pressent les unes contre les autres, exhaussant et superposant leur six étages écrasés; puis, six cent mille de ces habitans vivent sans air ni lumière, sur des cours sombres, profondes et

visqueuses, dans des caves humides, dans des greniers ouverts à la pluie, aux vents, aux rats, aux insectes: et depuis le bas jusqu'en haut, de la cave aux plombs, tout est délabrement, méphitisme, immondicité et misère.

Ce grand fait immonde est une nécessité, puisqu'il est une réalité et que ce qui est est fatal. Mais reconnaissez donc que c'est une nécessité de votre société qui l'a réalisé, ce fait; une expression des combinaisons humaines qui l'ont produit, et non une nécessité absolue et d'ordre naturel.

Et puisque l'effet est immonde, funeste, délétère, mortel à l'homme, reconnaissez donc que la grande et primordiale cause qui l'a engendré, que la cause dont il tire sa raison d'être, que le principe social enfin est mauvais et subversif. Vous qui répondez à toute critique, à toute dénonciation qu'on vous fait du mal, par ce grand mot *Nécessité*, vous qui affirmez que le mal est de condition naturelle, fatal, imposé à l'homme par l'essence même des choses, dites, mais dites donc si, ici comme ailleurs, le mal a sa source dans une fausse combinaison sociale, ou dans cette *Nécessité* d'ordre supérieur dont vous parlez, dans cette *Nécessité* qui est votre réponse



unique, impie, idiote, bestiale. — Cet empoisonnement des atmosphères où grouillent les agglomérations humaines, est-ce un fait de la nature, ou un fait de l'homme? Est-ce de main divine ou de main humaine?

Dites, est-ce un air qui recèle la maladie et les germes de mort, cet air que vous respirez quand vous parcourez les prés, les bois, les clairières des forêts, les rives des fleuves, et les plages des mers? quand vous marchez dans les grandes herbes vertes lorsqu'elles étincellent au matin sous les perles et les diamans de la rosée, lorsqu'elles dressent les milles têtes de fleurs qui leur font une belle et si riche parure, qu'elles exhalent sous le soleil mille suaves haleines et vous disent avec mille voix parfumées, — que Dieu a placé l'homme sur une terre favorable, que la nature lui est propice et bonne...

Et s'il y a dans la création des races malfaisantes, des espèces immondes, est-ce que puissance n'est pas à l'homme de les vaincre et les détruire? et s'il y a des marais fétides, des déserts stériles et des zônes brûlées, n'est-ce pas parce que l'homme, ne remplissant pas sa tâche et gouvernant mal son domaine, se laisse envahir là où il devrait faire et commander? Et ces grandes

plaies de la nature ne sont-elles pas une attestation du désordre, une punition méritée par l'homme, une révélation de sa déviation sociale, un poteau placé au bord de la mauvaise route indicateur du précipice, une voix puissante, la voix de la douleur, la seule voix par laquelle la nature peut parler à l'homme en déviation, et qui lui crie incessamment aux oreilles : « Tu t'égares, le chemin est mauvais; tu n'es pas dans ta loi, tu n'es pas dans ta destinée ; — » n'est-ce pas un SIGNE, enfin ?

Oh! qu'elle est bonne et secourable cette nature! et combien il faut que la pensée humaine ait perverti la pensée humaine, pour qu'on ne comprenne pas cette grande voix toute de sollicitude et de maternité!... Quoi donc? vous ne comprenez pas, quand au soir vous revenez de ces campagnes si belles, à la végétation si luxueuse, au ciel si chaud et si coloré, aux eaux si pures, aux lointains si vaporeux, aux parfums si doux? quand vous en revenez le soir, de la santé au corps, et de la vie à l'âme, et que vous rentrez dans vos villes fétides, et que vous respirez leur air qui pue, leurs miasmes qui tuent, quoi donc? vous ne comprenez pas?...

Et quand vous voyez mourir vos petits enfans

et vos jeunes filles de dix-sept ans, vous dites: *le Mal est une Nécessité, la terre est au Mal, l'homme est au Mal, c'est Dieu qui le veut.* — C'est Dieu qui le veut!!... Oh taisez-vous! taisez-vous, car vous blasphémez Dieu!...

Est-ce Dieu qui a fait Paris, — ou les hommes?...

Regardez. Répondez. Voilà Paris :

Toutes ces fenêtres, toutes ces portes, toutes ces ouvertures, sont autant de bouches qui demandent de l'air à respirer: — et au-dessus de tout cela vous pouvez voir, quand le vent ne joue pas, une atmosphère de plomb, lourde, grise et bleuâtre, composée de toutes les exhalaisons immondes de la grande sentine. — Cette atmosphère-là, c'est la couronne que porte au front la grande capitale; — c'est dans cette atmosphère que Paris respire; c'est là-dessous qu'il étouffe... — Paris, c'est un immense atelier de putréfaction, où la misère, la peste et les maladies travaillent de concert, où ne pénètrent guère l'air ni le soleil. Paris, c'est un mauvais lieu où les plantes s'étiolent et périssent, où sur sept petits enfans il en meurt six dans l'année.

Les médecins qui ont porté des secours à

domicile, au temps du choléra, et qui ont pénétré dans les tanières des classes pauvres, ont fait alors des récits à faire frémir ; mais les riches ont déjà oublié tout cela....

Et moi, riches, je veux vous le rappeler !

Riches, qui menez joyeuse vie, qui jouissez, qui prenez vos plaisirs et conduisez vos danses au sein de cette perfide atmosphère qui vous décime et qui prend à leurs mères vos jeunes filles adorées et vos beaux enfans, sans que vous en sachiez comprendre la cause ; riches, qui oubliez la solidarité de tous les membres de la famille humaine ; riches ! je veux vous la rappeler.... Écoutez. Voici ce que disait alors l'un d'entre eux, l'un de ces médecins qui ont peu dormi quand le fléau tordait les entrailles de Paris, — un (1) qui est allé partout où il y avait des hommes saisis par la peste, et se debattant corps à corps avec elle..... partout où il y avait des pauvres, surtout.... Écoutez :

« Le choléra ne viendra pas à Paris, disait-on, ou du moins sa présence sera à peine sensible ; il n'aura pas de prise sur ce centre de la Civilisation, ce foyer de lumière. On parlait bien

(1) M. Baudet Dulary, député de Seine-et-Oise, et médecin qui n'a quitté Paris que quand le choléra n'y était plus, pour aller à Étampes quand le choléra s'y abattait.

de la misère des pauvres, mais c'était un sujet de pitié et non pas de crainte pour les riches; on ne croyait pas à la solidarité du riche et du pauvre; on ne connaissait pas cette affreuse, cette contagieuse pauvreté: le choléra l'a montrée dans toute sa nudité. Les médecins eux-mêmes qui voient tous les jours des malheureux ont été stupéfaits. Habitués à respirer l'air des hôpitaux et des amphithéâtres, plus d'une fois ils ont été suffoqués en abordant l'atmosphère où vivent et s'élèvent des êtres humains qui travaillent pour nous. Dans leurs sales taudis la porte seule laisse entrer un peu d'air déjà empesté par les plombs et les latrines; la lucarne calfeutrée ne s'ouvre pas de tout l'hiver. Dites qu'il faut de l'air, ils répondront qu'ils ont froid, ils n'ont ni bois ni vêtemens; dites-leur de se bien nourrir, ils n'ont pas toujours du pain. Leur chambre dépouillée n'a souvent pour tous meubles qu'un grabat où sont entassés père, mère et enfans, malades, non malades, mourans et morts quelquefois. Il se peut qu'il y ait, comme on dit sèchement, de leur faute; plusieurs auraient dû être prévoyans, économes, dans les temps prospères; le désordre, l'intempérance, entrent pour beaucoup dans leur malheur. Mais vous qui avez l'ample nécessaire, vous qui ne vous refusez aucun plaisir, quelle vertu exigez-vous donc du peuple? Depuis bientôt cinquante ans on ne lui parle que de ses droits; le pauvre est citoyen comme le riche, tous sont égaux devant la loi, on a proclamé le peuple souverain, et vous voudriez que, toujours content de ses privations, il vît d'un œil philosophique tous les plaisirs des riches, qu'il n'aimât pas aussi les plaisirs à sa portée, qu'il ne s'oubliât jamais, qu'il eût toujours prudence, raison, tempérance? Il fallait être conséquent. Si on ne voulait, si on ne pouvait pas améliorer son sort, il fallait le laisser dans son ignorance et son apathie avec les consolations religieuses qui lui manquent maintenant: les droits politiques sont de vains mots pour le peuple ouvrier. Et les femmes, qui, même dans le bon temps, gagnent si peu, comment voulez-vous qu'elles aient des épargnes? J'ai vu des femmes expirant, sur une paillasse, sans draps, sans couverture, entourées d'enfans faméliques; oui, J'AI VU des en-

fans sucer avidement les mamelles vides et flétries de mères moribondes; déjà glacées, elles s'efforçaient de les réchauffer, seules, sans aide, sans secours pour elles-mêmes....

Les soins incomplets, à contre-sens, dictés par de stupides préjugés, tels que les pauvres les donnent et les reçoivent, mais qui du moins sont un ralliement sympathique, une consolation, tous ne les ont pas eus: dans ce chaos de la population, l'isolement est tel, que *quelques-uns sont morts sans qu'on ait su leur maladie, révélée enfin par la puanteur des cadavres pourris* (1).

» Puisse mon récit exciter votre pitié; il n'est point exagéré. Ah! si vous aviez vu!

» Mais ces misères, elles vous atteignent: les miasmes exhalés des habitations du pauvre se répandent dans toute la ville, et vous les respirez incessamment mêlés à ceux des ruisseaux et des cloaques de toutes sortes. Paris, même dans ses quartiers les plus brillans, est bien sale et bien infect; si l'administration a fait élargir quelques rues, déblayer quelques places, les spéculateurs, par compensation, ont détruit les jardins qui épuraient un peu l'air, ont entassé étages sur étages et rétréci vos appartemens; les chances de la bourse et du commerce, les catastrophes de l'industrie ont troublé votre sommeil; les révolutions, les émeutes ont porté l'effroi dans vos cœurs, et les maladies ont eu un libre accès. Bien qu'il vous ait moins accablé que les pauvres, le choléra ne vous a point épargnés, et lorsqu'il a frappé, le médecin n'a pas toujours été là pour vous secourir à temps: j'ai vu votre impatience, votre anxiété; j'ai vu au milieu d'une fausse abondance les soins domestique bien mal donnés, par défaut d'habitude, d'intelligence, de patience, quelquefois de volonté. Quand l'épidémie foudroyait ses victimes, il était facile, sans se compromettre, de hâter une mort désirée, et d'horribles soupçons

(1) Deux faits semblables ont eu lieu dans le faubourg Saint-Antoine pendant le peu de jours que j'ai passés à l'ambulance de la Bastille.

ont été permis...... Riches qui aimez la vie, J'AI VU mourir quelques uns d'entre vous faute de secours, de soins, qui dans le système harmonien de Fourier ne manqueront pas aux plus pauvres. »

Voilà le choléra, voilà la solidarité du mal dans Paris, voilà Paris sous son atmosphère de peste, Paris sous son manteau de mort.

Londres aussi a été comme Paris; et St.-Pétersbourg; et toutes les grandes capitales; et toutes les habitations putrides des hommes, villes et villages, mais surtout les grandes villes.... Et Madrid est maintenant comme a été Paris, comme a été St.-Pétersbourg, comme ont été les grandes villes. C'est le tour de Madrid, maintenant, Madrid, *princesse des Espagnes!*

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, engendré dans ces marais fangeux, par lesquels l'homme, en gérant inepte, en roi fainéant, laisse envahir, comme par un grand chancre, les plus belles régions de son domaine; ce choléra, parti de l'Inde pour faire le tour du monde et écrire sur le globe, en lettres de mille lieues, tracées à travers les populations humaines avec des cadavres, le mot SOLIDARITÉ : solidarité des nations, solidarité des continens, solidarité des races humaines... solidarité!

Est-ce Dieu qui a fait le choléra, ou les hommes?

Est-ce Dieu qui a fait Paris, Londres, St.-Pétersbourg, Madrid?.... Est-ce Dieu, ou les hommes?

Non: la misère permanente, et la peste périodique, et l'empoisonnement des atmosphères, c'est l'ouvrage des hommes: car Dieu n'a pas fait ces choses. Dieu a fait le nuage d'or au ciel, le serpolet des pelouses et l'oiseau dans les bois; la fleur des champs, et le lis des vallées.

§. III.

Saint-Brieuc est une vieille cité replâtrée, qui a fait nouvelle peau. Dès l'entrée on respire la préfecture, on se trouve nez à nez avec la civilisation symbolisée par une prison et une caserne neuve.

ÉMILE SOUVESTRE.

Vous avez vu les capitales, vous avez vu Paris, Paris surtout, car c'est la capitale des capitales, le cœur de la Civilisation, son centre d'activité, de puissance et de gloire.

Voilà comme la Civilisation loge l'homme dans sa capitale, dans son centre d'activité, de puissance et de gloire. Allez dans les campagnes, et

là aussi vous verrez ce qu'a su faire la Civilisation. Et je n'appelle pas campagne ces maisons fraîches et coquettes qui sont jetées autour de Paris, comme des touffes de fleurs sur un tas de boue : il faut voir la Champagne et la Picardie, la Bresse et le Nivernais, la Sologne, le Limousin, la Bretagne, etc. : et les voir de près. Là il y a des chambres qui sont la cuisine, la salle à manger, la chambre à coucher, pour tout le monde, père, mère et petits... Elles sont encore cave et grenier ; écurie et basse-cour quelquefois. Le jour y arrive par des ouvertures basses et étroites ; l'air passe sous les portes et les châssis déboités ; il siffle à travers des vitraux noircis et cassés, quand il y a eu des vitraux, encore... car il y a des provinces entières dans lesquelles l'usage du verre est à-peu-près inconnu. C'est une lampe grasse et fumeuse qui éclaire, dans l'occasion ; — d'habitude, c'est le feu. Puis le plancher..... ah bien oui, le plancher! le plancher? — c'est de la terre inégale et humide. Il y a çà et là des mares... Vous marchez dedans... Les enfans en bas-âge s'y traînent. J'ai vu, moi qui vous parle, des canards y chercher pâture !...

Oh ! comme aussi la maladie travaille bien dans tous ces lieux ! Comme elle y tue les hommes, ou les estropie, ou les couvre de honteuses in-

firmités ! Comme les rhumatismes, la gale, les scrofules, et que sais-je encore, s'y étendent et s'y complaisent ! Comme le mal y sème le mal en bonne terre ! Comme la peste et le choléra quand ils viennent, y fauchent à loisir !

Voilà pour l'intérieur ; l'extérieur, vous le connaissez :

C'est, plein la rue, de la boue, du fumier, de l'eau noire et croupissante. Quand vous êtes sur une route, et que vous la voyez devenir sale, vous sentez que vous approchez d'un village : et quand vous êtes au milieu de ces groupes de masures, au milieu des *habitations*, c'est-là que vous trouvez la voie affreuse et dégoûtante.

Puis, pour toutes ces vilaines chaumières qui ont charmé nos poètes et nos moralistes, vous voyez quelquefois une maison, une seule, s'élever élégante et fraîche. C'est la maison de campagne de quelque marchand enrichi, ou de quelque ci-devant seigneur qui regrette le château de ses ancêtres, la couronne de comte que son fier donjon portait en tête, et les doubles fossés dont les manans corvéables venaient battre l'eau la nuit, dans ce bon temps, pour que le coassement des grenouilles ne troublât pas le

sommeil de la noble châtelaine. — Une maison pour cent misérables cabanes!

Voilà la ville, voilà le village.

Oh ! comme notre société d'incohérence se peint bien là dans ses œuvres !

Dans nos villes, des masures délabrées, noires, hideuses, méphitiques, se serrent, se groupent, s'accroupissent autour des palais, au pied des cathédrales. Elles se traînent autour des monumens que la Civilisation a semés çà et là, comme on voit dans un jardin mal tenu, des limaçons à la bave impure, ramper sur la tige d'un lilas en fleurs. — L'accouplement du luxe et de la misère, c'est le complément du tableau.

La Civilisation a de rares palais, et des myriades de taudis, comme elle a des haillons pour les masses, et des habits d'or et de soie pour ses favoris peu nombreux. A côté de la livrée brodée d'un agioteur, elle étale la bure de ses prolétaires et les plaies de ses pauvres. Si elle élève et entretient à grands frais un somptueux opéra où elle caresse par de délicieuses harmonies les oreilles de ses oisifs dilettanti, elle fait entendre au milieu de ses rues et de ses places publiques, les

chants de misère de ses aveugles, les lamentables complaintes de ses mendians. Puis, ici et là, elle ne sait créer qu'égoïsme et immoralité, car la misère et l'opulence ont toutes deux leur immoralité et leur égoïsme.

Oh non, non ! dans nos villages, dans nos villes, dans nos grandes capitales, l'homme n'est pas logé : — car j'appelle homme aussi bien le chiffonnier qui butine la nuit, sa lanterne à la main, et cherche sa vie dans un tas d'ordures qu'il remue avec son crochet ; aussi bien lui et ses nombreux frères en misère, que les hommes de la bourse et des châteaux. — Et j'appelle logement de l'homme une habitation saine, commode, propre et élégante.

Et pourquoi l'homme n'est-il pas logé ? — C'est toujours la même réponse à cette demande et aux autres : pourquoi a-t-il faim? pourquoi a-t-il froid? pourquoi est-il dépourvu d'éducation, et en toutes choses misérable et dénué? — Toujours il faut répondre : Il y a des pierres dans les carrières, du bois dans les forêts, du fer au sein de la terre ; le sol ne refuse pas de produire quand on y sème ; les arts, les sciences, l'intelligence et la force sont là : ce n'est pas la puissance qui manque ; il y a du travail à faire,

et il y a des hommes qui manquent de travail; il faut augmenter l'effet utile du travail par la coordination des travaux; il faut augmenter la quantité de travail en créant l'attraction industrielle; il faut organiser, il faut organiser! il faut réaliser l'Association, il faut passer de l'incohérence à l'Harmonie! — Voilà à quoi il faut songer; et l'on ne s'occupe qu'à des luttes administratives, à des guerres de partis, à des querelles de déplacement.... Qu'ont de commun toutes ces mauvaises chimères, avec la découverte et l'essai de l'organisation sociétaire de la Commune?

Vous avez vu que la demeure de l'homme se transforme avec la nature des sociétés : il y aurait sur ce sujet de curieuses études à faire, surtout si l'on faisait porter les investigations sur l'art en général; car l'art, ainsi que nous avons commencé déjà à l'établir, a reflété avec une merveilleuse exactitude les caractères particuliers, les mouvemens successifs, les phénomènes variés et multiples qui se sont manifestés aux diverses phases de la vie des peuples. Toutes les conceptions qui ont apparu au sein de l'humanité, toutes les idées qui sont venues au jour, toutes les croyances qui ont passé sur cette terre, ont eu puissance, comme la lyre symbolique d'Orphée, de remuer les rochers et les forêts; elles ont

revêtu des formes monumentales, elles se sont incrustées au fronton des temples, aux marbres des sanctuaires et des théâtres; elles se sont coulées en fer, en bronze, en métaux précieux; elles ont animé des bas-reliefs et des statues; elles ont harmonié des couleurs sur les toiles des tableaux ou sur les parois des édifices; elles ont changé et ployé de mille manières la forme de l'habitation de l'homme; elles sont allées s'empreindre dans ses armes, ses ustensiles, et jusque dans ses draperies et ses vêtemens: car toutes les nations et toutes les époques ont leurs combinaisons plastiques particulières, distinctes les unes des autres, dépendantes de leurs mœurs, de leurs habitudes, de leur vie intellectuelle, et corrélatives à leur socialité propre.

Cette corrélation est si intime qu'il est hors de doute que l'on ne puisse reconstituer l'histoire d'une époque dont toutes les traditions seraient éteintes, dont tous les textes auraient péri, si l'on avait d'assez nombreux vestiges des monumens de cette époque, de son architecture publique et privée, de sa peinture, en un mot des formes générales sous lesquels l'art s'y manifestait. On ferait pour un peuple, avec de pareilles données, ce que Cuvier a su faire, au moyen des débris de leurs squelettes, pour ces

espèces animales disparues dès long-temps de la surface du globe, et dont il a décrit pourtant avec exactitude les instincts, les mœurs et les habitudes: car tout est lié dans le monde social comme dans la nature; et si partout la matière se prête à la puissance de l'esprit, si partout la forme réfléchit la pensée, toujours aussi la pensée tend à passer en acte, à se matérialiser, à se produire extérieurement sous des formes. Faite à ce point de vue de corrélation, une histoire intégrale de l'art serait un admirable monument archéologique où habiterait tout le passé, et qui ferait revivre à nos yeux les générations éteintes, les siècles qui se sont écoulés; ce serait un immense panorama du développement de l'humanité sur le globe et de ses révolutions successives.

On pousserait l'appréciation des rapports corrélatifs jusqu'à des détails singulièrement minutieux, jusqu'à des approximations par centièmes et par millièmes, si l'on veut me passer l'expression. Ne trouve-t-on pas son sens corrélatif, à la salle à manger, à la cuisine, au salon, à la chambre à coucher du Civilisé, comme à la hutte du Sauvage, comme à la tente de l'Arabe, comme à la cabane de nos paysans, comme au taudis de nos prolétaires qui sont encore des Barbares dans notre Civilisation greffée sur Barbarie?

La caserne et la prison, le café et le théâtre, la taverne et le cabaret n'ont-ils pas chacun leur expression particulière? Chaque construction même n'a-t-elle pas un âge, ne porte-t-elle pas sur le front son extrait de naissance?—Les variations de l'architecture militaire, à commencer par la palissade de troncs d'arbres, jusqu'au front bastionné de Vauban et de Cormontaigne, doublé de demi-lune et de contre-gardes, aux fossés profonds, aux remparts à ras de terre, vous disent fidèlement tous les perfectionnemens et toutes les mutations apportés dans l'art de la guerre par les inventions successives.

Enfin, dans notre siècle d'industrialisme et de mercantilisme, n'avons-nous pas à foison des constructions à caractère industriel et mercantile? L'aspect carré, lourd, nu et régulier de ces manufactures où notre peuple va condenser ses sueurs et ses peines, transformé en machines humaines, n'est-il pas clairement révélateur? Nos rues à base de glorieuses boutiques, les unes misérables, les autres étincelantes et dorées, sont-elles menteuses et ne font-elles pas, chapitre par chapitre, toute la théorie du commerce anarchique et mensonger? Et les maisons *à loger* construites par les spéculateurs dans les grandes villes, n'indiquent-elles pas sous leurs étages

écrasés et leurs fenêtres étroites et rapprochées, que l'homme qui a seulement ses bras pour vivre est là mis à ration d'air et de lumière par le capitaliste qui a bâti le grand casier dans lequel sont serrés cinquante pauvres ménages étriqués, où l'on escompte la santé des hommes, leur vie et leurs poumons.

Que si l'on voulait pousser ces considérations plus loin et descendre même dans la vie individuelle, on remarquerait que l'atelier d'un artiste, le cabinet d'un écrivain, d'un homme de loi, d'un homme de bourse, etc., ont leurs ordonnances particulières et spéciales qui caractérisent ces diverses professions: enfin, tous les jours il nous arrive de tirer de l'aspect d'un appartement, des conclusions approximatives sur le caractère personnel de celui qui l'habite, ou d'en faire la description détaillée et minutieuse pour donner à d'autres la connaissance que nous avons de ce caractère.

Mais, sans nous attacher plus long-temps au développement de cette idée, que toute forme de la matière correspond à une pensée, soit dans les œuvres de l'homme soit dans les œuvres de Dieu, nous arrêtons ici en thèse générale et comme chose prouvée, savoir :

Que l'homme en passant de la vie sauvage et nomade à la vie de la période barbare qui le fixe au sol, quitte la hutte et la tente pour entrer dans la cabane dominée par la massive demeure du despote militaire, qui, elle-même, est commandée par la grande construction religieuse et théocratique ;

Que la Civilisation venant ensuite, cherche à régulariser à l'extérieur et aligne lentement et péniblement les agglomérations de maisons *en mode confus* ou *barbare*, qui est encore le mode de presque tous nos villages et de la majeure partie des quartiers de nos grandes cités.

Le Garantisme qui viendrait ensuite, ne s'en tiendrait pas comme la Civilisation à ce système de garanties architecturales en *mode simple* et purement extérieur. Il élèverait les garanties au *mode composé*, spéculant sur la commodité, la salubrité et l'agrément intérieur et extérieur des habitations humaines.

Je ne parlerai pas ici de l'architectonique garantiste non plus que de celle de la septième période. — Les lecteurs qui seraient curieux d'en connaître les élémens principaux, trouveront un plan détaillé d'une ville garantiste à

l'*Extroduction* du premier volume du *Traité de l'Association*. C'est une curieuse étude.

Il y aurait sur ces sujets de bien intéressans et longs travaux à faire. Pour moi je n'ai eu d'autre but ici que de prouver en principe, et de faire comprendre qu'il n'y a pas à reculer devant cette conclusion logique :

Que l'évolution sociale qui conduira l'humanité en PÉRIODES HARMONIQUES, *nous apportera des* PALAIS *là où la* CIVILISATION *n'a su bâtir que ses* MAISONS DE BOUE ET DE CRACHAT.

La Civilisation se peint dans ses fourmilières, où s'élèvent çà et là quelques monumens pêle-mêle avec des taudis ; elle se peint dans ses villes et ses villages, où l'on trouve tous les genres, toutes les espèces, toutes les variétés de laideur et de saleté. — Vienne l'Association ! vienne l'Harmonie ! et l'Harmonie se mirera dans ses resplendissans Phalanstères !

Ne voyez-vous pas que, déjà, toutes les fois qu'il y a eu dans le monde une concentration de volontés, qu'elle ait été obtenue par amour, par

crainte ou par terreur, cette concentration de volontés s'est toujours traduite par un monument proportionnel à sa puissance? la féodalité donnait le château-fort; la royauté, la pyramide d'Egypte et le palais; la religion, le temple antique et la cathédrale. Aujourd'hui qu'il n'y a plus de pouvoir, de volontés unies et concentrées, il ne se fait plus que des maisons; oh! pardon, j'oubliais, on bâtit aujourd'hui des prisons très-solides, très-épaisses, très-vastes, très-bien verrouillées et cadenassées: le plus bel édifice de Londres moderne est une prison!!

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'œuvre individuelle est nécessairement petite, mesquine, étroite, et que l'union et la concentration des volontés peuvent seules donner de grands résultats. Cette vérité est écrite partout. Vous la retrouvez dans l'hôtel-de-ville qui se distingue entre les maisons, parce que c'est le principe de la Commune qui l'a élevé; dans le théâtre, qui correspond à un amour du peuple pour un plaisir commun, ainsi que l'église est l'expression d'une pensée religieuse commune: la Communauté monastique a hérissé de couvens les terres chrétiennes; l'université a bâti des colléges; le gouvernement, des palais de justice, des ministères, des préfectures, des ar-

senaux, des prisons; il a élevé autour de mille places de guerre d'épaisses et hautes ceintures de pierre, bastionnées et redoublées.

Vous voyez bien que la Civilisation, toute pauvre de moyens qu'elle est, élargit pourtant et régularise son architecture toutes les fois qu'elle produit une organisation quelconque.

Quand les molécules sont éparses dans un milieu troublé, elles se déposent çà et là et se précipitent en poussière. Quand elles peuvent s'approcher et se joindre dans un milieu favorable à l'affinité, elles se juxta-posent et se combinent naturellement en cristaux.—Ainsi, quand les individualités éparses aujourd'hui se réuniront sous le principe heureux et puissant de l'Association, et se grouperont librement par leurs pôles sympathiques, quand le village deviendra Phalange, les maisons et les cabanes deviendront Phalanstères!

2,8.1

CHAPITRE TROISIÈME.

Le Phalanstère.

> Et après cela je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu....
>
> Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte, la nouvelle Jerusalem qui venait de Dieu, étant parée comme une épouse qui s'est revêtue de ses riches ornemens pour paraître devant son époux.
>
> *Apoc.* XXI. 1. 2.

> Philosophe ! tu vas dire que je rêve..... Tu rêves bien toi-même depuis plus de mille ans. Fais donc un rêve aussi beau que le mien !
>
> Scévola Husson.

§. I.

> Pas d'Association possible sans une nouvelle Architecture ; autrement il faut nier l'influence du milieu extérieur.
>
> Jules Lechevalier.

Rappelons-nous que, sous l'influence du principe d'Association les propriétés individuelles et morcelées du canton se sont converties en actions hypothéquées sur l'ensemble de ses richesses ; les haies, murs de clôture, bornes, démarcations,

qui découpent, hâchent, gâchent et bariolent laidement le terrain, ont disparu; les cultures sont distribuées avec une élégante et sage variété dans le grand domaine unitaire.

Le Phalanstère s'élève au centre des cultures

La Phalange n'a que faire de quatre cents cuisines, quatre cents étables, quatre cents caves, quatre cents greniers; elle n'a que faire de cette multiplicité de magasins, de boutiques et de mesquines constructions incohérentes que la complication actuelle prodigue et entretient à grands frais, et que chaque famille répète suivant ses moyens. — Quelques grands et beaux ateliers, quelques vastes locaux lui suffisent pour préparer les alimens plus ou moins recherchés des différentes classes de fortune, pour confectionner les travaux du grand ménage, et emmagasiner les récoltes et les produits du canton.

Les relations sociétaires imposent donc à l'architecture des conditions opposées à celles que demande la vie civilisée : ce n'est plus à bâtir la cabane du prolétaire, la maison du bourgeois, l'hôtel du joueur de la bourse; c'est le palais où l'HOMME doit loger. Il faut le construire avec art, ensemble et prévoyance; il faut qu'il renferme

des appartemens somptueux et des chambres modestes, pour que chacun puisse s'y caser suivant ses goûts et ses moyens; — puis il y faut distribuer des ateliers pour tous les travaux, des salles pour toutes les fonctions d'industrie ou de plaisir.

Un croquis était nécessaire pour faire comprendre les dispositions générales d'un Phalanstère. J'ai d'abord dessiné un plan; mais, comme chacun ne lit pas aisément un plan, j'ai pensé à faciliter l'intelligence d'un édifice sociétaire, en mettant ce plan en perspective.

La forme générale que l'on voit ici est exactement celle qui dérive du plan de Fourier. Cette forme remplit parfaitement toutes les convenances sociétaires, tous les avantages de commodité, salubrité et sûreté. Il est inutile de dire que cette forme n'a rien d'absolu; que les configurations du terrain, et mille exigences particulières pourront la modifier; que les façades, le style et les détails offriront dans tous les Phalanstères des variétés infinies; en un mot, il ne faut voir ici qu'une forme assurant le service général, et remplissant les grandes convenances, un type de Phalanstère, comme la croix est un type de cathédrale, comme le front bastionné est un type

de fortification ; type flexible et souple aux accidens du terrain, aux convenances des lieux et des climats, et qui n'arrêtera pas lourdement le vol des artistes de l'avenir.

Étudions sur les dessins les principales convenances imposées aux constructions sociétaires, et dont Fourier a su remplir toutes les conditions dans cet admirable plan, qui dépasse de cent coudées toutes les conceptions architecturales qui l'ont précédé. —Vous avez pu reconnaître que Fourier est un analyste profond et implacable, un logicien des plus rudes, un arithméticien des plus sévères; vous allez juger s'il est un mauvais architecte. Et puis ce ne sera pas tout: plus tard vous verrez bien.

Nous avons devant nous, en regardant le Phalanstère, le corps central au milieu duquel s'élève la Tour d'ordre ; les deux ailes qui tombent perpendiculairement sur le centre, et forment la grande cour d'honneur, où s'exécutent les parades et manœuvres industrielles : puis les deux ailerons reviennent en bord de fer-à-cheval, et dessinent la grande route qui borde la cour d'honneur et s'étend le long du front de bandière du Phalanstère, entre cet édifice et les bâtimens ruraux postés en avant.

Les corps de bâtimens sont redoublés; le Phalanstère se replie sur lui-même, pour éviter une trop grande étendue de front, un éloignement trop considérable des ailes et du centre, pour favoriser, enfin, l'activité des relations en les concentrant.

Les ateliers bruyans, les écoles criardes sont rejetées dans une cour d'extrémité, au bout d'un des ailerons; le bruit s'absorbe dans cette cour de tapage, et l'on évite ainsi ces insupportables fracas de toute nature répandus au hasard dans tous les quartiers des villes civilisées, où l'enclume du forgeron, et le marteau du ferblantier conspirent contre les oreilles publiques, avec le flageolet, la clarinette, le cor des enfans et des écoliers.

A l'aileron de l'autre extrémité se trouve le caravanserai ou hôtellerie affectée aux étrangers. Cette disposition a pour but d'éviter les encombremens dans le centre d'activité.

Les grandes salles de relations générales pour la régence, la bourse, les réceptions, les banquets, les bals, les concerts, etc., sont situées au centre du palais, aux environs de la Tour d'ordre; puis les ateliers, les appartemens de dimen-

sions et de prix variés, sont répartis dans tout le développement des bâtimens. — Les ateliers sont généralement au rez-de-chaussée, comme il convient évidemment. Plusieurs pourtant, comme seraient ceux de broderie, de mode et d'autres du même genre, sont susceptibles d'être montés au premier étage.

Il est sensible que le centre du palais en sera la partie la plus commode et la plus somptueuse : aussi les appartemens les plus chers, les plus richement ornés et largement disposés, borderont le grand jardin d'hiver, fermé derrière la Tour d'ordre, par les replis carrés du corps redoublant. Les appartemens les plus modestes seront placés dans les ailes et ailerons.

Toutefois, l'Harmonie qui, sans viser à une égalité contraire à tout ordre naturel et social, opère toujours la fusion des classes et le mélange des inégalités; l'Harmonie, dis-je, sait établir dans cette distribution générale un *engrenage* qui empêche et prévient la déconsidération d'un quartier : elle introduit dans le centre et aux alentours, des logemens de prix modique, et en reporte de plus chers sur les extrémités. — D'ailleurs, les variations caractérielles disperseront encore les différentes classes de fortune dans les

corps de bâtimens du Phalanstère, et l'on n'y trouvera pas un faubourg St.-Marceau à côté d'un faubourg St.-Germain.

Les espaces entre les bâtimens sont des cours plantées d'arbres, rafraîchies par des bassins, et affectées à différens services; elles peuvent être ornées de plates-bandes et de parterres intérieurs.

Dans le grand carré central se trouve le *jardin d'hiver*, planté en partie d'arbres verts et résineux, afin qu'en toute saison il puisse récréer les yeux: tout à l'entour sont disposées les serres les plus précieuses, dont on peut combiner l'arrangement avec celui des galeries et des salles de bains. — C'est le jardin le plus riche, le plus luxueux de tous les jardins de la Phalange; il forme une promenade élégante, abritée et chaude, où les vieillards et les convalescens se plaisent à respirer l'air et le soleil.

Je n'aurais pas pu figurer dans la perspective les arbres des cours et des jardins, sans nuire à l'intelligence de la disposition architecturale du Phalanstère.

Toutes les pièces de la construction harmonienne, appartemens et ateliers, et tous les corps

de bâtimens, sont reliés entre eux par une RUE-GALERIE, qui les embrasse, circule autour de l'édifice et l'enveloppe tout entier. Cette *circum-galerie* est double : au rez-de-chaussée, elle est formée par des arcades, qui s'étendent parallèlement au bâtiment, comme au Palais-Royal; puis, sur ces arcades, au-dessus du plafond de la galerie inférieure s'élèverait celle du premier étage : elle pourrait monter jusqu'au sommet de l'édifice, et prendre jour par de hautes et longues fenêtres, auquel cas, les appartemens des étages supérieurs s'ouvriraient sur elle ; ou bien elle pourrait s'arrêter et former terrasse pour le second ou le troisième étage.

Il est inutile de dire que ces galeries sont bien vitrées, ventilées et rafraîchies en été, chauffées en hiver, toujours bien pourvues d'air et agréablement tempérées.

Cette pièce est certainement la plus importante et la plus caractéristique de l'architecture sociétaire. Dans un Phalanstère de haute Harmonie, elle est aussi large et aussi somptueuse que la galerie du Louvre ; elle sert pour les grands repas et les réunions extraordinaires ; elle est parée de fleurs comme une serre, et décorée par un riche étalage de certains produits d'industrie,

et des produits artistiques de la Phalange et des Phalanges voisines. — Les galeries et les salons des Phalanstères sont pour les artistes d'Harmonie des expositions permanentes.

Il faut se figurer cette élégante galerie courant tout autour des corps de bâtimens, des jardins intérieurs et des cours du Phalanstère; tantôt en dehors, tantôt en dedans du palais ; tantôt s'élargissant pour former une large rotonde, un atrium inondé de jour; projetant dans les cours ses couloirs sur colonnes, ou de légers ponts suspendus, pour réunir deux faces parallèles de l'édifice ; s'embranchant aux grands escaliers blancs, et ouvrant partout des communications faciles, larges et somptueuses.

Cette galerie qui se ploie aux flancs de l'édifice sociétaire et lui fait comme une longue ceinture; qui relie toutes les parties à un tout ; qui établit le contact du centre et des extrémités, c'est le canal par où circule la vie dans le grand corps phalanstérien, c'est l'artère qui du cœur porte le sang dans toutes les veines; c'est ainsi le symbole et l'expression architecturale du haut ralliement social et de l'harmonie passionnelle de la Phalange, dans cette grande construction unitaire dont chaque pièce a un sens spécial,



dont chaque détail exprime une pensée particulière, répond à une convenance et se coordonne à l'ensemble; et dont l'ensemble reproduit, complète, visible et corporisée, la loi suprême de l'Association, la pensée intégrale d'harmonie.

Quand on aurait habité un Phalanstère, où une population de deux mille personnes peut se livrer à toutes ses relations civiles ou industrielles, aller à ses fonctions, voir son monde, circuler des ateliers aux appartemens, des appartemens aux salles de bal et de spectacle, vaquer à ses affaires et à ses plaisirs, à l'abri de toute intempérie, de toute injure de l'air, de toute variation atmosphérique; quand on aurait vécu deux jours dans un pareil milieu, qui pourrait supporter les villes et les villages civilisés, avec leurs boues, leurs immondices? Qui pourrait se résoudre à se rembarquer encore dans leurs rues sales, ardentes et méphitiques en été, ouvertes en hiver à la neige, au froid, à tous les vents? Qui pourrait se résigner à reprendre le manteau, les socques, le parapluie, les doubles souliers, attirail bizarre dont l'individu est obligé de s'embarrasser, de se charger, de se couvrir, parce que la population n'a pas su créer le logement qui la garantirait si bien en masse? — Quelle économie de dépenses, d'ennuis et d'incommodités,

de rhumes, de maladies de toute espèce, obtenue par une simple disposition d'architecture sociétaire! Que de jeunes filles qui sont mortes trois jours après le bal, où elles s'étaient montrées éclatantes de vie et de jeunesse, et qui répondraient encore aux baisers de leurs mères, si cette garantie de santé existait dans nos villes!

Au point central du palais s'élève et domine la Tour-d'ordre : c'est là que sont placés l'observatoire, le carillon, le télégraphe, l'horloge, les pigeons de correspondance, la vigie de nuit; c'est là que flotte au vent le drapeau de la Phalange. — La Tour-d'ordre est le centre de direction et de mouvement des opérations industrielles du canton; elle commande les manœuvres avec ses pavillons, ses signaux, ses lunettes et ses porte-voix, comme un général d'armée placé sur un haut mamelon.

Il est facile de voir que la distribution phalanstérienne que nous avons sous les yeux se prête à toutes les convenances, se plie à toutes les exigences des relations sociétaires, et réalise merveilleusement les plus belles économies.

Chacun trouve à se loger suivant sa fortune et ses goûts dans les différens quartiers du Pha-

lanstère : on s'abonne avec la phalange pour logement comme pour nourriture, soit que l'on prenne un appartement garni, soit que l'on se mette dans ses meubles. Plus de ces embarras, de ces nombreux ennuis de ménage attachés à l'insipide système domestique de la famille. On peut, à la rigueur, n'avoir en propriété que ses habits et ses chaussures, et se fournir de linge et de tout le reste par abonnement. Il est certain même que cette coutume singulièrement économique et commode se généralisera beaucoup quand on verra la propreté raffinée des lingeries sociétaires. — Aujourd'hui on n'est pas si chatouilleux : on couche souvent dans des draps d'auberge et d'hôtels-garnis, dont la propreté est bien fort douteuse ; et nos petites-maîtresses parisiennes donnent leur linge à des blanchisseuses qui leur font subir, dans leurs cuviers, Dieu sait quels contacts !

L'Harmonien n'a pas à songer à tous ces minutieux arrangemens de chaque jour, qui harcèlent le Civilisé et lui font une vie si matérielle, si prosaïque, si fastidieuse et si bourgeoise : — et c'est ainsi que Fourier, précisément parce qu'il a spéculé sur les dispositions matérielles et domestiques, a trouvé moyen d'affranchir l'homme du joug de plomb que les dispositions abrutissantes

de la Civilisation lui imposent à chaque heure de son existence ; c'est ainsi qu'il a trouvé moyen de poétiser la vie. Essayez donc d'en faire autant avec des abstractions quintessenciées et de la morale. Pauvres stupides philosophes ! vous verrez que ces Béotiens vont crier à l'*utopie*, eux qui, laissant l'homme livré au despotisme absolu et tout-puissant des impérieuses nécessités premières, des besoins matériels de chaque jour, n'en ont pas moins la prétention de spiritualiser sa vie. Cette absurdité, qui a trois mille ans de longueur, est tellement énorme, que l'avenir n'y voudra pas croire.

Le Séristère des cuisines, (1) muni de ses grands fours, de ses ustensiles, de ses mécaniques abrégeant l'ouvrage, de ses fontaines à ramifications hydrophores et armé de ses batteries, se développe à-la-fois sur des cours intérieures de service, et du côté de la campagne. Ses magasins d'arrivages, de dépôt et de conserve, et les salles de l'office sont à proximité.

Les tables et les buffets sont chargés dans ces salles basses ; et de là, pris et élevés, aux heures

(1) *Séristère* est le nom générique des ateliers phalanstériens ; on saura bientôt la raison de cette dénomination.

des repas, par des machines qui les apportent tout servis dans les salles de banquets régnant à l'étage supérieur, et dont les planchers sont pourvus d'un équipage de trappes destiné à donner aux grandes opérations du service unitaire la rapidité prestigieuse des *changemens à vue* d'un opéra féerique. — Ces mécanismes ingénieux, que la Civilisation emploie çà et là pour faire quelques jouissances à ses oisifs, l'Harmonie trouve son intérêt à les prodiguer pour faire des jouissances sans nombre à tout son peuple.

La chaleur perdue du Séristère des cuisines est employée à chauffer les serres, les bains, etc. Un seul calorifère central suffit ensuite pour distribuer la chaleur dans toutes les parties de l'édifice, galeries, ateliers, salles et appartemens. Cette chaleur unitairement ménagée est conduite dans ces différentes pièces par un système de tuyaux de communication armés de robinets au moyen desquels on varie et gradue à volonté la température, en tout lieu du palais sociétaire. Un système de tuyaux intérieurs et concentriques à ceux du calorifère portent en même temps de l'eau chaude dans les Séristères où elle est nécessaire et dans tous les appartemens. Il existe un service analogue pour la distribution de l'eau froide. On conçoit facilement combien ces dis-

positions d'ensemble sont favorables à la propreté générale, combien elles font circuler de comfort, et contribuent à dépouiller le service domestique de ce qu'il a de sale, de répugnant, et souvent de hideux dans les ménages de Civilisation.

La même pensée unitaire préside au dispositif de tous les services. Ainsi c'est par un mode analogue que des bassins supérieurs placés dans les combles, recevant les eaux du ciel, ou s'alimentant par des corps de pompe, fournissent des ramifications de boyaux divergentes, d'où l'eau projetée avec la force de compression due à sa hauteur, entretient pendant les chaleurs de l'été, dans les atriums, les salles et les grands escaliers, des fontaines jaillissantes, des cascatelles aux bassins blancs, et de hardis jets-d'eau dans les jardins et les cours. Les boyaux mobiles sont employés au service journalier de l'arrosage des abords du Phalanstère; ils servent aussi à laver les toitures et les façades, et surtout à ôter toute chance à l'incendie. (1)

(1) Il faut ajouter encore que pour parer à ces chances infiniment réduites d'incendie, les différens corps du Phalanstère seront séparés par des coupures, et reliés seulement en ces points de section par la rue galerie qui n'est interrompue nulle part. Je n'ai pas rendu ces coupures dans mes dessins, qui, je le répète, n'ont d'autre but que de faciliter la conception de l'idée générale et typique de l'habitation sociétaire.

Grâce à ces dispositions, si bien prises d'ailleurs pour marier la salubrité à l'agrément, dix enfans sur les combles d'un Phalanstère arrêteraient un incendie plus facilement que ne peuvent faire toutes les compagnies de pompiers du monde, dans les maisons et sur les toits souvent inabordables des constructions morcelées, boiteuses et inextricables de nos villes.

L'éclairage général, intérieur et extérieur, est aussi réglé dans la Phalange, sur la même idée unitaire. Personne n'ignore que la plupart des établissemens publics ainsi que des quartiers entiers, sont déjà, dans les grandes villes, éclairés par ce procédé. — Les réfracteurs lenticulaires et les réflecteurs paraboliques seront d'un heureux emploi dans cet aménagement unitaire de la lumière, qui multipliera sa puissance en combinant convenablement les ressources de la catoptrique et de la dioptrique.

Une grande partie des choses que je dis ici sont déjà réalisées dans les palais et dans quelques maisons riches de France et surtout d'Angleterre : mais en Civilisation, pareils avantages ne sont réservés qu'au très-petit nombre des riches : le pauvre meurt de faim, de froid, et de misère à côté de leurs hôtels, où ils meurent, eux-

mêmes, gorgés de luxe, de dégoûts et d'ennuis : car si la Civilisation met à la disposition du riche tous les raffinemens du comfort et du luxe, elle les empoisonne, — ce qui est justice.... Dieu n'a pas voulu que quelques fainéans égoïstes pussent être réellement *heureux* au milieu des souffrances et des grincemens de dents des masses qui travaillent pour eux. Le bonheur est une conquête qui ne peut être faite qu'au profit de toute l'espèce. Aussi est-ce une pitié que de voir ces riches se mutiner contre le sort comme des enfans quinteux, parce qu'ils ne trouvent pas le bonheur, quoique placés pourtant, disent-ils, au milieu de tout ce qui peut le donner.

Oh! non, non, riches du monde! vous n'êtes pas placés au milieu de ce qui peut donner le bonheur; car vous vivez au milieu de vos frères qui souffrent! votre égoïsme fait un mauvais calcul quand il vous ferme les oreilles à la grande voix des douleurs populaires qui gronde autour de vos palais; car tous les humains sont liés, il faut vous le crier sans cesse, par solidarité en malheur comme en bonheur. Croyez-vous donc que Dieu soit un père qui ait des préférences aristocratiques? prenez-vous les autres pour des cadets ou des bâtards? tant qu'il y aura misère sur eux, voyez-vous, il y aura sur vous l'impla-

cable obsession de l'ennui, le vide de l'âme, le spleen. Tant que le corps du pauvre sera mordu par le besoin, le cœur du riche sera creusé par le ver qui le ronge aujourd'hui. — Si l'on meurt de faim en bas, en haut on se suicide..... Qui trouve à redire à cela?

Revenons à notre architecture harmoniene qui universalise le comfort et le bien-être, qui loge *l'homme* et non pas seulement *quelques hommes* comme l'architecture civilisée; et résumons la description précédente en disant que, dans la construction sociétaire tout est prévu et pourvu, organisé et combiné, et que l'homme y *gouverne* en maître l'eau, l'air, la chaleur et la lumière.

C'est au lecteur à faire surgir en relief dans son imagination, l'idée générale du Phalanstère, à se transporter dans ce séjour, à le voir, à tirer de cette donnée féconde que j'indique à la hâte, tout ce qu'elle renferme d'artistique et de comfortable, de comprendre comment toutes ces dispositions concourent à l'utile et à l'agréable, au bon et au beau, au luxe et à l'économie.

Artistes! ici il y a de l'architecture et de la poésie.

§. II.

Italiam! Italiam!

VIRGILE.

Artistes, artistes, à vous! à vous, peuple léger et brillant, à vous, hommes d'imagination, de cœur et de poésie! Que faites-vous dans ce monde bourgeois d'aujourd'hui? est-ce que vous vous sentez à l'aise dans cette vaste boutique? Qu'avez-vous à emprisonner votre élan dans les magasins d'épiceries, les cuisines du ménage morcelé, la maison du bourgeois et de sa famille?

La lésine d'un marchand, les étroits caprices d'un parvenu de comptoir, la stricte économie de quelque descendant appauvri de race antique, tout cela ne s'accommode pas à l'art, tout cela ne prête pas à conception! — Il n'y a plus de sources de richesses que dans la marchandise, et la marchandise n'aime pas l'art. La destruction des grandes fortunes féodales et cléricales, les commotions révolutionnaires et les subdivisions des propriétés ont donné à l'art le coup de mort. Il agonise aujourd'hui dans la lithographie... Que voulez-vous faire? il n'y a plus de cathédrales, ni d'abbayes, ni de châteaux à construire, à orner de statues et de larges tableaux, à parer

de sculptures et de fresques; plus de toiles à couvrir, plus de marbres à tailler. Le pan de bois, le plâtre et le papier peint ont tout envahi....

Voulez-vous que l'architecture renaisse? faites renaître les conditions qui la nourrissaient autrefois, faites renaître des concentrations de volontés. — Et cette fois, ce ne sera plus une concentration opérée autour d'un seul point, politique ou religieux; ce sera la fusion harmonique et puissante de tous les élémens de la volonté humaine; ce sera un ralliement universel, une association intégrale de toutes les facultés et de toutes les passions; ce sera l'humanité unie dans sa force et dans son tout: et l'architecture qui sortira de cette combinaison complète et unitaire sera, elle aussi, complète et unitaire.

Ce ne sera plus la cathédrale ou l'hôtel-de-ville, le collége, le théâtre, le logement de ville ou de campagne, le château, la manufacture, la bourse, et que sais-je encore.... Ce sera tout cela à la fois, tont cela réuni, combiné, unitarisé, formant un tout avec les contrastes et les mille harmonies d'un monde! Voilà l'architecture de l'avenir. — Comparez les Phalanstères, les villes et les capitales dérivant du principe d'As-

sociation, comparez-les avec nos villages, nos villes, nos capitales dérivant du principe de Morcellement : comparez et prononcez.

« Mais cela est trop beau, » disent les niais ébahis, « cela est trop beau et ne peut arriver. Ils sont fous ces gens-là, ils ont lu des contes de fées.... »

Eh! d'abord, puisque nous y voici, entendons-nous un peu. Je pourrais démontrer rigoureusement que les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés au sein de l'opulence de l'ordre sociétaire, quand cet ordre aura depuis quelque temps pris possession de la terre, laisseront bien loin derrière eux en magnificence, en éclat, en couleur, en richesse, ces immenses cathédrales surchargées, du triple portail à la flèche, de dentelles et de broderies de pierre, ces cathédrales où chaque moellon était frappé à l'empreinte de l'art, où les vitraux, les arceaux, les colonnes et les murs étaient, à l'intérieur et à l'extérieur, relevés par les couleurs les plus vives, vermillon, or et azur, et le disputaient en splendeur au maître-autel et à l'étole du prêtre officiant. — Car cela était ainsi.

Et voilà les monumens dont l'Europe s'est hérissée en trois siècles! Voilà ce qu'un seul

principe d'union a su faire jaillir au milieu du désordre général, voilà ce que l'idée religieuse a eu puissance d'extraire du sein d'une Civilisation affamée. Si ces choses ont été produites dans le chaos, pensez aux merveilles qui suivront la création; pensez-y, et la logique ira plus loin que votre imagination; et vous ne trouverez pas assez de formes et de couleurs pour vous représenter l'avenir resplendissant et flamboyant du globe transfiguré.

Les palais des Phalanges, artistes! les kiosques, les belvédères et les castels dont elles parsèment leurs riches campagnes, les villes monumentales et la capitale du globe, voilà, artistes, qui vaut bien un devant de boutique, une soupente, un escalier tordu, un palier de maison bourgeoise, une Renommée rouge sur l'enseigne d'un pâtissier.... Il faudra des voûtes hardies jetées sur des murs de pierre, des coupoles, des tours et des flèches élancées; votre génie sera à l'aise dans ces grandes lignes dont vous aurez à combiner les mouvemens et les allures! Il faudra aux palais des Phalanges, des portes où sept chevaux de front puissent sortir à l'aise; il faudra des fenêtres grandes ouvertes par où entrera le soleil dans la maison de l'homme pour y porter largement la vie et la couleur; il faudra des galeries, des balcons

et des terrasses où la population du Phalanstère puisse s'épandre et lui faire d'éclatantes guirlandes avec ses mille têtes de femmes et de joyeux enfans.... Il faudra des tableaux à ses galeries et à ses salles, des couleurs à ses grands ateliers, des fresques aux parois de ses théâtres, à ses voûtes des fresques et des sculptures; des statues dans ses atriums et ses grands escaliers, des statues sur ses entablemens et parmi les arbres de ses jardins ombreux, des gargouilles ouvrées aux angles des corniches, à ses machines à vapeur des têtes de bronze et des gueules de fer, des marbres à ses bassins, des autels à ses temples, et mille chefs-d'œuvre d'art pour les revêtir et les dignement parer.

Là, voyez-vous, il faudra harmoniser l'eau, le feu, la lumière, le granit et les métaux: l'art aura dans ses larges mains tous les élémens à marier ensemble; ce sera une création!...

Puis, des orchestres à mille parties, des chœurs à mille voix: des hymnes et des poèmes chantés par des masses; des manœuvres chorégraphiques dansées par des populations.... Car dans les Phalanstères ce n'est pas une troupe rapée qui monte sur des planches: l'éducation unitaire élève chaque homme à la dignité d'artiste, et si

chaque homme n'est pas poète et compositeur, chaque homme du moins sait exécuter et faire sa partie dans l'ensemble; chaque homme est une note dans le grand concert.

Et qui prendrait sur lui d'affirmer que Dieu n'a pas donné à chacun de ses enfans une tête qui pense, un cœur qui bat, des oreilles pour aimer l'harmonie, des doigts pour la faire, une poitrine pour chanter et des yeux pour les couleurs, sans permettre, sans vouloir, qu'il en soit un jour ainsi. Dites artistes, dites poètes, ne sentez-vous pas la destinée de l'homme? dites, toutes ces merveilles de l'harmonie sociale, n'y sentez-vous pas l'empreinte du beau et du vrai dont vous portez le type en vos âmes? Dites, est-ce cela qui est le faux, et le vrai serait-il le devant de boutique, la soupente, l'escalier tordu, le palier de la maison bourgeoise et la Renommée sur l'enseigne d'un pâtissier?.. Et encore, sans nous traîner dans la prose du mercantilisme et dans toutes les ordures de la Civilisation, dites si cela ne va pas mieux à vos imaginations et à vos cœurs qu'une pyramide d'Egypte bâtie par un peuple nourri d'oignons et le dos courbé sous les pierres, un palais de Néron, et même une colonne Vendôme, fondue avec le bronze sanglant qui tue dans les batailles? Oui, oui, c'est la destinée de

l'humanité d'être heureuse et riche, et de parer sa planète, et de lui faire une robe resplendissante qui ne la rende pas honteuse au bal céleste, où elle occupe dans la ronde lumineuse une place d'honneur à côté du soleil ! Oui, quand l'humanité marchera dans sa force et dans sa loi, on verra éclore bien d'autres merveilles sous l'influence de la puissance humaine combinée à la puissance vivifiante du globe, et ce que j'ai dit ne serait encore que mesquinerie et pauvreté.... La destinée de l'homme est bien là, allez.

Mais il faut s'arrêter... j'oublie que ces paroles sont jetées au milieu d'un monde de douleurs et de misères, où six mille ans de souffrances ont étiolé les cœurs des hommes et tari en eux toute source d'espérance. Le mal s'est infiltré jusqu'à la moëlle des os, il a rongé jusqu'au désir. Tous les rêves d'avenir se bornent aujourd'hui à la conquête d'un *gouvernement à bon marché !*... Il faut s'arrêter....

506

CHAPITRE QUATRIÈME.

Convenances et Economies de l'Architectonique phalanstérienne.

Que d'erreurs chez ces savans qui veulent nous enseigner les routes du bien, et dont aucun n'a eu assez de génie pour reconnaître que ni le bon, ni le beau ne sont compatibles avec la Civilisation, et que loin de chercher à introduire le bien dans cette société, vrai cloaque de vices, il n'est d'option sage que celle de sortir de la Civilisation pour entrer dans les voies du bien social!

Ch. Fourier.

.... Leur as-tu dit encore que la plus haute expression artistique d'une chose correspond à son maximum d'utilité?

Victor Lablus.

§. I.

Plus les proportions se rapprochent de leur terme central et générateur, plus elles sont grandes et puissantes.

St. Martin.

Oui il faut s'arrêter :

Car aujourd'hui que l'on prodigue le nom de poésie d'autant plus qu'on le comprend moins; aujourd'hui qu'on trempe ce nom dans toutes

scènes domestiques, dans de ridicules péripéties bourgeoises, dans des intrigues d'alcove civilisée, dans les ruisseaux des rues, dans toute puérilité et toute fange; aujourd'hui que la poésie sociale, la grande poésie humanitaire effarouche et fait fuir notre littérature chiffonnée, nos *peintres de mœurs et de vie privée*, nos poètes pleureurs, nos *laquistes* lamentables; aujourd'hui, il semble en vérité qu'on ne puisse faire de la poésie qu'avec des gonflemens d'amour excentrique, de la vapeur, de l'éther... et puis encore,—pour les uns, avec le poignard classique qui tue dans les règles et proprement derrière la coulisse, emmanché d'un alexandrin de douze pieds, plus raide que sa lame de bois; — et pour les autres, avec le poignard moyen-âge qui égorge en plein théâtre, tout le long du *drame échevelé*.

Qu'il puisse y avoir de la poésie dans partie de ces choses, qu'il y en ait même en toute action palpitante de vie humaine, et de passion *en essor subversif* ou *en essor harmonique*, c'est ce que, moins que personne, je songe à contester: — mais autre est la poésie du présent et du passé, autre est la poésie de l'avenir: l'une, individuelle, douloureuse, gémissante ou poussant de grands cris de douleurs, des clameurs de détresse; l'autre individuelle et humanitaire à la fois, puisant

aux grandes harmonies de la nature, s'inspirant aux mouvemens synergiques des populations et des races humaines, à la voix des lois divines: l'une obscure, l'autre éclatante et radieuse: l'une trempant ses pinceaux dans des larmes et du sang noir, l'autre harmoniant sur les grandes toiles encadrées d'or et de diamans les sept couleurs vives de l'arc-en-ciel : l'une enfin tourbillonnant dans le chaos; l'autre planant sur la création.

Donc, si l'on ne veut pas aujourd'hui la poésie dans les choses sociales, — et en ce moment pourrait-on deviner qu'elle y doit être, puisque l'on prend pour choses sociales une politique décharnée, une charte, squelette sonore et sec dont les os sont le budget, la loi électorale, le cens d'éligibilité et la responsabilité des ministres? — si l'on n'y veut pas la poésie, disons-nous, revenons à l'arithmétique. Faisons des additions et des soustractions, des *totaux* et des *restes*. Parlons aux chiffres. Comptons. Aussi bien, voyez-vous, les neufs caractères de l'algorithme arabe, 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et le zéro, sont une batterie plus que suffisante pour démolir la Civilisation et ruiner toutes ses défenses.

Et d'ailleurs qu'on ne s'y trompe pas; qu'on ne prenne pas pour valant quelque chose les

grandes déclamations que font, par le temps qui court, au nom de la poésie, contre les mathématiques et les sciences exactes, nos petits poètes éthérés, nos littérateurs de salle à manger. — Il est bien vrai que l'école scientifique actuelle, matérialiste et fragmentaire, a voulu et veut encore, avec ses *données arbitraires* et la négation d'un plan d'ensemble pensé et préétabli, exiler Dieu de la création; il est bien vrai qu'elle a desséché, fracturé, rapetissé la science : mais que l'on se place, pour voir la science, au haut point de vue de Pythagore, de Képler et de Fourier, qu'on se monte jusque-là, et l'on pourra dire si la science est hostile à la poésie! — Et même, je le veux encore, que l'on se tienne au point de vue de l'école newtonnienne; que nos littérateurs si ridicules quand ils entrent tout ambrés, tout parfumés, tout pommadés, dans le domaine de la science, lisent seulement la *mécanique céleste*, — s'ils peuvent, — et ils verront bien s'ils ont bonne grâce avec leurs airs et leurs dédains. (1)

(1) Ceci ne s'adresse pas à tous nos littérateurs : il est parmi eux plus d'un homme sensé. Je crois même juste de dire qu'aucune époque n'a présenté une plus riche collection de talens que la nôtre; on a prodigieusement perfectionné la forme : malheureusement les idées manquent souvent, et la phrase envahit tout. On veut faire à toute force du *senti*, du *profond*, et l'on sert en pâ-

Prétendre parquer en deux camps hostiles la science et la poésie, c'est chose bien digne d'un siècle qui veut cantonner à part, aussi, dans le domaine social, l'ordre et la liberté. — L'ordre n'est qu'un mot absurde sans la liberté ; ce sont deux faits liés et solidaires : et, dans la création, la poésie est aux mathématiques ce que, dans le monde social, la liberté est à l'ordre. — Serait-ce qu'il n'y a pas de poésie dans les grandes harmonies de la nature ? Or, sur quoi seraient fondées ces grandes harmonies, sinon sur les lois mathématiques ? — Sont-ce là, dès-lors, choses à séparer ?

ture au public mille petites théories plus vaines et plus puériles les unes que les autres. Le public, d'ailleurs, consomme tout ; il se montre fort débonnaire. Et puis *il n'y a pas de critique*, pas de saine critique, j'entends. Cette dernière assertion pourra paraître impertinente à ceux qui se sont constitués les juges du camp, et qui tiennent en main les trompes et les trompettes ; elle me vaudra peut-être plus de horions que les passages les plus scabreux de mon livre tous ensemble. Pour le moment, c'est pure assertion : la preuve viendra plus tard, à sa place ; et sa place ne peut se trouver que dans un écrit périodique. D'ailleurs, il ne s'agit dans cette note que de dénoncer un ridicule, une des minauderies de notre littérature, qui, tout en faisant niaisement du sentiment contre la science, n'en recherche pas moins avec avidité l'emploi des expressions techniques de la science, dans le but innocent de se styler, de se donner du galbe, ce qui serait fort bien faire, si cette pauvre science n'était pas plus rudement écorchée encore par ce genre d'hommages, que par la dénigration directe. C'est une contrebande plus fâcheuse que la franche guerre.

Et si, maintenant, la solution de la belle et grande question de l'architectonique humanitaire calculée sur les exigences de l'organisation de l'homme et de la vie sociale la plus heureuse et la plus parfaite, répondant à l'intégralité des besoins et des désirs de l'homme, déduite de ces besoins, de ces désirs, et mathématiquement ajustée aux grandes convenances primordiales de sa constitution physique et passionnelle ; si cette forme qui réfléchit majestueuse et complète, comme nous le verrons mieux plus tard, la grande loi de l'harmonie universelle, se trouve en même temps et par cela même, douée de la plus haute expression de poésie architectonique qu'il soit possible de concevoir, est-ce là une raison pour la rejeter, cette forme?

Quoi donc? vous suspecteriez la réalisabilité (1) de cette grande pensée architecturale parce que, — ainsi que le diamant contient pur le rayon blanc de lumière solaire et les sept couleurs qui le composent, — ainsi elle contient dans son ensemble l'harmonie intégrale et toutes les harmonies qui la produisent! Vous la suspecteriez parce qu'elle se résout en un merveilleux microcosme dont toutes les parties coordonnées entre elles,

(1) Ce mot-ci n'est guère harmonieux, mais il est utile.

avec leurs styles variés dépendant des rapports des choses, avec leurs caractères propres, leurs types spéciaux, forment une manifestation archétypique du beau, de l'ordre, de l'unité universelle?

Serait-ce donc que ce sentiment du beau, des rapports vrais, des convenances générales, placé au cœur de l'homme comme un flambeau inextinguible, est une lumière fallacieuse et fausse? Ne serait-il qu'une déception? qu'une ironie implacable et cruelle? — Ecoutez donc les sublimes enseignemens de la création, les grandes voix de la terre et des cieux qui apprennent à l'homme que cet archétype idéal gravé dans l'âme humaine est le *verbe éternel* incarné partout dans l'univers, et que la tâche de l'homme ici-bas est de l'incarner dans le monde sur lequel il a reçu puissance et domination.

Non! il n'est pas de plus énergique révélation de la déviation de l'homme, pas de témoignage plus hautement accusateur de la subversion de destinée dans laquelle il est plongé, que cette révolte de sa raison pervertie et faussée, contre ses attractions natives, contre les harmonies éternelles vers lesquelles gravite sa noble nature. La plus éclatante attestation synthétique du mal

social, c'est bien que l'homme soit enfoncé dans le mal jusque là qu'il regarde ce mal comme son élément. C'est cette fatale croyance qui a paralysé si long-temps l'intelligence humaine, qui a fait obstacle à toute hardie recherche d'une issue de subversion en Harmonie : c'est elle encore qui, maintenant qu'un homme, par un incroyable puissance de génie, a trouvé cette issue, fait dire des paroles de cet homme, comme les Troyens des paroles de la prophétesse inspirée : « Ceci est rêve et mensonge, délire et folie! »

Ainsi, et pour en revenir à la question spéciale qui nous occupe, c'est donc délire et folie que de se proposer la solution de ce problème :

Trouver les conditions architecturales les plus convenables aux besoins de la vie individuelle et sociale, et constituer, d'après les exigences de ces conditions, le type de l'habitation d'une population de dix-huit cents personnes,—population qui correspond à l'unité d'exploitation du sol, et qui forme ainsi l'alvéole élémentaire de la grande ruche sociale :

Quoi donc, c'est folie et délire, cela! et vous dites : cela est inoui, extravagant, *irréalisable*, c'est le grand mot ; et vous parlez ainsi alors que

vous avez sous les yeux et à vous les crever, encore, *des constructions logeant dix-huit cents hommes, et non pas fondées en terre ferme, sur roc*, mais bien mobiles, mais filant sur l'océan dix nœuds à l'heure et transportant leurs habitans, de Toulon au Cap, du Cap à Calcutta, de Calcutta au Brésil et au Canada; des constructions à dix-huit cents habitans, qui narguent les vents des grandes mers et les ouragans des tropiques, de braves et dignes vaisseaux de ligne, ma foi, épais de précinte, hauts de mâture, et carrés de voilure, et parlant haut des deux bords avec leurs triples batteries de trente-six et de vingt-quatre, et mordant dur, encore, avec leurs grapins d'abordage !

Était-il donc plus facile de loger dix-huit cents hommes au beau milieu de l'océan, à dix-huit cents lieues de toute côte, que de loger dans une construction unitaire dix-huit cents bons paysans en pleine Champagne ou bien en terre de Beauce ?

Mais voici un autre problème encore, et qui s'énonce ainsi :

Trouver moyen de mettre à l'abri dans une ville un petit corps de troupes, et de lui donner même

pendant un temps plus ou moins long, une supériorité de forces sur une grande armée qui l'attaquerait avec un matériel immense, des bombes de douze pouces et des boulets de vingt-quatre.

Je pourrais bien vous dire, moi qui suis du métier, ce qu'il a fallu d'observations, d'efforts d'intelligence et de combinaisons pour arriver à résoudre ce problème comme il l'est aujourd'hui. Parapets, bastions, courtine, tenaille, demi-lune et réduit de demi-lune; contre-gardes, fossés, chemins couverts, places d'armes et réduits de place d'arme, traverses, communications.... je vous fais grâce du reste et des détails; il a fallu agencer et combiner tout cela, ménager les angles et les incidences, les commandemens et les défilemens; combiner toutes les formes, calculer toutes les hauteurs, toutes les dimensions, les modifier de mille manières par mille considérations et pour mille relations; coordonner chacune d'elle à toutes les autres; et cela, non pas grossièrement, non pas d'une façon approchée, mais, savez-vous, à un centimètre près! Et il faut des combinaisons différentes pour toutes les positions différentes!

Dans ces fortifications, où les promeneurs bénévoles ne voient guère, en général, que des

remparts et des fossés, il n'y a pas un mouvement de terrain, pas un pli qui ne soit calculé; et quand une place forte a fait sa toilette de guerre, quand elle s'est parée pour le siége, hé bien! il n'y a pas une pierre qui ne soit en son lieu, pas une motte de terre qui ne soit à sa place!

La détermination d'un front-bastionné, type et élément de la fortification, constitue un problème tellement surchargé de conditions, qu'il y a de quoi effrayer d'y penser. Ce que l'invention en a dû coûter d'efforts, d'intelligence et de tension d'esprit, vous pouvez en juger par ce que l'on exige de temps, de travaux, d'études et de science pour arriver à la comprendre.

Or, ce problème a été résolu; l'invention a été faite, réalisée, maçonnée. On a dépensé et on dépense encore des milliards en Europe pour faire, entretenir et *défaire* des milliers de fronts-bastionnés. Ce n'est pas impossible cela! — Il est vrai que c'est une des parties constitutives du *grand art de tuer les hommes*, et qu'en cette direction du moins on ne se ferme l'espoir à aucune espèce de perfectionnement et de progrès. — Voyez plutôt le mortier-monstre.... des bombes de mille, cordieu! il y a de l'avenir dans cette découverte....

Hé bien! si d'adoption de cette découverte, ou de toute autre invention philantropique et productive du même genre, nécessitait un changement dans le système de défense, vous verriez qu'on trouverait tout simple de poser le problème de la fortification des villes sur de nouvelles bases, de recommencer l'invention et d'en construire la solution. Pour cela on a de l'argent, des travailleurs, un nombreux corps d'ingénieurs qui apportent à ces choses science, intelligence et facultés; pour cela on remue le sol, on fonde sur pilotis, on laboure le roc, on creuse en roc dur des fossés profonds de soixante pieds; pour cela rien ne coûte. — C'est bien.

Mais qu'un homme vienne dire que l'on devrait songer à loger les hommes sainement, commodément, agréablement, sociétairement... — Folie et délire!

Que cette homme ajoute qu'il en a trouvé le moyen, qu'il le donne: — le voici, voici les plans, examinez. Et si les plans paraissent bons, faites au moins un essai, un seul. C'est la porte d'un nouveau monde...—Pst! rêve et mensonge!

Oh! il faudra pourtant bien que vous écoutiez, je vous le jure! dût-on vous appliquer la

bouche d'un porte-voix sur les oreilles. Si vous êtes logés, vous autres, tout le monde ne l'est pas. Il y en a qui ont trop froid en hiver, et trop chaud en été, savez-vous? il y en a dont la botte de paille à coucher se mouille trop quand il pleut, et dont le plancher devient boue! L'homme n'est pourtant pas fait pour vivre dans les tanières. Ce n'est pas un animal qui se terre, l'homme : et il faut qu'on le loge.

Hé bien! s'il faut qu'on le loge, trouvez donc pour le loger mieux qu'un Phalanstère, trouvez mieux en satisfaction des convenances, en agrément, en magnificence, et en économie?..... en économie, entendez-vous?

Chose étrange! il n'y a pas de problème absurde, mal posé ou malfaisant qu'on n'ait encore cherché à résoudre sur cette terre, et on s'insurge contre l'idée de déterminer les lois d'une architecture harmonique avec l'organisme humain!

L'académie s'ingénie chaque année à trouver des sujets de concours pour les élèves de l'école d'architecture, et elle n'a pas eu l'idée de proposer celui-là; c'est pourtant une conception plus féconde, une idée plus haute de cent coudées, que toutes les idées architecturales qui aient été exécutées ou seulement émises jusqu'ici.

C'était là d'ailleurs la tâche sociale réservée à l'art dans la carrière du progrès social. — Qu'un architecte, en effet, laissant le *quart de rond*, la *cimaise* et les *ordres*, se fût proposé de résoudre le problème architectural ainsi posé :

Étant donné l'homme, avec ses besoins, ses goûts et ses penchans natifs, déterminer les conditions du système de construction le mieux approprié à sa nature ;

Cet architecte se trouvait, dès le premier pas, face à face avec l'option suivante :

⁂ *Ou une maison isolée pour chaque famille ;*

⁂ *Ou un édifice unitaire pour une réunion de familles.*

L'économie, l'aisance, la facilité des relations et des services, les agrémens de toute nature, toutes les convenances matérielles, sociales et artistiques, militaient pour le second système.

Dès-lors, l'artiste optant pour l'architectonique sociétaire, était sur la voie du calcul des destinées ; il découvrait de proche en proche, en cherchant les bases de son projet, toutes les conditions de la vie sociétaire, qui ne sont autre

chose que les déductions naturelles et pratiques des besoins, des goûts et des penchans natifs de l'homme. Et c'est ainsi qu'en spéculant sur l'architectonique la mieux adaptée à la nature humaine, on eût nécessairement rencontré la forme sociale la mieux adaptée aussi à cette même nature.

Toutes ces questions se touchent essentiellement. On ne peut pas résoudre les unes sans déterminer en même temps la solution des autres. Le problème architectonique n'est qu'un cas particulier du problème social général, qui doit être ainsi posé :

Étant donné l'homme, avec ses besoins, ses goûts, ses penchans natifs, déterminer les conditions du système social le mieux approprié à sa nature :

Décomposez le mot *système social*, et vous y trouverez système industriel, système commercial, système scientifique, système d'éducation, système d'architectonique, etc., toutes branches particulières de l'arbre social. — Or, la vérité étant UNE, si vous avez découvert la loi qui doit régir l'un de ces systèmes, vous avez aussi la solution pour tous les autres.

Construisez un Phalanstère, pourvoyez-le de son matériel, amenez-y une population de trois ou quatre cents familles inégales, riches et pauvres, pères, mères et enfans ; laissez-les se caser, agir ; abandonnez-les à elles-mêmes ; surtout, préservez-les du contact de tout pédant philosophe et moraliste, race toujours ardente à contrarier les indications de la nature : et moins de six mois après l'installation, vous verrez l'Association réalisée par instinct. — Il est sensible que les travaux domestiques seraient d'abord organisés en grande échelle et sociétairement ; ensuite le système d'éducation, et tous les autres service, de proche en proche. La création du milieu architectural sociétaire commanderait la formation du milieu sociétaire intégral : il n'y aurait qu'à suivre docilement la voix du génie de l'humanité. — C'est, au reste, ce qui demeurera prouvé au second volume de cet ouvrage, où, pour déterminer les conditions de la vie sociétaire, nous ne ferons rien autre chose que de placer une population au milieu du dispositif matériel d'une Phalange, nous bornant à constater le mode suivant lequel se comporteraient naturellement, dans un pareil milieu, les divers membres de cette population, les lois suivant lesquelles s'y grouperaient librement les individualités, et s'y formeraient spontanément les

aggrégations et les hiérarchies de tous les ordres.

Si l'on eût réalisé pareil projet par manière d'expérience, il est évident qu'on fût tombé sur une forme sociale non pas artificielle, factice, contrariant la nature comme le sont la Civilisation et toutes les rêveries des philosophes, toutes les républiques utopiques sorties de leurs cerveaux, construites *à leur façon*, — mais sur une forme sociale naturelle, normale, dérivant rigoureusement de l'organisation humaine, faite *à la façon de la nature ou de Dieu*, ce qui vaut bien *la façon* de Platon, ou celle de M. Bérard, éditeur de la glorieuse charte de 1830, laquelle est établie pour l'éternité, comme on sait...... ainsi que l'étaient déjà les précédentes.

Les hommes n'ont pas encore pu se persuader qu'il fallait plier devant la nature, se rapprocher d'elle et lui demander ses lois ; ils aiment mieux en faire eux-mêmes, des lois, quitte à ne leur donner d'autre sanction que celle qui vient des gendarmes et du bourreau.

Le lecteur doit bien comprendre maintenant que Fourier a manœuvré à l'inverse de tous les réformateurs de l'œuvre de Dieu, et que sa dé-

couverte est la récompense de la religieuse docilité qu'il a mise à suivre les indications de la nature. Toutes les dispositions de la vie sociétaire sont exactement calquées comme les dispositions architecturales que nous venons d'examiner, sur des convenances fixes et bien déterminées. Le calcul qui lui a livré la connaissance de l'architecture sociétaire est le même que celui qui lui a donné la clef de toutes les autres parties constitutives de la société harmonique.

La vérification des calculs, la contre-preuve des opérations consiste à soumettre les résultats obtenus à la *pierre de touche composée*, à examiner s'ils réalisent l'alliance du bon et du beau, de l'artistique et du confortable, du merveilleux et de l'arithmétique; car cette alliance, ainsi que je viens de l'établir, est le caractère de toutes les œuvres de Dieu, le vrai contrôle de toute harmonie.

Que l'architecture phalanstérienne, type élémentaire de la grande architecture humanitaire, contienne les sources les plus vives auxquelles puissent s'alimenter l'art et la poésie architectoniques, c'est ce qu'aucun artiste et aucun homme qui a quelque portée dans l'esprit et qui peut

comprendre une donnée, ne songeront à contester. — Mais nous marchons dans des chemins tellement encombrés d'obstacles, tellement semés de préjugés, tellement obstrués par les ronces de la routine; nous avons à parler à des gens si bien habitués à ne croire réalisable et possible que ce qui est étroit, mesquin, difforme et laid, si éloignés de comprendre que la plus haute expression poétique dont un mouvement quelconque soit susceptible correspond précisément à son MAXIMUM *d'utilité*, nous avons, en un mot, tant de défiances à vaincre, nous qui venons jeter une idée d'Harmonie en pleine Civilisation, que nous devons examiner spécialement l'architecture sociétaire sous le rapport de l'économie, et prévenir ainsi toutes objections sur sa réalisabilité; — objections qu'on ne manque pas de tirer de sa splendeur et de sa magnificence, comme si ces caractères n'étaient pas plus conformes aux attractions de l'humanité et par conséquent à sa destinée, que les cloaques, les clapiers, et les fanges de la Civilisation.

Examinons donc la question sous le rapport de la réalisation, et réduisons à leur juste valeur les prétendues impossibilités de l'application.

§. II.

Deux et deux font quatre.
Traité d'Arithmétique.

J'ai exposé l'idée générale du Phalanstère, du manoir de la phalange industrielle, qui remplacera le village civilisé, comme le village à remplacé le kraal du sauvage. Ai-je dit que les premiers Phalanstères, dont accoucherait notre pauvre Civilisation seraient brillans et somptueux comme les Phalanstères de Haute-Harmonie, les Phalanstères nés et baptisés au soleil de l'avenir? non je n'ai pas dit cela. Comparativement à ces resplendissans Phalanstères, les premiers essais de la Civilisation seront des avortons; et pourtant ces avortons-là sembleront des séjours enchantés auprès de nos habitations.

De quelque peu de valeur que soient les matériaux des Phalanstères de début, l'unité de la construction, la symétrie des grandes masses, le contraste et la variété des parties, l'agencement heureux des détails avec l'ensemble, et par-dessus tout l'expression architecturale d'une large pensée sociale; les harmonies de ces constructions avec les eaux, les végétaux, les riches paysages animés par une heureuse et joyeuse po-

pulation ; tout cela sera suffisant pour faire, de ces Phalanstères de début, d'honorables séjours; le luxe ensuite ira croissant selon les ressources, — et la progression sera rapide.

Le Phalanstère d'essai, celui dont le succès prouvera sans réplique la grande vérité sociale qui ne peut pas être introduite dans certaines cervelles par la voie de la science et du calcul, ce premier Phalanstère sera certainement établi dans un lieu non occupé par un village ; ce sera un terrain d'une lieue carrée environ, acquis par une société d'actionnaires, et sur lequel on se proposera de porter une population pour l'exploiter; ce sera une *colonie sociétaire* exécutant combinément des travaux d'agriculture, d'ateliers, d'éducation et de ménage.

Or, demandez-vous s'il serait plus économique et plus sage, pour loger une population qui s'élèvera à dix-huit cents ou deux mille personnes, d'élever un grand édifice unitaire, ou de bâtir trois cent cinquante à quatre cents petites maisons isolées et civilisées, trois cent cinquante masures morales et philosophiques.

Ce n'est plus ici du fantastique, des chimères, de la folie, comme disent nos esprits-forts; ceci

est prosaïque et vulgaire: il ne faut ni beaucoup d'architecture, ni beaucoup d'arithmétique, pour comprendre que le développement des murs, des toitures, et des charpentes à élever, serait quatre fois plus considérable dans le cas de la bourgade que dans le cas du Phalanstère.

Ajoutez encore les murs de clôture nécessités, dans le régime morcelé, autour des jardins et devant les cours des maisons; pensez que vous pourrez avoir sous une seule converture courant régulièrement d'un bout à l'autre de l'édifice sociétaire, trois et même quatre étages; que vous épargnez quatre cents cuisines, quatre cents salles à manger, quatre cents greniers, quatre cents caves, quatre cents étables, quatre cents granges pour les concentrer dans quelques vastes séristères. — Réduction analogue sur une foule de pièces et d'ateliers épars aujourd'hui dans la bourgade. — Indépendamment de l'économie de place et de construction, ajoutez celle de deux ou trois milliers de portes, de fenêtres, de baies, avec leurs châssis, leurs boiseries et leur ferremens; pensez à l'entretien ruineux que chacune de ces maisons nécessite par année, au peu de durée de ces constructions mal faites, aux ignobles remaniemens qu'on leur fait incessamment subir; multipliez la dépense de chaque maison par le nombre

de ces maisons, et vous serez à même de prononcer.

Quant à la rue-galerie, voyons ce qu'elle épargne. — Dans chaque maison, des escaliers tordus et boiteux qui mangent beaucoup de place et beaucoup de matériaux, des corridors, des couloirs, des paliers; puis, des précautions dispendieuses de toute nature, que, depuis la basse classe jusqu'à la haute, depuis le parapluie jusqu'à la voiture, chacun des deux mille habitans de la bourgade est obligé de prendre contre le froid, la pluie, les intempéries; puis les maladies qui coûtent, usent la santé, arrêtent le travail; puis enfin le bien-être en place du mal-être; — pesez toutes ces choses, et vous verrez que la rue-galerie, vitrée, rafraîchie ou chauffée, avec ses grands escaliers régulièrement disposés, ses atriums et ses porches fermés du rez-de-chaussée, où l'on descend de voiture à l'abri quand on vient du dehors; vous verrez, dis-je, que la rue-galerie avec tout son luxe, est une construction aussi ÉCONOMIQUE qu'hygiénique et comfortable.

Calculez ensuite ce que, dans chaque ménage, l'on dépense de travail et de temps pour le service de la cuisine, de la cave, du grenier, pour l'apport de l'eau, que les valets ou les

femmes vont péniblement puiser, plusieurs fois par jour, à la pompe ou à la fontaine, pour l'entretien et le service de propreté, pour toutes les opérations domestiques exécutées par de simples mécanismes dans la construction phalanstérienne.

Le service de la première distribution de l'eau dans les ménages des grandes villes, de Paris, par exemple, emploie à lui seul des milliers de bras et constitue toute une industrie. Faites le compte de l'effet utile obtenu par le retour à la production active de toutes ces forces épargnées par des machines; ajoutez à ces bénéfices qui deviennent prodigieux quand vous les appliquez sur de grandes échelles, les dispositions de garantie contre les incendies, dont les sinistres s'élèvent chaque année, en France, à des sommes énormes; enfin, pensez à la supériorité de puissance et d'effet de toute opération faite avec ensemble, régularité, et bien dirigée, sur les opérations morcelées, anarchiques, exécutées aujourd'hui dans les conditions les plus défavorables sous tous les rapports; et quand vous aurez examiné, considéré, calculé toutes ces choses, alors, décidez

Si l'Architectonique unitaire, qui permet seule de substituer l'ordre au désordre, l'aménage-

ment à la déperdition, n'est pas, — arithmétiquement et prosaïquement parlant, — mille fois préférable à l'Architectonique confuse et morcelée.

Tout ceci, je le répéterais mille fois, n'est ni du fantastique, ni de la folie ; tout ceci est vulgaire, positif, palpable, et tellement clair, qu'il n'y a même pas de philosophe qui ne soit capable de le comprendre.

On aurait beau se dire dépourvu de tout sens poétique, de tout sentiment des corrélations et des rapports vrais ; on aurait beau être absolument sourd, par organisation, à la voix de la convenance des choses, il faudrait encore se rendre. C'est l'arithmétique qui parle, qui conclut. Il n'y a pas à ergoter contre elle.

Dira-t-on maintenant qu'il est *impossible* de disposer des bois et des pierres en édifice sociétaire ? les pierres et les bois se refuseraient-ils à être façonnés en édifice sociétaire ? — Si les bois et les pierres ne refusent pas de se prêter à semblables constructions, ne soyez donc pas plus intelligens que ces matériaux, en jetant brutalement au travers des raisonnemens et des calculs qu'on vous fait, ce mot inepte *d'impossibilité*....

Donc, il demeure bien et dûment démontré :

Que L'ARCHITECTONIQUE MORCELÉE *est ruineuse et malfaisante, tandis que* L'ARCHITECTONIQUE SOCIÉTAIRE *remplit toutes les conditions d'économie, de salubrité, d'agrément, satisfait à toutes les convenances, et ouvre à l'art que l'autre tue, un avenir inespéré et inoui.*

Et ceci apprendra à ceux qui croient que *l'architecture est morte*, et à M. Hugo qui l'a écrit, que cette opinion-là n'est qu'une débilité de leur esprit. M. Hugo, M. Hugo! qui a construit je ne sais quelle ridicule théorie, qui a sué sang et eau durant trois ou quatre chapitres, pour établir en phrases pompeuses que l'humanité a fait jadis de l'architecture dans le but *unique* et *simpliste* de faire de la poésie, et qui, partant de là, a posé cette solennelle puérilité, que la découverte de l'imprimerie avait tué l'architecture, parce que désormais l'humanité pouvait faire de la poésie plus facilement en alignant des caractères de régule, qu'en alignant des moellons de marbre et de granit...!!! M. Hugo le poète, qui, parce qu'il fait de la poésie, lui, avec une plume, s'est allé mettre en tête que l'humanité ne pou-

vait plus faire de la poésie qu'avec des plumes! M. Hugo, qui prétend parquer l'humanité dans les dimensions de sa sphère, à lui; qui donne pour champ à l'humanité et pour limite à l'avenir l'étendue de son cerveau; M. Hugo, enfin, qui voulant à toute force faire de la profondeur au lieu de rester dans son rôle, a pris à cœur de maculer son bel œuvre de la *Notre-Dame*, en y introduisant cette sublime niaiserie, résumée par ces mots: *ceci*, — le livre, — *tuera cela*, — le monument.

En vérité, on n'a jamais donné dans des aberrations plus vaniteuses et plus insensées. Il siérait que M. Hugo retranchât de son ouvrage cette malencontreuse addition qu'il a mise à ses dernières éditions; car si son ouvrage est destiné à vivre dans l'avenir, des chapitres pareils ne feraient pas honneur à son intelligence. Il siérait aussi qu'il apprît et qu'il retînt que — pour grand poète que l'on soit, — on n'a pas le droit d'entrer tout botté et tout crotté, comme Louis XIV au Parlement, dans le domaine de la science sociale, et que quand on veut faire de la science sociale, il faut d'abord aller à l'école pour l'étudier. — En temps et lieux on pourra enseigner à M. Hugo que la science sociale contient d'autres doctrines que celles du *Constitu-*

tionnel, où il en est encore à l'heure présente, avec *son abolition de la peine de mort, sa réforme des prisons, et sa morale de résignation à l'usage des masses humaines*, qu'à l'instar de M. de La Mennais, le soi-disant *Croyant*, il condamne à jamais à la misère, de son autorité privée, comme il condamne l'humanité à ne plus faire que de petites maisons. — En fait *d'institutions d'avenir*, comme en fait *d'architecture d'avenir*, M. Hugo a encore beaucoup à apprendre; et s'il ne veut pas apprendre, au moins ne devrait-il pas consacrer son beau et grand talent à accréditer des erreurs, des puérilités, des niaiseries, qu'il est bien force de détruire quand il rend le mauvais service de les corroborer ou de les éditer lui-même.

Donc, artistes, croyez plutôt au génie de l'humanité qu'à la voix des faux prophètes... L'Architecture, qu'ils vous disent morte et enterrée, a encore à grandir de bien des coudées, vraiment, pour atteindre à sa taille! — l'avenir est large, l'homme est puissant. Les apôtres de l'étroit et de la faiblesse, du pauvre et du mesquin, ne puisent pas leur inspiration en sources vives, et ce n'est pas eux qu'il faut écouter.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Dispositif des Cultures.

> Lorsque cette terre, qui paraissait déserte et toute désolée aux yeux des passans, aura commencé à être cultivée de nouveau,
> On dira : Cette terre, qui était inculte, est devenue comme un jardin de délices.
>
> ÉZÉCHIEL. XXXVI. 34. 35.

APRÈS avoir conduit le lecteur dans la demeure de la Phalange, il convient de lui donner une idée de la distribution de ses cultures et de ses ateliers. Pour cela faire, j'emprunterai quelques passages aux ouvrages mêmes de Fourier. — Mais

afin qu'ils soient bien compris, il convient que je donne d'abord, par anticipation, une légère idée de l'organisation des travaux dans la Phalange, — sujet qui sera amplement traité au second volume.

Dans la Phalange, les travaux d'agriculture, de ménage, de science, d'éducation, de beaux-arts, etc., ne sont pas exécutés par des travailleurs isolés, éloignés les uns des autres et passant la journée, comme les nôtres, attachés invariablement à la même occupation. — Ils sont exécutés en séances courtes, variées, intriguées et joyeuses, par des escouades, des groupes de travailleurs réunis librement en double convenance d'affinité de caractères et d'affinité de penchans industriels.

Si la culture de la vigne, — ou toute autre, — comporte dans la Phalange le soin de vingt-quatre espèces, vingt-quatre plans différens, cette culture sera gérée par vingt-quatre groupes distincts de travailleurs d'âges et de sexes quelconques. — *L'ensemble de ces vingt-quatre escouades* composera la SÉRIE *des vignicoles* du canton. C'est un bataillon industriel qui se classe à son tour, comme partie intégrante dans la grande Série agricole, ainsi que cette grande Série agricole figure elle-

même comme partie intégrante de la Phalange. Donc :

De même que — dans la tactique moderne, — la Phalange militaire ou la division se compose de brigades ; la brigade, de régimens ; le régiment, de bataillons ; le bataillon, de compagnies ; la compagnie, d'escouades.

De même la PHALANGE se compose d'abord des grandes Séries de *classe*.

	SÉRIES DE CLASSE.
PHALANGE ou combinaison des grandes SÉRIES DE CLASSE.	*Ménage.*
	Culture.
	Fabrique.
	Éducation.
	Sciences.
	Beaux-Arts.
	Etc. . . . .

Chacune de ces Séries de CLASSE se divise en Séries d'*ordre*. Ainsi, par exemple, grande Série de culture se diviserait ainsi :

	SÉRIES D'ORDRE.
SÉRIE DE CLASSE. *Culture.*	*Forêts.*
	Prairies.
	Champs.
	Vergers.
	Potager.
	Parterre.

Puis chacune de ces Séries d'ordres fournit des Séries de genres. Ainsi, la Série des *vergers* se compose de toutes les Séries particulières adonnées à la culture des différens genres d'arbres fruitiers. La subdivision sériaire se continue dans les espèces et les variétés, et l'on arrive ainsi jusqu'aux *Groupes*, élémens de ces différentes Séries industrielles, comme l'escouade militaire est l'élément de la compagnie, du régiment et de l'armée.

Ainsi, l'industrie organisée en MÉTHODE NATURELLE, en ordre logique, et comme le veut le pur bon sens, est loin, — on le voit, — de ressembler à l'anarchie de l'industrialisme civilisé, à la guerre nommée libre concurrence, à l'extrême divergence de tous les travaux exécutés par nos ménages morcelés. Dans le régime sociétaire, la convergence industrielle est complète; la Phalange est un corps compact, manœuvrant comme une savante armée. Depuis les nombreuses escouades adonnées aux fonctions minimes, aux variétés les plus légères, on remonte par les Séries d'*espèces*, de *genre*, d'*ordre* et de *classe*, jusqu'à la RÉGENCE centrale, formée par la réunion des sommités des différentes hiérarchies, et qui imprime à l'ensemble des Séries et des travaux le *mouvement harmonique convergent.*

Il est donc entendu que l'industrie sociétaire opère par *réunions nombreuses*, *intriguées*, *joyeuses*, *en séances suffisamment courtes et variées*, *et que ces réunions nommées* GROUPES, *se combinent et se hiérarchisent dans les* SÉRIES *de différens ordres.*

§. I.

L'amalgame judicieux des trois ordres d'agriculture est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures.

CH. FOURIER.

Venons maintenant à la distribution matérielle des cultures qui doivent être, ainsi qu'on le pense bien, mises en harmonie avec le principe de classement que nous venons d'esquisser, et se prêter en tout point aux opérations des Groupes et des Séries.

Cette distribution s'exécutera suivant trois méthodes ou *ordres agricoles*, déterminés par la nature même des choses, et dont nous allons emprunter la description à l'auteur du *Traité de l'Association*; il s'exprime ainsi sur ce sujet, tome 2, page 50 :

« 1°. *L'ordre simple ou massif*, est celui qui exclut les entrelacemens; il règne en plein dans nos pays de grande culture, où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre. On voit dans

la masse des terres à blé, beaucoup de points qui pourraient convenir à d'autres cultures, et surtout aux légumineuses; de même que dans la masse des bois on trouve beaucoup de pentes douces qui pourraient convenir à une vigne, beaucoup de plaines intérieures qui pourraient convenir à une clairière cultivée, et améliorer la forêt, où il faut ménager des espaces vides pour le jeu des rayons solaires, la circulation de l'air et la maturité du bois.

» 2°. *L'ordre ambigu ou vague et mixte,* c'est celui des jardins confus qu'on nomme anglais, et qu'on devrait nommer chinois, puisque l'Angleterre a emprunté des Chinois cette méthode, fort agréable quand elle est employée à propos, mais non pas avec la mesquinerie civilisée, qui rassemble des montagnes et des lacs dans un carré de la dimension d'une cour.

» L'Harmonie étant ennemie de l'uniformité, emploiera sur divers points d'un canton et notamment dans les pays coupés, comme le pays de Vaud, cette méthode chinoise, ou vague et ambiguë, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures et de fonctions : elle formera un contraste piquant avec les massifs (méthode 1), et les lignes engrenées (méthode 3).

» 3°. *L'ordre composé et engrené* est l'opposé du système civilisé, selon lequel chacun tend à se clorre et s'entourerait volontiers de bastions et batteries de gros calibre. Chacun en Civilisation veut se retrancher et faire une citadelle de sa propriété. On a raison en Civilisation, parce que cette société n'est qu'un ramas de voleurs gros ou petits, dont les gros font pendre les petits; mais en Harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, et où un enfant ne volerait pas même une grappe de groseilles, on emploie autant qu'il se peut, dans les distributions de culture, l'ordre matériel composé ou méthode engrenée, selon laquelle chaque Série s'efforce de jeter des rameaux sur tous les points, engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des Séries dont le centre d'opération se trouve éloigné du sien.

» L'ordre massif est le seul qui ait quelque rapport avec les

méthodes grossières des Civilisés; ils réunissent toutes les fleurs d'un côté, tous les fruits de l'autre, ici toutes les prairies, là toutes les céréales: enfin ils forment partout des masses dépourvues de lien, leur culture est en état d'incohérence universelle et d'excès méthodique.

» D'autre part, chacun d'eux sur son terrain fait abus de la méthode engrenée: car chacun voulant recueillir, sur le sol qu'il possède, les objets nécessaires à sa consommation, accumule vingt sortes de cultures sur tel terrain qui n'en devrait pas compter moitié. Un paysan cultivera pêle-mêle blé et vin, choux et raves, chanvre et pommes-de-terre, sur tel sol où le blé seul aurait convenu: puis le village entier mettra en blé exclusivement quelque terrain éloigné qu'on ne peut pas surveiller contre le vol, et qu'il aurait convenu de mélanger de diverses plantations. Une Phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion: l'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignobles très-précieux, qui encore peut compter fruits et légumes en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes sur un même terrain, de leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec les leurs, et de laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

» A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres: le parterre et le potager, qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du Phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir; et de même les vergers, quoique moins rapprochés du Phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers engagés dans le potager et le parterre. »

Continuant les applications des principes fixes

et invariables d'après lesquelles se règlent toutes les harmonies sociétaires, Fourier poursuit le calcul des résultats en entrant dans les détails du milieu phalanstérien, et nous les décrivant ainsi que ferait un voyageur qui raconte ce qu'il a vu dans des contrées lointaines :

« Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque. Mais ce sont des rencontres industrieuses fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles; par exemple :

» Si la Série des cérisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du Phalanstère, il convient que, dans la séance de quatre à six heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

» Une cohorte de la Phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes; un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de mauves et dahlias, qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger.

» Un groupe de la Série des légumistes venu pour cultiver les légumes de ce champ.

» Un groupe de la Série des mille fleurs venu pour la culture d'un autel de secte placé entre le champ de légume et le verger de cerisiers;

» Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

» A cinq heures trois quart, des fourgons suspendus, partis du Phalanstère, amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi

dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart; ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivans.

» Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions; c'est juger des effets de l'état sociétaire, par les effets de Civilisation : les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Série industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mère, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure. Les mariages étant très-faciles en Harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque là, on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales. »

Il est certain que plus d'un niais trouvera à gloser sur la facilité, l'aisance, avec lesquelles Fourier décrit les habitudes d'Harmonie; plus d'un croira bien motiver ses facéties en disant que quel que soit la valeur des principes, on ne peut pas aller aussi sûrement de ces principes aux conséquences; que la pratique fait toujours mentir la théorie; que la liberté humaine est un élément qui ne s'arrangerait pas de données aussi précises et pour ainsi dire mécaniques. Mais les hommes d'intelligence comprendront, eux, que la pratique ne ment qu'aux mauvaises théories,

qu'elle redresse les théories fausses et confirme les théories vraies ; que la précision des déductions n'est qu'une preuve de plus de la validité des principes ; que Fourier, qui a réalisé dans sa tête et construit par puissance de génie le monde harmonien dans lequel il vit depuis trente ans, est très-admissible à nous en raconter les habitudes et les mœurs : enfin, ils comprendront que c'est tout justement de la précision mécanique et de la parfaite régularité des *choses* que peut seulement résulter la parfaite liberté des *individus ;* car, pour mettre ce principe dans tout son jour au moyen d'un seul exemple pris dans nos mœurs de Civilisation, n'est-il pas évident que si les heures des spectacles, entre autres choses, n'étaient pas précises et déterminées, si ces heures étaient variables et irrégulières, l'individu n'aurait pas, pour disposer ses affaires et son temps de manière à y assister, la même *facilité* qu'il trouve quand les heures sont fixes, régulières, connues ? D'où il résulte bien nettement, en élargissant cet exemple, qu'à la plus grande précision des mouvemens, à la plus exacte ponctualité des affaires, à la plus parfaite *mécanisation* des *choses*, correspondra la plus grande *liberté* de *l'individu.*

Encore une citation :

« En terminant cet aperçu du matériel, insistons sur le point principal, sur la nécessité de combiner les trois ordres.

» On en fait dans l'état actuel un emploi si mal entendu, que chacun des trois devient une caricature. Jugeons-en par l'ordre mixte ou ambigu, dont nous voyons une ombre dans les jardins anglais, tels que Petit-Trianon, Navarre, Schwetzingen, etc.

» Ces jardins pittoresques sont, comme les bergers et les scènes de théâtre, des rêves de beau agricole, des gimblettes harmoniques, des miniatures d'une campagne sociétairement distribuée. Mais ce sont des corps sans âme, puisqu'on n'y voit pas les travailleurs en activité. Il vaut encore mieux n'y en point trouver, que d'y apercevoir les tristes et sales paysans de la Civilisation.

» De tels jardins auraient besoin d'être animés par la présence d'une vingtaine de groupes industriels, étalant un luxe champêtre. L'état sociétaire saura, jusque dans les fonctions les plus malpropres, établir le luxe d'*espèce*. Les sarraux gris d'un groupe de laboureurs, les sarraux bleutés d'un groupe de faucheurs, seront rehaussés par des bordures, ceintures et panaches d'uniforme; par des chariots vernissés, des attelages à parure peu coûteuse, le tout disposé de manière que les ornemens soient à l'abri des souillures du travail.

» Si nous voyons, dans un beau vallon distribué en mode ambigu, dit Anglais, tous ces groupes en activité, bien abrités par des tentes colorées, travaillant par masses disséminées, circulant avec drapeaux et instrumens, chantant dans leur marche des hymnes en chœur; puis le canton parsemé de castels et de belvédères à colonnades et flèches, au lieu de cabanes en chaume, nous croirions que le paysage est enchanté, que c'est une féerie, un séjour olympique; et pourtant ce local ne serait encore qu'une monotonie, parce qu'il ne contiendrait qu'un des trois ordres agricoles, que l'ambigu ou 2e., dit anglais. On n'y verrait pas le mode engrené, 3e., qui est bien autrement brillant, et qui donne à l'ensemble des végétaux d'un canton, l'aspect d'une grande armée exécutant différentes évolutions, chacune représentée par quelque Série végétale.

» Au lieu de ce charme unitaire, on ne trouve dans les campagnes civilisées qu'une dégoûtante et ruineuse confusion. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de pois ou d'oignons, confusément assemblés et enchevêtrés; c'est un travestissement complet de l'ordre engrené, qui distribuerait dans le canton trois cents compartimens d'un même végétal, distingués en carreaux de genre, d'espèce, de variété, de ténuité, minimité, selon les convenances de terrain, et liées par des divisions d'ailes, centre et transitions adaptées aux divers sols. »

Fourier continue: il met en scène les opérations de deux Séries sur les côteaux d'une Phalange, et il fait intervenir très-plaisamment un digne philosophe comme spectateur de leurs manœuvres. Sans nous engager pour le moment dans les descriptions des travaux exécutés en terre d'Harmonie, nous résumons ainsi ce qui vient d'être dit sur les trois ordres et le mode de distribution des cultures sociétaires :

On emploiera dans les campagnes phalanstériennes les trois ordres différens, combinés suivant la nature du sol et les convenances des expositions ; — l'alliage de ces trois ordres, leurs mélanges, leurs harmonieux contrastes, donneront à ces riches campagnes un aspect si pittoresque, si vivant, si enchanteur, qu'une imagination très-vive peut à peine s'en faire une idée approchée. Et la beauté des aspects sera l'expression de la bonté intrinsèque des dispositions.

ı deuxième volume, quand nous examine-
le roulement d'une Phalange, nous traite-
de la haute importance et de l'*effet utile* et
ıctif de l'introduction du luxe dans les cul-
et dans les ateliers sociétaires. Les végétaux
ırure et les fleurs seront jetés comme des
uets et des ceintures parmi les grandes
ɜs agricoles, pour faire aux travailleurs des
ıagnes élégantes et gracieuses. « On formera, »
Fourier, « des Séries *d'apparat champêtre*,
ltivant les autels et bordures de fleurs et
ırbustes, autour des pièces affectées à chaque
pèce de végétaux. Ce luxe est une branche
attraction et d'intrigue très-précieuse. »

dit encore, et c'est par-là que nous termi-
ons ce paragraphe :

Une Phalange régulière, telle qu'elles seront au bout de
ute ans, aura trois ou quatre châteaux placés sur les points
ıentés de son territoire ; on y portera le déjeûner et le goûter,
le cas où des cohortes du voisinage se seront réunies sur ce
t pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant
dre un repas au Phalanstère, qui peut ne pas se trouver dans
rection de leur chemin de retour.
Chaque Série aura aussi son castel sur un point situé à portée
ɜs cultures : chaque groupe aura son belvédère ou petit pa-
ın d'entrepôt ; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la Pha-
e d'essai ; quelques hangars et abris modestes suffiront. Il
ra seulement s'attacher à bien disposer le Phalanstère, et
moyens de séduction comme les communications. »



Après avoir donné l'idée générale du dispositif des cultures harmoniennes, disons un mot des ateliers.

§. II.

Il est tres important de prévenir l'arbitraire en constructions. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries.

CH. FOURIER.

Je ne puis m'engager ici dans le détail de la distribution des ateliers et *Séristères*, — salles de travail des Séries. — On conçoit, en effet, qu'il faudrait un volume tout entier pour en donner la description ; car la disposition de chacun d'eux varie avec les exigences et les convenances particulières de l'industrie à laquelle il est destiné. Cette description ne serait donc autre chose qu'un véritable *projet architectural*, un *travail d'ingénieur*, qui ne peut trouver place ici, et que nous publierons à part, avec plans, coupes, détails et devis estimatif, lorsqu'il sera complet et parachevé. — Bien entendu encore que les formes, les dimensions, les arrangemens de ces ateliers de toutes sortes, ne seront soumis à régularisation et positivement déterminés que par tâtonnemens successifs, et à la suite des modifications pratiques indiquées par le roulement des premiers Phalanstères. On ne peut espérer

raisonnablement, en effet, d'atteindre dès le début à la perfection matérielle, non plus qu'à la perfection de combinaison passionnelle des Phalanstères de Haute-Harmonie. — Les premiers Phalanstères seront d'ailleurs considérés comme *essais d'Harmonie faits au compte du Globe*, et leurs fondateurs auront droit aux grandes récompenses unitaires, honorifiques et pécuniaires, — décernées plus tard par le congrès central de la Hiérarchie sphérique.

Donc nous nous contenterons d'énoncer ici d'une manière générale, que les ateliers et Séristères des Phalanges seront sains, vastes, commodes, bien pourvus, distribués suivant les exigences des industries spéciales et les convenances particulières au régime sériaire. — Ajoutons encore que, pour satisfaire à la première des conditions d'attrait industriel, ils présenteront des aspects de propreté, d'élégance, et de luxe même, — chacun suivant son caractère et sa nature. — La Civilisation déjà a élevé quelques établissemens capables de donner une idée du genre de beauté dont sont susceptibles des ateliers de travail, des fabriques, des usines, avec leurs mécanismes ingénieux et variés, leurs instrumens divers, leurs roues et leurs engrenages, leur mouvement régulier et leur vie industrielle, dont

l'ensemble bien tenu et bien ordonné composera la décoration naturelle des Séristères d'Harmonie.

Pour faire connaître, au moins par un exemple, le mode de distribution générale d'un Séristère, je vais rapporter ici la disposition des salles de banquet, décrite par Fourier :

« Le PHALANSTÈRE ou manoir de la Phalange doit contenir, outre les appartemens individuels, beaucoup de salles de relations publiques : on les nommera *Séristères* ou lieux de réunion et développement des Séries passionnelles.

» Ces salles ne ressemblent en rien à nos salles publiques, où les relations s'opèrent confusément. Une Série n'admet point cette confusion : elle a toujours de fondation ses 3, ou 4, ou 5 divisions qui occupent vicinalement 3 localités, ou 4, ou 5 ; ce qui exige des distributions analogues aux fonctions des officiers et des sociétaires. Aussi chaque Séristère est-il, pour l'ordinaire, composé de trois salles principales ; une pour le centre, deux pour les ailes.

» En outre, les trois salles du Séristère doivent avoir des cabinets adhérens pour les groupes et comités de Série : par exemple, dans le Séristère de banquet ou salle à manger, il faut d'abord six salles fort inégales ;

1 d'Aile ascendante pour la 1re. classe, environ . . 150.
2 de Centre pour la 2e. . . . . 400.
3 d'Aile descendante pour la 3e. . . . . 900.

» Ces six salles fort inégales devront avoir à proximité une foule de petits cabinets pour les divers groupes qui voudront s'isoler de la table de genre. Il arrive chaque jour que certaines réunions veulent manger séparément ; elles doivent trouver des salles à portée du Séristère où l'on sert le buffet principal qui alimente les tables d'un même genre.

» En toutes relations, l'on est obligé de ménager à côté du Séristère, ces cabinets adhérens qui favorisent les petites réunions. En conséquence, un Séristère ou lieu d'assemblée d'une Série est distribué en système composé, en salles de relations collectives et salles de relations cabalistiques, subdivisées par menus groupes. Ce régime est fort différent de celui de nos grandes assemblées, où l'on voit, même chez les Rois, toute la compagnie réunie pêle-mêle, selon la sainte égalité philosophique, dont l'Harmonie ne peut s'accommoder en aucun cas. »

Traité de l'Association, tome 2, page 34.

Dans la description de l'édifice sociétaire, j'ai omis d'insister sur l'emplacement des étables, greniers, magasins, de tous les bâtimens ruraux, en un mot, qui doivent être placés, autant que possible, vis-à-vis le Phalanstère, au-delà de la grande cour d'honneur, où s'exécutent les manœuvres industrielles d'arrivée, de départ et de parade.

On comprend que le soin des étables, magasins, etc., exigeant un travail journalier, les bâtimens ruraux devront avoir avec le Phalanstère des communications faciles et abritées, — soit souterraines, soit sur colonnes, et suspendues comme les embranchemens de la rue-galerie : — de cette sorte, le service journalier est tout-à-fait assuré, même pendant le mauvais temps, quand le travail agricole est en fériation, et que toute la population concentrée dans son grand édifice, ne se livre qu'à des travaux d'intérieur.

§. III.

Nous ne dirons pas : Cela est impossible, parce que cela est trop beau ; nous dirons, au contraire : Cela est trop beau pour n'être pas possible.

BERTON.

Je sais bien que la plupart des hommes d'aujourd'hui, habitués à voir nos insipides guérets, nos ennuyeuses et monotones campagnes peuplées de paysans en haillons, semées çà et là de laides et sales chaumières, nos ateliers dégoûtans et mal-sains, ne pourront pas s'empêcher de ne regarder de prime-abord que comme des rêves fantastiques les descriptions les plus affaiblies du matériel de l'industrie harmonienne. — Il faut ici, comme à propos de l'architecture phalanstérienne, les rappeler à l'esprit d'arithmétique et de calcul ; les prier de réfléchir froidement, et voir si ces cultures unitairement distribuées suivant les exigences du sol et les indications de la science, ne seront pas bien autrement productives que les cultures morcelées des villages civilisés.

Cette vérité a été suffisamment démontrée, et nous sommes en droit de conclure que dans le régime sociétaire le bon et l'utile s'allient naturellement avec l'agréable et le beau. C'est là

d'ailleurs un caractère que l'on doit s'attendre à trouver dans l'organisation sociale normale.

Aujourd'hui déjà il existe, en très-petit nombre il est vrai, de grandes exploitations agricoles, dans lesquelles on peut voir en germe le système de distribution matérielle dont nous venons de donner une idée. Je citerai surtout la belle propriété que possède M. le comte Bigot de Morogues, et dont il dirige lui-même l'exploitation avec autant de science agronomique que d'art et de bon goût. Je n'ai pas vu de jardin de luxe, même dans les châteaux royaux, dont l'aspect soit aussi pittoresque et charmant aux yeux, que cette campagne riche et productive, qui peut être envisagée, sous le point de vue matériel du moins, comme une miniature approximative des campagnes harmoniennes.

Redisons d'ailleurs que toute cette question du dispositif agricole se réduit à savoir si le système des cultures hâchées, morcelées, lacérées en trapèzes, en cornes, en parallélogrammes, en figures de toutes formes et de toutes grandeurs, bizarrement heurtées et assemblées par mille caprices du hasard, clôturées, coupées de haies, semées de bornes et exploitées par une race de paysans pauvres, ignorans, routiniers, chicaniers,

voleurs et malheureux; si ce système familial, absurde et moral, vaut mieux que celui de la culture unitaire et combinée,—il n'y a pas à hésiter sur la réponse. Dès-lors l'emploi des trois ordres et les effets qui résultent de leur alliage, sont une conclusion logique et nécessaire des principes d'économie sociétaire.

Ce n'est pas la faute de ce système éminemment productif, s'il est en même temps élégant et riche des aspects les plus pittoresques, et il n'en faut pas rejeter les avantages industriels et économiques, sous prétexte qu'on arrive à des résultats trop beaux et trop brillans. C'est-là, du reste, l'objection principale des esprits civilisés : « Cela ne peut pas être, parce que c'est trop beau. » Belle raison, vraiment, pour prouver la fausseté d'une découverte, que de s'écrier que les résultats en seraient trop beaux!

Le Morcellement, contraire à l'ordre naturel et au bon sens, ne produit que misère, duplicité d'action, égoïsme, guerre et laideur : par opposition, l'Association doit faire couler de source vive, richesse, unité d'action, harmonie et beauté.

Les piteux effets du Morcellement anarchique

et désordonné sont et doivent être naturellement, en tous points, la contre-partie des brillans résultats du régime combiné. Le mal et le laid sont la contre-preuve du bon et du beau ; le laid s'accouple avec le mal, comme le beau se conjugue sur le bon : le laid c'est la forme du mal ; le beau la forme du bon.

Quand on dit du système sociétaire ; « Cela est trop beau, cela est impossible ; » on fait un raisonnement dont la fausseté provient de ce qu'on oublie que ces magnifiques résultats, *complétement contraires* à ceux de la société dans laquelle nous sommes habitués à vivre, sont obtenus par des procédés et des moyens *complétement contraires* aussi aux procédés et aux moyens de la société actuelle.

Et ce n'est pas à l'imagination, mais à la raison que nous avons soumis les titres positifs, les preuves de valeur de ces procédés nouveaux.

Si l'on montrait à un Sauvage qui ne serait jamais sorti de ses forêts un panorama de la place Louis XV : — d'un côté l'Élysée-Bourbon, le Garde-Meuble, la rue de la Paix et la Madelaine ; de l'autre la Seine emprisonnée dans ses grands quais, le pont Louis XVI et ses colosses

de marbre, le palais de la Chambre, flanqué des riches hôtels du quai d'Orsay; puis le jardin et le palais des Tuileries, les Champs-Élysées et l'arc de Triomphe de l'Étoile qui termine la vue à l'horizon, — certes, ce Sauvage ne voudrait pas croire que toutes ces choses sont quelque part une réalité.

Ce Sauvage serait dans son droit, parce qu'il ne peut avoir aucune idée des moyens que la Civilisation possède pour exécuter tous ces travaux.

Mais le Civilisé du dix-neuvième siècle ne doit pas tomber, relativement aux prodiges de l'Harmonie, dans l'erreur commise par le Sauvage relativement aux prodiges civilisés; car le Civilisé du dix-neuvième siècle peut comprendre avec grande facilité les moyens que l'Harmonie possède pour réaliser en toutes choses de magnifiques résultats.

D'ailleurs, nous aimons tous la richesse, l'élégance, le luxe, le plaisir; et il serait en vérité bien étrange que Dieu nous eût donné à tous pareils goûts, et qu'il eût en même temps voulu nous condamner pour jamais aux misères, aux laideurs et aux souffrances de toute nature dont la Civilisation est si féconde : cela serait inepte

et absurde, ou cruel à plaisir et vraiment satanique. Pareille croyance est une grossière ou monstrueuse impiété. — Un père qui est riche, dit quelque part Fourier, a plus d'obligations à remplir envers ses enfans, que celui qui est pauvre : il leur doit plus que celui-ci en éducation, en vêtemens, nourriture et plaisirs. Hé bien! Dieu, qui est notre père et qui est plus riche et plus puissant que tous les monarques ensemble, ne doit-il pas nous réserver la jouissance de tous les biens, et ne serait-il pas digne du mépris et de la haine de la créature, s'il lui refusait satisfaction des désirs dont il a organiquement pétri son cœur? Peut-on croire qu'il nous aurait donné ces désirs avec préméditation de les employer contre nous comme instrumens d'une torture incessante. S'il en était ainsi, il serait le Maudit, lui; et tout homme qui sait ce que vaut une conception, peut comprendre qu'aucune religion jusqu'ici n'a formulé encore une conception du *mauvais esprit* résumant autant de méchanceté, de cruauté et de perfidie que n'en renferme une pareille conception de Dieu.— Et c'est pourtant ainsi, — chose étrange et monstrueuse! — que nombre d'honnêtes gens comprennent Dieu, et ils se croient religieux!

Pour nous, qui ne voulons pas déshonorer

notre intelligence en insultant à l'intelligence divine; nous qui voulons adorer et bénir Dieu, le souverain Créateur du ciel et de la terre, de l'homme et de ses passions, le dispensateur de la vie universelle, le père de l'amour, du bonheur et de l'harmonie,

Nous ne conclurons pas en disant : CELA EST IMPOSSIBLE, PARCE QUE CELA EST TROP BEAU.

Nous conclurons religieusement, au contraire : CELA EST TROP BEAU POUR N'ÊTRE PAS POSSIBLE!

FIN DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMERIE DE L. SAINTE-AGATHE, A BESANÇON.



Publications de l'École Sociétaire.

(AOUT 1837.)

Pour tout ce qui concerne les Livres, Journaux et Abonnemens ci-dessous, s'adresser Franco, rue Jacob N. 54 à Paris,

AU BUREAU DE LA PHALANGE

Dépôt central des publications de l'École sociétaire.

CHARLES FOURIER.

THÉORIE DES QUATRE MOUVEMENS. 1808. In-8°. . . . épuisé.
TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE. 1822. 2 forts vol. in-8°. . . . . 15 fr.
SOMMAIRE OU TRAITÉ DE L'ASSOCIATION. 1823. In-8°. 1 50
LE NOUVEAU-MONDE INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE. 1829. 1 vol. in-8°. . . . . 6 »
LA FAUSSE INDUSTRIE. 1835. Grand in-12. . . . . 5 »

—

JUST MUIRON. Procédés industriels. 1824. In-8°. . . 2 »
— Transactions sociales, religieuses et scientifiques de Virtomnius. 1832. In-8°. . . . . 3 »
A. TRANSON. Théorie sociétaire de Ch. Fourier. 1832. épuisé.
C. PELLARIN. De la Médecine dans l'ordre sociétaire. [illegible]
A. MAURIZE. Danger de la situation actuelle de la France. 1833. 1 vol. in-8°. . . . . 3 »
JULES LECHEVALIER. Études sur la Science sociale. 1832-1834. 1 vol. in-8°. . . . . 8 »
LEMOYNE, Ingénieur des Ponts et Chaussées. — Association par Phalange. 1834. . . . . 1 »
BERBRUGGER. Conférences sur la Théorie sociétaire. 1834. In-8°. . . . . 2 »
BAUDET-DULARY. Crise sociale. 1834. In-8°. . . . 1 »
Mme. CL. VIGOUREUX. Parole de Providence. 1834. In-8°. 3 »
Vr. CONSIDERANT. Considérations sociales sur l'Architectonique. 1834. In-8°. 2 50
SCHNEIDER. *Das Problem der Zeit und dessen Losung durch die Association.*—Problème de l'association, etc. Brochure grand in-12. Gotha, chez Hening et Hops. . . . .
F. VILLEGARDELLE. Besoins des Communes. In-8°. . » 75
— Accord des intérêts et des partis. 1836. . . . . » 75
DÉBACLE DE LA POLITIQUE. Grand in-12. . . . . 1 50
TROIS DISCOURS prononcés à l'hôtel-de-ville, par DAIN, CONSIDERANT et D'IZALGUIER. Grand in-8°. 5 »
La Réforme industrielle. 1832-33. 2 vol. in-4°. . 25 »

LA PHALANGE, Journal de l'École sociétaire, paraissant tous les mois. Pour un an. . . . . 12 »

